

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPEENNES

**TOME XIV — 1976 • N° 1 (Janvier-Mars)**

Tradition et innovation dans les arts plastiques  
Interférences linguistiques

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), Calea Griviței nr. 64—66, Oficiul poștal 12, Căsuța poștală 2001, București—România ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.

Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, București — România

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIV

1976

N° 1

## SOMMAIRE

### *Tradition et innovation dans les arts plastiques*

RĂZVAN THEODORESCU, A propos du plan triconque dans l'architecture du Sud-Est Européen au Haut Moyen Age . . . . .	3
CORINA NICOLESCU, Le Proche-Orient et la conception décorative de l'art roumain et de l'art balkanique . . . . .	15
AURORA M. NASTA, L'« Arbre de Jessé » dans la peinture sud-est européenne . . . .	29
ION I. SOLCANU, Représentations chorégraphiques de la peinture murale de Moldavie et leur place dans l'iconographie sud-est européenne (XV <sup>e</sup> —XVII <sup>e</sup> siècles) . .	45
MARIA ANA MUSICESCU, Autour des notions de tradition, d'innovation et de renaissance dans la peinture du sud-est européen aux XV <sup>e</sup> —XIX <sup>e</sup> siècles . . . . .	67

### *Interférences linguistiques*

ANCA IRINA IONESCU, Emprunts grecs dans la terminologie mythologique des langues balkaniques . . . . .	79
ZD. WITTOCH (Prague), Contribution à l'étude d'onomasiologie et de structure des langues du Sud-Est européen . . . . .	89
LUCIA DJAMO-DIACONIȚĂ, Aspects de l'influence du roumain dans la langue des chartes slavo-roumaines rédigées en Valachie aux XV <sup>e</sup> —XVI <sup>e</sup> siècles. (Le Pronom)	101
ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU, К вопросу о древности и длительности южно-славянского влияния на арумынский диалект . . . . .	111
DIMITRI THEODORIDIS (München), Turkeitürkisch <i>tinaz</i> . . . . .	117
DORIN GĂMULESCU, Interférences onomastiques roumano-serbo-croates . . . . .	121
CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, Locutions verbales et combinaisons semi-libres en roumain et en albanais . . . . .	131
MIRCEA-MIHAI RĂDULESCU, Three substratum elements: Daco-Romanian <i>Gind</i> , <i>A Ghici</i> , <i>A Găsi</i> . . . . .	135

### *Textes et documents*

PAUL CERNOVODEANU et MIHAIL CARATAȘU, Lettres du prince de Valachie Constantin Brancovan aux savants grecs Jean et Ralakis Caryophyllis . . . .	143
---	-----

## Chronique

CICERONE POGHIRC, La reconstitution scientifique d'un monde disparu : le monde thrace . . . . .	165
ANDREI PIPPIDI, Colloque anglo-roumain : « Anglo-Romanian Relations from the 16-th Century to 1919 » (Căciulați, 4–5 juillet 1975) . . . . .	168
ALEXANDRU DUȚU, Le colloque des historiens de l'art du Sud-Est Européen (9–16 juillet 1975, Suceava et Iași) . . . . .	170

## Comptes rendus

IORGU IORDAN, Stilistica limbii române ( <i>H. Mihăescu</i> ) ; ALF LOMBARD, La langue roumaine. Une présentation ( <i>Zamfira Mihail</i> ) ; SHABAN DEMIRAJ, Sistemi i lakimit në gjuhën shqipe ( <i>H. Mihăescu</i> )	
Symposium – L'Epoque Phanariote – 21–25 Octobre 1970 ( <i>Paul Cernovodeanu</i> ) ; KARL NEHRING, Matthias Corvinus, Kaiser Friedrich III. und das Reich. Zum hunyadisch-habsburgischen Gegensatz im Donauraum ( <i>Adolf Armbruster</i> )	173

<b>Notices bibliographiques</b> . . . . .	185
---	-----

<b>Livres reçus</b> . . . . .	193
-------------------------------	-----

## À PROPOS DU PLAN TRICONQUE DANS L'ARCHITECTURE DU SUD-EST EUROPÉEN AU HAUT MOYEN ÂGE \*

RĂZVAN THEODORESCU

Epoque de changements fondamentaux dans l'histoire sociale et politique des Roumains, le XIV<sup>e</sup> siècle a connu aussi, surtout en Valachie, dans le domaine de l'art — de l'architecture d'abord — l'apparition des formes et des structures dont nous venons d'étudier la signification<sup>1</sup>. En ce sens, on peut noter l'apparition et — ce qui mieux est — le début de la diffusion en terre roumaine, pour les églises des monastères, du plan triconque d'antique origine et grande fréquence en Orient chrétien, plan dont la présence au Bas-Danube occidental, à Vodița, après 1370, est en rapport avec l'arrivée dans ces parages de Nicodème et de ses compagnons<sup>2</sup> et avec la fondation d'un premier monastère en Olténie organisé d'après les normes cénobitiques de l'orthodoxie. Des normes dont la transmission de Vodița à Tismana, d'ici à Cotmeana et à Cozia, ensuite dans tous les monastères de Valachie — de même que le combat de Nicodème contre l'hérésie et le catholicisme — devenaient œuvre de pionniérat, d'authentique *missionnarisme* dans l'esprit de l'orthodoxie byzantine, le souvenir du caractère missionnaire de l'activité du fondateur des deux premiers monastères roumains connus se retrouvant encore dans la tradition orale et écrite des pays danubiens et carpatiques, où le fameux moine s'arrêta il y a six siècles.

Mais quiconque dit missionnarisme par rapport au Sud-Est européen est porté à évoquer, fût-ce très brièvement, le moment de début, d'immense prestige et de vénérable tradition pour tout le Moyen Âge oriental, de l'action de propagande culturelle où Byzance et le monde slave se rencontrèrent, de missionnarisme médiéval — donc l'introduction des règles matérielles et spirituelles de l'Eglise, des hiérarchies, des édifices, des livres religieux, d'une nouvelle morale et mentalité —, moment représenté, longtemps avant la fondation de Vodița, dans les pays centraux des Balkans, par l'œuvre des apôtres de la culture slave sud-est européenne qui furent Clément et Naoum d'Ochride. Il n'est pas lieu de nous arrê-

\* Version amplifiée de la Communication présentée au III<sup>ème</sup> Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest 4-10 septembre 1974.

<sup>1</sup> R. Theodorescu, *Artă și societate în Țara Românească a veacului al XIV-lea*, dans « Studii și Cercetări de Istoria Artei », Série Beaux Arts (= SCIA), 1, 1972, p. 3-35.

<sup>2</sup> E. Lăzărescu, *Nicodim de la Tismana și rolul său în cultura veche românească. I (pină în 1385)*, dans « Romanoslavica » XI, 1965, p. 237-285.

ter sur l'histoire, tellement complexe, des actions culturelles et confessionnelles de ces héritiers de l'action cyrillo-méthodienne en Bulgarie et en Macédoine aux environs de 900. Nous nous bornerons à rappeler qu'arrivés après 885 dans une Bulgarie à peine christianisée, à l'époque de l'évangélisation accomplie ici par l'Église byzantine post-iconoclaste, Clément et Naoum trouveront l'appui des princes bulgares, le dernier restant plus longtemps à Preslav, le premier partant pour prêcher vers le Sud-Ouest du vaste empire de Boris, dans cette Macédoine gréco-slave d'où Cyrille et Méthode partirent quelques dizaines d'années auparavant dans leurs œuvres missionnaires aux Khazares et Moraves et d'où Clément lui-même était peut-être originaire.

Διδάσκαλος et évêque d'un diocèse macédonien créé pour lui<sup>3</sup>, Clément fonda à Ochride un monastère au vocable de Saint Panteleimon<sup>4</sup>, qui deviendra le centre spirituel le plus important de la Macédoine à la fin du IX<sup>e</sup> et au début du X<sup>e</sup> siècle. La fondation d'un édifice monacal n'a rien pour nous surprendre de la part d'un successeur des missionnaires qui ont appartenu eux-mêmes au clergé monacal — comme Méthode, abbé d'un couvent, très connu pour sa vocation monastique, portant même l'empreinte d'un certain ascétisme<sup>5</sup> — et d'un contemporain des souverains bulgares étroitement liés aux règles monacales, comme Siméon, ancien moine à Constantinople ou comme Boris, mort dans un couvent<sup>6</sup>. Mais le plus important d'après nous, c'est que l'église de ce monastère d'Ochride fut construite, peu avant 892—893, d'après un plan triconque qu'avaient adopté trois siècles plus tôt — sur le modèle de certains sanctuaires orientaux, peut-être<sup>7</sup> — des monuments paléobyzantins balkaniques<sup>8</sup>. Repris — comme partout en Europe au IX<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles, de l'Extrême Occident jusqu'au Mont Athos — dans le cas de l'église du premier établissement monacal et missionnaire de Macédoine justement pour sa symbolique trinitaire — si précise et tellement évocatrice pour une œuvre menée sous le signe de la croix à peine triomphante dans la lutte contre les iconoclastes — et pour son caractère fonctionnel lié au service de la liturgie, plus significatif encore dans un pays à peine évangélisé (services où les absides latérales abritaient les chants de lutrin), le triconque découvert dans l'antique centre ecclésiastique de Lichnidos, sous la mosquée d'Imaret<sup>9</sup> (fig. 1), a représenté dès le début, dans le monastère fondé par Clément, le modèle par excellence de l'église monacale en

<sup>3</sup> F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1926, p. 315, note 1 et p. 316, note 1; P. Gautier, *Clément, d'Ochrid, évêque de Dragvista*, dans « Revue des Études Byzantines » XXII, 1964, p. 199—200 et p. 213.

<sup>4</sup> F. Dvornik, *op. cit.*, p. 315.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 178—179.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 302—303.

<sup>7</sup> Voir, à titre d'exemple, G. Babić, *Les chapelles annexes des églises byzantines*, Paris, 1969, p. 22, fig. 8.

<sup>8</sup> Dj. Stričević, *Églises triconques médiévales en Serbie et en Macédoine et la tradition de l'architecture paléobyzantine*, dans *Actes du XII<sup>e</sup> Congrès International d'Études byzantines. Ochride. 1961*, I, Belgrade, 1964, p. 227—228 et p. 238—239.

<sup>9</sup> D. Koco, *Klimentoviot manastir « Sv. Panteleimon » i raskopkata pri « Imaret » vo Ochrid*, dans *Godišen Zbornik Filozofski Fakultet na Univerzitetot — Skopje*, I, 1948, p. 129—182.

Macédoine<sup>10</sup> (de même que, quelques siècles plus tard, la première église de Vodița sera l'exemple imité par les églises monastiques de la Valachie médiévale). Un modèle copié d'ailleurs, vers 900, toujours dans un monastère, se trouvant sur la rive méridionale du lac d'Ochride (fig. 2), par le

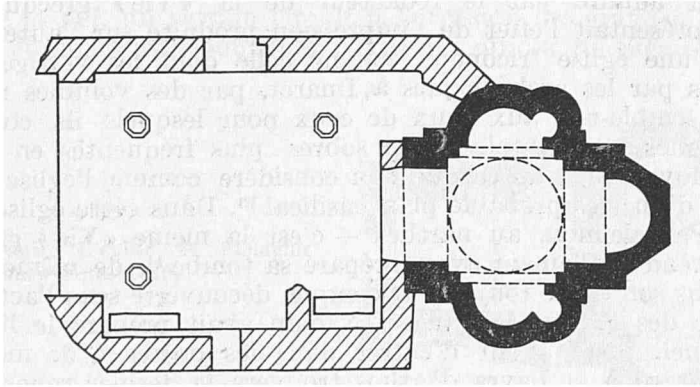


Fig. 1 — Ochride. L'église du monastère d'Imaret Djami. Plan.

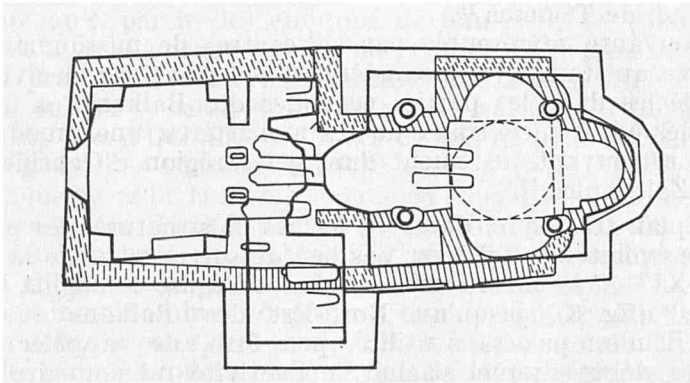


Fig. 2 — Ochride. L'église du monastère de Saint Naoum. Plan.

confrère d'œuvre missionnaire de l'évêque de Drembica, l'autre disciple de Méthode arrivé au cœur des Balkans, Naoum<sup>11</sup>.

Sans nous arrêter sur les débats autour des étapes de l'évolution du plan de l'église du monastère de Saint Panteleimon d'Ochride, il faut rappeler que l'édifice en question semble avoir caché — résultat de deux moments historiques différents — les deux *ἐκκλησῖαι* bâties par Clément,

<sup>10</sup> Idem, *Trikonhalnite trkvi vo Klimentovoto vreme*, dans *Slovenska pismenost. 1050 — godišnina na Kliment Ohridski*, Ohrid, 1966, p. 93; cf. K. Miatev, *Arhitekturata v srednovekovna Bălgaria*, Sofia, 1965, p. 105.

<sup>11</sup> D. Koco, *Prouciavanja i arheološki ispituvanja na trkvata na manastirot Sv. Naum*, dans *Zbornik (1957—1958). Izdaniya na Arheološkiot Muzej — Skopje*, II, 1958, p. 56—80; Idem, *L'Église du monastère de Saint Naoum*, dans *Akten des XI. Internationalen Byzantinisten — Kongress. München. 1958*, München, 1960, p. 243—247.

à propos desquelles la « Vie » du saint nous assure que, malgré leurs dimensions réduites, elles étaient plus belles, par leur forme ronde et « sphérique » (περιηγμένω και κυκλωτερῆ), que l'église — cathédrale de la ville<sup>12</sup>. Ainsi, la mention de l'aspect de ces édifices — en fait un seul dont la forme était admiré par le rédacteur de la « Vie » grecque de Clément — représentait l'effet de l'impression produite sur l'auteur par les volumes d'une église triconque comme celle dont les vestiges ont été découvertes par les archéologues à Imaret, par des volumes ronds, plus agréables, semble-t-il, aux yeux de ceux pour lesquels ils contrastaient avec les lignes trop simples, trop sobres, plus fréquentes en Macédoine au Haut Moyen Âge, de ce que l'on considère comme l'église-cathédrale d'Ochride, d'un très probable plan basilical<sup>13</sup>. Dans cette église monacale de Saint Panteleimon, au narthex — c'est la même « Vie » grecque qui nous l'apprend — Clément avait préparé sa tombe<sup>14</sup>, de même qu'autour de 900, dans son église toujours triconque, découverte sous l'actuel édifice au vocable des Saints Archanges, Naoum avait préparé le lieu de son repos éternel, juste avant d'entrer dans les ordres<sup>15</sup>, de même qu'un siècle plus tard à la Lavra d'Athos trouvera le dernier repos, dans son église triconque, Athanase, de même, enfin, que Nicodème, encore plus tard, aura sa pierre funéraire auprès des murs de sa fondation, triconque elle aussi, de Tismana<sup>16</sup>.

La nouveauté représentée par les centres de missionnarisme et de culture slave qu'étaient les monastères d'Ochride pour la civilisation des IX<sup>e</sup> — X<sup>e</sup> siècles dans les parties centrales des Balkans, a fait du plan triconque des édifices centraux de ces monastères, une « mode » contemporaine, le retrouvant justement dans cette région d'Ochride, à Gorica, à Zlesti, à Zglavenica<sup>17</sup>.

Si le plan triconque, dans ses formes et structures les plus simples, connaît une évolution qu'il n'est pas lieu de suivre ici — de la Macédoine, où vers le XI<sup>e</sup> siècle on retrouve ce plan à l'église Panaghia Coubelitissa de Castorie<sup>18</sup> (fig. 3), jusqu'au Nord-Est des Balkans et plus loin encore —, il n'est pas sans utilité, peut-être, de rappeler qu'à la fin du siècle au début duquel s'achevait l'activité missionnaire de Naoum et de Clément, toujours dans le monde macédonien où ceux-ci avaient déterminé l'adoption du plan triconque aux églises monacales, se para-

<sup>12</sup> Teofilakt Ohridski, *Jite na Kliment Ohridski*, ed. Al. Milev, Sofia, 1955, p. 78 (XXIII, 67).

<sup>13</sup> Dj. Stričević, *La rénovation du type basilical dans l'architecture ecclésiastique des pays centrales des Balkans aux IX<sup>e</sup> — XI<sup>e</sup> siècles*, dans *Actes du XII<sup>e</sup> Congrès ...* p. 189 et p. 208—209.

<sup>14</sup> Teofilakt Ohridski, *op. cit.*, p. 84 (XXVII, 75).

<sup>15</sup> D. Koco, *Prouciavanja ...* p. 76, fig. 15; Idem, *L'Église du monastère ...* p. 247, pl. XXXVI, 2; cf. I. Ivanov, *Slaviansko jite na Sv. Nauma Ohridski ot X vek*, dans *Bălgarski starini iz Makedonija*, Sofia, 1908, p. 56—57.

<sup>16</sup> R. Teodoru, *Pridvorul Tismanei*, dans SCIA, 2, 1967, p. 169—171.

<sup>17</sup> Dj. Stričević, *op. cit.*, p. 228, note 19 et p. 237; cf. Dj. Bošković, *L'Architecture de la Basse Antiquité et du Moyen Âge dans les régions centrales des Balkans*, dans *Actes du XII<sup>e</sup> Congrès ...* p. 160, note 14; D. Koco, *Trikonhahnite Irkvi ...*, p. 93.

<sup>18</sup> G. Millet, *L'École grecque dans l'architecture byzantine*, Paris, 1916, p. 94, fig. 47—48; K. Miätev, *op. cit.*, p. 191; A. Alpago Novello, *Grecia bizantina*, Milano, 1969, p. 84—86.



chevait, à la Lavra athonite, sous la direction de cet autre grand champion de l'orthodoxie et de la vie monacale, le déjà mentionné Athanase, le *katholikon* très bien connu qui recevait le même plan triconque<sup>19</sup>, dans la variante complexe — résultat d'une synthèse de la structure trilobée et de celle « en croix grecque inscrite » — permettant, par les piliers ou les colonnes de la nef, un certain circuit à l'occasion des grandes cérémonies liturgiques et funéraires-commémoratives des offices monacaux.

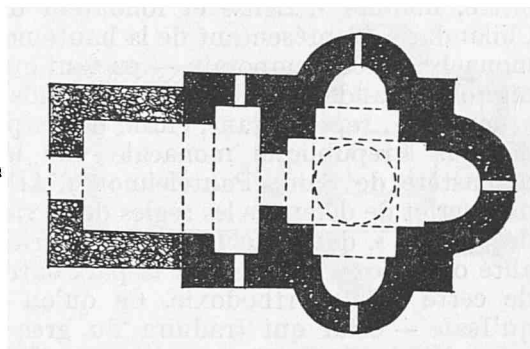


Fig. 3 — Castorie. L'église de Panaghia Koube'titissa. Plan.

On sait qu'à partir des environs de l'an mil, le plan triconque athonite était appelé à jouer un rôle de premier ordre dans le Sud-Est de l'Europe, le prestige du centre monastique de la Mer Egée éclipsant — sans le faire oublier — celui, d'un siècle plus ancien, du noyau monacal des entours du lac d'Ochride et de ses églises de plan triconque simple. Toutes les églises des cénobies d'Athos aux X<sup>e</sup> — XII<sup>e</sup> siècles, certaines églises des monastères de la même époque en Bulgarie — comme le premier sanctuaire, de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, de Bačkov<sup>20</sup> — ou de Grèce — en Attique et au Péloponnèse aux XI<sup>e</sup> — XII<sup>e</sup> siècles<sup>21</sup> —, quelques édifices du XIV<sup>e</sup> siècle de Salonique — tel Saint Elie (Eski Serai)<sup>22</sup> — et surtout de la Serbie contemporaine, adopteront tour à tour le plan triconque de la fondation athanasienne de Lavra, dans le même monde clérical et aux mêmes siècles où nous constatons que, dans la même région macédonienne, la renommée de Clément ne diminuait guère et où on retrouvait le portrait de ce fondateur de vie monacale slavo-balkanique dans les fresques et les icônes de certaines églises du pays où il avait exercé jadis son pastorat<sup>23</sup>. Le XIV<sup>e</sup> siècle — époque par excellence de l'essor du monachisme des Balkans — devait représenter la suite et la rencontre des deux traditions, missionnaire et monacale, de la Macédoine des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles — la clé-

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 100—103.

<sup>20</sup> K. Miatev, *Edna vajna nahodka v Bačkovskita manastir*, dans *Izvestia na arheologičeskia Institut*, XXI, 1957, p. 316—321, fig. 1; *Idem*, *Arhitekturata ...* p. 192—193.

<sup>21</sup> G. Millet, *loc. cit.*

<sup>22</sup> Ch. Diehl, M. Le Tourneau, H. Saladin, *Les monuments chrétiens de Salonique*, Paris, 1918, p. 203—211; A. Alpago Novello, *op. cit.*, p. 103—108; S. Ćurčić, *The Twin — Domed Narthex in Paleologan Architecture*, dans « *Zbornik Radova. Vizantološki Institut* » (= *ZRVI*), XIII, 1971, p. 334, fig. 1/B.

<sup>23</sup> T. Groždanov, *Portretite na Kliment Ohridski vo srednovekovnata umetnost*, dans *Slovenska pismenost. 1050-godišnjina ...* p. 101—109.

mentine et l'athonite — d'une façon qui indique clairement le poids de la tradition culturelle-artistique représentée par les communautés monacales dans la civilisation du Sud-Est européen du Haut Moyen Âge.

Une place éminente dans l'histoire de cette question a été occupée, dans la première partie et vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, au nord de la Macédoine — dans une continuité géographique remarquable à l'égard des régions où activèrent jadis Clément et Naoum —, par le fameux lettré, homme d'Église et fondateur de monastères, qu'a été Isaïe de Chilandare. Représentant de la haute noblesse serbe, représentant aussi du monachisme contemporain — en tant que membre de la communauté athonite de Chilandare célèbre par les grands hiérarques et moines serbes qu'elle a donné —, représentant, enfin, de l'expansion politique d'Étienne Doušan dans la « république monacale » de la Chalcidique — comme abbé au monastère de Saint Panteleimon d'Athos —, Isaïe ne se lassera pas de diffuser et de défendre les règles de la vie monastique, de mettre à la portée des « frères », dans leur langue, des écrits des illustres figures de la spiritualité orthodoxe, de négocier la paix entre deux grandes Églises en querelle, de cette même orthodoxie. Ce qu'on savait moins, jusque peu <sup>24</sup>, c'est qu'Isaïe — celui qui traduira du grec en slavon, comme autrefois Clément d'Ochride, des textes religieux nécessaires à ceux qui l'entouraient —, traducteur en serbe de l'œuvre d'un des pères de la mystique médiévale, Pseudo Denis l'Aréopagite <sup>25</sup>, a été aussi, paraît-il, celui qui aida à la diffusion en Serbie du type d'église monacale, le triconque, devenu traditionnel, « canonique » dirait-on, dans le monde macédonien et athonite quelques siècles avant, aux temps de Clément, de Naoum et d'Athanase de Lavra; un type qu'on ne rencontre pas — ce qui est fort significatif d'ailleurs — avant ou à l'époque de l'arrivée d'Isaïe, dans aucune des églises monacales de la première moitié et du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle en Macédoine (Lesnovo, Matejce, Zaum, Markovo), toutes églises ayant reçues, d'après la mode contemporaine de Constantinople et de Thessalonique, des édifices conçus, en bonne tradition byzantine, sur le plan « en croix grecque inscrite » <sup>26</sup>. Parti de la « Sfetagora », nous savons qu'Isaïe mena ses « frères » vers « le pays d'Occident » (на западном земаљу) <sup>27</sup>, se trouvant, avant 1371, dans les territoires du despote de Serres, contribuant, on suppose, à l'érection dans la Skopska Crna Gora et dans le pays de Kossovo-Metohije des églises monacales de plan triconque complexe, aux piliers dans l'espace centrale (l'église du monastère des Saints Archanges de Kučevište, fig. 4, par exemple) <sup>28</sup>, qui reliaient au point de vue du style, de la typologie, de la chronologie et, partiellement, de la géographie, les monuments de l'école serbo-byzantine de la première

<sup>24</sup> Dj. Stričević, *Uloga starla Isaije u prenošenju svetogorskih tradicija u moravsku arhitektonsku školu*, dans ZRVI, 3, 1955, p. 221–232.

<sup>25</sup> N. Dučić, *Starine Hilendarske. V. Jivotopis starla Isaije, koji je živio u XIV vijeku*, dans « Glasnik » 56, 1884, p. 66; M. A. Purković, *Der Vater des Starez Isaïas*, dans « Byzantinische Zeitschrift » 1–2, 1951, p. 461.

<sup>26</sup> A. Deroko, *Monumentalna i dekorativna arhitektura u srednjevekovnoj Srbiji*, Beograd, 1962, p. 147–148.

<sup>27</sup> N. Dučić, *op. cit.*, p. 74.

<sup>28</sup> A. Deroko, *op. cit.*, p. 148 et p. 155, fig. 242 et fig. 268.

partie du XIV<sup>e</sup> siècle à ceux de la vallée de la Morava. Il n'est pas du tout étonnant qu'un moine de l'importance d'Isaïe, élevé dans le milieu monacal, familiarisé à la Sainte Montagne aux églises conçues d'après le plan triconque complexe<sup>29</sup>, ait pu — par ses voyages dans les territoires serbes du despote Uglieša et du knéaz Lazare qu'il a servi dans des circonstances cruciales pour l'histoire culturelle et politique de son pays — non seulement diffuser des normes de vie athonite, mais aussi déterminer l'introduction

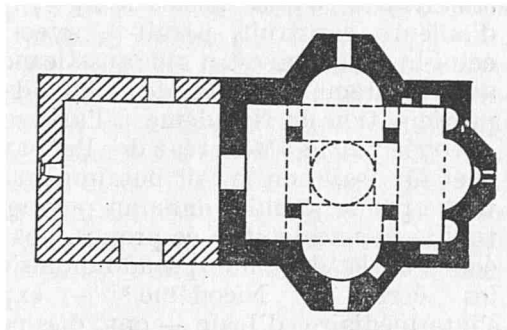


Fig. 4 — Kučevište. L'église du monastère des Saints Archanges. Plan.

du type triconque d'Athos, par la Macédoine, en Serbie, tel qu'on pourra le rencontrer à plusieurs monuments moraviens, lié au prestige d'Isaïe de Chilandare<sup>30</sup>. Il y a de fortes raisons pour supposer que, surtout dans le milieu monacal de Macédoine et de la sphère d'autorité de l'archevêché d'Ochride (ou même du Patriarcat de Peć), là où, d'ailleurs, le souvenir des premiers missionnaires de langue slave se conservait encore au XIV<sup>e</sup> siècle, où les portraits de Clément se rencontraient à Studenica, à Staro Nagoricino, à Matejce<sup>31</sup>, où les chefs religieux se considéraient toujours des missionnaires, successeurs de l'œuvre clémentine<sup>32</sup>, où, enfin, dans les années troubles après la mort d'Etienne Doušan et à la veille de la naissance de l'« école » de la vallée de Morava — entre 1355 et 1375 environ —, contre les tendances byzantinisantes et novatrices de la Cour serbe en matière d'art, on gardait jalousement des normes esthétiques, des formes et des structures artistiques des époques antérieures<sup>33</sup>, là donc, l'adoption du plan triconque dans l'architecture des monastères, aux antécédents dans le monde monastique de cette même Macédoine, soit à Ochride même, soit à Athos, s'attachaient à la même attitude de pieux respect pour les formes traditionnelles, nécessaires et représentatives d'art monacal. Que c'est dans cet univers culturel que s'intégrait le phénomène mentionné est

<sup>29</sup> À Chilandare et à Saint Panteleimon d'Athos: *Ibidem*, p. 167, fig. 269; G. Millet, *L'École grecque* ... p. 62, fig. 28—29; Idem, *L'Ancien art serbe. Les églises*, Paris, 1919, p. 33 et p. 140, fig. 151; Dj. Stričević, *op. cit.*, p. 224.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 231; A. Deroko, *op. cit.*, fig. 373, 377, 379, 386, 393.

<sup>31</sup> T. Groždanov, *op. cit.*, p. 103—104; V. J. Djurić, *L'Art des Paléologues et l'Etat serbe. Rôle de la Cour et de l'Église serbes dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle*, dans *Art et Société à Byzance sous les Paléologues. Actes du Colloque organisé par l'Association Internationale des Études Byzantines à Venise en Septembre 1968*, Venise, 1971, p. 187.

<sup>32</sup> T. Groždanov, *Prilozi prouciavanju Sv. Sofije Ohridske u XIV veku*, dans « *Zbornik za likovne umetnosti (Novi Sad)* », 5, 1969, p. 40—41.

<sup>33</sup> V. J. Djurić, *op. cit.*, p. 188—189 et p. 191.

amplement prouvé par le chapitre — plus nuancé qu'on ne le croit — des relations d'Isaïe de Chilandare avec ce Nicodème qui patronna les débuts de la diffusion nord-danubienne du plan triconque représenté en Olténie et en Valachie occidentale, dans les deux premières dizaines d'années après 1370, par quatre églises de monastères dont sûrement Vodița et Tismana sont les два велика и частна манастира érigés на обгроклашкoн земли — d'après la « Vie » du grand moine de Chilandare — съветомъ и помощію преподобнато втѣца нашего Исаіе<sup>34</sup>; le second de ces monastères était d'ailleurs construit, paraît-il, avec l'aide du prince Lazare de Serbie<sup>35</sup>, celui-là même qui avait aidé aussi le monastère de Saint Panteleimon où fût actif justement Isaïe de Chilandare<sup>36</sup>. Si d'habitude on évoque la participation de Nicodème à l'ambassade, tellement « athonite », de 1375, envoyée par le Patriarcat de Peć auprès de la Grande Église et dont le chef fût Isaïe, on le fait notamment pour attirer l'attention sur la place tenue par le premier dans un paysage plus vaste, balkanique, de spiritualité monacale et, à ce propos, nos interprétations récentes quant aux échos de la doctrine pseudo-dionisienne sur les degrés angéliques dans les écrits de Nicodème<sup>37</sup> — explicable, très probablement, par l'intermédiaire d'Isaïe — ont dissipé peut-être quelque peu l'obscurité qui enveloppait le profil de moine « très orthodoxe » de l'hégoumène de Vodița.

Il est vrai que si on regarde les choses sous un angle plus large, pour la formation de Nicodème, pour son contact avec une certaine architecture et un certain art monastique d'anciennes origines, pour ses rapports avec la tradition monacale sud-est européenne issue de l'époque de Clément d'Ochride, pour la connaissance des écrits qui ont influencé d'une façon décisive cette tradition, la circonstance, déjà présumée<sup>38</sup>, que Nicodème ait pu passer, dans ses voyages à la Sainte Montagne, justement par le monastère serbe de Chilandare, est essentielle. Car il faut rappeler un fait qui est, pensons-nous, particulièrement important pour nos recherches : celui que dans les rapports culturels et artistiques entre le monde serbo-athonite du XIV<sup>e</sup> et celui macédonien des IX<sup>e</sup>—X<sup>e</sup> siècles, dans les rapports à travers le temps entre certains représentants de l'Église de Serbie des années 1300 et le moment marqué par Clément d'Ochride, le rôle du monastère de Chilandare a été, dans cette direction également, de tout premier ordre. Le détail révélateur qu'un ancien hégoumène de ce même Chilandare, l'archevêque Danilo II de Serbie, a été influencé vers la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, dans la rédaction d'une partie du plus important recueil médiéval serbe de biographies, par le texte de l'« Eloge de Cyrille le Philosophe » dû justement à Clément d'Ochride<sup>39</sup>, et que

<sup>34</sup> N. Dučić, *op. cit.*, p. 75 ; pour l'hypothèse de la transmission du plan triconque, par Isaïe, en Valachie à l'époque de Nicodème, voir Dj. Stričević, *op. cit.*, p. 227.

<sup>35</sup> *Documenta Romaniae Historica*, I, București, 1966, n<sup>o</sup> 31, p. 67—70.

<sup>36</sup> Dj. Stričević, *op. cit.*, p. 231.

<sup>37</sup> E. Kalužniacki, *Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius (1375—1393)*, Wien, 1901, p. 211 ; R. Theodorescu, *op. cit.*, p. 21, note 77.

<sup>38</sup> E. Turdeanu, *La littérature bulgare du XIV<sup>e</sup> siècle et sa diffusion dans les Pays Roumains*, Paris, 1947, p. 44, note 3.

<sup>39</sup> D. Pavlović, *Jedna pozajmica arhiepiskopa Danila II iz Klimenta Ohridskog*, dans « Prilozi za književnost, jezik, istoriju i folklor » 3—4, 1954, p. 260—263 (cf. H. Polenaković, *Klimentovata tradicija vo književnosti*, dans *Slovenska pismenost. 1050-godišnjina ...*, p. 77).

le même Danilo, vénérant son prédécesseur, Clément, ordonnait vers 1330 la représentation de l'image de celui-ci dans les fresques de l'église au vocable — identique à celui de Chilandare — de Bogorodica Hodighitria du centre patriarcal de Peć<sup>40</sup>, peut nous suggérer l'hypothèse qu'à son tour, peu de temps après le règne de Danilo à Chilandare et sur ses traces, Isaïe ait pu trouver dans la cénobie athonite l'écho d'une vive tradition clémentine; une tradition à laquelle, vers le même milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, à Peć peut-être, mais encore plus probable à Chilandare, pouvait se nourrir Nicodème, celui qui s'arrêtera plus tard dans les régions occidentales du pays des Basarabes, fondant, comme jadis Isaïe en Serbie, des monastères aux églises de plan triconque. Et pourquoi n'ajouterions-nous pas — sans craindre la pénurie des données fragmentaires qui demandent à être rassemblées —, qu'ainsi, au-delà des limites de l'hypothèse, le rapport spirituel entre les trois « moments » — Clément d'Ochride, Isaïe de Chilandare, Nicodème de Vodița et de Tismana —, correspondant à trois moments très distincts de la diffusion du plan triconque dans les Balkans, pourrait trouver pour la première fois son vrai contenu par l'élément qui leur est commun, notamment l'un des plus célèbres monastères d'Athos.

Nous ne nous arrêterons pas ici sur la signification artistique et culturelle de l'érection du monument de plan triconque qu'on appelle Vodița I (fig. 5). Ce qui nous intéresse à présent se sont les — plutôt sup-

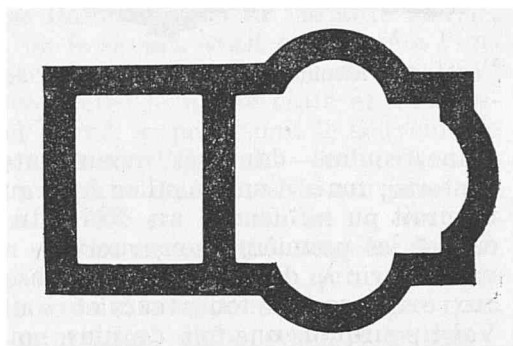


Fig. 5 — Vodița. Plan de la première église du monastère.

posées — prémisses indigènes et plus lointaines de ce plan au Bas-Danube. On sait qu'en partant d'une idée juste, celle d'une évolution culturelle plus rapide de la Dobroudja au X<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles, on est arrivé, pour l'art aussi, à la conclusion que les monuments d'influence byzantine des X<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles se trouvant ici — en occurrence, pour le sujet qui nous occupe, l'église monacale, modeste et rudimentaire, de la seconde partie du XII<sup>e</sup> siècle, de Niculițel<sup>41</sup> (fig. 6) — représentait les exemplaires d'une première étape dans l'évolution des types architectoniques médiévaux dans les pays roumains<sup>42</sup>; néanmoins, n'ayant aucune raison de re-

<sup>40</sup> T. Groždanov, *Portret Klimenta Ohridskog u trkvi Bogorodițe Odighitrije u Peć*, dans « Zograf » 3, 1969, p. 13—15.

<sup>41</sup> P. Diaconu, *Despre datarea « circumvalaștei » și a « bisericii treflate » de la Niculițel*, dans « Studii și cercetări de istorie veche », 2, 1972, p. 312—315.

<sup>42</sup> C. Nicolescu, *Începuturile artei feudale din țara noastră în lumina ultimelor descoperiri arheologice*, dans SCIA, 1, 1959, p. 52.

jeter l'interprétation traditionnelle selon laquelle l'apparition du plan triconque en Olténie, à la première église du monastère de Vodița, ensuite à Cozia — les deux tellement apparentées aux églises des cours féodales<sup>43</sup> et aux petites églises monacales sud-danubiennes<sup>44</sup> —, représenterait un écho, une interprétation locale de l'architecture de Serbie, nous sommes tenus de considérer toujours Vodița I en rapport exclusif avec le contexte culturel du Bas-Danube occidental de la dernière partie du XIV<sup>e</sup> siècle et sans relation aucune avec un édifice de même plan, dans sa variante tréflée, apparu en Dobroudja plus de deux siècles avant. Bien au contraire, à Niculițel on se trouve devant un écho direct d'un plan d'architecture byzantine des X<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles, rencontré dans les provinces de ces parties de l'Empire — ainsi l'église n<sup>o</sup> 28, des X<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles, de la « cité extérieure » de Pliska<sup>45</sup> (fig. 7) —, plan caractéristique pour la Macé-

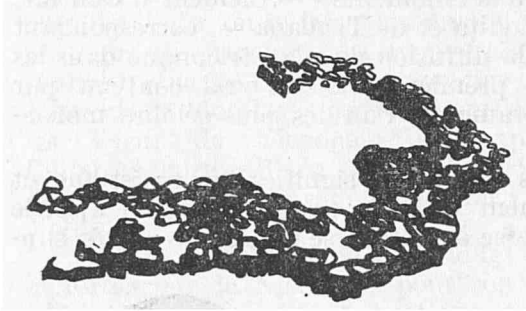


Fig. 6 — Niculițel. Traces des fondations de l'église.

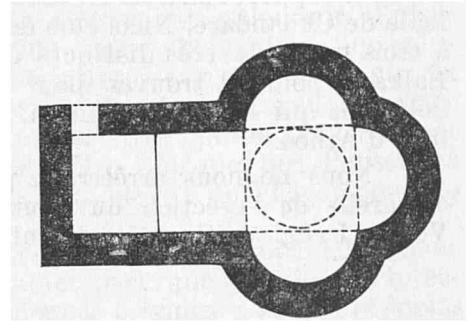


Fig. 7 — Pliska. Plan de l'église n<sup>o</sup> 28.

doine, comme dans les monuments déjà mentionnés d'Ochride et de Castorie; mais d'un singulier écho aussi, que nous ne voyons pas comment il aurait pu influencer au Nord du Danube, l'Olténie, là où, une fois érigées les premières constructions religieuses en pierre, vers 1 300, on va recourir à d'autres plans (l'église-salle, par exemple), correspondant aux exigences des fondateurs et à une certaine « mode » contemporaine. Voici pourquoi, une fois de plus, nous croyons que l'apparition du plan triconque au XIV<sup>e</sup> siècle dans la région de Severin ne se trouve dans aucun rapport direct avec la modeste église tréflée du XII<sup>e</sup> siècle de la Dobroudja septentrionale — tel qu'on l'avait suggéré<sup>46</sup> —, les deux monuments représentant chacun une autre étape de l'évolution et de la

<sup>43</sup> Il s'agit des églises de Veluče, Lazarica-Kruševac, Neupara, Rudenica, Kalenić, Starcevo Gorica; voir Dj. Stručević, *Dva varijeteta plana frkava moravske arhitektonske škole*, dans ZRVI, 3, 1955, p. 216—217; A. Deroko, *op. cit.*, fig. 375, 376, 378, 382, 388, 397; P. Mihović, *Za sistematizaciju zetske srednjovekovne arhitekture*, dans *Tragom drevnih kultura Crne Gore*, Titograd, 1970, p. 187 et p. 189.

<sup>44</sup> Les églises des monastères de Saint Nicolas d'Orehovo, des Saints Archanges près de Trn, de Saint Jean l'Évangéliste près de Poganovo (K. Miatev, *op. cit.*, p. 193—194, fig. 220—224; pour d'autres églises triconques bulgares, voir N. Čaneva-Dečevska, *Trikonhalnile tšrkvi ot IX — XIV v. po bšlgarskite zeml*, dans *Arheologia*, 4, 1970, p. 8—21).

<sup>45</sup> K. Miatev, *op. cit.*, p. 103, fig. 100.

<sup>46</sup> C. Nicolescu, *op. cit.*, p. 56; idem, *Aspecte ale relațiilor culturale cu Bizanțul la Dunărea de Jos în secolele X — XIV*, dans *Studii și Materiale de Istorie Medie*, V, 1962, p. 43 et p. 47.

diffusion des plans triconque et tréflé : le second prouve l'extension du plan trilobé, rencontré au Balkans des IX<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles, jusqu'au Paris-trion byzantin oriental, le premier correspond à une présence au Bas-Danube occidental — sous l'influence du monachisme athonite et du monde des moines balkaniques — d'un type de monument qu'on retrouve en Serbie et dans la vallée de la Morava au XIV<sup>e</sup> siècle, type dérivant de celui des IX<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles tel qu'on le voyait depuis Ochride jusqu'au Mont Athos, depuis l'ancienne résidence des khans et des princes bulgares de Pliska jusqu'au Bouches du Danube.

De toute façon, on peut supposer que, sans ignorer le plan d'église monacale des grandes laures aux nombreux caloyers, de Serbie et d'Athos — notamment le plan triconque complexe —, les quelques moines de Nicodème<sup>47</sup>, ainsi que ceux des monastères plus modestes de la Bulgarie occidentale, aient adopté un plan moins prétentieux, le triconque simple lequel, convenable aux communautés plus restreintes, avait déjà été consacré pour les églises moins vastes par les premiers missionnaires dans les milieux slavo-byzantins de la Macédoine, missionnaires dont le prestige était grand au XIV<sup>e</sup> siècle, tant dans l'empire serbe qu'au Mont Athos où leurs vies et leurs actes étaient des repères, où avaient été copiés — et l'étaient encore — les manuscrits de l'œuvre cyrillo-méthodienne et clémentine<sup>48</sup>.

Ainsi, par les rapports directes de Nicodème de Vodița et de Tismana, le diffuseur du plan triconque au Bas-Danube, dans sa variante simple, avec Isaïe de Chilandare — celui qui, on le savait, avait contribué à l'implantation de ce plan, dans sa variante complexe, en pays serbe au XIV<sup>e</sup> siècle —, par la relation qu'on suppose entre le même Isaïe et l'atmosphère dans laquelle, au Mont Athos et à Peć, se perpétuait le souvenir de l'œuvre culturelle et missionnaire de Clément d'Ochride — celui dont la célébrité fit connaître jadis au plan triconque de l'église de son principal monastère une diffusion aux environs de 900 en Macédoine —, certains faits d'art et de civilisation médiévale sud-est européenne acquièrent pour l'historien un contour plus complet. Quant à l'historien qui s'intéresse plus particulièrement à l'ancien art roumain, la certitude que l'évolution d'un plan d'architecture d'un certain prestige, d'une certaine signification et d'une certaine diffusion aux Carpates et au Danube ne représente, à ses débuts roumains, que le point final, chronologique et géographique, d'une évolution qui avait commencé — avec un plus grand prestige, avec la même signification, encore qu'avec une diffusion moins large — plusieurs siècles avant, entre l'Egée et l'Adriatique, ne fait que justifier la tentative d'une étude des origines culturelles et artistiques roumaines dans un contexte plus ample, sud-est européen. Il sera pour savoir que le plan triconque d'avant 1400 d'une Olténie où le monde monacal, lié à la Serbie, était marqué néanmoins par les règles athonites, représentait l'étape finale d'un processus de rencontre et de fusion de deux grandes traditions sud-est européennes du triconque des débuts de

<sup>47</sup> Pour le nombre restreint de ceux-ci, voir T. Simedrea, *Mănăstirea Vodita. Glosă pe marginea unui document inedit*, dans « Biserica Ortodoxă Română » 1—3, 1947, p. 64—65, note 5.

<sup>48</sup> T. Grozdanov, *op. cit.*, p. 14.

notre millénaire, processus qu'avait eu lieu, peu de temps avant, au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, dans les pays centraux de la Péninsule, dans les parties méridionales des terres de Miloutine et d'Etienne Doušan, ainsi que dans une Macédoine annexée par ceux-ci : là où, le triconque étant devenu le plan « canonique » des églises de la Sainte Montagne au cours des XI<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles — aidé aussi par le prestige de l'autre triconque imposé ici, au début du X<sup>e</sup> siècle, par l'œuvre missionnaire de Clément et de Naoum —, l'édifice aux absides latérales au nord et au sud dans la nef représentait, de règle, le monument principal d'un monastère, érigé dès que la communauté monacale s'installait dans une terre qui lui avait été octroyée par les chrysobulles des empereurs, des rois et des princes pour défendre « la vraie orthodoxie ». Et dans leur action missionnaire aux vastes résonances culturelles, de diffuseurs des normes de vie jusqu'alors très peu connues ou totalement ignorées, dans la Macédoine de la fin du IX<sup>e</sup> et du début du X<sup>e</sup> siècle, en Serbie et en Olténie dans la seconde partie du XIV<sup>e</sup> siècle — donc justement dans les territoires et dans les siècles pour lesquels nous avons déjà retrouvé, dans un autre chapitre d'art, une continuité balkano-danubienne impressionnante à travers le Haut Moyen Âge<sup>49</sup> —, le fondateur du monastère de Saint Panteleimon d'Ochride, l'abbé de l'autre monastère de Saint Panteleimon — celui d'Athos —, enfin, l'hégoumène du monastère de Saint Antoine de Vodița —, marquent trois moments distincts, historiquement expliqués par les circonstances particulières de chaque époque et pays, dans l'évolution d'une forme d'architecture religieuse médiévale, la plus caractéristique, peut-être, et sûrement la plus durable dans le Sud-Est de l'Europe. Trois moments dans l'évolution, aussi, d'un rapport d'histoire culturelle qui pourrait être retenu dès maintenant pour les débuts du Moyen Âge dans ces parties du continent : celui entre le missionnarisme monastique de propagande orthodoxe en langue slave et le plan architectonique du triconque.

---

<sup>49</sup> R. Theodorescu, *Cîteva observații asupra unor piese de argintărie din veacul al XIV-lea. În jurul unei continuități artistice balcano-dunărene*, dans SCIA, 2, 1967, p. 145—153.



## LE PROCHE-ORIENT ET LA CONCEPTION DÉCORATIVE DE L'ART ROUMAIN ET DE L'ART BALKANIQUE \*

CORINA NICOLESCU

Des recherches entreprises depuis longtemps pour une étude plus vaste concernant l'apport de la culture byzantine et de celle du Proche-Orient dans la formation et le développement de la civilisation roumaine et de celle des peuples balkaniques, nous ont obligée de ramasser les nombreux matériaux, surtout ceux ayant trait à l'art décoratif, découverts dans les fouilles archéologiques ou dans les trésors des monastères et des musées, pendant les vingt dernières années, chez nous ou ailleurs, et qui portent le sceau de ces deux grands domaines d'art<sup>1</sup>. En approfondissant ce vaste thème avec toutes ses lointaines implications, qui vont jusqu'en Chine, nous avons été beaucoup aidée par les nombreuses recherches, faites par nos collègues de Yougoslavie, de Bulgarie, de Grèce, de Hongrie, de Pologne, etc. Quelques conclusions de cette étude constituent l'objet de la présente communication.

Nous voulons établir d'abord les limites géographiques et chronologiques de notre exposé. Nous sommes obligée de faire cette précision parce qu'il y a encore de vastes territoires, qui eux-mêmes ont subi l'influence orientale, comme le sud de la Pologne et de l'Ancienne Russie, mais qui ne sont pas compris dans la présente communication. Sous le rapport chronologique, dès le début, il faut souligner que pour l'historien qui s'occupe des relations culturelles du Sud-Est européen avec le Proche-Orient, est évidente une vraie stratification des différentes couches « d'Orientalisme », à partir de la préhistoire jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais, le cadre chronologique de cet exposé est limité à l'époque de la domination ottomane, du XV<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> siècle.

En étudiant ce domaine, on constate que les dates et les frontières, résultat des événements politiques, ne correspondent pas aux phénomènes d'ordre culturel. Par exemple, la diffusion et la survivance de l'art byzantin, assurant tout au long du moyen âge la base spirituelle commune des peuples balkaniques et du peuple roumain, sont bien plus vastes que le territoire de l'Empire byzantin et la durée de sa domination politique. La culture byzantine a été diffusée sur le territoire de l'ancienne Dacie, même quand la domination politique de Byzance était loin de cette con-

---

\* Version amplifiée de la Communication présentée au III<sup>e</sup> Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest 4—10 septembre 1974.

<sup>1</sup> Corina Nicolescu, *Orientalul Apropiat și arta veche românească* (Le Proche-Orient et l'art ancien roumain), étude en manuscrit.

trée<sup>2</sup>. D'autre part, l'art byzantin transmis aux maîtres autochtones a survécu dans les Balkans et chez nous, longtemps encore après la chute de Byzance. En même temps, grâce au contact de l'art byzantin avec l'art persan, arménien, arabe, etc., beaucoup de motifs décoratifs des arts du Sud-Est européen purement orientaux, attribués parfois à l'époque de la domination ottomane, sont en réalité beaucoup plus anciens. Par exemple, la rose d'Ispahan, la palmette islamique de type « roumi », sont présentes dans la sculpture, l'enluminure et la céramique byzantines dès le XI-ème siècle. La décoration en céramique émaillée des monuments avec des écuelles provenant du monde islamique, émaillées en bleu turquoise ou en protomajolique, appliquée aux églises de Grèce,<sup>3</sup> appartient à l'époque byzantine. Ce procédé oriental, a gagné le terrain sous différentes formes, partout dans le monde balkanique et dans les Pays Roumains, du XIII-ème jusqu'au XV-ème siècle<sup>4</sup>. Des motifs décoratifs comme l'entrelacs, la tresse, les arabesques, les animaux orientaux, tels que le lion, la panthère, le paon, etc.<sup>5</sup> apparaissent avant l'époque ottomane dans l'art balkanique et roumain<sup>6</sup>, par l'intermédiaire du monde byzantin. Une pièce tout à fait caractéristique comme le caftan (kavadion) est aussi bien utilisée

<sup>2</sup> Eugenia Zaharia, *Săpăturile de la Dridu. Contribuție la arheologia și istoria perioadei de formare a poporului român* (Les fouilles de Dridu. Contribution à l'archéologie et à l'histoire de la période de formation du peuple roumain), București, 1967, 270 p. + XXX pl.; idem, *Données sur l'archéologie des IV-e – XI-e siècles sur le territoire de la Roumanie. La culture Bratei et la culture Dridu*, dans « Dacia », N. S., XV, 1971, p. 269–287, fig. 1–7; Ion Barnea, Octavian Ilescu, Corina Nicolescu, *Cultura bizantină în România* (La culture byzantine en Roumanie), București, 1971, 263 p. + 124 fig. Catalogue de l'exposition avec le même thème, réalisée à l'occasion du XIV-e Congrès International d'Études byzantines de Bucarest, Septembre, 1971; Corina Nicolescu, *Mostenirea artei bizantine în România* (L'héritage de l'art byzantin en Roumanie), București, 1971, 78 p. + 112 pl.

<sup>3</sup> A.H.S. Megaw, *Glazed Bowls in Byzantine Churches*, « ΔΕΛΤΙΟΝ ΤΗΣ ΧΡΙΣΤΙΑΝΙΚΗΣ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΕΙΑΣ » 1964–1965, tome 4, Athènes, 1966, p. 145–162, fig. 1–7.

<sup>4</sup> Corina Nicolescu, *Decorul mănăstirii Neamț în legătură cu ceramica monumentală din Moldova în secolul al XV-lea* (Le décor du Monastère de Neamț par rapport à la céramique monumentale en Moldavie au XV-ème siècle), dans « Studii și Cercetări de Istoria Artei », II, 1955, n° 1–2, p. 115–136, fig. 1–23; idem, *Inceputurile ceramicii monumentale în Moldova* (Les débuts de la céramique monumentale en Moldavie), dans le volume *Omagiu lui George Oprescu*, București, 1961, p. 373–396, fig. 1–18 + 1 pl.

<sup>5</sup> Charlea H. Morgan, *The Byzantine Pottery of Corinth*, vol. XI, Results of Excavations conducted by the American School of Classical Studies at Athens, Cambridge, Massachusetts, 1942; idem, *Corinth. The Byzantine Pottery*, Harvard University Press, 1949; David Talbot Rice, *Iranian Elements in Byzantine Art*, Mémoires du III-e Congrès International d'art et d'archéologie iraniens, Moscou – Leningrad, 1939; idem, *The Pottery of Byzantium and the Islamic World*, Studies in Islamic art and architecture in honour of Professor K. A. C. Creswell, the Centre for Arabic Studies by the American University in Cairo Press 1965, p. 194–236, fig. 1–44; idem, *Late byzantine pottery at Dumbarton Oaks*, p. 209–219, pl. 1–14; Corina Nicolescu, Paul Petrescu, *Ceramica românească tradițională* (La céramique roumaine traditionnelle), București, 1974, p. 53–54, fig. 31–38, pl. 100–114.

<sup>6</sup> Răzvan Theodorescu, *Citeva observații asupra unor piese de argintărie din veacul al XIV-lea. În jurul unei continuități artistice balcano-dunărene* (Quelques observations sur les objets d'orfèvrerie du XIV-ème siècle. Sur la continuité artistique balkano-danubienne), dans « Studii și Cercetări de Istoria Artei », 1967, n° 2, p. 145–153; idem, *Despre periodizarea și unele aspecte ale artei metalelor pe teritoriul României în secolele IV – XIV* (À propos de la chronologie et de quelques aspects de l'art des métaux sur le territoire de la Roumanie aux IV-e – XIV-e siècles), dans le volume *Pagini de Veche Artă Românească*, București, 1970, p. 71–74, fig. 31, la bibliographie des études concernant ces objets, dans la littérature balkanique.

dans le monde byzantin. Chez nous elle a pénétré déjà avant la domination ottomane<sup>7</sup>. Donc, il faut bien discerner les éléments orientaux plus anciens<sup>8</sup> de ceux parvenus par l'intermédiaire des artisans et des négociants du vaste empire ottoman.

Une autre observation importante c'est le caractère propre de ces contacts, pour chaque pays. Même si l'aspect général nous semble tout à fait similaire, il y a toujours des détails, aussi bien que des degrés d'intensité en ce qui concerne l'assimilation de la conception orientale dans le monde balkanique, par rapport au peuple roumain. Les éléments orientaux trouvés dans ce vaste domaine du Sud-Est européen, dépassant ses limites jusqu'à Venise et à la Pologne méridionale, sont très variés, par rapport à la capacité d'assimilation de chaque peuple, à la force et au caractère de la culture locale. Dans l'état actuel des recherches, le fait que les éléments orientaux ont pénétré de façon différente dans le monde balkanique et le monde roumain, grâce à toutes autres conditions politiques et sociales, nous apparaît assez claire. Les trois principautés roumaines, la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie, exception faite du Banat, de la Dobroudja, des villes « raia » Giurgiu, Turnu et Brăila, étaient seulement vassales à la Sublime Porte, payant l'onéreux « haradji » et d'autres obligations annuelles, mais ces pays ont conservé leur classe dominante, capable de financer les grandes fondations. Les Turcs n'y ont pas introduit l'islamisme et n'ont pas bâti des mosquées. Les pays balkaniques intégrés à l'Empire ottoman ont perdu le pouvoir de leur classe dominante, les seuls fondateurs ou donateurs sont les grands prélats; l'activité artistique est peu à peu réduite aux productions des villes et des villages. Nous remarquons que l'influence ottomane a été plus marquée dans les pays sud-danubiens. Elle a pénétré encore plus profondément dans certaines contrées du milieu rustique, tandis que chez nous elle a atteint surtout la vie de cour princière et le milieu urbain. D'autre part, quoique cela nous

<sup>7</sup> Le caftan apparaît dans les peintures et les enluminures appartenant aux XII-e — XIV-e siècles dans les zones orientales de l'Empire qui ont été en contact avec le monde islamique. Les dignitaires byzantins représentés dans la peinture de Kalrié-djami sont vêtus de caftan; les princes serbes portent aussi le caftan, avant la domination ottomane, voyez Ivan Kovacević, *Средњовековна ношња Балканских словена* (Die Mittelalterliche Tracht der Balkanslawen), Beograd, 1953, pl. XVIII, p. II; en Moldavie, le caftan représente le vêtement d'apparat des princesses et des boyards tout au long du XV-ème siècle, à l'époque d'Etienne le Grand, avant l'instauration de la vassalité de l'Empire ottoman, Corina Nicolescu, *Istoria costumului de curte în Țările Române în secolele XIV — XVIII* (Histoire du costume de cour dans les Pays Roumains aux XIV-e — XVIII-e siècles), București, 1970, p. 129—141, fig. 42—50, pl. CXV — CXLVIII.

<sup>8</sup> I. Barnea, *Elemente de cultură materială veche rusească și orientală în așezarea feudală (sec. X — XII) de la Dinogetia (reg. Galați)*, (Éléments de culture matérielle russe ancienne et orientale dans la site féodale des X-e — XII-e siècles de Dinogetia), dans le volume *Studii și Referate privind Istoria României*, București, 1954, p. 195—227; idem, *Byzance, Kiev et l'Orient sur le Bas-Danube au XI — XIII-e siècles*, dans le volume *Nouvelles Études d'Histoire*, présentées au X-e congrès des sciences historiques, Rome — Bucarest, 1955, p. 169—180; Dimitrie Vilceanu, *Reprezentări zoomorfe pe ceramica din sec. XI de la Dunărea de Jos* (Des images zoomorphes sur la céramique du XI-ème siècle au Bas-Danube) dans « *Studii și Cercetări de Istorie Veche* », XIII, 1962, n° 2, p. 373—386; I. Barnea, *Über die Mittelalterlichen Tierdarstellungen in der Dobrudscha (10.—14. Jahrhundert)* dans « *Revue des Études Sud-Est européennes* », III, 1965, n° 3—4, p. 585—610; Corina Nicolescu, *La céramique émaillée de Moldavie et le Proche-Orient* dans « *Studia et Acta Orientalia* », VII, 1968, p. 187—197, fig. 1—9.

semble paradoxal, une autre conséquence de cette situation politique et sociale différente, est la grande diffusion des objets de luxe très chers, provenant des fameux ateliers de l'Empire ottoman, dans les Pays Roumains. Dans le territoire roumain, aussi bien qu'en Hongrie, c'est la classe dominante qui a utilisé les belles plaques d'Iznik pour le décor des intérieurs des palais et résidences princières et les tissus de Brousse pour les vêtements d'apparat.

On a publié récemment les importantes découvertes de Sárospatak, où la salle de réception du château a été embellie sous le prince de Transylvanie Georges Rakotzy I<sup>er</sup><sup>9</sup>. En Roumanie, on a trouvé des plaques d'Iznik, en grand nombre, surtout à la cour princière de Iassy. Des carreaux semblables ont été trouvés à la cour de Suceava, restaurée pendant le règne du prince Vasile Lupu, à la même époque que celle de Iassy et en Valachie, dans les résidences de Bucarest et de Tîrgoviște<sup>10</sup>. Encore plus nombreux sont les plats, les pichets et les bols de faïence d'Iznik, découverts partout dans les cours princières ou les maisons de boyards, tandis que dans les Balkans on a les découverts seulement à Sofia<sup>11</sup> et à Smeredevo. Les luxueux tissus, appartenant au samit, des soieries ou des velours en soie brochés de fil d'or — « kemha » et « çatma » — se sont conservés en grand nombre dans les trésors des monastères et des églises de la Valachie, de la Moldavie et de la Transylvanie. Ces tissus étaient utilisés pour les vêtements des princes, des boyards et des prélats<sup>12</sup>. Le patriciat des villes de la Transylvanie, d'origine saxonne, aussi bien que les riches négociants roumains de Valachie et de Moldavie s'habillaient avec les mêmes tissus. Les tapis apportés surtout de l'Asie Mineure ont joué un rôle important dans les palais et les maisons. Ils se sont conservés en grand nombre surtout en Transylvanie dans les églises évangéliques, où ils ont été offerts par les riches négociants saxons de Braşov, Sibiu, Mediaş, etc.

Une autre observation, résultant de l'étude des objets trouvés dans les pays balkaniques, en Hongrie et chez nous, se rattache à l'origine des motifs orientaux, assimilés par l'art du Sud-Est européen.

<sup>9</sup> Vera Gervers-Mólnar, *A Sárospataki Bókdlyos Ház* (The Tilde House at Sárospatak), « Folia Archaeologica », XXII, 1970, p. 183—217, fig. 1—22.

<sup>10</sup> Corina Nicolescu, *La faïence ottomane d'Iznik trouvée dans les Pays Roumains*, dans « Faenza », Bollettino del Museo Internazionale delle ceramiche in Faenza, LII, 1966, fasc. IV—VI, p. 94—102, pl. XXXV—XLII; idem, *La céramique ottomane d'Iznik des XVI-e et XVII-e siècles dans les Pays Roumains* dans « Studia et Acta Orientalia », V—VI, 1967, p. 245—251, fig. 1—10; idem, *Ceramica otomană de Iznik din secolele XVI—XVII găsită în Moldova* dans « Arheologia Moldovei », V, 1967, p. 287—308, fig. 1—15.

<sup>11</sup> Magdalena Stanceva, *Турски фаянс от София* (Turkish Faience from Sofia), dans « Izvestia na arheologiskaia Institut », XXIII, 1960, p. 111—144, pl. XI—XIV, fig. 1—97. À l'occasion d'une visite dans le château fort de Smeredevo, grâce à la gentillesse de M. Arch. B. Pavlović j'ai vu des tessons de faïence d'Iznik, trouvés dans les fouilles archéologiques, en vue de la restauration du monument.

<sup>12</sup> Corina Nicolescu, *Quelques tissus orientaux dans les collections roumaines*, dans « Bulletin de liaison du Centre International d'Étude des textiles anciens », 29, 1969, p. 27—75, fig. 1—19 (L'analyse technique des tissus a été réalisée par M. Prof. Gabriel Vial); idem, *Les tissus orientaux dans les Pays Roumains (XVI-e et XVII-e siècles)*, dans *Actes du premier Congrès International des Études Balkaniques et Sud-Est européennes*, Sofia, 1970, p. 927—952, fig. 1—22; idem, *Istoria costumului de curte în Țările Române. Sec. XIV—XVIII* (Histoire du costume de cour dans les Pays Roumains. XIV-e — XVIII-e siècles), Bucureşti, 1970, le chapitre sur les tissus orientaux, p. 51—65, cat. n° 25—44, p. 195—207, fig. 9—11, pl. XLI—LXX.

Comme nous l'avons déjà souligné, si la culture byzantine a assuré tout au long du Moyen Age la continuité spirituelle de la civilisation gréco-romaine, sous sa nouvelle forme chrétienne, dans l'Europe du Sud-Est, l'Empire a contribué en même temps à l'enrichissement de la conception décorative hellénistique, avec des motifs arabes, persans, arméniens, géorgiens, etc. C'est un fait déjà bien connu que cette influence devient de plus en plus forte surtout après l'iconoclasme, étape correspondant d'un côté à la diffusion de la culture islamique dans le bassin de la Méditerranée, de l'autre à la création des Etats balkaniques et aux premières formations politiques de type féodal, roumaines. C'est aussi la plus florissante époque de la Grande Arménie. Par ailleurs, nous devons attirer l'attention sur le rôle très important joué par le commerce entrepris dans le bassin de la mer Noire, un peu plus tard, à partir du XIII-ème siècle, par les négociants génois et vénitiens<sup>13</sup>. C'est, bien sûr, grâce aux commerçants italiens qu'ont pénétré chez nous les marchandises dites « tartares », comprenant les tissus de Damasc, le sandal, le « becheran »<sup>14</sup>, des porcelaines vert céladon<sup>15</sup>, la faïence de Milet,<sup>16</sup> etc. Nous considérons que pour la circulation des produits orientaux vers l'Europe du Sud-Est, il faut accorder une place à part aux artisans et négociants arméniens, dont la diaspora après la conquête turque, a joué un rôle important dans les villes maritimes de la mer Noire, en Pologne et en Moldavie, aussi bien que dans le monde balkanique. On doit distinguer les influences orientales, parvenues par la voie des pays occidentaux. Nous pensons aux éléments orientaux de l'art roman, filtrés chez nous et dans le monde balkanique, de même que les techniques et les motifs arabes, existants dans l'art des meubles de la Yougoslavie de Sud, arrivés de l'Italie par les villes de la côte dalmate<sup>17</sup>. Donc, en analysant les sources de l'influence orientale dans le Sud-Est européen, nous pouvons discerner deux grandes directions :

a) Une voie directe, grâce aux contacts avec les peuples du Proche-Orient par l'intermédiaire de la mer Noire et l'établissement de petits groupes orientaux d'Arméniens, de Turcs et de Tartares dans l'Europe de Sud-Est.

<sup>13</sup> Georges I. Brătianu, *La mer Noire des origines à la conquête ottomane*, Monachii, 1969, dans « Acta Historica », tome IX, p. 155–253; Barbu T. Cîmpina, *Despre rolul Genovezilor la gurile Dunării în secolele XIII – XV* (Le rôle des Génois aux bouches du Danube aux XIII-e – XV-e siècles), dans « Studii », VI, 1953, p. 192–236; p. 79–119.

<sup>14</sup> Des tissus orientaux appartenant à cette première étape (XIII-e – XV-e siècles) n'ont été pas conservés dans les collections roumaines.

<sup>15</sup> Parmi les matériaux très divers, appartenant à différentes étapes, trouvés à la fin du siècle passé à Maurocastron (Bielorod, URSS), il y a encore des tessons de porcelain chinois, céladon. Quelques fragments découverts à l'occasion des fouilles archéologiques entreprises en 1936, ont été conservés dans la collection d'Art comparé de Bucarest.

<sup>16</sup> Des petits tessons en céramique de Milet ont été trouvés parmi la poterie émaillée locale de tradition byzantine du XV-e siècle, à l'occasion des fouilles archéologiques entreprises aux monastères de Poutna et de Neamț, en Moldavie. Ils ne sont pas encore publiés.

<sup>17</sup> Verena Nan, *Интарзирани предмети XVI и XVII столоева из Фрушкогорских манастира* (Objets incrustés du XVI-e et XVII-e siècles, dans les églises des monastères de la Fruška Gora), Matitza Srpska, I, 1965, p. 145–158, fig. 1–6; idem, *Интарзија на подручју неке патријаршије XVI–XVIII вијек* (Intarsia in the Balkan area under the jurisdiction of the Patriarchate of Peč. XVI – XVIII<sup>e</sup>), Novi Sad, 1966, 158 p. + 92 fig.

b) Des voies indirectes, d'un côté par l'intermédiaire du monde byzantin, de l'autre par Venise et l'Italie méridionale.



Un autre aspect de notre étude se réfère aux matériaux qui sont marqués par le sceau oriental et dont nous devons distinguer deux grands groupes : le premier comprenant les œuvres apportées par les négociants et qui ont servi de sources d'inspiration, et le second formé des œuvres créées par les maîtres orientaux établis dans les pays du Sud-Est européen, venus de l'Empire ottoman ou par les artistes autochtons<sup>18</sup>.

Comme nous l'avons déjà signalé, les récentes découvertes archéologiques et les recherches dans les collections des monastères et des musées nous ont beaucoup aidé à mieux connaître le premier groupe. Un « corpus » commun réalisé par tous les chercheurs de ce domaine, comprenant tous les objets orientaux d'intérêt historique, sera d'une grande utilité pour mieux éclaircir les rapports du Sud-Est européen avec l'Orient. À présent, grâce aux études monographiques, nous disposons d'informations plus complètes concernant le premier aspect. Il nous manque encore de telles études sur les aspects communs ou particuliers de la conception ornementale des peuples balkaniques et du peuple roumain par rapport au Proche-Orient.

En étudiant le processus d'assimilation des éléments orientaux et la façon dont ils se sont concrétisés dans l'art du Sud-Est de l'Europe, on doit préciser certaines constatations :

a) La pénétration de l'architecture ottomane à caractère religieux est évidente, surtout dans les pays balkaniques où la tentative d'islamisation a été assez forte. Chez nous, les monuments voués au culte islamique se trouvent seulement en Dobroudja ; ils ont existé aussi dans les villes « raya » du Danube (Giurgiu, Brăila)<sup>19</sup> et dans le Banat (Timișoara, Lipova). Dans les pays balkaniques, comme chez nous, l'architecture rurale est restée traditionnelle, préhistorique. Dans les villes s'est conservée la maison de type hellénistique, devenue byzantine. La maison dite balkanique, qu'on peut admirer encore en Bulgarie (Nessebar, Sozopol Burgas, Tîrnovo, etc.), dans le Sud de la Yougoslavie à Ohride, en Grèce (Épire, Thessalie de l'Est, etc.) représente en réalité la survivance tardive de celle byzantine. Elle a été enrichie par la décoration sculptée

<sup>18</sup> Bojana Radojković, *Турско-персијски утицај на српске Уметничке занате XVI и XVII века* (Les influences turco-persanes sur les métiers d'art serbes aux XVI-e et XVII-e siècles), Matitza Srpska, 1965, 1, p. 119—141, fig. 5—29 ; idem, *Српско златарство XVI и XVII века* (L'orfèvrerie serbe du XVI-e et XVII-e siècles), Novi Sad, 1966, fig. 51, 57, 60, 62—64, 68—70, 75—76, 96, 110, 114—116, 120, 127, 131—132, 134, 146—147, 151 ; Dimitr Drumev, *За някои златарски паметници от Ципровци* (Sur quelques monuments d'orfèvrerie de Ciprovač), dans « Izvestia na Institutata za Izobrazitelni Iskustva », V, 1962, p. 73—87, fig. 1, 9—10 ; Géza Féher Jun., *L'influence turque sur les arts décoratifs populaires hongrois*, dans *Atti del secondo Congresso Internazionale di Arte Turca*, Napoli, 1965, p. 119—122, pl. LXI—LXVI, fig. 1—16 ; Z. Jant, *Исламски елементи у српској примењеној уметности* (Éléments islamiques dans les livres serbes) dans « Zbornic Muzeja Primenien Umetnosti », 5, 1959, p. 27—43.

<sup>19</sup> H. Stănescu, *Monumente musulmane civile și religioase din orașul Brăila* (Monuments musulmans civils et religieux de la ville de Brăila), dans « Studii și Cercetări de Istoria Artei », III, 1956, 1—2, p. 298—318, fig. 1—26.

ou peinte dans les pièces principales, décoration qui porte l'empreinte de l'influence orientale<sup>20</sup>. En Roumanie, ce type de maison a été diffusé surtout dans le milieu urbain, où il s'est très peu conservé à cause des transformations profondes dans les villes roumaines, dès la première moitié du siècle passé<sup>21</sup>. Certains éléments de l'architecture des palais princiers et des maisons des boyards, comme l'utilisation de la coupole, la distribution de l'espace intérieur, les matériaux de construction, etc. représentent la même survivance tardive byzantine, que nous connaissons par l'étude des bâtiments religieux<sup>22</sup>.

Dans le monde balkanique, aussi bien qu'en Roumanie, s'est répandue un autre type d'habitation d'origine byzantine « kula », la maison-tour fortifiée, survivance d'un système moyenâgeux, qui s'imposait au patriarcat grec (les archontes) ou aux petits boyards roumains, à cause des conditions instables de la vie aux XVIII<sup>e</sup>-ème et au début du XIX<sup>e</sup>-ème siècles. Des bâtisseurs renommés de Macédoine ont répandu partout ce type de maison<sup>23</sup>, même au Nord du Danube, en Petite Valachie (Olténie)<sup>24</sup>. Nous pouvons mettre ce fait en relation avec l'afflux des négociants roumains de Macédoine, établis à cette époque à Craïova, à Bucarest, etc.

Dans la décoration intérieure de différents types d'habitation bourgeoise ou nobiliaire, balkanique ou roumaine, il est intéressant à remarquer l'adaptation des motifs de l'art appliqué — céramique, broderie, tissus, orfèvrerie, etc. — à la peinture murale<sup>25</sup> ou au lambrissage des plafonds ou des murs.

<sup>20</sup> Pelekanidis Stylianos, *Die Kunstformen der nachbyzantinischen Zeit im Nordgriechischen Raum*, dans le volume *Kunst und Geschichte in Südosteuropa*, Recklinghausen, 1973, p. 125—136, pl. 98—109.

<sup>21</sup> Paul Smărăndescu, *Casa Melik* (La maison Melik) dans « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », 1931, fasc. 69, p. 137; Rodica Mănculescu, *Casa Melik* (La maison Melik) dans « Buletinul Monumentelor Istorice » 1970, fasc. 4, p. 69—70, fig. 1—3; Ruxandra Ionescu, *Observații privind ornamentația sculptată în lemn de la Casa Hagi Prodan* (Observations concernant l'ornementation en bois de la maison Hagi Prodan, dans « Buletinul Monumentelor Istorice », 1970, 4, p. 57—60, fig. 1—3; Constantin Joja, *Despre arhitectura civilă a Tirgoviștei în secolele XVIII și XIX*, (Sur l'architecture profane à Tirgoviște aux XVIII<sup>e</sup>-e et XIX<sup>e</sup>-e siècles), dans « Studii și Cercetări de Istoria Artei », Seria Arta Plastică, tome 19, 1972, 1, p. 55—65, fig. 1—19.

<sup>22</sup> Grigore Ionescu, *Istoria arhitecturii în România* (Histoire de l'architecture en Roumanie), București, vol. II, 1965, p. 119, fig. 79, la maison du monastère de Brâncoveni; p. 129, fig. 80, la maison princière du monastère de Plumbuita-Bucarest; p. 126, fig. 85, le palais des métropolités de Bucarest; p. 130, fig. 89, la résidence princière de Constantin Brâncoveanu du monastère de Hurez; p. 135, fig. 93, la maison princière de la famille Mavrocordat du monastère de Văcărești-Bucarest, etc.; pour tous les héritages byzantins de l'architecture des palais princiers en Valachie et en Moldavie, voir aussi Corina Nicolescu, *Case, conace și palate românești* (Maisons, manoirs et palais roumains), (sous presse).

<sup>23</sup> St. Pelekanidis, *op. cit.*, p. 132.

<sup>24</sup> St. Baș, *Vechi locuințe boierești din Gorj* (Anciennes habitations des boyards de Gorj), dans « Studii și Cercetări de Istoria Artei », 1954, I, 3—4, p. 83—95, pl. 84—88, 94; Radu Crețeanu, *Culele și casele întărite de pe Valea Motrului* (Les « kulās » et les maisons fortifiées de la Vallée de Motru), dans « Monumente și Muzeu », I, București, 1958, p. 93—114, fig. 1—32; idem, *Culele din România* (Les « kulās » de Roumanie), București, 1969, 52 p. + 43 fig. Iancu Atanasescu, V. Grama, *Culele din Oltenia* (Les „kulās” d'Olténie), Craïova, 1974, 176 p. + 61 fig.

<sup>25</sup> Les plus caractéristiques monuments de Valachie, qui ont conservé la décoration murale exécutée en plâtre, jadis colorée en bleu cobalt et rouge cinabre sur fond d'or, sont le palais du prince Constantin Brâncoveanu de Potlogi (1698) et la chapelle de la famille Cantacuzène de Fundeni Doamnei à Bucarest. Tout ce décor est évidemment inspiré par les enluminures persanes. Cette décoration était généralisée aux XVII<sup>e</sup>-e et XVIII<sup>e</sup>-e siècles en Valachie, surtout dans les riches maisons princières et leurs chapelles. Pour le décor de Potlogi voir

b) L'assimilation de la conception orientale par la composition, est évidente surtout dans le décor des tapis. En orfèvrerie, en broderie et meubles on remarque la tendance de couvrir par des motifs floraux tout le champ de la composition ou de disperser des motifs fragmentaires autour des figures, souvent à caractère religieux (les couvertures de livre, les broderies liturgiques, etc.). Certains tapis balkaniques et les tapis du Banat ou d'Olténie<sup>26</sup>, ont adapté la composition intégrale des tapis de prière provenant d'Asie mineure. En Moldavie, quoique l'influence orientale soit assez puissante, elle a d'autres sources que les tapis turcs, et l'évolution du tapis de grandes dimensions dérivant de « lăicer » est encore plus lente.

c) L'adaptation des formes orientales pour les objets en cuivre ou en argent doré<sup>27</sup>. La première catégorie est répandue partout dans le monde balkanique, tandis que chez nous on en trouve seulement en Dobroudja et le long du Danube. Assez rarement on observe une fusion entre les formes en métal et celles de la poterie, qui sont évidentes dans les Balkans et chez nous, toujours au Sud de la Valachie. Elles ont pénétré aussi en Hongrie.

d) Reproduction dans les anciens techniques byzantines de nouveaux motifs décoratifs persans ou turcs<sup>28</sup>. Ce processus est utilisé dans la broderie, chez nous, en Serbie et en Grèce, où la décoration des broderies

Șt. Balș, *Palatul de la Potlogi* (Le palais de Potlogi), București, 1968, fig. 16, 20, 25, 30—31. Les premiers vestiges illustrant ce type de décoration intérieure des maisons princières ont été trouvés par V. Drăghiceanu, à Măgureni, la maison du prince Constantin Cantacuzino, bâtie vers 1660; voir Virgil Drăghiceanu, *Casa Cantacuzinilor de la Măgureni* (La maison des Cantacuzènes à Măgureni), dans « Buletinul Comisunii Monumentelor Istorice », 1924, fasc. 39, p. 32, fig. 30.

<sup>26</sup> Al. Tzigara-Samurcaș, *Evoluarea scoarței oltenesti* (L'évolution du tapis d'Olténie), București, 1942; idem, *Tapis roumains*, Paris, s.a.; P. Petrescu, P. H. Stahl, *Scoarțe românești* (Tapis roumains), București, 1966.

<sup>27</sup> Une certaine forme de « bol » oriental est fréquente dans le monde balkanique, réalisée en argent doré, parfois émaillé, voir l'étude de Zamić Z. Koşay, *Macaristanda türk kuyumculuk yadigarları* dans « Turk Etnografya Dergisi », 1964—1965, VII—VIII, 1966, p. 22—37, pl. XVI—LXVII, fig. 1—94; Fehér Géza, *A Magyar Nemzeti Múzeum hódoltság kori ezüst-éztéi* (Les coupes d'argent des temps de la domination ottomane conservées au Musée National Hongrois), dans « Folia Archaeologica », XVII, 1965, p. 169—199, fig. 58—78. Dans les collections roumaines il y a seulement deux pièces de cette catégorie, Corina Nicolescu, *Argintăria laică și religioasă în Țările Române (Sec. XIV—XIX)* (L'orfèvrerie laïque et religieuse dans les Pays Roumains. XIV-e—XIX-e siècles), București, 1968, p. 94, catalogue 65—66, fig. 51—52. Pour des coupes semblables trouvées en Serbie, voir l'étude de Bojana Radoković, *Српско златарство XVI и XVII века* (L'orfèvrerie serbe aux XVI-e et XVII-e siècles), Novi Sad, 1966, fig. 44, fig. 59, 62—63, 68—70, 147—148, 200—201. Pour les mêmes coupes travaillées dans le centre d'orfèvrerie bulgare de Ciprovci, voir l'étude citée de D. Drumev, *Sur quelques monuments d'orfèvrerie de Ciprovci* (en bulgare), fig. 1 et 1 a.

<sup>28</sup> Dobrița Stojanović, *Уметнички везу Србију од XIV до XIX века* (La broderie artistique en Serbie du XIV-e au XIX-e siècle), Beograd, 1959, fig. 35—36, cat. 51, 53; fig. 50, cat. 60; fig. 71, cat. 98; idem, *Broderia artistică la Sirbi* (La broderie artistique chez les Serbes), București, 1973, cat. 42, cat. 17, cat. 19; Pauline Jonhstone, *The Byzantine tradition in church embroidery*, London, 1967, fig. 22—23, 67—70, 91; Corina Nicolescu, *Broderiile orientale în colecțiile mănăstirilor Putna și Sucevița* (Les broderies orientales dans les collections des monastères de Putna et de Sucevița), communication présentée au premier symposium de l'Association des Etudes Orientales de Roumanie, Constanța, novembre 1970.





Fig.1 — Motifs de type « hatayi » sur un voile de porte diagonale, offert par le prince Vasile Lupu au monastère « Trois Hiérarques » de Iassy, 1639. Musée d'Art de Bucarest.

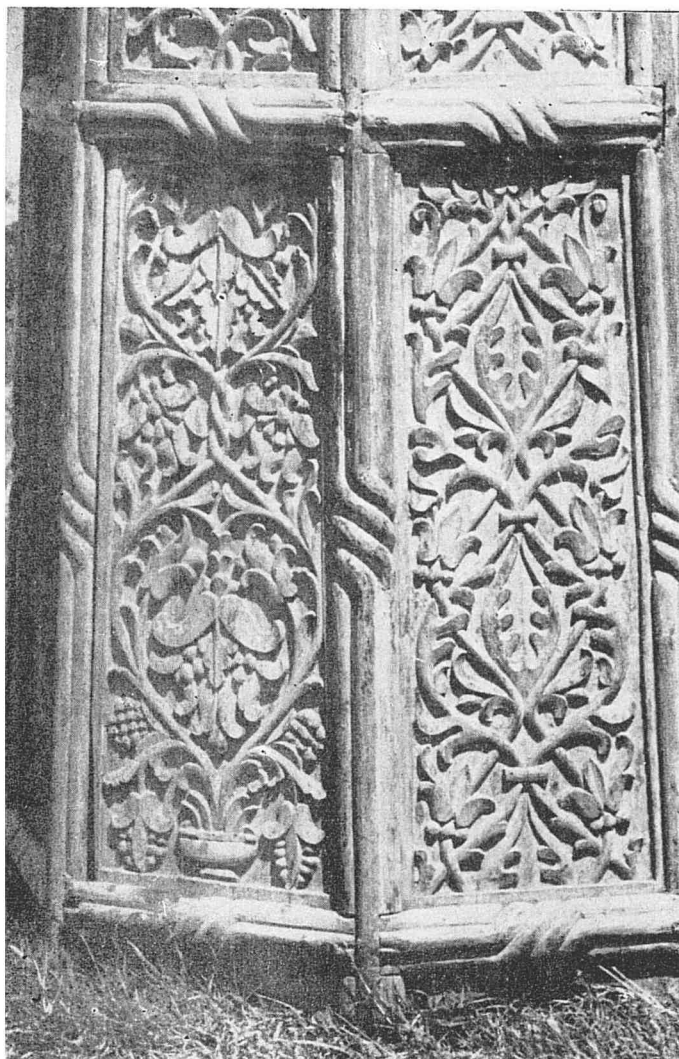


Fig. 2 – Détail d'un lutrin sculpté et doré. Motifs de type « hatayi ». Monastère de Moldovitza (Suceava). Début du XVII-ème siècle.

religieuses appartient au style « roumî » ou des « quatre fleurs » ottomans. Le samit byzantin, une sorte spéciale de tissu en soie brochée de fil d'or a été produit par les ateliers de Brousse, mais on a complètement changé la conception décorative introduisant des fleurs, l'ogive persane dans la forme des motifs, les étoiles ou les tiges de types « roumî », et aussi les motifs d'origine chinoise, dits de type « hatayî ». Dans le même groupe s'inscrivent les tissus historiés, à caractère religieux destinés aux vête-

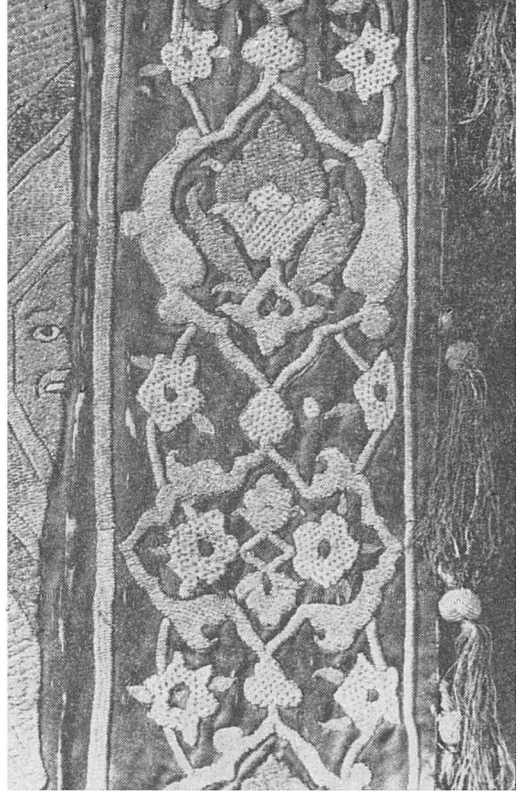


Fig. 3'— Ornement de type « roumî ». Voile des portes impériales de l'église de Stănești (Vilcea). 1602—1607. Musée d'Art de Bucarest.

ments liturgiques, qui se sont conservés en grande quantité dans les monastères roumains de Poutna, de Sucevitza, etc., en Grèce (Musée Benaki), au Mont Sinaï, etc.<sup>29</sup>

e) L'introduction des matériaux et techniques nouveaux, provenant de l'Orient<sup>30</sup>. Par exemple les fins tissus transparents, en coton ou en

<sup>29</sup> Idem, *Tissus de tradition byzantine dans les collections roumaines*, dans « Bulletin du Centre International d'Etude des textiles anciens », Lyon (sous presse).

<sup>30</sup> On trouve une quantité des pièces de vêtements et utilisées pour la décoration des intérieurs dans les collections des musées de Bulgarie, Yougoslavie et Albanie. En Roumanie, les broderies utilisant le point turc et les fins tissus orientaux se sont répandus surtout au XVIII-e et au début du XIX-e siècle. Les collections du Musée d'Art de Bucarest, ainsi que les collections des monastères de Putna, Sucevița, Secu, Agapia, Dintr-un Lemn, etc. possèdent des tissus brodés de cette catégorie, qui ne sont pas encore publiés.

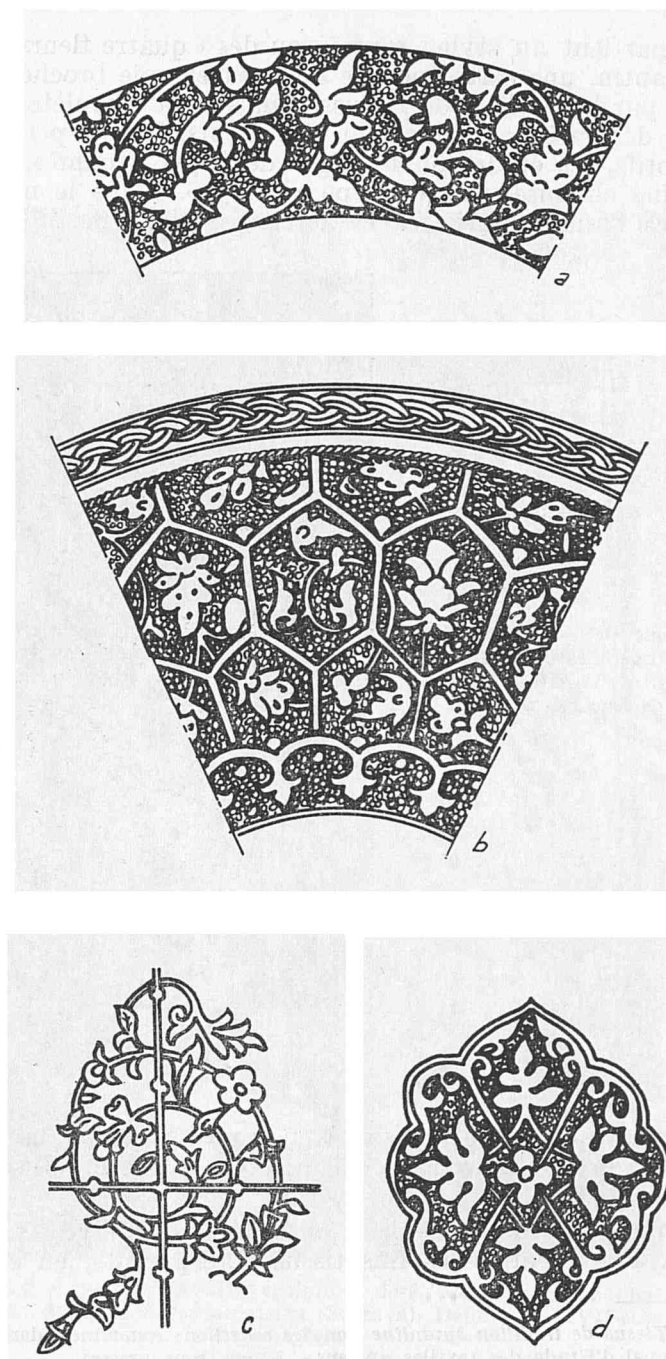
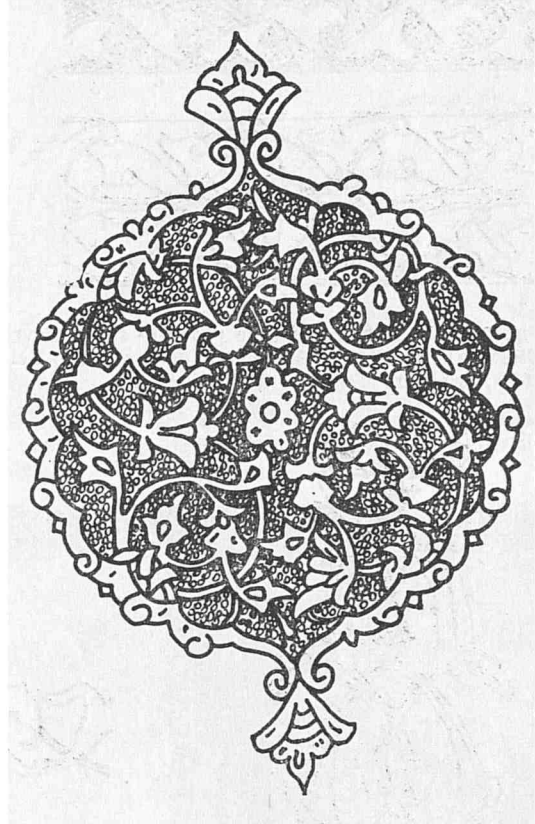


Fig. 4 — Motifs turco-persans sur l'orfèvrerie produite à Kosovo et Metohia, Serbie. XVI-ème siècle. a) Coupe, église patriarcale de Peć; b) Coupe, Musée d'Ethnologie de Skoplie; c) Reliure d'Évangélaire de Pierre de Smeredevo. 1540, Musée d'Église serbe de Belgrad; d) Coupe, église patriarcale de Peć.

soie travaillés en Syrie, le point turc en broderie, la technique de la broderie à double face, l'intarsia en nacre et en ivoire, pour la décoration des meubles <sup>31</sup>.

f) Le remplacement de la conception figurative de tradition byzantine par la conception décorative islamique, tendance plus accentuée dans l'art roumain, vers la fin du XVII-ème siècle et le siècle suivant.

Fig. 5 — Motifs turco-persans sur un hanap d'Eger (Hongrie). XVI-ème siècle.



g) La tendance d'abstraction, évidente surtout dans le décor des meubles sculptés au XVI-ème siècle, chez nous et en Yougoslavie. Mais en même temps nous avons signalé l'apparition du naturalisme turco-persan, manifesté par la présence des fleurs dans la décoration des monuments d'architecture, en broderie, orfèvrerie, etc.

h) L'orientalisation de certains motifs byzantins comme le rinceau avec la palmette, devenu plus tard dans l'art seldjoucide le motif « roumi », si fréquent chez nous dans le décor sculpté de la façade du monastère

<sup>31</sup> Verena Han, *op. cit.*

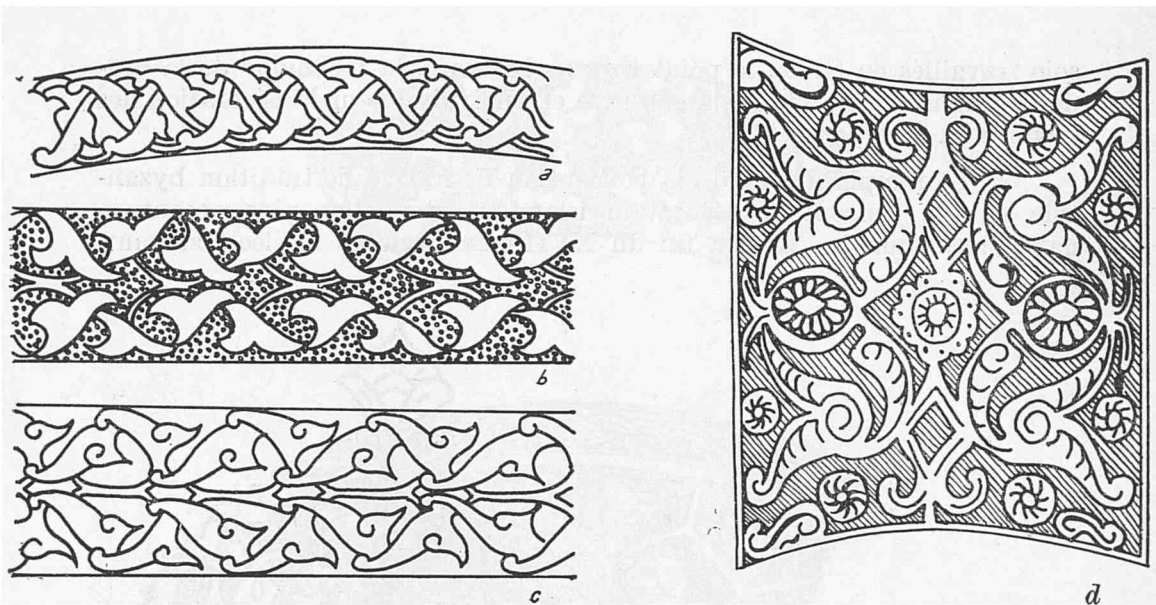


Fig. 6 — Motifs turcs de type «roumi» sur l'orfèvrerie bulgare de Vratza. XVII-e — XVIII-e siècles. a) Calice, 1628, Métropole de Vratza; b) Reliure d'un livre, maître Mavrodi de Vratza, 1600; c) reliure d'une icône; d) bracelet.

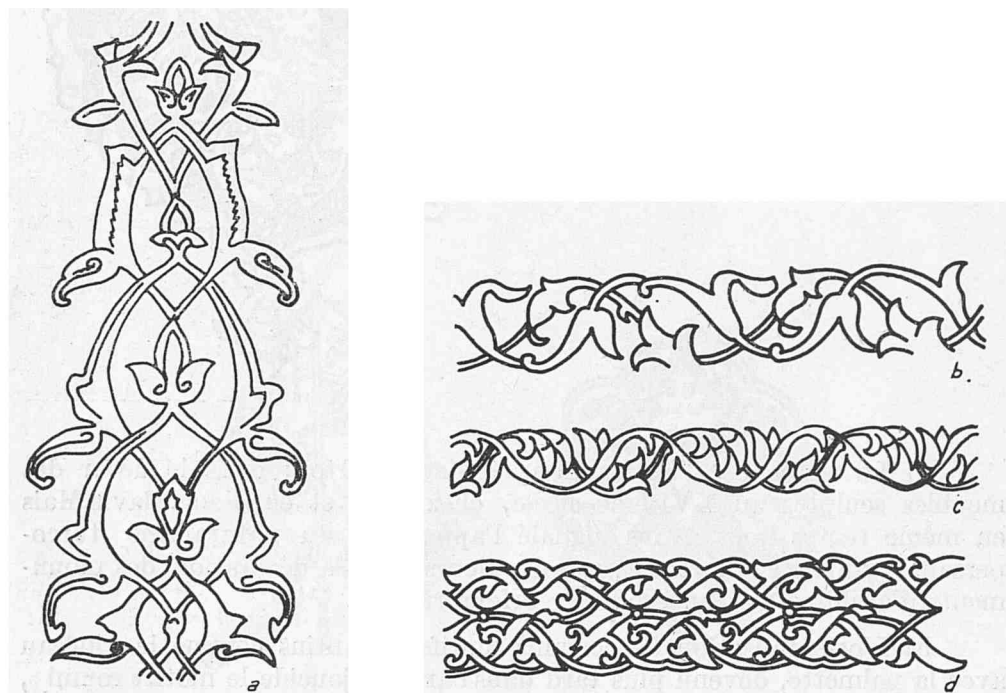


Fig. 7 — Motifs turcs de type «roumi» sur l'orfèvrerie serbe et roumaine. XVI-e — XVII-e siècles. a) Reliure de Pierre de Smeredevo. 1540, Musée de l'Eglise serbe de Belgrad; b) reliure de Jean Golia, 1576. Musée d'Art de Bucarest; c) panagiaire de Moldovitza. Trésor du monastère de Poutna; XVI<sup>e</sup> siècle; d) plat du monastère de Soucevitza. 1619.

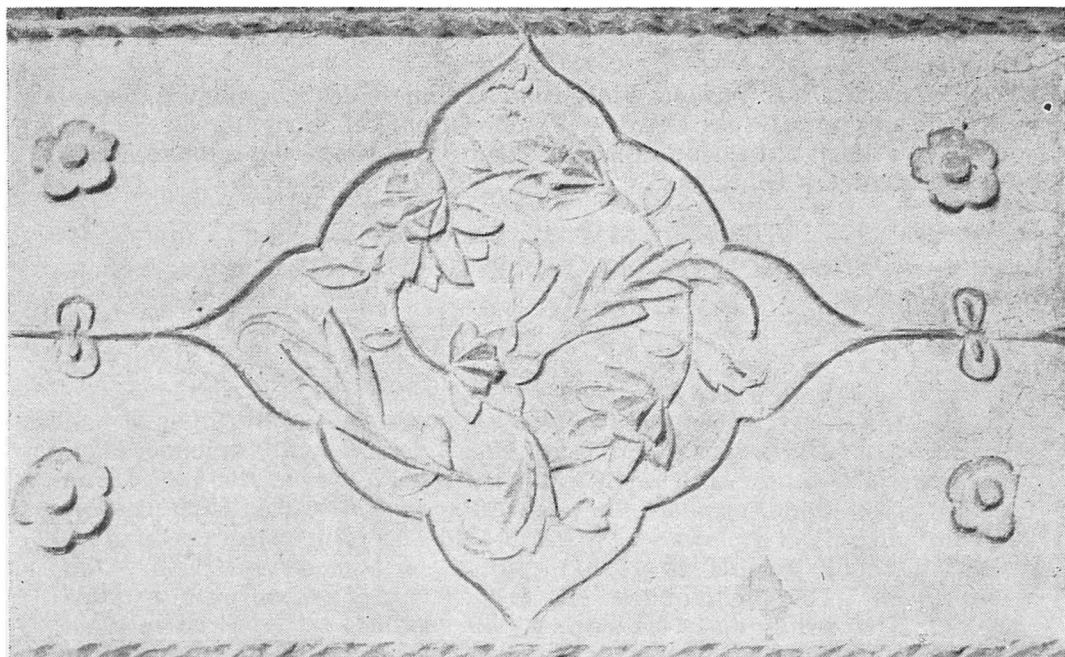


Fig. 8 — Détail de façade. Motifs de type turco-persans réalisés en stuc. Église de Fundenii-Doamnei de Bucarest. 1699.

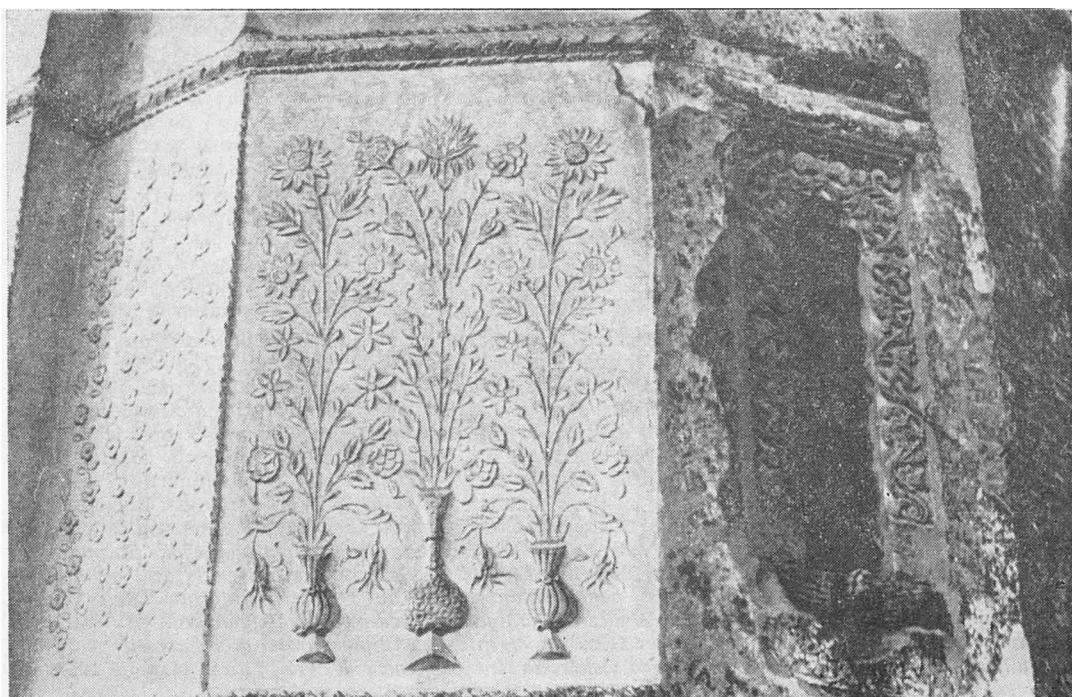


Fig. 9 — Détail de façade. Motifs turco-persans. Eglise de Fundenii-Doamnei, Bucarest. 1699.

d'Argeș, aussi bien que dans l'orfèvrerie et les enluminures. Des motifs semblables sont répandus dans les mêmes domaines en Serbie <sup>32</sup>.

Nous n'avons pas eu l'intention d'épuiser les compliqués aspects des relations artistiques entre le Proche-Orient et le monde du Sud-Est européen ; notre but est de signaler seulement la richesse des œuvres d'art, qui attestent ces contacts.

---

<sup>32</sup> Bojana Radojković, *Les influences turco-persanes sur les métiers d'art serbes au XVI-e et XVII-e siècles* (en serbe) dans « Matitza Srpska », I, 1965, p. 119–141, fig. 5–29 ; André Grabar, *Influence musulmane sur la décoration des manuscrits slaves balkaniques*, dans « Revue des Etudes Slaves », XXVII, 1951 ; voir aussi le catalogue de l'exposition *La Miniature en Yougoslavie*, organisée par le Musée des Arts et Métiers de Zagreb en 1964, sous le titre *Miniatura u Jugoslaviji*, Zagreb, 1964, fig. 101–104, 106, 115 ; Corina Nicolescu, *Miniatura și ornamentul cărții manuscrise din Țările Române. Sec. XIV – XVIII* (L'enluminure et l'ornementation des livres manuscrits dans les Pays Roumains. XIV-e – XVIII-e siècles), București, 1964, catalogue de l'exposition avec ce thème organisé à Bucarest par le Musée d'Art, fig. 20–21, 27, 34, 41–43 ; R. Ettinghausen, *Near Eastern book covers and their influence on European bindings*, dans « Ars Orientalis » III, 1959, fig. 17, 19 ; Gr. Ionescu, *Les rapports de l'architecture roumaine médiévale avec l'art des pays balkaniques et du Proche-Orient* dans *Actes du premier congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, vol. II, Sofia, 1969, p. 967–1000, fig. 1–29 ; Féher Géza jun. *L'influence turque sur les arts décoratifs populaires hongrois*, dans *Atti del secondo Congresso Internazionale di Arte Turca*, Napoli, 1965, p. 119–122, pl. LXI – LXVI, fig. 1–16.



# L'« ARBRE DE JESSÉ » DANS LA PEINTURE SUD-EST EUROPÉENNE

ESSAI D'UNE NOUVELLE INTERPRÉTATION ICONOGRAPHIQUE DU TYPE DES « ARBRES DE JESSÉ » DU XVI-e SIÈCLE EN MOLDAVIE ET DES EXEMPLAIRES SUD-EST EUROPÉENS QUI S'Y RATTACHENT\*

AURORA M. NASTA

A partir du XIII-e siècle, le thème de l'« Arbre de Jessé » apparaît dans la peinture murale des pays sud-est européens. Les nombreux éléments iconographiques de ce thème présentent des variations qui parviennent dans certains cas à constituer des types différents. Celui qui nous intéresse dans cette étude apparaît avec une richesse unique dans la peinture extérieure des églises de Moldavie au XVI-e siècle, à l'église de Progota<sup>1</sup> (1532), de Saint Georges de Suceava (1534), de Homor (1535), de Saint Démètre de Suceava (1536—1537), de Moldovița (1537), de Voroneț (1547) et de Sucevița (1601)<sup>2</sup>. Mais comme les exemplaires de Moldovița, de Voroneț et de Sucevița sont les seuls entièrement conservés nous avons limité notre analyse aux « Arbres de Jessé » peints à l'extérieur de ces églises<sup>3</sup>.

\* Version amplifiée de la Communication présentée au III<sup>ème</sup> Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest 4—10 septembre 1974.

<sup>1</sup> Toutes les églises peintes sous le règne du prince Petru Rareș, dans la première moitié du XVI-e siècle, ont reçu une peinture extérieure qui développait le même programme iconographique où l'« Arbre de Jessé » était inclu. Mais cette peinture a disparu entièrement ou partiellement dans quelques monuments. Voir à ce sujet : Sorin Ulea, *L'Origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave* (I), dans « Revue Roumaine d'Histoire », II, (1963), 1, p. 29—71 ainsi que l'étude du même auteur sur la peinture extérieure des églises de Moldavie dans *Istoria Artelor Plastice în România*, vol. I București, 1968, p. 366—367.

<sup>2</sup> La date de la peinture de Sucevița est controversée. A. M. Musicescu et M. Berza, *Mănăstirea Sucevița*, București, 1958, considèrent que cette peinture a été exécutée sous le règne de Ieremia Movilă (1595—1606). Sorin Ulea, *Datarea ansamblului de pictură de la Sucevița*, dans *Omagiu lui George Oprescu*, București, 1961, p. 561—566, prouve, en analysant le tableau votif, que la peinture est de 1601. Pr. Victor Brătulescu, *Pictura Suceviței și datarea ei « Mitropolia Moldovei și Sucevei »* XL (1964) n<sup>o</sup> 5—6, p. 206—228 propose la date de sept. 1595—22 juillet 1596. Nous optons pour les conclusions de Sorin Ulea.

<sup>3</sup> A Progota, toute la peinture extérieure a été recouverte d'une couche de chaux, enlevée lors de la dernière restauration, mais la décoration du mur sud a perdu ses couleurs, ses inscriptions et ne présente dans l'« Arbre de Jessé » peint sur ce mur, que le contour assez faible des scènes et des personnages. Sur la photo que j'ai prise, on peut tout de même discerner qu'il est du même type que celui de Voroneț.

A Saint Georges de Suceava, le thème est en meilleur état qu'à Progota, mais la partie inférieure — Jessé — ainsi que la partie supérieure de droite sont presque illisibles.

L'église de Saint Démètre de Suceava présente un « Arbre de Jessé » encore plus effacé que celui de Progota.

A l'église de Homor enfin, il n'y a que les trois zones supérieures de ce thème qui sont bien visibles — et présentent les mêmes scènes qu'à Voroneț — le reste ayant complètement disparu à cause des intempéries, le thème occupant à Homor une partie du mur nord.

Le type iconographique de l'« Arbre de Jessé » présente, dans ces trois monuments, un arbre stylisé, dont la racine est Jessé ; le tronc est formé par une succession de 8 médaillons, dont le dernier présente le Christ et constitue le faite de l'« Arbre ». De chaque médaillon central, partent, des deux côtés, des branches en rinceaux qui contiennent 19 scènes et des personnages isolés. Cette rédaction du thème perd son ampleur après 1601, ce qui a exclu de notre étude les exemplaires roumains postérieurs.

Guidés par le type iconographique de Moldavie au XVI-e siècle, nous avons essayé de trouver parmi les « Arbres de Jessé » sud-est européens les exemplaires du même type iconographique — parus jusqu'en 1600 — ce qui nous a déterminés à en rapprocher les « Arbres de Jessé » serbes :

- de l'église de la Sainte Trinité de Sopočani (1263—1268)
- du monastère de Dečani (1335—1350)
- du monastère de Morača (1577—1578)<sup>4</sup>

et les « Arbres de Jessé » grecs :

- de l'église des Saints Apôtres (Salonique) (1315)
- du réfectoire de Lavra, Mont Athos (1512)
- du monastère de Dochiariou, Mont Athos (1567—1568)<sup>5</sup>

<sup>4</sup> Nous avons limité notre choix à ces monuments, car les « Arbres de Jessé » serbes suivants ne présentent pas le type qui nous intéresse : celui de l'église de *Saint Achilleos à Arilje*, (1296), a une rédaction réduite et la structure dendrologique ne présente pas un tronc en médaillons. Le feuillage est en acanthe et le tronc sort des lombes de Jessé.

L'« Arbre de Jessé » de *Notre Dame Ljeviska de Prizren* (1309) peint dans l'exonarthex ouvert, sur la voûte et les murs à gauche de l'entrée, présente deux « Arbres », l'un ayant le Christ et l'autre la Vierge au sommet, dans une composition qui ne se rapproche pas du type de Moldavie. A *Matejč*, dans le narthex de *l'église de la Sainte Vierge* (1340—1350), le thème présente une rédaction réduite à un tronc avec 5 médaillons, qui sort des lombes de Jessé, et à des rinceaux avec des personnages seulement. Le feuillage est d'acanthé.

Lors de notre voyage en Yougoslavie, une visite aux *monastères de Morača* (1577—1578) et de *Orahoviča* (1594) n'a pu avoir lieu, mais la description de l'« Arbre de Jessé » de *Orahoviča* faite par le professeur Sreten Petković dans son étude, *Zidno slikarstvo na području Pečke patrijarhie : 1557—1614*, Novi Sad, 1965, n'y indique pas la présentation de scènes. Il n'intéresse donc pas notre étude présente.

Nous tenons à remercier à nouveau le pr. Sreten Petković pour avoir mis à notre disposition des photos détaillées ainsi que des esquisses de l'« Arbre » de Morača pour servir à notre étude. La datation des « Arbres » serbes est basée sur les études : Petković, Vlad. R., *La peinture serbe du Moyen-âge*, Beograd, 1930 ; V. J. Djurič, *Sopočani*, Belgrade, 1963 ; Richard Hamann-Mac Lean und Horst Hallersleben, *Die Monumentalmalerei in Serbien und Makedonien vom 11. bis zum frühen 14. Jahrh.* Giessen, 1963 ; Sreten Petković, *op. cit.* ; David Talbot Rice, *Fresques médiévales en Yougoslavie*, Paris, 1963 ; Millet-Frolow, *La peinture du moyen-âge en Yougoslavie* (Serbie, Macédoine et Monténégro), fasc. IV, Paris, 1969.

Nous ne citons aucun « Arbre de Jessé » de Bulgarie, car des deux généralement mentionnés à l'époque qui nous intéresse, celui de *Tcherven* (XIV-e siècle) est assez détérioré et celui de *Saint Pierre et Paul de Tirnovo* (XV-e siècle) n'a pas été accessible, car les travaux de la restauration du monument avaient commencé lors de notre voyage à Tirnovo en 1972. Les « Arbres » du réfectoire du *monastère de Bačkovo* et de *l'église de la Nativité à Arbanassi* sont du XVII-e siècle.

La documentation sur les monuments de l'Albanie à cette époque ne nous a pas été accessible.

<sup>5</sup> Réfectoire de la Lavra — v. Chatzidakis. M. Chatzidakis, dans *Recherches sur le peintre Théophile le Crétois*, dans « *Dumbarton Oaks Papers* » n° 23—24, 1969—1970, p. 319, 320, 327, suppose que le Réfectoire de Lavra a été peint par Théophile à une date indéterminable et que la date de 1512 (ou 1522) « ... s'avère impossible à cause de leurs affinités /des peintures/ avec l'iconographie spéciale de Théophile » (p. 320).

Après avoir indiqué les dates attribuées actuellement à la peinture des monuments choisis, nous tiendrons compte dans notre analyse uniquement de l'iconographie des « Arbres de Jessé » cités, afin d'utiliser cette voie pour déchiffrer le thème. Cette voie de recherches peut suggérer non seulement d'autres solutions aux problèmes qui s'y rattachent, — signification du thème, types différents des exemplaires connus, prototypes, antériorité du prototype d'un exemplaire tardif (du XVI<sup>e</sup> siècle, par exemple) par rapport au type d'un exemplaire plus ancien (du XIII<sup>e</sup> siècle, par exemple) —, mais pourrait susciter des problèmes nouveaux.

Si l'on compare, au point de vue iconographique, les exemplaires cités, on arrive aux constatations suivantes :

1. — Le feuillage des « Arbres » serbes et grecs mentionnés est un feuillage d'acanthé (fig. 1), à l'exception de celui de Morača qui est lotiforme. Les « Arbres » cités de Moldavie ont un feuillage lotiforme (fig. 2).

2. — Une seconde différence concerne la racine de l'« Arbre » : dans les « Arbres » en acanthé, le tronc part des lombes de Jessé, tandis que dans les « Arbres » lotiformes il s'élève de son ventre (fig. 3), à l'exception de celui de Morača, où Jessé est remplacé par une draperie. L'« Arbre » des Saints Apôtres de Salonique a la partie inférieure détruite, juste où devait figurer Jessé.

Nous sommes donc en présence de deux symboles généalogiques : l'un qui part des lombes, l'autre de l'ombilic. Nous pouvons rapprocher le premier de certains textes de l'Ancien Testament qui indiquent la descendance généalogique par l'expression : « issu de ses lombes »<sup>6</sup>. Dans l'alliance de Jahvé avec Abraham (Genèse : 17,6), Jahvé s'engage à lui assurer une descendance nombreuse : « tu deviendras père d'une multitude de peuples » (Gen. : 17,4) . . . « et des rois sortiront de tes lombes » (Gen. : 17,6). Dans l'alliance de Jahvé avec Jacob, la même expression revient : « On ne t'appellera plus Jacob, ton nom sera Israël . . . des rois sortiront de tes lombes (Gen. : 35,10/11) ». Les « Arbres » en feuillage d'acanthé, dont le tronc part des lombes de Jessé, paraissent se rattacher à ces anciens textes généalogiques de l'Ancien Testament.

Pour l'église des Saints Apôtres à Salonique, v. André Xyngopoulos, *Les fresques des Saints Apôtres à Salonique*, dans *Art et Société à Byzance sous les Paléologues. Actes du Colloque organisé par l'Association Internationale des Etudes Byzantines*, Venise, Sept. 1968. Venise, 1971, p. 85—89.

En ce qui concerne les autres « Arbres » grecs, celui du monastère de la *Panaghia Mavriotissa de Castoria* (1225—1230, d'après Nicholas Moutsopoulos, *Kastoria. Panaghia Mavriotissa*, Athènes, 1967, en grec, avec résumé en anglais) présente un type dendrologique spécial, sans rinceaux, et une rédaction très réduite, qui présente encore Salomon et David adossés au tronc, la Sainte Vierge avec l'enfant Jésus au sommet de l'« Arbre » et 6 prophètes (deux sont détruits). Le tronc sort des lombes de Jessé ; aucune scène. Il n'intéresse donc pas notre étude présente.

L'« Arbre de Jessé » signalé à l'église de *Sainte Sophie à Trébizonde* (v. Talbot Rice D., *The Church of Haghia Sophia at Trebizond*, Edimborough, 1968) et attribué au XIII<sup>e</sup> siècle, est trop détérioré pour pouvoir servir à notre analyse.

L'« Arbre de Jessé » du monastère de la *Pantanassa de Mistra* n'appartient pas à la peinture initiale du monument — 1428 — mais aux XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles. Il présente d'ailleurs seulement des prophètes avec la Sainte Vierge au sommet de l'« Arbre ». V. Suzy Dufresne, *Le programme iconographique des églises byzantines de Mistra*, Paris, 1970.

<sup>6</sup> Cette voie de recherches nous a été suggérée par M. le Professeur André Xyngopoulos, auquel nous renouvelons notre gratitude.

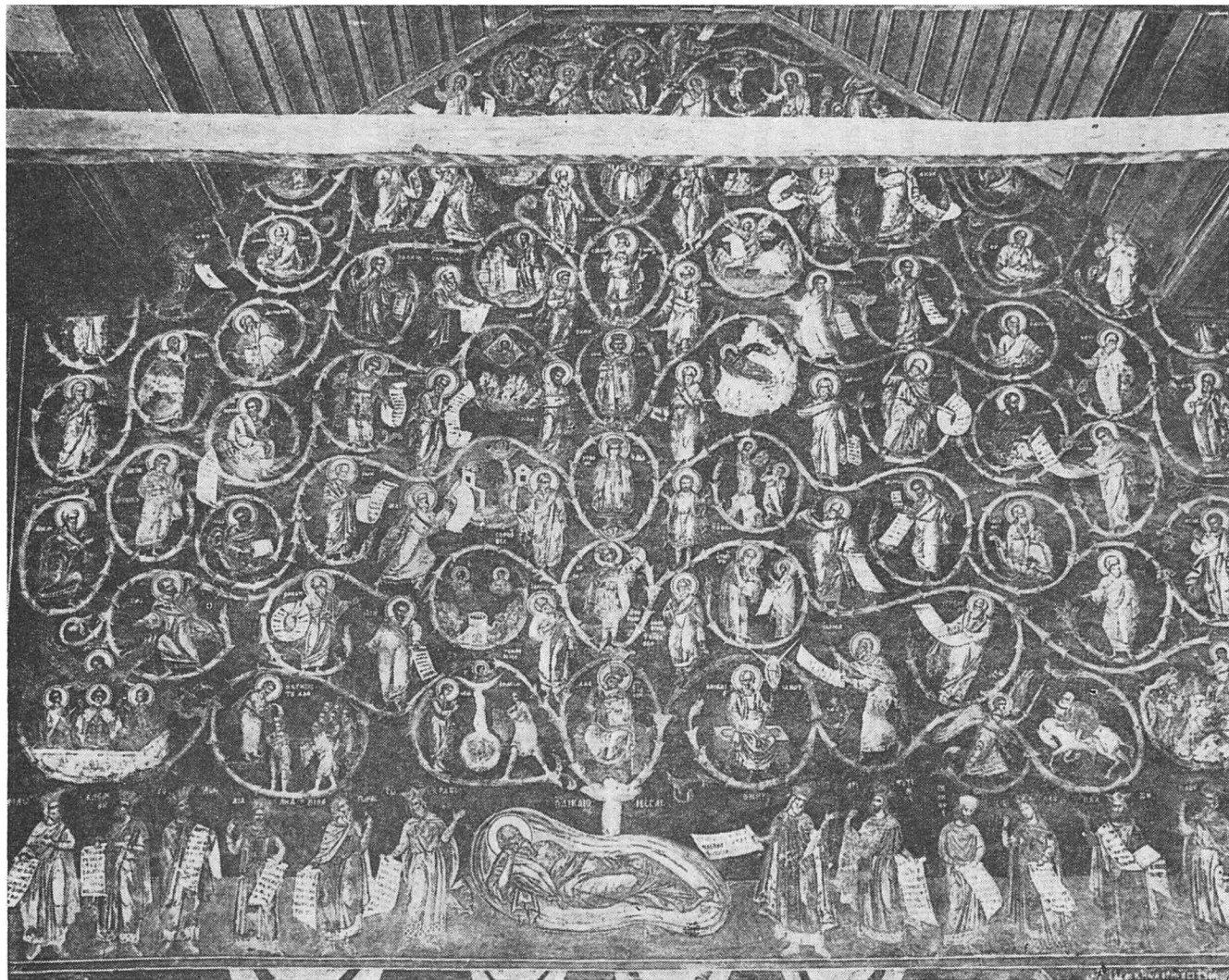


Fig. 1 — Monastère de Lavra. L'« Arbre de Jessé » : feuillage d'acanthé et symbole généalogique vétéro-testamentaire.  
[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)



Fig. 2 Monastère de Voroneț. L'« Arbre de Jessé » (détail). Feuillage lotiforme.

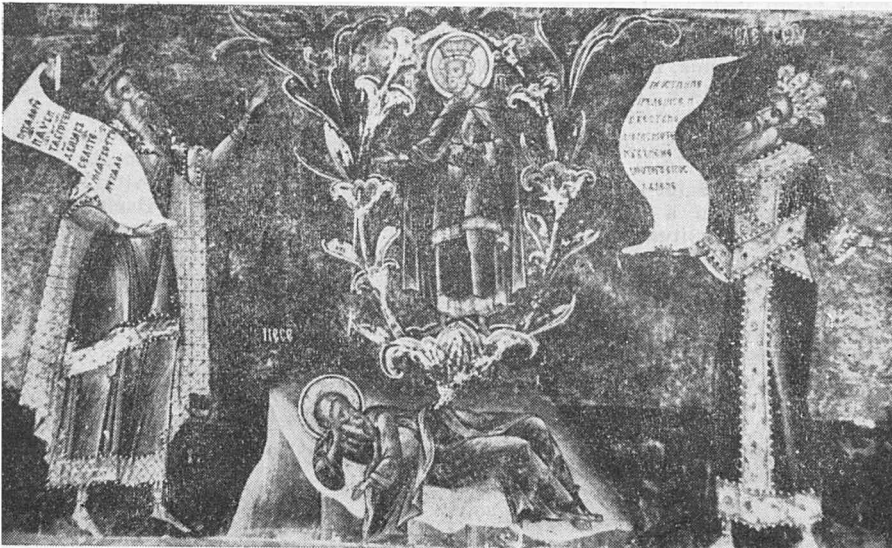


Fig. 3 — Monastère de Sucevița. L'« Arbre de Jessé » (détail). Symbole généalogique indien.  
[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

Le tronc qui s'élève de l'ombilic de Jessé est un symbole généalogique indien<sup>7</sup> lequel, à notre connaissance, apparaît pour la première fois dans l'art du sud-est européen au XVI-e siècle, justement dans les « Arbres de Jessé » lotiformes de Moldavie<sup>8</sup>.

Ces constatations nous déterminent à considérer l'« Arbre » en acanthe, à symbole généalogique vétéro-testamentaire, comme la forme dendrologique initiale de l'« Arbre de Jessé ». Comme nous n'avons pas trouvé de texte chrétien correspondant au symbole généalogique indien et comme le feuillage qui l'accompagne est lotiforme, nous le considérons comme une innovation au sein de ce thème, qui suggère un prototype perdu, issu d'un contact intégrateur entre l'« Arbre » chrétien en acanthe et l'art indien, à une date impossible à indiquer à l'heure présente. Le seul document attestant cette rencontre serait justement la présence de ces deux éléments iconographiques indiens, dans le thème qui nous préoccupe<sup>9</sup>.

3. — La troisième différence entre les « Arbres » mentionnés se rapporte aux scènes ainsi qu'aux personnages représentés. Comme l'« Arbre de Jessé » de Voroneţ (fig. 4) présente avec plus de rigueur ce thème, c'est avec cet exemplaire que nous allons comparer les « Arbres » serbes et grecs. Rappelons-en brièvement les éléments :

- *la racine* : Jessé
- *le tronc* : six rois, ancêtres du Christ : David, Salomon, Roboam, Osias, Manassé, Jéchonias ; la Vierge et le Christ ;
- *sur les branches, en pied* : tous les prophètes messianiques, auteurs de livres prophétiques (16) ou non (Aaron, Elie, Elisée, Nathan, Jean Baptiste) ;
- *dans les coupes de feuilles de lotus* : ancêtres du Christ, selon l'évangile de Mathieu :
  - 26 ancêtres dans les coupes de feuilles (fig. 5)

<sup>7</sup> Ananda K. Coomaraswamy, *The Tree of Jesse and Indian Parallels or Sources*, dans « Art Bulletin », XI (1929) p. 217—220 ; idem, *Elements of Buddhist Iconography*, Harvard University Press, Cambridge, Mass. 1935 p. 18, note 28 ; idem, *The Tree of Jesse and Oriental Parallels* dans « Parnassus » January 1935, p. 18—19 ; idem, *Yaksas*, Washington, I (1928) II (1931) p. 57 : « ... the lotus represents the Tree of Life ; this cosmic tree which sprang originally from the navel of Varuna, bearing the deities within its branches ... when later it is represented (in the Mahabharata and in late Gupta and early mediaeval art ...) as rising from the navel of Narayana or Vishnu ... has always the form of a lotus ... »

<sup>8</sup> Ce symbole généalogique, dont les plus anciennes expressions artistiques apparaissent dans l'art indien, est présent dans l'art occidental européen dès l'apparition du thème de l'« Arbre de Jessé » à Saint Denis, comme nous pouvons le constater sur le vitrail de la cathédrale de Chartres qui a copié l'exemplaire de la basilique de Saint Denis (aujourd'hui disparu). Cela ne constitue pas une preuve — pour nous — de l'origine occidentale de ce thème, ni d'une influence directe de l'iconographie indienne sur cet exemplaire. Quand on étudie l'iconographie de ce thème dans ses exemplaires sud-est européens, on se rend compte qu'ils ne peuvent dériver du type occidental de ce thème et que tous les « Arbres de Jessé » actuels dérivent ou interprètent un prototype byzantin perdu ou, peut-être, seulement caché encore sous une couche de chaux.

<sup>9</sup> Walter Andrae, *Die ionische Säule, Bauform oder Symbol?* Berlin 1933, p. 66 apud Ananda K. Coomaraswamy, *The Tree of Jesse and Oriental Parallels*, dans « Parnassus », 1935, Jan. p. 19 : « ... la transmission des symboles ainsi que de leur signification métaphysique, appartient pour la plupart à l'enseignement oral et initiateur, qui par sa nature même ne laisse pas des traces documentaires ».

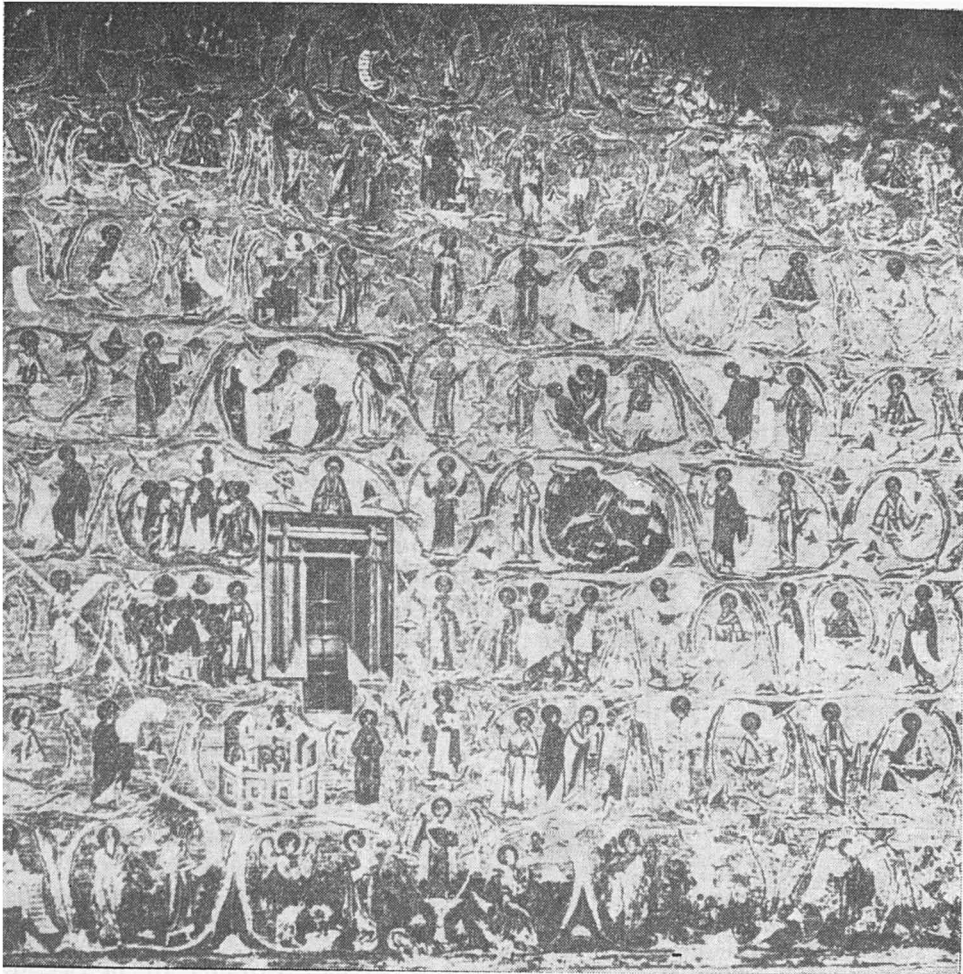


Fig. 4 — Monastère de Voroneț. L'« Arbre de Jessé ».

- 6 dans le tronc : 6 rois
- 1 à la racine de l'« Arbre » : Jessé
- 3 figurent dans les scènes ou comme prophètes : Abraham, Isaac, Jacob
- 1, Joseph, époux de Marie
- 3 ancêtres manquent : *Salmon*, père de Booz, *Abiud*, fils de Zorobabel et *Jacob*, fils de Matan. Mais il y a un personnage dans une coupe dont l'inscription manque. Comme les coupes ne présentent que des ancêtres, nous le considérons ancêtre.

Donc, du total de 40 ancêtres cités dans l'évangile de Mathieu, il n'en manque que deux.

— *Dans les rinceaux, 19 scènes :*

— 7 illustrations de prophéties et de préfigurations messianiques de l'Ancien Testament : la Vision d'Ezéchiel, Balaam et l'Âne, la Vision de l'Étoile de Jacob par Balaam, la Reine du Midi, les Trois Jeunes Hébreux dans la fournaise, l'Onction de David, la Nativité du Messie pacifiant le monde ;



Fig. 5 — Monastère de Voroneț. L'« Arbre de Jessé » (détail). L'ancêtre Assa dans une coupe de feuille lotiforme.

— 4 scènes se rapportent à la virginité de Marie : le Toison de Gédéon, le Rêve de Nabuchodonosor (ou la Pierre de la Montagne), l'Échelle de Jacob, l'Annonciation.

Ces scènes, ainsi que les ancêtres du Christ figurés dans l'« Arbre », pourraient justifier le caractère généalogique attribué à l'« Arbre de Jessé », car ces éléments du thème indiquent la double nature du Messie, humaine et divine. Mais le reste des scènes ne peut avoir aucun sens généalogique, car six se rapportent à des événements postérieurs à la naissance du Christ :

- la Présentation de Jésus au Temple
- l'Égypte hospitalière
- Malédiction sur Jérusalem
- la Crucifixion du Christ
- l'Ascension du Christ
- l'Annonce de la Seconde Venue du Christ

et deux autres ne présentent nul caractère généalogique :

- la Remise des Tables de la Loi à Moïse par un ange
- la scène de la Balance — sans inscription — ; le Christ tient de sa main droite une balance et s'incline vers la Vierge, qui, de l'autre côté de la balance élève ses deux mains vers le Christ dans un geste de prière. Dans le coin supérieur à droite, le Christ en plein vol, se dirige vers cette scène dans la même attitude que le petit ange de la Présentation au Temple (qui de sa main droite tient un parchemin avec la prophétie de Siméon) et que l'archange Gabriel dans l'Annonciation. Il s'agit donc, à notre avis, d'une prophétie faite par le Christ lui-même.

Il y a aussi des personnages dont la présence ne peut jouer, au sein de ce thème, aucun rôle généalogique : les 12 fils de Jacob, Saint Michel à cheval, sans épée, donc pas sous l'aspect de l'archistratège des armées



célestes, ainsi que les philosophes païens et la Sibylle, qui tout en n'étant pas inclus dans les rinceaux de l'« Arbre » l'accompagnent toujours dans les exemplaires moldaves du XVI-e siècle.

L'iconographie est une langue, affirmait Gabriel Millet. Il s'agit de déchiffrer les phrases de ce vaste ensemble, l'« Arbre de Jessé », afin de saisir le lien qui unit les éléments généalogiques à ceux non-généalogiques, pour les intégrer tous dans une signification unique. Chercher dans la Bible un texte qui pourrait se rapprocher de l'un des éléments de cette composition, n'est pas à notre avis la voie la plus favorable à la découverte de la signification de l'ensemble de ce thème. Les éléments iconographiques doivent aussi nous aider dans notre recherche. Le sens inscrit dans la composition frappe le spectateur et le chercheur, en déclenchant d'abord une sorte de compréhension avant la lettre d'un ordre sous-jacent, exprimé à Voroneț avec une parfaite économie de moyens, qui suggère un but précis à atteindre.

Enumérons les constatations premières.

1. — Nous remarquons d'abord, *l'exclusion de tout élément narratif*, d'ailleurs en parfait accord avec le caractère concis, concentré de toute la peinture de Voroneț, qui apparaît dès le début dans la décoration exécutée sous Etienne le Grand, fondateur du monument. Mais nous entendons par l'expression « exclusion du narratif », *l'exclusion de l'attitude narrative* : les scènes de l'« Arbre de Jessé » de Voroneț ne « racontent » pas, elles révèlent et à cette fin le choix iconographique s'arrête chaque fois au type iconographique de caractère affirmatif, non-narratif. Par exemple : à Voroneț, la scène de l'*Onction de David* ne présente que le prophète Samuel et David, c'est-à-dire les personnages absolument nécessaires pour « présenter », rendre présente l'onction de l'ancêtre royal du Christ, tandis qu'à Sopočani, à Dečani, à Morača, à la Trapèze de Lavra, à Dochiariou, ainsi qu'à Moldovița — dont la peinture n'a pas été guidée par le métropolitain Grigore Roșca, qui a surveillé l'exécution de la peinture extérieure à Voroneț — David est suivi de plusieurs de ses frères ; à Sucevița, on ajoute même une seconde scène, Samuel avec Jessé.

2. — A Voroneț, *le type iconographique choisi pour une catégorie de personnages est respecté sans exception* : dans les coupes de feuilles on présente seulement les ancêtres, en buste et sans phylactères ; les prophètes sont tous figurés debout, sur les branches, avec des phylactères ; le Christ a toujours une tunique rouge foncé et un manteau bleu tandis que la Vierge a une tunique bleue et un maphorion rouge foncé.

3. — En ce qui concerne *le mouvement de l'ensemble*, obtenu par l'attitude des personnages, ainsi que par la dynamique des rinceaux, il oriente la composition, selon un mouvement ascendant, vers le sommet de l'« Arbre », où se trouve le Christ.

4. — Enfin, il y a dans cette composition un élément iconographique qui pourra — peut-être — nous en donner la clef : c'est *le geste de la plupart des personnages*. Ils lèvent la main droite, toute la main, vers le

Christ, geste qui est celui du témoin<sup>10</sup>. Ils témoignent par ce geste la messianité du Christ, sa double nature, témoignée également par les 11 scènes messianiques citées. C'est comme une vaste apologie christologique qui arrive jusqu'à un consensus omnium<sup>11</sup>, car les philosophes païens et la Sibylle, représentants des idéologies diverses présentes dans l'Empire Romain à l'avènement du christianisme, témoignent également pour le Messie, comme à Voroneţ, Moldoviţa, Suceviţa et au réfectoire de Lavra.

Le type de l'« Arbre de Jessé » dont nous nous occupons dans cette étude, n'est donc pas seulement généalogique. Il témoigne, donc il défend, il présente donc un caractère apologétique. Ce caractère est présent dans la littérature patristique, qui est en grande partie apologétique et polémique ; il est présent dans la culture byzantine jusqu'à la chute de Constantinople<sup>12</sup>. Les scènes non-généalogiques de l'« Arbre de Jessé » peuvent être considérées comme des illustrations de certains textes apologétiques. *La Malédiction de Jérusalem* par Jésus, citée dans plusieurs évangiles, est un argument de premier ordre contre les arguments anti-messianiques des Juifs et des païens, depuis Justin le Philosophe<sup>13</sup>, (II-e siècle), jusqu'à Théodoret de Cyr (V-e siècle), car dans les textes apologétiques elle constitue, depuis la destruction de Jérusalem par Hadrien, en 135, une prophétie de Jésus, dont la réalisation ne pouvait plus être contestée. « ... Examinez donc soigneusement ... » s'adresse Théodoret de Cyr aux païens du monde gréco-romain, « les prophéties sur la vie d'ici-bas qui se sont réalisées » et il cite la destruction du temple de Jérusalem et de la ville, « et si vous les trouvez vraies et en accord complet avec les faits, acceptez sans conteste celles qui ont été proférées sur l'avenir »<sup>14</sup>, comme la prophétie sur le Christ maître du monde faite par Siméon lors de la présentation de Jésus au temple, ou l'Annonce de la seconde venue du Christ.

La présence de *la Crucifixion* dans l'« Arbre de Jessé » de Voroneţ a, d'après notre analyse, également un rôle apologétique. Pas seulement les Juifs, mais aussi les païens ne pouvaient accepter d'adorer un dieu mort sur la croix, mort infamante. « Quant à sa mort », écrit Julien l'Apostat, « elle fut une mort honteuse, indigne d'un dieu, une mort sur la croix »<sup>15</sup>. Contre cette grave objection, les apologètes chrétiens invoquent le psaume 22 (21 dans la Vulgate), considéré comme une prophétie de la Passion du Christ et de sa mort sur la croix, qui au lieu d'être honteuse devient glo-

<sup>10</sup> J. Strzygowski, *Ancien Art Chrétien de Syrie*, Paris, 1936, p. 76. Cf. *Repertorium der christlich-antiken Sarkophagen* I. Bd. *Rom und Ostia*. Hrg. von Fr. W. Deichmann. Bearb. von G. Bovini und Hugo Brandenburger, Wiesbaden, 1967. Planche 43, n° 175, pl. 103. n° 675/1, pl. 149, n° 933 contiennent des exemples de gestes de témoins sur les sarcophages paléochrétiens.

<sup>11</sup> Klaus Oehler, *Der Consensus Omnium als Kriterium der Wahrheit in der antiken Philosophie und der Patristik*. Eine Studie zur Geschichte des Begriffs der allgemeinen Meinung, dans « Antike und Abendland » X (1961), p. 103–12 ; voir p. 117–119.

<sup>12</sup> H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, München, 1959, p. 279.

<sup>13</sup> Justin Martyr, *Dialogue avec Tryphon*, Texte grec, traduction française par P. Archambault, Paris, 1909, I, p. 75.

<sup>14</sup> Théodoret de Cyr, *Thérapeutique des maladies vénériques*, Texte critique, introduction, traduction et notes ... par P. Canivet Paris, 1958, livre V, 69, 78.

<sup>15</sup> Apud P. de Labriolle, *La réaction païenne*. Etude sur la polémique anti-chrétienne du I-er au VI-e siècle, Paris, 1952, p. 414.

rieuse, la victoire de la rédemption, la victoire sur la mort. L'iconographie de la *Crucifixion* à Voroneţ (fig. 6) souligne justement ce caractère triomphal de la mort sur la croix : Jésus crucifié est seul entre le soleil et la lune, type de la *Crucifixion* que nous ne rattachons pas à la prophétie de Joël (3 : 4)<sup>16</sup>, mais au caractère triomphal de la *Crucifixion* dans les

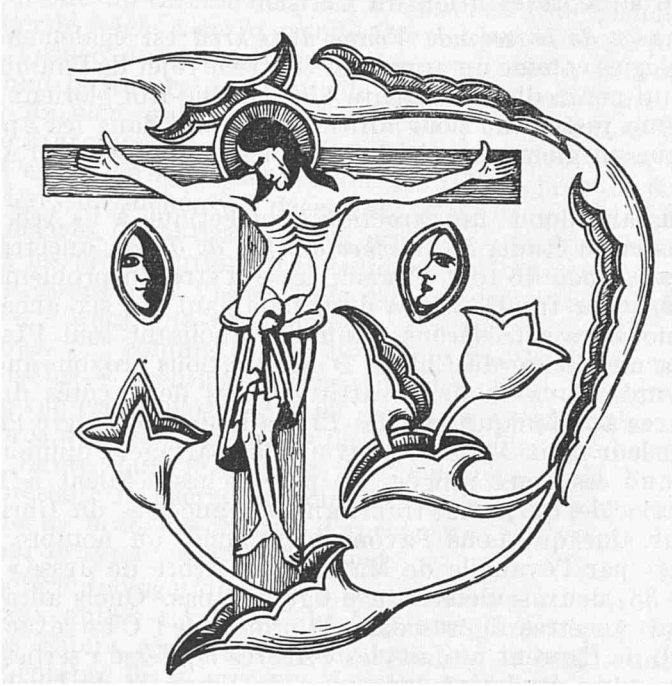


Fig. 6 — Monastère de Voroneţ. L'« Arbre de Jessé » (détail).  
La « Crucifixion ».

textes apologétiques, car, ainsi que l'affirme André Grabar, « ... dans le plus ancien art chrétien, le soleil et la lune figuraient dans la plupart des représentations du Christ en gloire. C'est cette conception d'origine antique qui fut probablement aussi le point de départ de la représentation du soleil et de la lune des deux côtés de la croix dans le Crucifiement : là aussi, elles entouraient le „Roi de Gloire”... »<sup>17</sup>.

En ce qui concerne *la Remise des Tables de la Loi à Moïse*, elle forme également un argument dans les écrits apologétiques. « ... les polémistes se sont... préoccupés de démontrer la caducité de la Loi... en fondant la condamnation globale sur la ruine de Jérusalem »<sup>18</sup>. Pour les chrétiens, « ... les Tables de la Loi ont été brisées et avec elles l'Alliance ; les secondes

<sup>16</sup> Antonia Nava, *L'« Albero di Jesse » nella Cattedrale d'Orvieto e la pittura bizantina* dans « Rivista del Reale Istituto d'Archeologia e Storia dell'Arte » V (1935—1936), f. I—II, p. 363—376.

<sup>17</sup> André Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1922, p. 22.

<sup>18</sup> Marcel Simon, *Verus Israel. Etude sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'Empire Romain (135—425)*, Paris, 1948, p. 200—201.

Tables, destinées en apparence à recevoir la Loi rituelle, symbolisent bien plutôt la loi spirituelle du Christ et la nouvelle Alliance »<sup>19</sup>. Pour les Pères de l'Église, Moïse est une figure prophétique du Messie<sup>20</sup>, le témoin essentiel de l'unité fondamentale de l'ancienne Loi et de la nouvelle<sup>21</sup>, ce qui explique la représentation de cette scène dans un ensemble apologétique, tout près de la représentation du Christ.

*L'Annonce de la seconde Venue du Christ* est également considérée dans les apologies comme un argument contre le rejet de l'humble naissance du Messie, qui contredisait l'attente d'un Messie-Roi glorieux. Elle figure dans ce thème justement pour affirmer, comme dans les apologies, une seconde venue en gloire, prophétisée par les anges lors de l'Ascension du Christ.

Si nous attribuons un caractère apologétique à l'« Arbre de Jessé » analysé dans cette étude, *la présence des fils de Jacob*, ancêtres des douze tribus d'Israël, donc de tout l'Israël, cesse d'être un problème. Présentés des deux côtés du tronc, c'est-à-dire, flanquant les six ancêtres royaux du Christ, nous les considérons comme symbolisant tout l'Israël devenu témoin de la messianité du Christ. D'ailleurs, nous croyons que les personnages présentés dans la même attitude, des deux côtés du tronc aux Saints Apôtres à Salonique sont les 12 fils de Jacob, malgré l'impossibilité de déchiffrer leur nom. Nous ne pouvons pas partager l'opinion de Michael D. Taylor que ces deux rangées de patriarches seraient à Voroneț une modification locale, qui aurait transformé des ancêtres du Christ en patriarches<sup>22</sup>, car, ainsi que nous l'avons mentionné, du nombre total de 40 ancêtres cités par l'évangile de Mathieu, l'« Arbre de Jessé » de Voroneț en présente 38, deux seulement n'y figurant pas. Quels auraient pu être les dix autres ancêtres figurés dans le prototype ? C'est exact que les 12 fils de Jacob ne figurent ni dans les « Arbres de Jessé » serbes mentionnés au début de notre étude, ni dans ceux de Lavra et de Dochiariou. Mais nous sommes de l'avis de Paul Henry<sup>23</sup> que c'est Voroneț qui présente l'iconographie de l'« Arbre de Jessé » la plus proche du prototype suivi, dont les autres rédactions s'en éloignent.

La présence de l'archange Michel est presque nécessaire dans un « Arbre » apologétique. Les détails iconographiques, — Saint Michel sur un cheval blanc, sans épée et la main droite levée vers le Christ, — suggèrent que l'archistratège des milices célestes remplit ici une toute autre fonction. Le livre de Daniel (10, 21) nous informe que Michel est l'ange gardien du peuple juif. Dans l'« Arbre de Jessé » apologétique, l'ange gardien du peuple juif — figuré juste à côté de Jacob, nommé Israël par l'ange avec lequel il lutta — porte, lui aussi, témoignage pour le Messie, pour éclairer le peuple qu'il avait en garde.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 180.

<sup>20</sup> Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, T. 4, col. 1209

<sup>21</sup> Mardel Simon, *op. cit.* p. 101, note 1.

<sup>22</sup> Michael D. Taylor, *Three Local Motifs in Moldovan Trees of Jesse, with an excursus on the liturgical basis of the exterior mural programmes*, dans «Revue des Etudes Sud-Est Européennes», XI, (1974), 2, p. 270.

<sup>23</sup> Paul Henry, *L'« Arbre de Jessé » dans les églises de Bucovine, Mélanges 1928*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études en Roumanie, Bucarest, 1928, p. 26.

Cette analyse nous a amené à considérer que l'« Arbre de Jessé » du type présenté à Voroneț est non seulement un « Arbre généalogique » ; il n'est pas « un résumé de toutes les manifestations de Dieu sur cette terre », selon l'affirmation de Paul Henry <sup>24</sup>. De même, il ne peut se rapporter à la période du carême de Noël, comme l'affirme Michael Taylor <sup>25</sup>, « pour préparer le fidèle à cette grande fête ». L'auteur invoque, à l'appui de sa thèse l'office du dernier dimanche avant Noël, le dimanche des ancêtres, quand la lecture de l'évangile comprend le premier chapitre de l'évangile de Mathieu, qui énumère les ancêtres du Christ, ce qui indiquerait une base liturgique du thème. Nous pouvons ajouter que tout le mois de décembre est dédié à la préparation des fidèles pour la fête de Noël. Même les prières du ménée de décembre, récitées quotidiennement, invoquent les ancêtres, les patriarches, les prophètes, la Vierge et rappellent constamment les préfigurations messianiques de l'Ancien Testament dans les prières adressées à la Vierge. Elle est appelée « Toison qui reçoit la pluie céleste », « Montagne non coupée », « la fournaise . . . qui n'a pas brûlé les jeunes . . . comme le feu divin /n'a pas brûlé/ le ventre de la Vierge ». Mais les 8 scènes non-généalogiques, dont nous avons essayé d'établir le caractère apologétique ne sont pas mentionnées. Il y a des types d'« Arbres de Jessé » auxquels on peut assigner une base liturgique, comme celui figuré dans le narthex du monastère de la Pantanassa de Mistra, qui présente la Vierge au sommet de l'« Arbre » et seulement des prophètes dans les branches <sup>26</sup>, mais d'après notre analyse on doit éliminer cette base pour le type présent à Voroneț.

Le caractère apologétique que nous attribuons à l'« Arbre de Jessé » de Voroneț, aux autres « Arbres » de Moldavie, ainsi qu'à l'exemplaire de l'église des Saints Apôtres de Salonique, est le seul à notre avis qui puisse rendre compte de la présence dans un même ensemble de tous les personnages et de toutes les scènes présentés à Voroneț, en les intégrant tous, par des rapports nécessaires et suffisants, dans une apologie christologique exhaustive.

Mais pourquoi un « Arbre » apologétique sur un mur extérieur, peint au XVI-e siècle en Moldavie ? La réponse à cette question nous a été suggérée par les études de Sorin Ulea <sup>27</sup> qui a démontré, à force d'arguments indiscutables, la signification militaire antiottomane de la peinture extérieure des églises de Moldavie au XVI-e siècle.

La raison de la présence à Voroneț d'un « Arbre de Jessé » de type apologétique nous semble résider dans le danger que représente l'Islam pour la Moldavie, dans la première moitié du XVI-e siècle. Contre le monophysisme de l'Islam, l'« Arbre de Jessé » de Voroneț défend la double nature du Christ, sa messianité et la virginité de Marie. C'est une apologie qui vise également le monophysisme arménien, lequel pouvait figurer à

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 18.

<sup>25</sup> Michael D Taylor, *op. cit.* p. 274.

<sup>26</sup> Nous étudions les différents types de ce thème dans une autre étude (en préparation)

<sup>27</sup> Sorin Ulea, *L'Origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave* (I) dans « Revue Roumaine d'Histoire », II (1963), n° 1, p. 29—71 ; (II) dans « Studii și Cercetări de Istoria Artei », XIX (1972), n° 1, p. 37—53.

côté de l'islam, parmi les ennemis de la double nature du Christ et du culte de la Vierge. La lutte contre les hérésies est sûrement une lutte politique justement aux époques où les croyances religieuses sont des armes politiques puissantes. Au moyen-âge, la conversion d'un peuple à la religion de l'ennemi politique, pouvait faire disparaître son caractère national. La propagande islamique était, elle aussi, un grand danger politique. C'est pour cette raison, croyons-nous, que le métropolite Roșca — partisan de la politique anti-ottomane, mais, en même temps, grande personnalité de l'Eglise de Moldavie, — a choisi ce type d'« Arbre de Jessé » apologétique. Les relations culturelles moldavo-serbes à cette époque <sup>28</sup>, ainsi que celles avec le Mont Athos pouvaient mettre à sa disposition les esquisses des « Arbres de Jessé » serbes et de celui de Lavra, antérieurs aux « Arbres » de Moldavie. Nous nous trouvons, tout de même, devant un exemplaire qui ne présente nulle part, jusqu'à cette époque, ce caractère apologétique avec une richesse et une rigueur compositionnelle égales. Contre le danger islamique, qui s'avère réel lors de la conversion au mahométisme du fils de Petru Rareș, Iliăș, le métropolite Roșca recourt aussi aux armes apologétiques patristiques inscrites dans le type apologétique de ce thème, qu'il présente à Probota et à Voroneț, dans toute la pureté du prototype. Tout ceci nous empêche d'accepter la raison assignée par Sorin Ulea à l'introduction du thème de l'« Arbre de Jessé » dans la peinture extérieure des églises de Moldavie : étant le thème « le plus indiqué à exprimer la glorification apothéotique de Jésus Christ », il a été introduit « pour appuyer, par une immense action de louange, la prière des absides, adressée au Christ » <sup>29</sup>. Un « Arbre de Jessé » généalogique, remarquons-nous, aurait pu exprimer une action de louange, mais un « Arbre de Jessé » apologétique n'est pas un hymne, comme l'Hymne Acatliste, c'est une apologie au sens patristique du terme, qui défend contre ceux qui attaquent, qui lutte contre les démolisseurs, qui témoigne contre ceux qui nient. D'ailleurs, l'introduction de ce thème dans la peinture extérieure, pour son caractère apologétique, dirigé cette fois-ci contre l'islam, double la lutte anti-ottomane, déjà signalée, par une lutte anti-islamique, laquelle a été après la chute de Constantinople, et même avant 1453 <sup>30</sup>, l'une des formes de la résistance anti-ottomane du sud-est européen.



En comparant la composition de Voroneț avec celle de l'« Arbre de Jessé » de Dečani, nous constatons que, tout en présentant presque toutes les scènes messianiques — sauf « les trois jeunes Hébreux dans la four-

<sup>28</sup> Mircea Ion Radu, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI-e siècle*, dans « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », I (1963), 3-4, p. 377-419; idem, *Les Vies des Rois et des archevêques serbes et leur circulation en Moldavie. Une copie inconnue de 1567*, dans Ibidem, IV (1966), 3-4, p. 393-412.

<sup>29</sup> Sorin Ulea, *op. cit.* (I), p. 67.

<sup>30</sup> Voir : Prof. Beck, Hans-Georg, *op. cit.* p. 377 sq : Erich Trapp, *Manuel II. Palaiologos, Dialogue mit einem Perser*, Wien, 1966, *Wiener Byzantinische Studien*, Bd. II (surtout *Die Islampolemik vor Manuel II.*, p. 14-53 et l'analyse de « l'argument du succès » (Erfolgsbeweis) des armées turques comme preuve de la supériorité de l'islam p. 68); *Manuel II Paléologue. Entretiens avec un musulman. 7-e controverse*, Introduction, texte critique, traduction et notes par Théodore Khoury, Paris, 1966.

naise », « la Vision d'Ezéchiel » et « la Reine du Midi » — ainsi que 6 des 8 scènes apologétiques sauf l'« Ascension » et l'« Annonce de la seconde Venue » — on a introduit d'autres scènes qui ne sont ni généalogiques, ni apologétiques, comme « le Baptême du Christ », l'« Ascension d'Elie au ciel » et le « Feu sur Sodome ». Nous croyons qu'il faut rattacher l'introduction de ces scènes au fait que l'église de Dečani avait été construite pour être le mausolée de Stefan Dečanski. Le sens du « Baptême » est, pour le chrétien, « de se laisser enterrer avec le Christ par le baptême, afin de ressusciter avec lui », comme l'interprète Grégoire de Nazianze, Jean Chrysostome et Basile de Césarée <sup>31</sup>. L'« Ascension d'Elie », introduite à la place de l'« Ascension du Christ », doit être rattachée au même caractère funéraire du monument, car Elie est le seul prophète, le seul mortel qui n'est pas mort, — d'après la tradition — et qui est allé directement au ciel. C'est comme une invocation de la vie immortelle pour le défunt <sup>32</sup>. Ces modifications dans le programme généalogico-apologétique, dictées par la fonction du thème au sein d'un monument funéraire, laisse dans l'ombre son caractère initial, mais n'élimine pas cet exemplaire du type apologétique.

A Morača, dans une composition qui comprend la majorité des scènes généalogiques et apologétiques, l'« Arbre de Jessé » présente une modification très intéressante. A la place de l'« Etoile de Jacob », prophétie messianique de Balaam, nous trouvons « la Transfiguration sur le Mont Thabor », (fig. 7) inscrite dans l'iconographie de l'« Etoile de Jacob ». Elie, assis comme Jacob sur la tige du rinceau, tient dans sa main gauche une mandorle qui entoure le Christ debout, tandis que de l'autre côté du Christ, Moïse, en buste dans une coupe lotiforme, tend les deux mains vers le Seigneur, dans un geste de prière. Cette scène suggère une méditation sur l'apparition du Christ transfiguré sur le Mont Thabor, entre Elie et Moïse, une méditation essentielle du hésychasme. Nous rattachons cette modification aux préoccupations de la vie monastique, mais nous considérons que l'exemplaire du monastère de Morača appartient tout de même au type apologétique.

Les « Arbres de Jessé » grecs présentent les deux catégories de scènes mentionnées — scènes messianiques et apologétiques — et sont les plus proches de l'exemplaire de Voroneţ, même si les rédactions des Saints Apôtres à Salonique et de l'église de Dochiariou ont réduit le nombre des personnages. L'exemplaire du réfectoire de Lavra est le plus proche de celui de Voroneţ par sa richesse, mais celui des Saints Apôtres en présente la rigueur.

A la fin de cette analyse, nous constatons que les « Arbres de Jessé » mentionnés au début de notre étude constituent le type apologétique du thème qui présente deux variantes dans le sud-est européen :

<sup>31</sup> Apud Margaret English Frazer, *Church Doors and the Gates of Paradise, Byzantine Bronze Doors in Italy*, dans « *Dumbarton Oaks Papers* », 27 (1973), p. 161.

<sup>32</sup> La scène de l'« Ascension d'Elie » apparaît dans les fresques et les sculptures funéraires dès l'art paléo-chrétien. Voir Pierre du Bourgniet, *La peinture paléo-chrétienne*, Paris, 1965, ill. n° 119 ; André Grabar, *Christian Iconography. A Study of its Origins*, Princeton University Press, 1968, p. 117.



Fig. 7 — Monastère de Morača. L'« Arbre de Jessé » (détail). La « Transfiguration sur le Mont Thabor ».

1. — L'« Arbre de Jessé » à feuillage d'acanthé et à symbole généalogique vétéro-testamentaire et
2. — l'« Arbre de Jessé » lotiforme de Moldavie, à symbole généalogique indien.

Cette analyse suggère que le type initial de l'« Arbre de Jessé » a été apologétique, à feuillage d'acanthé et à symbole généalogique vétéro-testamentaire. La rigueur de la composition des exemplaires de Voronet et des Saints Apôtres à Salonique suggère un texte apologétique comme base du prototype des deux « Arbres de Jessé » mentionnés, les plus beaux du sud-est européen.



# REPRÉSENTATIONS CHORÉGRAPHIQUES DE LA PEINTURE MURALE DE MOLDAVIE ET LEUR PLACE DANS L'ICONOGRAPHIE SUD-EST EUROPÉENNE (XV<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> SIÈCLES) \*

ION I. SOLCANU

Pour illustrer différents textes bibliques, tels celui des *Noces de Cana*, du *Banquet d'Hérode* ou de la parabole sur le retour du *Fils prodigue*, le *Christ bafoué* du Psaume *Tout ce qui souffle loue le Seigneur*, les peintres se sont servis, entre autres, de divers motifs chorégraphiques. Une partie de ces motifs, c'est-à-dire ce qui constitue l'héritage de la civilisation hellénistique, ont été véhiculés par l'iconographie chrétienne à travers de vastes espaces et le long de plusieurs siècles. L'autre partie, celle représentant l'expression d'un folklore chorégraphique spécifique de certaines zones, ne devait avoir cours que dans des aires de beaucoup moins grandes. Les motifs de cette dernière catégorie n'entrèrent que sur le tard dans l'iconographie de l'art byzantin, à une époque où les différentes écoles de peinture touchaient à leur pleine maturité.

Si dans le premier cas il s'agit de manifestations d'un art balkanique sans nationalité<sup>1</sup>, la seconde catégorie comporte de ces éléments qui confèrent sa spécificité à chaque école de peinture—serbe, bulgare, roumaine etc.—de la communauté artistique sud-est européenne, les différenciant les unes des autres. C'est ce qui nous a incité de consacrer la présente étude uniquement aux représentations chorégraphiques de la peinture murale de Moldavie des XV<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles. Nous nous proposons, tout en tâchant de préciser leur origine, le moment de leur apparition et leur évolution ultérieure, de tenter aussi d'en dégager tant les formules chorégraphiques communes à l'iconographie sud-est européenne que celles propres à la peinture murale de Moldavie. Ce faisant, notre but est de réunir de nouvelles preuves en faveur, d'une part, de la réalité d'une communauté d'expression artistique dans les Balkans, et, d'autre part, de l'existence d'un langage spécifique de l'école de peinture de Moldavie<sup>2</sup>.

---

\* Cette étude fait partie d'un ouvrage plus ample, préparé par l'auteur et traitant des éléments laïques de la peinture religieuse de Moldavie.

<sup>1</sup> M. Chatzidakis, *Contributions à l'étude de la peinture post-byzantine*, dans l'« *Hellénisme contemporain* », Athènes, 1963, p. 28.

<sup>2</sup> Un aperçu général de la peinture post-byzantine du Sud-Est européen chez Maria-Ana Musicescu, *Étapes du langage pictural aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles. Réflexions sur la relation entre la forme artistique et l'œuvre témoin*, dans « *Revue des études sud-est européennes* », tome X (1972), p. 173—190. Pour « l'école roumaine de peinture de Moldavie<sup>2</sup> », voir le paragraphe auquel a consacré Sorin Ulea dans l'ouvrage *Istoria artelor plastice in România*, București, Ed. Meridiane, 1968, p. 348—382.

Comme l'indique la littérature spécialisée, le premier à relever la présence de la danse au mouchoir dans la scène des *Outrages* de la peinture des églises de Moldavie fut P. Henry. Mais, ainsi qu'on le verra, il convient de reconsidérer sous point de vue quant aux rapports de cette danse avec celle illustrée par la peinture de l'église serbe de Staro-Nagoričino<sup>3</sup>.

Un peu plus tard, C. Bobulescu publiait un ouvrage dont le principal but était de rendre compte de toutes les danses et de tous les instruments de musique reproduits par les peintures des églises roumaines. Bien que l'auteur ait failli à ce but, car son répertoire est loin d'être complet, il a le mérite d'avoir attiré l'attention des spécialistes sur l'intérêt ethnographique et folklorique du matériel documentaire fourni par cette peinture d'église<sup>4</sup>.

En effet, peu après, Maria Golescu signait une étude bien documentée sur l'origine de certaines représentations chorégraphiques de la peinture des églises roumaines. Elle précisait que le thème de *Tout ce qui souffle...*, donc l'illustration des *Psalmes 149—150*, a été introduit en Moldavie et en Valachie « à la même époque (au XVII<sup>e</sup> siècle, *n.a.*) par des peintres grecs et des peintres russes »<sup>5</sup>. Par la même occasion, elle découvrait à la danse du voile de Salomé un antique prototype dans une copie grecque des VII<sup>e</sup>—VIII<sup>e</sup> siècles de la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustes<sup>6</sup>. Cependant, sa thèse sur une éventuelle influence athonite dans la représentation de la danse pour le retour du *Fils prodigue*, à l'église de Humor, manque de fondement<sup>7</sup>.

Naturellement, vu le stade de la recherche au moment de la rédaction de ces études, il était difficile non seulement d'élucider, mais même d'aborder tous les aspects du sujet en question. En renouant avec ce problème, dont les implications débordent le cadre strict de l'iconographie, pour intéresser dans une égale mesure la recherche du folklore chorégraphique, il importe de remarquer d'emblée que les danses représentées par la peinture murale de Moldavie aux XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles peuvent se ranger dans deux groupes. Le premier englobe les représentations communes à l'iconographie sud-est européenne, alors que le second est constitué par les images chorégraphiques propres à la peinture murale moldave, revêtant un caractère spécifique conféré par le folklore local, roumain, qui fut la source inspiratrice des peintres respectifs.



La première représentation chorégraphique illustrée par la peinture murale de Moldavie, mais déjà ancienne de plusieurs siècles dans l'iconographie sud-danubienne, est cette *danse au mouchoir*, signalée par P. Henry, des fresques de Humor et de Moldovița reproduisant la scène du *Christ*

<sup>3</sup> P. Henry, *Les églises de la Moldavie du Nord. Des origines à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Architecture et peinture*, Paris, 1930, p. 190.

<sup>4</sup> C. Bobulescu, *Lăutari și hori în pictura bisericilor noastre*, 1940, p. 80 + 55 fig.; cf. aussi le compte rendu signé par P. Caraman dans « Balcenia », VII, 1944, 1, p. 234—245.

<sup>5</sup> Maria Golescu, *Danses et danseurs dans la peinture des églises roumaines*, dans « Revue historique du Sud-Est européen », XXIII, p. 140.

<sup>6</sup> Idem, *op. cit.*, p. 132—133.

<sup>7</sup> Voir dans notre texte le paragraphe marqué par la note 49.

*bafoué*. Les mouchoirs agités par les deux jeunes gens dans cette scène rappellent à notre auteur les manches trop longues et voltigeant d'un personnage de cette même scène, reproduite en peinture dans l'église serbe de Staro-Nagoričino (1318). En commentant les rapports de ces deux représentations, P. Henry estime que « nous avons à faire, dans nos églises roumaines, à une réplique de cette dernière, dont la différence tient à une erreur d'interprétation ; et par là même, elle semble nous révéler la route des influences : une fois de plus, l'esprit des peintures anatoliennes aurait passé en Moldavie par l'intermédiaire de la Serbie, d'autant plus que la fresque correspondante de Poganovo (si près de l'école de la Morava) connaît déjà l'épisode des mouchoirs »<sup>8</sup>.

Il s'ensuit que la danse aux mouchoirs des peintures de Humor et de Moldovița (Moldavie) et, par conséquent, la représentation antérieure de la même danse de Poganovo (Bulgarie) sont pour P. Henry des « erreurs d'interprétation » de la danse des longues manches reproduite, toujours dans la scène du *Christ bafoué*, par la fresque de Staro-Nagoričino (Serbie). Mais, notons que cette « erreur d'interprétation » se retrouve aussi dans les fresques de Lesnovo (Serbie), postérieures de seulement une vingtaine d'années à celles de Staro-Nagoričino. Qui plus est, à Lesnovo, la danse aux mouchoirs apparaît dans deux scènes : celle du *Christ bafoué*<sup>9</sup>, où on lui voit le même caractère grotesque qu'elle revêt dans la fresque de Staro-Nagoričino, et celle du *Banquet des sept jeunes gens guéris par l'Archange Michel*<sup>10</sup>. Là, l'un des jeunes gens exécute sur la musique d'un luthiste une danse au mouchoir pour exprimer sa reconnaissance et la joie d'avoir recouvert la santé.

Au Nord du Danube, la représentation de ce motif chorégraphique remonte également au XIV<sup>e</sup> siècle. Les fresques de l'église St. Nicolas de Curtea de Argeș l'utilisent dans la scène du *Banquet d'Hérode* où Salomé exécute quelques pas de danse avec un mouchoir dans chaque main, tout en portant sur sa tête le plateau avec son chargement tragique<sup>11</sup>.

D'autre part, le motif des longues manches de la scène du *Christ bafoué* de Staro-Nagoričino (dont le prototype apparaît dans les miniatures du Livre des Quatre Evangiles, à la Bibliothèque Laurentienne VI 23)<sup>12</sup> revient dans les fresques de Crvata<sup>13</sup> et Zemen<sup>14</sup> en Bulgarie, ainsi que dans les peintures du catholicon de Hilandar<sup>15</sup> — toutes datées du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>. On pourrait, sans doute, fournir encore d'autres exemples en ce sens, mais ce qui compte c'est que ces deux motifs, de la danse aux longues manches et la danse aux mouchoirs, exécutées par une ou deux

<sup>8</sup> P. Henry, *op. cit.*, *loc. cit.*

<sup>9</sup> N. L. Okunev, *Lesnovo dans L'Art byzantin chez les Slaves*, vol. I, p. 228, le schéma III, 2 ; pl. XXXI, 1.

<sup>10</sup> *Ibidem*, le schéma II, 6 et pl. XXX, 1.

<sup>11</sup> O. Tafrafi, *Monuments byzantins de Curtea de Argeș*, Paris, 1931, pl. LX, 2.

<sup>12</sup> Gabriel Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Evangile aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles d'après les monuments de Mistra, de la Macédoine et du Mont-Athos*, Paris, 1916, p. 639, fig. 636.

<sup>13</sup> A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1928, I, p. 239.

<sup>14</sup> Idem, *op. cit.*, p. 191 ; Dora Panaiotova, *Balgarskaia monumentalnaia jivopsi XIV veka*, Sofia, p. 140—142.

<sup>15</sup> Gabriel Millet, *Monuments de l'Athos. I. Les peintures*, album, pl. 73, 2.

<sup>16</sup> A. Grabar, *op. cit.*, p. 233 ; *ibidem*, p. 186 ; Dora Panaiotova, *op. cit.*, *loc. cit.*

personnes dans une intention nettement dérisoire quand il s'agit de la scène du *Christ bafoué*, apparaissent tous les deux en même temps dans l'iconographie religieuse balkanique, dès la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

Notons encore que le prototype du motif chorégraphique des longues manches est de beaucoup antérieur à l'image de Staro-Nagoričino (cf. la miniature Laurentienne VI 23), donc antérieur à la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. La même remarque s'applique cependant aussi à notre deuxième motif chorégraphique, celui de la danse aux mouchoirs, car « au musée du Bargello, à Florence, se trouve une plaque d'ivoire, spécimen de l'art fatimide d'Égypte du XI<sup>e</sup> siècle, qui représente une danseuse pliant le genou et la taille en ponctuant le rythme de la danse à l'aide de mouchoirs brandis dans chaque main »<sup>17</sup>.

Très éloquents sous le rapport de leur signification nous semble les deux représentations de Lesnovo. Dans la scène du *Christ bafoué*, la danse aux mouchoirs exprime la *dérision*, alors que dans la scène de la *Guérison miraculeuse*... elle exprime la *reconnaissance et la joie de vivre*<sup>18</sup>.

Tous ces traits ajoutés au fait que la peinture murale d'une même zone géographique et d'une même époque comporte les deux motifs, des longues manches et des mouchoirs, prouvent, à notre avis, que la danse aux mouchoirs de la peinture sud-danubienne ne saurait être une « erreur d'interprétation » du motif des longues manches. Ce motif doit représenter par conséquent la transposition picturale d'une réalité chorégraphique.

En revenant maintenant à la peinture murale de Moldavie, il est nécessaire de préciser le motif des longues manches y fait complètement défaut. En revanche, la danse aux mouchoirs y figure bien avant le moment Humor et Moldovița, à savoir dans la peinture de l'église de Bălinești, pour illustrer la même scène du *Christ bafoué*<sup>19</sup>. Il devait être adopté ensuite par les peintres d'église et reproduit presque partout en Moldavie. A l'église d'Arbure (dép. de Suceava), dont l'intérieur a été

<sup>17</sup> Maria Golesecu, *op. cit.*, p. 133.

<sup>18</sup> Il importerait de savoir ce que cette danse pouvait exprimer au moment de son entrée dans l'iconographie chrétienne. Pour notre part, nous supposons que sa teneur émotionnelle lors de son adoption par l'iconographie chrétienne devait se rattacher à l'idée du grotesque, car, suivant Maria Golesecu, la danse aux mouchoirs est d'origine orientale, arabe, donc « païenne » du point de vue chrétien. Mais notre propre hypothèse quant au grotesque initial de cette danse dans l'iconographie chrétienne, ne repose pas uniquement sur son origine « païenne », mais aussi sur le fait que cette image chorégraphique est utilisée par la peinture athonite, sud-slave et nord-danubienne pour illustrer la scène du *Christ bafoué* du cycle de la *Passion* ou le *Banquet d'Hérode*. toutes les deux avec une forte charge grotesque, en nous tenant à la définition du grotesque comme un sentiment de joie manifesté dans un moment tragique. La danse aux mouchoirs de la représentation de Lesnovo, où elle exprime dans le *Festin des sept jeunes gens*... un sentiment de reconnaissance et la joie d'avoir recouvert la santé, est unique, pour autant que nous le sachions. Au siècle suivant, la danse aux mouchoirs perd sa signification grotesque et le motif du *Mouchoir* très fréquent dans les images chorégraphiques sert à illustrer les *Psalmes*. Remarquons que, dans ces images datées des XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles, cette danse est exécutée par des groupes de jeunes filles : il ne s'agit plus d'une danse individuelle, comme c'était le cas pour la scène du *Christ bafoué* ou du *Banquet d'Hérode*, cf. fig. 1.

<sup>19</sup> Virgil Vătășianu, *Istoria artei feudale în Țările Române*, vol. I, București, Ed. Academiei, 1959, fig. 784.

peint en 1503—1504<sup>20</sup>, la scène du *Christ bafoué* est traitée avec une certaine ampleur : elle est placée au centre du pan de mur occidental du naos, le Christ étant situé dans l'axe de la composition qui coïncide avec l'axe de l'église. La même disposition de cette scène, avec tous ses éléments composants y compris la danse aux mouchoirs, reparaitra dans les fresques de St. Nicolas de Dorohoi, ainsi que dans la plupart des églises peintes à l'époque du prince Petru Rareș (Dobrovăț, Probota, Humor, Moldovița, etc.). On retrouvera cette danse dans la peinture religieuse du XVII<sup>e</sup> siècle : à Sucevița et à Dragomirna, en Moldavie<sup>21</sup>.

Il reste encore à élucider l'origine de ce motif chorégraphique de la peinture murale de Moldavie. Pour ce faire, il convient de rappeler que la première en date des représentations de ce motif est celle des fresques de Bălinești, dans la scène du *Christ bafoué*, où les deux danseurs, d'une taille égale à celle des musiciens, sont placés de biais au premier plan, se profilant sur un mur sans remparts. Or, on retrouve ces mêmes particularités dans la peinture de l'église de Poganovo (1500)<sup>22</sup>. Cependant, pour accepter la possibilité d'une influence iconographique exercée par les fresques de Poganovo dans le cas de l'église de Bălinești — même si une telle influence se réduirait au seul motif chorégraphique de la scène du *Christ bafoué* — il faut dater les fresques intérieures de celle-ci après 1500. C'est ce qu'ont fait P. Henry<sup>23</sup> et trente ans plus tard Virgil Vătășianu<sup>24</sup>, qui ont proposé leur datation après 1500 mais pas plus tard que l'an 1511, quand devait disparaître le fondateur de l'église, Ioan Tăutu le logothète, portraituré dans le naos avec son épouse et ses trois enfants.

Mais cette datation a été contestée par un spécialiste bien connu de la peinture médiévale, Sorin Ulea, fondé sur un graffiti, qu'avait déjà signalé O. Tafrali en 1927<sup>25</sup> et qui donnerait l'an 7002 (1494). En publiant cette inscription : *ГЕН. ЗК + ИВАНЪ ДИЯКЪ, ПРѢ(Д)ТЕН И КР(С)ТАКЪ ИВНА*, c'est-à-dire : janvier 7002 [1494], Ivan le scribe, [au jour du] Précurseur et Baptiste Jean »<sup>26</sup>, S. Ulea ajoutait « ce graffiti, écrit symboliquement par le scribe Ivan juste le jour de sa fête, prouve sans l'ombre d'un doute que l'église était déjà peinte depuis l'année précédente : 1493 »<sup>27</sup> (les italiques nous appartiennent). Notre auteur maintient son opinion dans sa dernière contribution sur l'*Histoire des arts plastiques en Roumanie*<sup>28</sup>.

Toutefois, le témoignage irréfutable de l'inscription votive de l'église donne pour date finale des travaux « l'an 7007 [1499], au mois de décem-

<sup>20</sup> Ion I. Solcanu, *Datarea ansamblului pictural de la biserica Arbure I. Pictura interioară*, dans l'Annuaire de l'Institut d'Histoire et d'Archéologie „A. D. Xenopol” — Iași (ci-après „Anuarul”), tome XII (1975), p. 42—63.

<sup>21</sup> Teodora Voinescu et Răzvan Theodorescu, *Mănăstirea Dragomirna*, București, Ed. Meridiane, 1967, II<sup>e</sup> éd., fig. 24.

<sup>22</sup> A. Grabar, *op. cit.*, p. 338—339 et l'album, pl. LVIII.

<sup>23</sup> Paul Henry, *op. cit.*, p. 129—130.

<sup>24</sup> Virgil Vătășianu, *op. cit.*, p. 825, note 4.

<sup>25</sup> O. Tafrali, *Îndrumări culturale*, București, 1927, p. 26.

<sup>26</sup> Sorin Ulea, *Gavril Ieromonahul, autorul frescelor de la Bălinești*, dans *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, București, Ed. Academiei, 1964, p. 424—425 et la note 1, p. 425.

<sup>27</sup> *Ibidem*.

<sup>28</sup> *Istoria artelor plastice în România*, I, București, Ed. Meridiane, 1968, p. 355.

bre »<sup>29</sup>. C'est ce qu'avait remarqué le professeur Virgil Vătășianu, qui écrit « il faut écarter la lecture des graffiti proposée par O. Tafrali... qui y avait découvert... les années 1494 et 1496, car à cette date l'édifice même n'existait pas »<sup>30</sup>. Nous avons repris donc l'investigation au sujet du graffiti publié par S. Ulea comme une preuve décisive en faveur de sa datation. Or, l'étude attentive de cette inscription montre que O. Tafrali d'abord et S. Ulea ensuite se sont trompés dans leur lecture, car le graffiti en question *ne donne pour date que le mois* (ГЕН<ВАРЬ> = Janvier), *le chiffre du jour respectif* (Ѫ = 7) *et le jour de la semaine* (dimanche, jour indiqué par l'auteur du graffiti par les lettres ВЕС et la croix circonscrite revêtant une valeur de chrisme, autrement dit : ВЕСКРЪЗЕНІЕ) (fig. 1).



Fig. 1 — Le graffiti d'Ivan le scribe des fresques de l'abside centrale de l'église ae Bălnești; détail (photo I.S.)

Par conséquent, la véritable lecture de la première partie du graffiti serait : ГЕН<ВАРЬ> Ѫ ВЕСКРЪЗЕНІЕ = Janvier 7, Dimanche.

Si O. Tafrali et S. Ulea se sont trompés, c'est que leur lecture repose sur une triple erreur de déchiffrement, à savoir : 1° — ils ont accordé une valeur numérique aux deux lettres з et к qui suivent le nom du mois, sans tenir compte du fait que seulement la première de ces lettres (з) est surmontée du signe indiquant le chiffre ; 2° — ils ont fait abstraction tant de la lettre minuscule Ѫ que de la surinscription de la lettre С ; 3° — ils ont pris la croix circonscrite du chrisme pour une *invocation*, alors qu'il y a une deuxième croix, placée sous le chrisme, qui a cette signification.

<sup>29</sup> *Repertoriul monumentelor și obiectelor de artă din timpul lui Ștefan cel Mare*, București, Ed. Academiei, 1958, p. 172.

<sup>30</sup> Virgil Vătășianu, *op. cit.*

Suivant nous, la lecture correcte du graffiti serait :  $\text{ГЕН<ВАРЬ> \text{ \& } \text{ВЕСКР\text{А}СЕНІЕ. Иванъмъ Дниакъ, Прѣд<В>тѣч и кр<В>ст<Н>т<Е>лѣ}$ <sup>31</sup>  $\text{Ивана}$  (fig. 2), c'est-à-dire : *Janvier 7, Dimanche. Pour Ivan le scribe (la miséricorde) du Précurseur et Baptiste Jean.* Par conséquent, comme le graffiti ne comporte pas la mention de l'an 7004 (1494), comme O. Tafrali et S. Ulea l'ont pensé, *il va de soi que le point de vue de S. Ulea sur la datation en 1493 des peintures intérieures ne saurait tenir. Les fresques de Bălinești n'ont pu être peintes qu'après le 6 décembre 1499, date à laquelle fut achevée la construction de l'église, donc à partir de l'an 1500, comme P. Henry et Virgil Vătășianu l'avait suggéré.*



Fig. 2 — Image intégrale du graffiti d'Ivan le scribe (photo I.S.)

Telles étant les choses, il n'est pas exclu que la danse aux mouchoirs de la peinture murale de Moldavie, représentée la première fois dans les fresques intérieures de Bălinești, ait été empruntée par Gabriel le hiéromoine, auteur de l'ensemble<sup>32</sup>, de la peinture murale sud-danubienne, par la filière Poganovo. Un argument de plus en ce sens serait fourni par l'absence de cette image chorégraphique de la peinture des ensembles antérieurs de Pătrăuți, Voroneț, St. Elie de Suceava, datés de l'époque d'Etienne le Grand, par rapport à sa grande fréquence dans les églises peintes, après celle de Bălinești. De cette manière, la danse aux mouchoirs devenait commune à l'iconographie nord-danubienne aussi, constituant

<sup>31</sup> Comme à l'habitude, dans ces cas-là, le point qui se trouve sous le signe qui indique l'abréviation du mot, doit être lu « CT ».

<sup>32</sup> C'est le mérite de Sorin Ulea d'avoir signalé pour la première fois l'inscription avec les mots « Gavril le hiéromoine, l'a peint », cf. Sorin Ulea, *Gavril teromonahul...*, p. 419.

par la même occasion l'un des jalons de la route des influences exercées par les divers centres de peinture.

Un autre genre de danse figure sous le porche de l'église de Cetățuia, près de Jassy. Là, pour illustrer le *Psaume 149*, le peintre a reproduit deux théories de danseuses : d'un côté quatre danseuses, de l'autre trois, disposées l'une derrière l'autre. Intéressant de noter que là encore on retrouve le motif des mouchoirs, mais seulement comme simple détail en tant qu'élément de liaison entre les deux files de jeunes filles (fig. 3). Leur



Fig. 3 — *Psaume 149*, exonarthex de l'église de Cetățuia — Jassy, détail (photo I.S.)

costume, autant que la singularité de cette image chorégraphique dans la peinture murale de Moldavie mettent en doute l'origine locale, autochtone de ce motif. En ce qui nous concerne, nous en doutons d'autant plus que les auteurs de l'ensemble pictural de Cetățuia « les frères Michel, Georges et Dima étaient des personnes étrangères, originaires du Pays turc, de Enina »<sup>33</sup>. La provenance balkanique de ce motif est attestée par sa similitude, allant presque à l'identité, avec une image chorégraphique de l'église athonite de Portaïtisa, elle aussi employée pour illustrer les *Psaumes*. Bien que la peinture de cette dernière soit postérieure de 50 ans à celle de Cetățuia, les analogies sont frappantes dans quelques détails essentiels, comme *la disposition des danseuses*, en théorie ; *leur tenue*, se donnant la main par la superposition des paumes et le rapprochement des bras ; *le sexe des protagonistes*, qui dans les deux cas sont des jeunes filles (fig. 4).

<sup>33</sup> C. A. Stoide, *Știri despre cițiva zugrăvi moldoveni din secolele al XVII-lea și al XVIII-lea*, dans « Mitropolia Moldovei și Sucevei », XXV (1959), n<sup>os</sup> 7–8, p. 425.



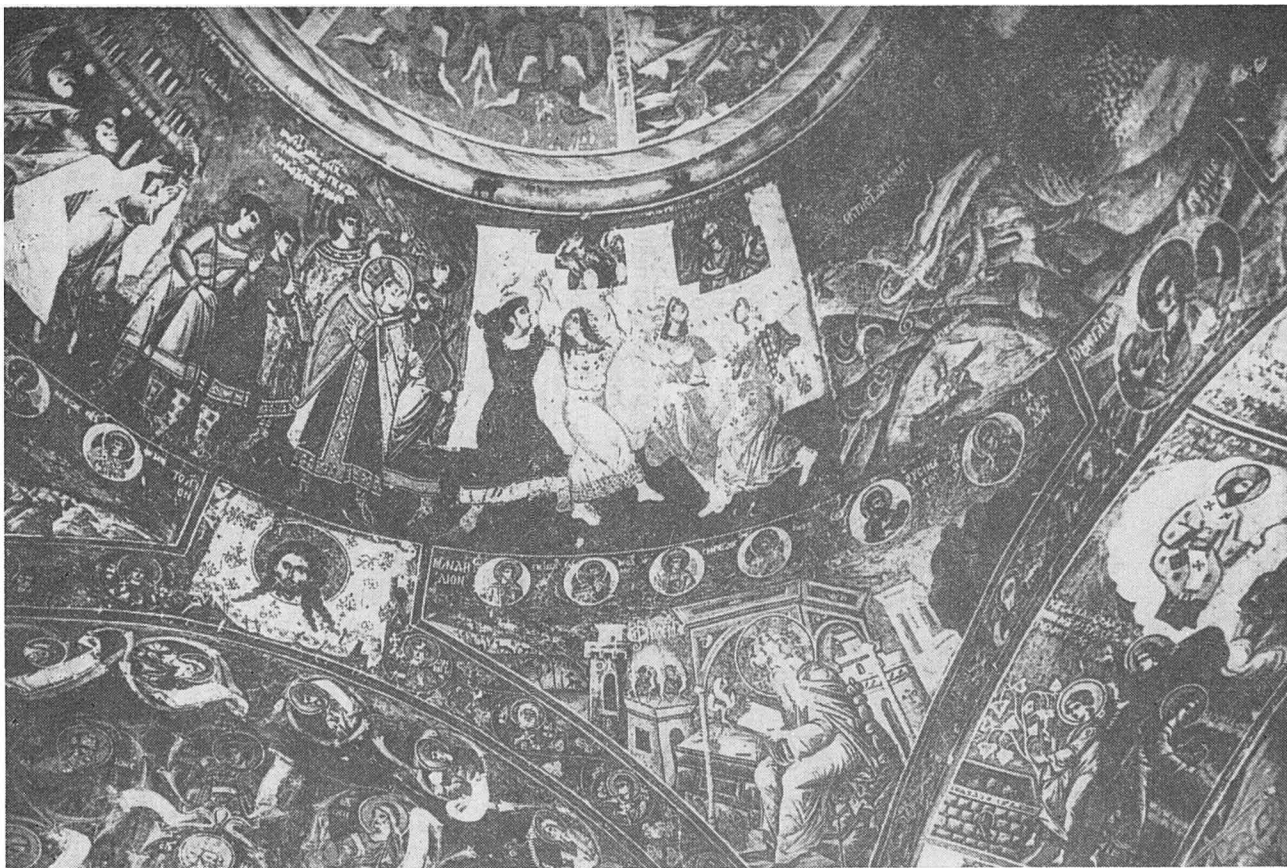


Fig. 4 Le Psaume *Tout ce qui souffle loue...*, dans la peinture de l'église de Portaïtisa, chez G. Millet, *Monuments de l'Athos*, I, pl. CCLXII, 1 2.

On retrouve l'image de cette danse de jeunes filles disposées à la file et comportant aussi le motif du mouchoir dans la peinture de l'exonarthex de l'église bucarestoise de Colțea, toujours comme une illustration des *Psalmes*<sup>34</sup>. Il s'agit également de l'œuvre d'un peintre de formation gréco-byzantine<sup>35</sup>, ce qui offre encore un argument en faveur de la diffusion de cet élément propre aux centres iconographiques grecs vers les zones nord-danubiennes.



La peinture murale de Moldavie au XVI<sup>e</sup> siècle connaît en outre des images chorégraphiques s'inspirant du folklore local. C'est le cas de celles reproduites dans la scène du banquet pour illustrer la parabole du *Fils prodigue*. Peint de préférence dans les fresques extérieures des églises de Moldavie<sup>36</sup>, ce thème apparaît pour la première fois à St. Georges de Hirlău (1530) et à Probota (1532)<sup>37</sup>. Les représentations de cette parabole intégralement conservées sont, dans l'ordre chronologique, les suivantes : St. Georges de Suceava, Humor, Arbure et Voroneț. Elles sont placées, les trois premières sur la façade méridionale et la dernière sur la paroi septentrionale, à la gauche de l'entrée sous le porche qui lui fut ajouté par le métropolite Grégoire Roșca en 1547.

A St. Georges de Suceava, ainsi qu'à Humor et à Voroneț, les peintres qui illustrèrent la parabole du *Fils prodigue* ont reproduit une danse d'un certain genre, alors qu'ils donnent à Arbure l'image d'une autre danse, que l'on retrouve aussi dans la scène du banquet de la *Vie de St. Georges*, qui orne la paroi occidentale de cette même église<sup>38</sup>. Étant donné que la peinture murale sud-danubienne use de quelques motifs chorégraphiques analogues jusqu'à un certain point à ceux des fresques extérieures d'Arbure, c'est sur ces dernières que nous allons nous arrêter un peu tout d'abord.

Donc, l'une des deux scènes de danse figurant dans la peinture extérieure d'Arbure, à savoir l'illustration de la parabole du *Fils prodigue*,

<sup>34</sup> I. D. Ștefănescu (voir sa *Contribuție la studiul picturilor murale valahe*, Paris, 1928, p. 55) et C. Bobulescu (*op. cit.*, p. 41) aussi considéraient cette danse comme une ronde (*hora*). En réalité, l'image nous montre un rangée de trois jeunes filles, flanquées de deux autres qui tiennent dans leurs mains des mouchoirs. Derrière celles-ci, au centre de la scène, il y a une femme âgée. Les musiciens sont placés de chaque côté des danseuses — cf. chez I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, p. X, 2; C. Bobulescu, *op. cit.*, fig. 20.

<sup>35</sup> Maria Goleșcu, *op. cit.*, p. 137.

<sup>36</sup> Dans la peinture du pronaos de l'église de Cetățuia, à Jassy, figure également la parabole du *Fils prodigue*, dans une rédaction de beaucoup plus abrégée.

<sup>37</sup> Sorin Ulea, *Originea și semnificația ideologică a picturii exterioare moldovenești* (II), dans « Studii și cercetări de istoria artei », série « Arta plastică » (SCIA), t. XIX (1972), 1, p. 41, n. 12.

<sup>38</sup> A notre avis, cette danse a été reproduite aussi dans la peinture extérieure de l'église de Probota, toujours pour illustrer la parabole du *Fils prodigue* : dans la quatrième scène réservée au festin. Bien qu'en partie cachée par le crépi, on y distingue les moments essentiels de cette séquence : le centre de la scène est réservé à la table du festin, présidée par Jésus; entre la table et la limite orientale de cette image on peut saisir les traces vagues des vêtements portés par deux personnages. La position de ces personnages, ainsi que l'espace compris entre la table et la limite Est de la scène suggèrent qu'il s'agissait là d'une représentation d'une ronde analogue à celle de l'église d'Arbure. En effet, les convives prenant part au festin et l'espace réservée à la danse dans l'image de Probota sont reproduits d'une manière identique par rapport à la même scène, de l'église d'Arbure.

couvre par ses dimensions particulièrement importantes (1,80 m de haut pour 0,80 m de large) une partie de la façade méridionale (fig. 5). Trois plans successifs reproduisent les scènes d'un festin accompagné de musique et de danses. Au premier plan, on voit la ronde de cinq jeunes hommes bras dessus, bras dessous. Le second plan est réservé au festin proprement dit, c'est-à-dire à la table du festin, où, pour l'équilibre

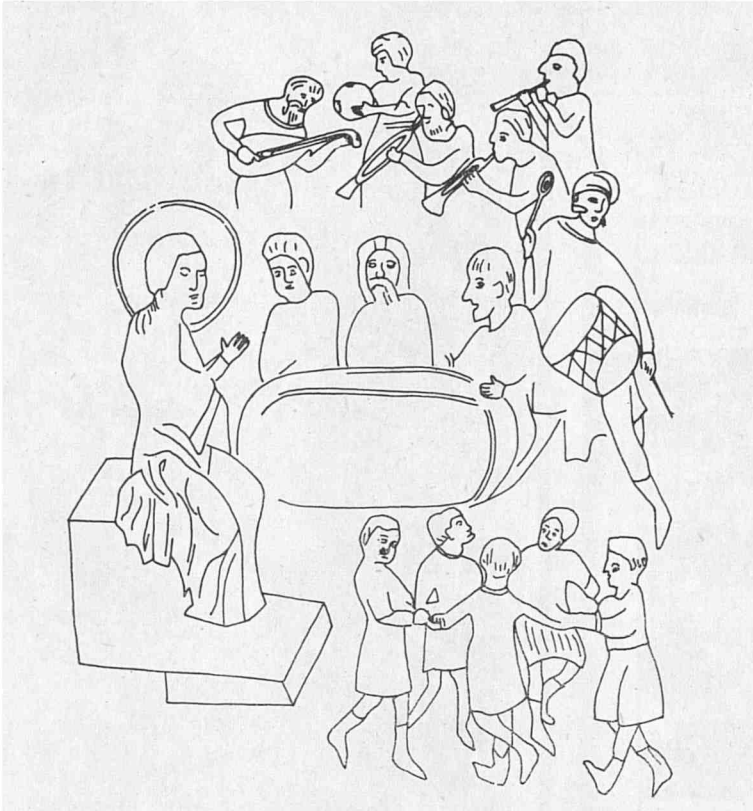


Fig. 5 — La scène du festin de la parabole du *Fils prodigue*, sur la façade méridionale de l'église d'Arbure (esquisse à l'échelle de 1/8 de Delibaş-Heine W.).

de la scène, le peintre a placé un tambour debout, mais sur le même rang que les convives. L'orchestre est figuré à l'arrière-plan : cinq musiciens, également debout, jouent d'une sorte de luth, du tambourin, de la flûte et de deux trompettes. La même image à trois temps que nous venons de décrire a été reprise, mais en moins grand, pour la scène du banquet du cycle de la Vie de St. Georges décorant la façade occidentale de l'église. Cependant là, on constate qu'il s'agit d'une autre danse, car les jeunes gens qui forment la ronde se tiennent enlacés, les bras sur les épaules (fig. 6).

La plus ancienne image du motif chorégraphique de la ronde que nous connaissions dans la peinture murale sud-est européenne, remonte



Fig. 6 — La scène du festin du cycle de la *Vie de St. Georges*, sur la façade occidentale de l'église d'Arbure (photo I.S.)

à la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. On la retrouve dans les fresques de l'église de Lesnovo (1359), illustrant le *Psaume 149*<sup>39</sup>. On y voit le roi David jouant du psaltérion, ainsi qu'une jeune fille frappant dans un tambour avec une baguette, alors que neuf jeunes gens exécutent une ronde. Les danseurs de Lesnovo, à la différence de deux des fresques d'Arbure, ne se tiennent pas bras dessus, bras dessous, ni les bras sur les épaules : ils forment leur ronde en se tenant par la main, les bras croisés par devant, le premier avec le troisième, le deuxième avec le quatrième, le troisième avec le cinquième, etc.

Des images analogues à celles des moments chorégraphiques reproduits dans les fresques de l'église susmentionnée apparaissent aussi, mais à une époque plus récente, c'est-à-dire aux XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles, dans la peinture religieuse de Valachie.<sup>40</sup> Toutefois, la peinture valaque n'en use que pour illustrer les *Psaumes*.

Quant à l'origine des représentations chorégraphiques de la peinture extérieure d'Arbure, elle se trouve précisée tant par différentes relations de voyage (celles de J. Kemeny<sup>41</sup>, Niccolo Barsi<sup>42</sup>, Erasme H. Weismantel<sup>43</sup>) rédigées par des étrangers qui visitèrent la Moldavie aux XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles, que par les références aux danses locales de l'érudit prince Démètre Cantemir. Celui-ci, très au courant des coutumes orientales et surtout des traditions de son propre peuple, notait dans son ouvrage *Descriptio Moldaviae* que : « les danses de Moldavie sont tout autre que celles des autres peuples. Car on ne les danse pas deux par deux ou à quatre, comme les Français ou les Polonais, mais à plusieurs personnes réunies »<sup>44</sup>. Après avoir d'abord précisé les traits caractéristiques des danses de son peuple par rapport à celles des autres peuples, le prince donne la description détaillée de la ronde roumaine : « quand tous dansent en cercle se tenant la main et marchant d'un pas égal et mesuré de droite à gauche, la danse porte le nom de hora »<sup>45</sup> (les italiques nous appartiennent).

<sup>39</sup> Milan Kašanin, *L'art yougoslave des origines à nos jours*, Beograd, 1939, fig. 65 ; N. V. Okunev, *op. cit.*, p. 241 et pl. XL, 2.

<sup>40</sup> Etant d'une époque plus récente, les images chorégraphiques de la ronde reproduites dans les peintures des églises valaques pour en illustrer les *Psaumes*, ne sauraient entrer dans notre débat, d'autant plus que ces rondes ne sont exécutées que par des jeunes filles — voir C. Bobulescu, *op. cit.*, fig. 17—19 ; 22—23 ; 36—40 ; 51.

<sup>41</sup> Le diplomate hongrois J. Kemeny se rendant en Moldavie à l'occasion des noces de la princesse Marie, la fille de Vasile Lupu, notait que « avant de prendre place à table, environ 50—60 jeunes filles et jeunes femmes de haute noblesse, toutes élégamment vêtues, s'étant données les mains, ont dansé la danse roumaine . . . en tournant en cercle (les italiques nous appartiennent), cf. *Călători străini despre Țările române*, vol. V, București, Ed. Științifică, 1973, p. 137.

<sup>42</sup> Dans sa description de la ronde qu'on dansait en Moldavie, le voyageur italien Niccolo Barsi écrivait : « ils se donnent les mains par couples un homme et une femme . . . se réunissant tous en une ronde et bondissent » (les italiques nous appartiennent), cf. *Călători străini . . .*, p. 76—77.

<sup>43</sup> Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Suédois d'origine allemande Erasme H. Weismantel notait que « les Moldaves ont l'habitude pendant leurs parties de plaisir de faire une grande ronde et de se donner tous ensemble la main » (les italiques nous appartiennent), chez Paul Simionescu et Paul Cernovodeanu, *Pagini de etnografie românească în opera memorialistică a unor călători străini (secolele XVII—XVIII)* dans « Revista de etnografie și folclor », tome XVII (1972), p. 382.

<sup>44</sup> Démètre Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, București, Ed. Academiei, 1973, p. 313.

<sup>45</sup> *Ibidem*.

De toute évidence, les descriptions de Démètre Cantemir et d'Erasmus H. Weismantel du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, celles de J. Kemeny et de Niccolo Barsi de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle s'appliquent parfaitement aux images de la ronde des peintures d'Arbure. Il en résulte clairement que les auteurs de notre ensemble pictural se sont inspirés de la « hora » de Moldavie plutôt que travaillé sous l'impression des scènes chorégraphiques de l'église de Lesnovo (Serbie), antérieure de deux siècles, dont les danseurs sont disposés autrement et qui ont servi à illustrer un autre thème<sup>46</sup>. L'image de la ronde reproduite par la peinture serbe de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle se doit d'être considérée en fonction du folklore chorégraphique de ce peuple, d'autant plus que la « hora » passe pour une danse spécifique des peuples habitant l'espace balkanique, héritiers des éléments de la culture thrace<sup>47</sup>.

Les trois autres images chorégraphiques de la peinture extérieure des églises St. Georges de Suceava, Humor et Voroneț reproduisent une danse d'un genre différent. La première, celle de l'église de St. Georges est bien la plus complète, mais non la plus plastique. Là, pour illustrer la parabole du *Fils prodigue*, le moment de la danse continue celui du festin couvrant par son ampleur la majeure partie de l'espace affecté au thème tout entier. On a conçu cette scène en deux plans, sans élément délimitant les danseurs des musiciens (fig. 7). Au premier plan, cinq jeunes danseurs exécutent un pas vif et compliqué tout à la fois. Le premier des cinq danseurs, bien qu'un peu à l'écart du reste, prend une part active à la danse, ainsi que toute sa personne le montre; il tourne la tête vers ses compagnons, en tenant les mains devant lui, dans sa ceinture. Placé immédiatement à sa gauche, un ménétrier semble jouer à son oreille même d'un instrument à cordes. Vient ensuite le groupe compact des quatre autres danseurs, dont le premier (le deuxième dans l'ordre numérique des danseurs du premier plan) a son bras gauche libre, alors que son bras droit entoure l'épaule gauche du troisième danseur pour passer dans son dos et rejoindre la main gauche du quatrième. Le troisième danseur, ses bras entourant les épaules des deux autres se laisse aller à la renverse tandis que ses pieds entrecroisés exécutent une figure compliquée. Pour faire la liaison avec les deux danseurs du second plan, le quatrième danseur a levé sa main droite au-dessus de sa tête. Enfin, le cinquième et dernier danseur de ce groupe, détaché de ses compagnons à l'instar du premier, semble exécuter un pas de danse indépendant.

<sup>46</sup> A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, les informations sur l'existence de la « hora » dans les limites du territoire roumain se multiplient et toute une série d'images de cette danse se sont conservées depuis le siècle suivant. On trouve une telle image, avec la précision : « danse valaque » chez D. A. Lancelot. *De Paris à Bucarest. Causeries géographiques. 1860. Le Tour du Monde. 1865 et 1866*, p. 182, chez Emilia Comişel, *Obiceiuri și genuri folclorice atestate de Dimitrie Cantemir și actualitatea lor*, dans « Musica », la Revue de l'Union des Compositeurs de la R. S. de Roumanie, XXIII (1973), n<sup>o</sup> 9, p. 33; une autre image de la ronde roumaine chez C. Bobulescu, *op. cit.*, fig. 33.

<sup>47</sup> Nous pencherons pour la thèse récente, suivant laquelle « bien que par le profil sinués du dos et des bras réunis, le groupe de ces figurines offrent l'apparence de quelques femmes enlacées pour une ronde, en réalité le profil de ces figurines s'inscrit parfaitement dans la ligne du double profil arqué du support élevé de type Cucuteni A' », cf. Anton Nițu, *Reprezentările feminine dorsale pe ceramica neolitică carpato-balcanică*, dans « Memoria Antiquitatis », II, 1970, Musée d'archéologie de Piatra Neamț, p. 88, fig. 15/1.

La peinture de l'église de Humor offre une deuxième image de cette danse de file (fig. 8). Elle reproduit la même disposition en deux plans : le premier réservé aux danseurs, le second aux musiciens et au public. Les danseurs sont placés en un seul rang :

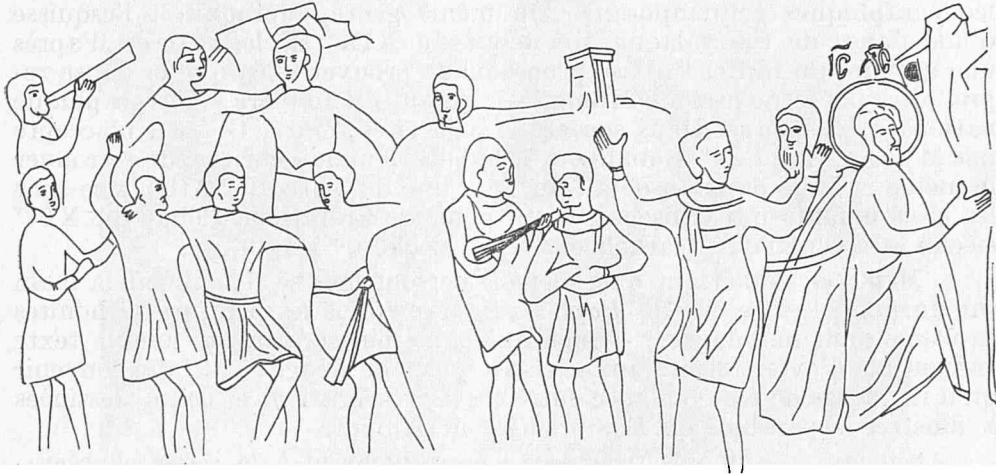


Fig. 7 — La scène du festin de la parabole du *Fils prodigue* de la façade méridionale de l'église de St. Georges de Suceava (esquisse à l'échelle 1/6 de Delibaş-Heine W).

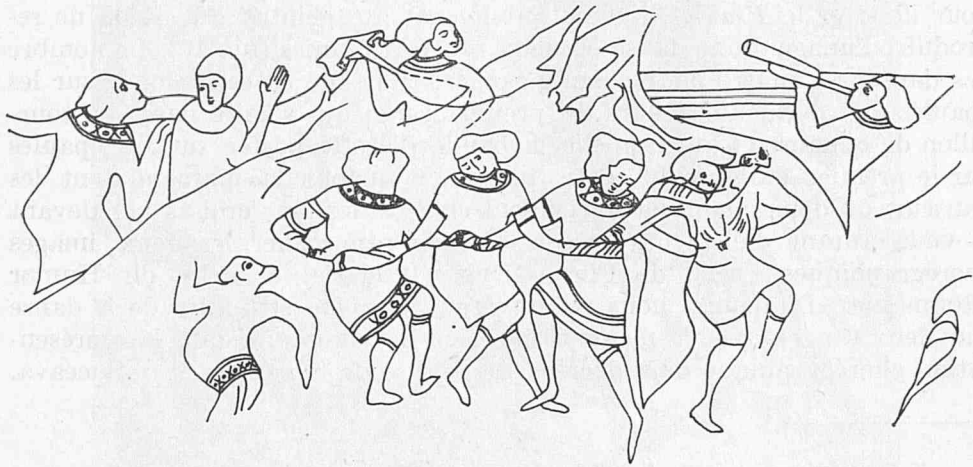


Fig. 8 — La scène du festin de la parabole du *Fils prodigue* sur la façade méridionale de l'église de Humor (esquisse à l'échelle 1/6 de Delibaş-Heine W.)

sur la hanche, alors que de sa main droite passée par devant son compagnon il se retient à la ceinture de celui-ci, qui s'appuie de même, de ses deux mains sur les ceintures de ses deux compagnons qui le flanquent et ainsi de suite jusqu'au quatrième qui reproduit la position du premier danseur, avec cette différence que c'est son poing droit qui repose sur sa hanche. Un cinquième et dernier danseur, exécute indépendamment des

quatre premiers, un pas de danse à lui seul : attentif néanmoins à ce que font ses compagnons, il tient la main droite levée et la main gauche baissée, comme pour faire équilibre au reste du corps.

Cette image chorégraphique a été publiée par C. Bobulescu il y a plus de trente ans. L'auteur, ne connaissant pas d'autres représentations iconographiques contemporaines du même genre, reproduisait l'esquisse d'une danse de file valaque, du début du XIX<sup>e</sup> siècle, réalisée d'après une gravure de Raffet<sup>48</sup>. Il se proposait de prouver ainsi que la danse reproduite par le peintre de Humor s'inspirait du folklore chorégraphique national de l'époque. Dans son étude déjà citée, Maria Golescu n'accepte pas la suggestion de C. Bobulescu. Elle note comme « curieux de retrouver le même rythme dans un détail du Baptême du Christ à l'Athos : ce sont les trois enfants qui dansent sur un pont au Protathon (début du XIV<sup>e</sup> siècle) et à Chilandari (catholicon, XIV<sup>e</sup> siècle) »<sup>49</sup> (fig. 9).

Même en admettant que les trois personnages se tenant par la main sur un pont de la scène du *Baptême* figurant dans les peintures athonites exprimeraient une danse<sup>50</sup> — bien qu'on ne puisse trouver aucun texte susceptible d'avoir inspiré aux artistes une telle image — il faut convenir qu'il n'y a pas de ressemblance entre ces représentations et celles destinées à illustrer la parabole du *Fils prodigue* de Humor.

S'il faut néanmoins trouver un correspondant à la scène chorégraphique de Humor, disons que celui-ci devra être cherché dans les fresques de la tour de Chrélie, à Ryla (en Bulgarie). Ces peintures sont datées du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>. Elles sont placées dans le narthex, pour illustrer le *Psaume 150*, ce qui fournit au peintre l'occasion de reproduire l'image d'une danse en deux rangées, réunies (fig. 10). Le nombre des danseurs, quatre pour chaque rangée, la bande d'étoffe nouée sur les épaules du dernier danseurs du premier rang, qui s'agite dans le tourbillon de la danse et qui rappelle la bande d'étoffe portée sur ses épaules par le premier danseur de cette image, et surtout la manière dont les danseurs du deuxième rang se tiennent enlacés, les bras croisés par devant — voilà autant d'éléments susceptibles de rapprocher les deux images chorégraphiques, celle de Chrélie-Ryla (Bulgarie) et celle de Humor (Roumanie). D'ailleurs, nous retrouverons la même structure de la danse (sur deux rangs), avec la même disposition des danseurs, dans la représentation chorégraphique déjà décrite, de l'église de St. Georges, à Suceava.

<sup>48</sup> C. Bobulescu, *op. cit.*, fig. 25.

<sup>49</sup> Maria Golescu, *op. cit.*, p. 134.

<sup>50</sup> Gabriel Millet estime que les trois jeunes gens reproduits sur un pont dans la scène du *Baptême du Christ* de la peinture des églises de Protathon et de Chilandari sont en train de danser. Voir, *Monuments de l'Athos*, X, album, pl. 14/1.

<sup>51</sup> Dora Panaiotova, *op. cit.*, p. 109–111 avec les planches en couleurs hors-texte. L'auteur considère l'image chorégraphique de la tour de Chrélie à Ryla comme reproduisant « exactement de la même manière » la scène de la peinture de Lesnovo. Mais en comparant les deux images, on peut saisir certaines différences tant en ce qui comporte le nombre qu'à l'égard du maintien des danseurs. Voir note 32. Cf. également la remarquable monographie de Ljuben Praškov, *Hrehovata Kula*, Sofia, Bălgarski hudojnik, 1973, p. 69–70, fig. 68–69.





Fig. 9 — *Le Baptême du Christ*, détail de la peinture de l'église de Protathon, chez G. Millet, *Monuments de l'Athos*, pl. XI, 2.



Fig. 10 — Image chorégraphique illustrant les *Psalmes* de la peinture de l'église de la tour de Chrélie au monastère de Ryla, chez Ljuben Praškov, *Hreliovata Kula*, fig. 69.

Si les détails du costume des danseurs de Humor n'étaient pas purement de Moldavie<sup>52</sup>, si l'on ne suivait pas pertinemment que les peintures de cette église sont de la main du « peintre Toma, de Suceava », si les images chorégraphiques de Humor et de l'église de St. Georges ne répondaient pas en tout point aux descriptions de la danse roumaine en deux rangs,

<sup>52</sup> Le costume des danseurs figurant dans les fresques des églises de St. Georges à Suceava, d'Arbure et de Voroneț est le même, sauf qu'à Voroneț ils chaussent cette espèce de sandales paysannes dites « opinci ». Différent de ce costume est celui porté par les danseurs de la peinture de Humor ; leur chemises ont des manchettes ornées de motifs décoratifs et sur la chemise ils portent une tunique descendant jusqu'au-dessus des genoux et serrée à la taille par une ceinture ; une bande étroite à l'encolure et au bas de la tunique est ornée de losanges et de points ; ses manches s'arrêtent au-dessus du coude, ornées elles aussi d'une bande de motifs décoratifs, de beaucoup plus large. Cette tunique était fréquente dans le costume des boiards de Moldavie à l'époque (voir chez Corina Nicolescu, *Istoria costumului de curte în Țările române, secolele XIV—XVIII*, București, Ed. Științifică, 1970, p. 116—120). Ces personnages chaussent des bottes de différentes couleurs, qui s'arrêtent à une largeur de main au-dessous des genoux, manière de se chausser analogue à celle des danseurs d'Arbure. Une bande d'étoffe de la largeur de son dos attire l'attention chez le premier danseur de Humor : elle est fendue à un bout, pour qu'on puisse la nouer sur l'épaule gauche, de manière à la laisser flotter vers la droite et souligner ainsi la direction et le rythme rapide de la danse. Il est singulier de constater la présence de cet élément vestimentaire chez les deux personnages qui conduisent la chaîne de trois danseurs du pont, dans la scène du *Baptême du Christ*, des églises athonites déjà mentionnées, ainsi que chez le dernier danseur figuré au premier rang de l'image chorégraphique des fresques de la tour de Chrélie à Ryla.

données par les voyageurs étrangers<sup>53</sup>, l'idée de quelque influence sud-danubienne serait acceptable. Mais, telles étant les choses, compte tenu aussi du fait que, malgré les similitudes relevées, ces images chorégraphiques ont illustré des thèmes différents au Sud du Danube et en Moldavie, ces dernières étant du reste *postérieures de deux siècles* à celle de Bulgarie, il nous semble être plus près de la vérité en les interprétant comme l'expression d'un héritage folklorique ancestral, plutôt qu'une influence iconographique sud-danubienne.

Une image en quelque sorte analogue à celles des églises de Suceava et de Humor apparaît également dans la peinture extérieure de Voroneț (1547), où elle sert à l'illustration de la parabole du *Fils prodigue*. Placée au Nord, elle a pâti des intempéries qui sévissent souvent dans cette région de la Moldavie, aussi, de toute la scène du festin n'en reste-t-il que le fragment avec la danse (fig. 11). On peut encore y distinguer au premier plan

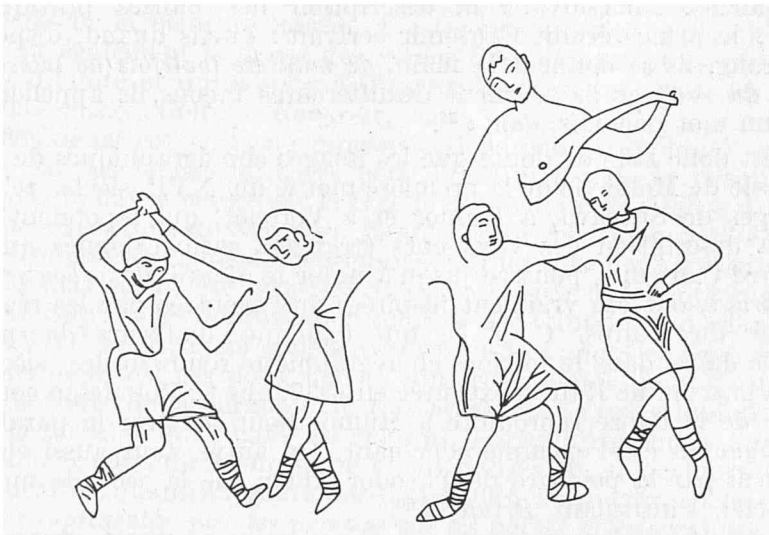


Fig. 11 — La scène du festin de la parabole du *Fils prodigue*, de la façade septentrionale de l'église de Voroneț ; détail (esquisse à l'échelle 1/5 de Delibaș-Heine W.).

quatre jeunes gens, dont la danse comporte des éléments chorégraphiques rendus familiers par les peintures de St. Georges et de Humor. Par exemple, à Voroneț, tout comme à Humor, le chef de file tient son poing gauche sur sa hanche, alors que de l'autre bras il entoure les épaules de son partenaire de droite, de même que dans la représentation chorégraphique de Suceava. Il en va de même du deuxième et du troisième danseurs, pour autant qu'on puisse en juger, car c'est là justement que se place une fissure du mur, ainsi que du troisième et quatrième danseurs. Pour ce dernier couple, on remarquera que le troisième danseur, tourné vers son compagnon comme attentif à la figure de danse que celui-ci est en train d'exécuter, tient dans la sienne la main droite du quatrième danseur, levée

<sup>53</sup> *Călători străini...*, p. 76 et 136; Paul Simionescu et Paul Cernovodeanu, *op. cit.*

au-dessus de sa tête, de manière à le faire tourner sur lui. Cette pirouette, comparable à la figure de danse accomplie par le cinquième danseur de l'image de Humor, est un pas indépendant de ceux exécutés par le reste de la chaîne.

Un tel nombre d'éléments communs relevés dans cette sorte de représentations chorégraphiques, leur fréquence dans la peinture murale de Moldavie, les costumes, etc. suggèrent une danse connue et pratiquée par les Roumains à cette époque. Les notes des voyageurs étrangers du temps, parlant de la danse de chaîne des Roumains, le confirment. Dans leurs mémoires de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, J. Kemeny et Niccolo Barsi mentionnent la danse *en longue chaîne des Moldaves*. Au commencement du siècle suivant, Erasme II. Weismantel notait que les Moldaves «*tout en se tenant les mains... dansent tous sur un seul rang, ce qui ne se pratique ni dans notre pays, ni dans les autres pays*»<sup>54</sup> (les italiques nous appartiennent). Poursuivant la description des danses pratiquées en Moldavie, le prince érudit Cantemir écrivait : «*mais quand, disposés sur un seul rang, ils se donnent la main, de manière toutefois de laisser libres les bouts du rang et ils tournent de différentes façons, ils appellent cette danse d'un mot polonais, danț*»<sup>55</sup>.

Il est donc hors de doute que les images chorégraphiques de la peinture murale de Moldavie de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, relevées à St. Georges de Suceava, à Humor et à Voroneț, qui répondent si bien tant à la description des voyageurs étrangers susmentionnés qu'à celle de Démètre Cantemir, poussée jusqu'à noter le détail des «*bouts du rang laissés libres*», ont été vraiment inspirées aux peintres par les réalités de la société du temps. C'est ce qui explique d'ailleurs la présence d'une telle danse dans le folklore chorégraphique roumain des siècles suivants. La gravure de Raffet, exécutée en 1837, que C. Bobulescu comparait à l'image de la danse reproduite à Humor pour illustrer la parabole du *Fils prodigue* en est l'exemple concluant. Un autre, tout aussi éloquent, a été fourni par la peinture de Theodor Aman (de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle), s'intitulant *Brûlețul*<sup>56</sup>.

Par conséquent, il y a dans la peinture murale des XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles de Moldavie deux sortes de représentations chorégraphiques. Une première catégorie comporte : la danse du voile de Salomé, la danse aux mouchoirs signifiant la dérision et introduisant le grotesque dans les scènes du *Christ bafoué* et du *Banquet d'Hérode* et, enfin, la danse des jeunes filles, où revient le motif du mouchoir, utilisée pour illustrer les *Psaumes*.

En ce qui concerne la danse du voile de Salomé, figurée dans la peinture de l'église épiscopale de Roman, Maria Golescu pensait que son origine remonte jusqu'à la tradition iconographique de l'Antiquité classique. Notre spécialiste cite comme la plus proche analogie de cette image d'une danse, la danseuse au voile de l'une des plaques émaillées de la couronne dite du Monomaque, qui se trouve au musée de Budapest<sup>57</sup>. Ceci

<sup>54</sup> Voir les références de la note précédente.

<sup>55</sup> Démètre Cantemir, *op. cit.*

<sup>56</sup> Radu Bogdan, *Theodor Aman*, București, p. 97 et les nos 148—149 de son catalogue.

<sup>57</sup> Maria Golescu, *op. cit.*, 132—133.

ne saurait cependant expliquer sa présence dans l'iconographie de la peinture murale de Moldavie de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Pour ce qui est de la danse masculine aux mouchoirs, de facture grotesque, ce motif a dû pénétrer dans l'iconographie de Moldavie fort probablement sous l'influence des centres de peinture sud-slaves, par la filière Poganovo. Bien antérieur au moment Humor-Moldovița, ce motif a été attesté pour la première fois à Bălinești, dans la peinture de la scène du *Christ bafoué* ; il sera repris dans presque toutes les compositions picturales de Moldavie, jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Il n'est point question donc d'« une erreur dans l'interprétation des longues manches », comme l'affirmait P. Henry. Devenu courant dans l'iconographie nord-danubienne, ce motif s'ajoute à d'autres éléments qui témoignent d'une communauté artistique des écoles de peinture épanouies dans l'espace sud-est européen, tout en indiquant, en même temps, la voie du rayonnement artistique des divers centres de la peinture murale. C'est sous ce même angle qu'il convient de voir également la danse des jeunes filles exprimant la vénération vouée à la divinité et qui a servi à illustrer les *Psaumes*, dans les églises de Cetățuia — Jassy, Colțea — Bucarest, etc.

La deuxième catégorie de représentations chorégraphiques est celle constituée par les images utilisées pour l'illustration de la parabole du *Fils prodigue* (la danse peinte sur la façade occidentale de l'église d'Arbure est l'unique exception de la ronde figurée cette fois-ci pour illustrer la *Vie de St. Georges*). Ces images, reproduites par les fresques extérieures des églises de Moldavie, ont été inspirées aux peintres par le folklore chorégraphique local. Suivant les informations données par Cantemir au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous appellerons ces danses : *horă* et *dantă*. Comme nous l'avons déjà dit, ces deux danses sont reproduites pour illustrer de préférence le festin de la parabole du *Fils prodigue*. Le texte biblique nous dit : « Or, le fils aîné était dans les champs. Lorsqu'il revint et approcha de la maison, il entendit la musique et les danses »<sup>58</sup>, il ne fournit donc aucune indication quant au genre des danses. Et cependant, ni la « *hora* » ni le « *dantă* » représentés par les peintres sur les parois extérieures des églises moldaves mentionnées, ne sont pas le simple produit de leur imagination — ces danses répondent, en effet, aux informations précises datées des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, au sujet des danses pratiquées en Moldavie. N'étant pas le produit de l'imagination des artistes respectifs, ces danses ne sont pas tirées non plus des clichés de quelques autres écoles de peinture byzantine. Il s'ensuit, que les peintres se sont inspirés du folklore chorégraphique local.

Les images chorégraphiques de la peinture extérieure des églises, notamment celles du « *dantă* », dégagent le mouvement dynamique et la force ; au contraire de ce qui se passe pour bien de représentations chorégraphiques de la peinture murale byzantine, elles ne visent point à exprimer la dérision, ni, d'ailleurs, la vénération ou la reconnaissance pour les bienfaits divins. Non, son propos est plus proche de la nature humaine, donnant libre cours à la joie des retrouvailles avec des êtres chers. Nous dirions donc qu'elles sont plutôt l'expression de l'esprit de la Renaissance, assimilé par l'école de peinture murale de Moldavie, de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, alors à l'apogée de son épanouissement.

<sup>58</sup> Luc, XV, 25.

# AUTOUR DES NOTIONS DE TRADITION, D'INNOVATION ET DE RENAISSANCE DANS LA PEINTURE DU SUD-EST EUROPÉEN AUX XV<sup>e</sup> — XIX<sup>e</sup> SIÈCLES \*

MARIA ANA MUSICESCU

Les notions de tradition et d'innovation dans les pays du Sud-Est de l'Europe ont fait deux fois l'objet de discussions internationales : au premier Congrès d'études balkaniques et sud-est européennes (Sofia, 1966) et au Colloque du Conseil international de philosophie et sciences historiques — C.I.P.S. (Bucarest, 1967). Historiens, archéologues, historiens de la littérature, de la culture et de l'art ont soumis à l'analyse signification, portée, définition, afin de suprendre leur action et inter-action dans l'évolution de la civilisation des peuples de cette partie de l'Europe. En ce qui concerne l'art, c'est la période post-byzantine qui en a bénéficié en premier lieu. C'est un domaine qui n'a que récemment éveillé l'intérêt d'un plus grand nombre d'historiens de l'art du moyen-âge. Et encore ne demeure-t-il pour de très grands savants qu'une « modeste activité à usage culturel »<sup>1</sup>. « C'était un art bien timide, continue le pr. Grabar, et qui tendait à devenir franchement folklorique, mais à sa base on retrouve partout l'ancienne tradition byzantine, que maintenaient des ateliers d'artisans »<sup>2</sup>. C'est, néanmoins, cette même « petite tradition — étroite et figée — qui se réclamait avec droit du passé byzantin... »<sup>3</sup>, qui a donné naissance à la peinture de Moldavie aux XV<sup>e</sup> — XVI<sup>e</sup> siècles, à celle des Météores, à celle valaque des XVI<sup>e</sup> — XVII<sup>e</sup> siècles. Tout n'est pas toujours « modeste », « artisanal » dans cet art tardif ; même s'il s'agit d'une involution esthétique par rapport aux chefs-d'œuvres de la peinture byzantine, cet art demeure un témoignage vivant du maintien actif de la tradition culturelle et artistique des peuples chrétiens vivants dans l'Empire ottoman. Cette peinture est, pour utiliser P. Francastel, un « objet de civilisation »<sup>4</sup>, le plus riche en significations regardant la vie de la société, celle de l'individu aussi, des peuples du Sud-Est de l'Europe.

Il n'est pas dans notre intention d'essayer une réhabilitation esthétique de la peinture balkanique à l'époque de la Turcocratie. C'est toutefois une tâche qui mériterait d'être envisagée de plus près, considérant que tout n'est pas inférieur, appauvri, héritage indigne d'un splendide

\* Version amplifiée de la Communication présentée au III<sup>ème</sup> Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen, Bucarest 4—10 septembre 1974.

<sup>1</sup> A. Grabar, *L'art du moyen-âge en Europe orientale*, Paris, 1968, p. 8.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>4</sup> Pierre Francastel, *La figure et le lieu*, Paris 1967, p. 19.

ancêtre. Et, en fin de compte, la peinture byzantine elle-même n'a pas donné que Sainte-Sophie, Daphni, Nerezi, la Chora de Constantinople, la Peribleptos de Mistra. De très nombreuses œuvres byzantines, moins célèbres, moins élaborées, moins spectaculaires, sont tout aussi significatives dans leur fonction, par leur message et leur puissance communicative, que les chefs-d'œuvres. C'est certainement un langage plus fruste que celui de la peinture post-byzantine (à de nombreuses exceptions près, d'ailleurs — la peinture de Moldavie entre autres) qui n'est, en dernier lieu, que l'aboutissement du style paléologue. C'est sous cet aspect qu'il s'agit moins de réhabiliter que de comprendre la peinture post-byzantine (moins celle des icônes grecques des XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles qui révèlent d'une autre esthétique). Cette continuité stylistique deviendra au cours du XVI<sup>e</sup> siècle et demeurera jusque vers la fin du XVIII<sup>e</sup> l'assise de la peinture murale grecque, serbe, bulgare et roumaine, aspect essentiel d'une tradition commune et qui restera étranger à la victoire obtenue dans l'art des villes par l'irrésistible poussée occidentale. D'autre part, dans le domaine que nous étudions, les points de départ et d'arrivée de tout jugement de valeur concernant l'art figuratif, doivent faire appel — pour acquérir leur véritable perspective — au domaine plus étendu de l'histoire de la culture<sup>5</sup>.

Ce que nous nous proposons de discuter c'est le cheminement de la tradition et de l'innovation de la peinture murale sur l'étendue du Sud-Est de l'Europe, à partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Car il est certain que ces deux aspects d'une même activité constituent la charnière autour de laquelle viennent s'étayer, s'amplifier ou s'amenuiser traits iconographiques et stylistiques de toute création artistique aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles. Et c'est en premier lieu la peinture la plus « parlante » des créations, car la plus complexe quant aux attaches culturelles qu'elle implique, qui aidera l'historien de l'art à trouver et l'historien de la culture à accepter la place et le rôle de l'art dans l'ensemble de la culture et de la civilisation des peuples du Sud-Est de l'Europe.

Nous prendrons comme point de départ les rapports du pr. Sf. Radojčić et de M. Chatzidakis au XIV<sup>e</sup> Congrès d'études byzantines de 1971. Ces rapports représentent une ouverture, une nouvelle perspective qui nous paraissent particulièrement significatives, non seulement du point de vue méthodologique pour l'analyse du XIV<sup>e</sup> siècle (qui était l'objectif direct des rapports), mais également comme point de départ pour une étude d'ensemble sur la peinture sud-est européenne des XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>6</sup>.

Avant d'entrer au vif de notre sujet, arrêtons-nous sur la notion, si commode dans sa vague généralité, de post-byzantin. La chute de Constantinople ne représente pas pour la Serbie, la Bulgarie, une partie de la Grèce, les Pays Roumains — en tout cas pas du point de vue de l'art — le terrible choc qu'elle a été pour l'Empire même. Les Slaves du Sud avaient perdu

<sup>5</sup> Dans l'art contemporain c'est l'expressivité, souvent la matière d'un symbole, qui l'emporte sur des qualités de beautés immédiatement saisissables.

<sup>6</sup> Sv. Radojčić, *Der Klassizismus und ihm entgegengesetzte Tendenzen in der Malerei des 14. Jahrhunderts bei den Orthodoxen Balkanstaaten und den Rumänen*; M. Chatzidakis, *Classicisme et tendances populaires au XIV<sup>e</sup> siècle. Les recherches sur l'évolution du style*, dans *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès International des Études Byzantines*, I, Bucarest, 1974. Ces deux synthèses sont un point de départ pour une étude de la peinture post-byzantine.

depuis un temps leur indépendance nationale ; les Pays Roumains (exception faite de l'église princière de Curtea de Argeş qui est un monument byzantin) posent les fondements de ce qui deviendra leur propre art médiéval (parfois par le truchement de l'art balkanique) dont les racines sont incontestablement byzantines. Ce qui était byzantin — l'essentiel — dans l'art figuratif de ces pays était, depuis plus d'un siècle déjà, devenu tradition nationale. L'aristocratique, tout en nuances, art de la Morava serbe, la peinture si puissamment liée au terroir, de Zemen et de Kalotino en Bulgarie (fait qui devient évident si l'on compare ces deux ensembles à celui d'Ivanovo, typiquement paléologue quant à son style), portaient déjà une forte, facilement discernable, empreinte nationale. D'autre part, en Moldavie, la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle témoigne déjà d'une remarquable floraison artistique et qui préparera l'époque classique parachevée durant le règne d'Etienne le Grand (1457—1504). En fait, ce n'est que la Grèce qui est l'héritière directe de Byzance et ce n'est que pour la Grèce que le terme de post-byzantin garde sa signification légitime. Cet art post-byzantin grec, après Théophane et surtout après la tradition due à l'œuvre de Théophane au Mont Athos, deviendra une des sources les plus riches, trois siècles durant, d'innovations, autant iconographiques que stylistiques, chez les Serbes, les Bulgares, les Albanais, les Roumains. Il y aura ainsi deux aspects de la tradition dans les pays sud-slaves et roumains : celle *byzantine* initiale (qui provient souvent de la présence d'artistes byzantins, comme c'est le cas de l'art de Michel et d'Euthychios en Macédoine et en Serbie), qui ira se fondre (à des moments différents pour chaque pays) dans la tradition *nationale* (aussi bien avant qu'après la chute de Constantinople) comme il y aura deux aspects de l'innovation : celle *post-byzantine* et celle *nationale*. La tradition byzantine, elle, continuera à agir en profondeur, sur toute l'étendue du Sud-Est européen jusqu'à l'époque moderne. Ainsi, survivance byzantine, aussi bien que innovations post-byzantines en terre grecque, vont irradier, au fur et à mesure, plutôt lentement, dans les pays sud-slaves et roumains. Si la tradition byzantine ne change pas dans son essence — elle constitue l'essentiel de la communauté artistique du Sud-Est européen — ce qui, à un moment donné, était devenu tradition nationale, s'enrichira par étapes qui cheminent parallèlement avec les modifications que subit non seulement l'histoire de la culture de chaque peuple, mais, également, l'histoire politique et même économique. Tout dépend du point de vue de la perspective dans laquelle on envisage les notions de tradition et d'innovation.

L'école serbe de la Morava, celle de Moldavie de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, héritent de l'art paléologue, tandis que vues de la perspective serbe et roumaine il s'agit d'une permanente création, due à l'adaptation qui est aussi innovatrice qu'originale, aux réalités politiques et culturelles, aux nécessités ainsi qu'au goût artistique local. La peinture extérieure des églises de Moldavie<sup>7</sup> est une innovation saisissante

<sup>7</sup> Sorin Ulea, *L'origine et la signification idéologique de la peinture extérieure moldave*, I, dans « Revue Roumaine d'Histoire », Tome II, N<sup>o</sup> 1, 1963 et *Ibid.*, *Originea și semnificația ideologică a picturii exterioare moldovenești*, II, dans « Studii și cercetări de istoria artei », tome 19, n<sup>o</sup> 1, 1972.



et unique dans l'espace que nous étudions, elle reprend toutefois, avec des accents iconographiques propres, des thèmes byzantins (athonites) traditionnels. La présence de Saint Jean le Nouveau, patron de la Moldavie médiévale, parmi les grands saints militaires de l'orthodoxie, le groupe, impressionnant par son réalisme, des Turcs, des Arméniens, des Juifs, de catholiques aussi, tous ennemis de la foi orthodoxe, que Moïse conduit vers le trône de la Hétimasie, dans le Jugement Dernier; la présence, dans la peinture valaque du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup> de quelques assez rares représentations vétéro-testamentaires, qui communiquent à travers le symbole des événements de la vie des fondateurs; tout ceci représente des traits innovateurs, par rapport à l'ensemble de la tradition byzantine et qui expriment, en même temps, une création locale, nationale. A leur tour, Kremikovci—1499 et Poganovo—1500, plus tard l'art d'un Onuphre d'Albanie, révèlent des accents (où l'Occident joue déjà un certain rôle) innovateurs lesquels témoignent d'un carrefour qui marque, il est vrai, une brèche sensible dans l'uniformité apparente de la tradition byzantine.

Du point de vue stylistique, les accents propres sont plus difficilement saisissables. Le peu qui en est resté de la peinture du monastère de Curtea de Argeş (1517—1526), œuvre d'un certain Dobromir, rappelle de très près la facture élégante et sèche post-byzantine; celle de la chapelle de Cozia, des églises de Tismana, de Snagov, de Stăneşti, de Căluu, de Bucovăţ, visiblement différente d'un ensemble à l'autre, participe au climat stylistique contemporain des Météores, du Mont Athos, de la peinture serbe après la réorganisation du Patriarcat de Peć (1557).

Le XVI<sup>e</sup> siècle bulgare, ainsi que la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle valaque, qui paraissent avoir subi l'influence de la peinture d'icônes grecques de l'époque, ce qui signifierait, au fond, une innovation, n'en demeurent pas moins marqués d'une forte empreinte traditionnelle si l'on considère leurs traits populaires, que Sv. Radojčić et M. Chatzidakis surprénaient déjà, même si encore diffus, dans toute la peinture sud-est européenne du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Et cette influence n'est ni le fait du hasard, ni un mimétisme qui témoignerait d'une involution de la puissance créatrice des artistes; c'est un choix. Citons à l'appui: « Loin d'exprimer une passivité, le processus d'influence est bel et bien un acte d'option, l'expression d'une inclination, consciente, semi-consciente ou inconsciente; dans ce dernier cas c'est à l'historien de justifier l'intégration qu'il constate dans tel ou tel mouvement. Il y a, c'est-à-dire, ici, une question de correspondance entre l'offre et la demande; l'offre ne sera pas acceptée s'il n'y a pas de demande, celle-ci recherchera ce qui peut la satisfaire dans l'espace et dans le temps »<sup>10</sup>. Ceci nous aidera à démêler le cheminement difficile à saisir, plutôt tortueux (que la chute de Constantinople n'atteint pas) des deux aspects de la tradition, celle byzantine et celle nationale, sur

<sup>8</sup> V. e.a., Carmen Laura Dumitrescu, *O reconsiderare a picturii bisericii din Stăneşti-Vilcea*, dans *Pagini de veche artă românească*, II Bucureşti, 1972; *Ibid.*, *Deux églises valaques décorées au XVI<sup>e</sup> s. Snagov et Tismana*, dans « Revue Roumaine d'Histoire de l'Art », Tome X, n<sup>o</sup> 2, 1973.

<sup>9</sup> V. note 6.

<sup>10</sup> C. Dimaras, Communication au 3<sup>e</sup> Congrès International d'Études sud-est européennes, Bucarest, 1974: *Réalisme et naturalisme en Grèce. L'offre et la demande*, dans « Synthesis », n<sup>o</sup> 2/1975, p. 260.

toute l'aire du Sud-Est européen. Si la tradition classique, le côté aristocratique de la peinture paléologue, ne survivra pas à l'Empire (sauf peut-être pour quelques œuvres de Moldavie aux XV<sup>e</sup> — XVI<sup>e</sup> siècles), le côté populaire, celui que parlait, par exemple, le langage de Zemen (si propre à la Bulgarie), monte lentement à la surface, s'étend et, en fin de compte, s'impose, non sans assigner des traits particuliers à chaque nation. Ainsi, une tradition disparaît, avec sa classe et sa demande, une autre, tout aussi ancienne, tout aussi vivante, infiniment plus répandue, monte à la surface. C'est dans l'ambiance de cette tradition populaire que vont s'implanter la plupart des innovations, qui vont enrichir la peinture sur toute la zone aux XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles.

Il est vrai aussi que la peinture des fondations de Moldavie (Humor, Moldovița, Arbure) témoigne d'un goût évident pour la beauté des figures, pour la grâce et l'élégance des gestes qui aboutissent parfois à un certain maniérisme. Il ne s'agit certainement pas seulement d'une survivance byzantine (paléologue), ce n'est pas non plus le fait direct d'une influence grecque (d'ailleurs l'œuvre du crétois Théophane est contemporaine du règne de Petru Rareș) ou sud-slave, mais bien l'issue d'une longue et riche activité artistique en Moldavie même. La société qui a donné naissance à cette peinture — remarquable synthèse entre l'héritage byzantin et le présent politique, spirituel et culturel roumain — avait atteint le degré d'élévation et aussi de sensibilité plastique et chromatique requis, qui lui permettaient d'accéder aux valeurs esthétiques durables. Il apparaît ainsi que cette peinture n'est pas seulement moyen d'élévation spirituelle, mais à la fois délectation de la beauté, accès à l'émotion artistique. Ce demi siècle de peinture religieuse en Moldavie vient clôturer ce qu'il est convenu d'appeler le classicisme de l'art roumain du moyen-âge, tout comme c'est le cas de la peinture de la Morava serbe (avec laquelle la peinture de Moldavie révèle de nombreuses attaches), l'un des accomplissements artistiques les plus purs, issu de la synthèse entre formes byzantines et tradition serbe. La peinture de Moldavie au XVI<sup>e</sup> siècle demeure en quelque sorte un « unicum » dans le Sud-Est de l'Europe, en tant que dernière expression d'un style aristocratique parachevé, dans la Byzance des Paléologues. L'autre aspect de la tradition, celui qu'on qualifie de populaire, couvre le reste de cette zone artistique : la Valachie, les Balkans. Le paysage n'en est qu'apparemment monotone ; il est certainement unitaire. Cela est dû à cette continuité toujours active, propre à toute tradition dans cette zone et qui agit et s'exprime soit par le moyen des forces locales, nationales, soit grâce à la puissance rayonnante du Mont Athos.

Même en Grèce, où l'œuvre de Théophane, ce « chef de file de l'école crétoise », ce « pionnier dans le domaine de la peinture religieuse du monde orthodoxe après la conquête ottomane »<sup>11</sup>, est peu innovatrice dans son essence (si l'on excepte quelques traits iconographiques propres au peintre ou inspirés de la peinture vénitienne<sup>12</sup>), la tradition demeure la plus forte. Le style de Théophane « se trouve en étroite connexion avec la peinture

<sup>11</sup> M. Chatzidakis, *Recherches sur le peintre Théophane le Crétois*, dans « *Dumbarton Oaks Papers* », n° 23—24, 1969—1970, p. 340.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 329—335.

des Paléologues »<sup>13</sup>. La peinture serbe, après la réorganisation du Patriarcat de Peć<sup>14</sup>, la peinture bulgare, ne s'éloignent pas d'un graphisme plutôt sec, qui ne manque pas d'habileté. Cet art, parfois « naïf », se trouve être souvent plein de vie, d'expression, de séduction même. Quant à la Valachie, dont la peinture vient d'être récemment étudiée de plus près<sup>15</sup>, la variété de ses réussites est assez notable ; on n'en trouve toutefois rien d'exceptionnel, comme c'est parfois le cas pour la Moldavie. L'intérêt de cette peinture valaque est surtout d'ordre iconographique, à l'instar de la peinture extérieure de Moldavie avec son « message » d'ordre national, ce qui lui confère une actualité liée de très près aux événements de la vie du prince fondateur et de son règne. Serait-il légitime dans ce cas de parler de deux perspectives différentes dans l'utilisation du langage symbolique traditionnel de la peinture orthodoxe ? Ce qui est certain c'est l'emploi très nuancé du langage symbolique, dont les traits fondamentaux avaient été parachevés à Byzance, à des fins qui intéressent l'actualité du pays ou d'un règne. Tout ceci est innovation. Tout ceci révèle également deux faits qui méritent d'être soulignés pour leur nouveauté même. D'une part, le maniement subtil, parfois téméraire, inattendu, du symbole religieux qui témoigne d'un entendement, parfaitement assimilé, des possibilités d'implication politique, sociale, culturelle et même individuelle qu'offraient le domaine de la pure spiritualité. En ceci, l'art devient un précieux témoin de la culture de l'époque. D'autre part, et il ne s'agit que d'une conséquence qui deviendra programme au siècle suivant, c'est la pénétration du profane dans le domaine du sacré ; ni impurification, ni désacralisation, mais un processus complexe d'actualisation du sentiment religieux. Il ne s'agit pas, comme on l'a trop souvent affirmé, du début de la prédominance de l'esprit laïque dans l'art, mais bien d'un processus infiniment plus subtil, d'intégration du profane, avec tout ce que cette réalité comportait de dramatique, de dynamique, de désespéré parfois, dans le monde immuable de la foi. La peinture religieuse sud-est européenne du XVI<sup>e</sup> siècle n'est plus uniquement la révélation de la foi œcuménique, mais le témoignage vivant de son actualité.

Ceci est parfaitement illustré par l'art des Roumains où l'initiative de la création artistique appartient en premier lieu aux princes et à la noblesse. Même les grands monastères doivent leur existence aux libéralités de l'élite laïque. Ce processus existe également en terre serbe. En Grèce il est le fait de certaines influences occidentales, qui ont pénétré dans l'iconographie orthodoxe à travers l'art vénitien<sup>16</sup>, tandis que dans les vastes territoires liés au Patriarcat de Peć ce processus est dû au haut clergé, dont la mission de tenir éveillé la conscience et la solidarité des chrétiens dans le monde musulman, l'obligeait à joindre aux thèmes traditionnels communs, d'autres, actuels, dont justement la force de nouveauté, à accent dramatique, puisse parler directement. C'est ainsi que,

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 335.

<sup>14</sup> Sr. Petković, *Wall painting on the territory of the Patriarchate of Peć (1557—1614)*, Novi Sad, 1965 (en serbo-croate, avec résumé en anglais).

<sup>15</sup> V. note 8.

<sup>16</sup> M. Chatzidakis, *Contribution à l'étude de la peinture post-byzantine*, Extrait de l'*Hellénisme contemporain*, Athènes, 1953 ; *Ibid.*, *Théophane le Crétois...* *Ibid.*,  *Icônes de Saint-Georges des Grecs et de la collection de l'Institut Hellénique de Venise*, Venise, 1962.

par exemple, dans l'église même du Patriarcat (1561), comme plus tard dans d'autres on figurera Saint Georges le Nouveau, orfèvre de Kratovo, qui fut brûlé à Sofia, en 1515, pour avoir refusé d'abjurer sa foi<sup>17</sup>. Le culte des néomartyrs s'intensifiera aux XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles.

Pour conclure, constatons que, malgré l'apparente uniformité due au maintien de la tradition picturale paléologue, iconographique aussi bien que stylistique, le XVI<sup>e</sup> siècle pose quelques-unes des prémisses d'un renouvellement qui portera ses fruits surtout au XVII<sup>e</sup>. Remarquons aussi que ces poussées d'innovation ne sont pas les mêmes chez les Grecs, les Slaves du Sud et les Roumains. En Grèce c'est la lente pénétration de l'Occident, le premier pas de cette montée qui deviendra spectaculaire sur toute la zone (évidemment avec des intensités différentes), un siècle plus tard. Chez les Serbes, les Bulgares et les Roumains, l'innovation surgira de l'intérieur ; pour les Slaves elle consiste dans le renforcement des souvenirs exemplaires fournis par la vie et le martyre des saints nationaux ; pour les Roumains, dans l'adaptation de quelques grands thèmes traditionnels à l'actualité politique, sociale, culturelle et même individuelle. Il s'agit peut-être de ce que la peinture sud-est européenne du XVI<sup>e</sup> siècle aux débuts donc du développement de l'ère post-byzantine, aura donné de plus intellectuel, de plus représentatif, de plus vivant. Et si ces différences sont imposées, en premier lieu, par des conditions objectives (relations avec Venise pour la Grèce, domination ottomane pour les Slaves, danger ottoman pour les Roumains), il n'en est pas moins vrai qu'elles reflètent des forma mentis différentes, une manière propre d'envisager, de manier, d'actualiser l'héritage d'un même contexte spirituel et culturel.

Si le XVI<sup>e</sup> siècle, sans chercher une nouvelle route, élargit l'ancienne, celle du XVII<sup>e</sup> siècle se diversifie sensiblement. Les innovations stylistiques s'accroissent ; elles rayonnent depuis la Grèce où l'œuvre d'un Damaskinos acquiert une notoriété qui gagnera assez vite le Nord de la Péninsule, jusqu'en Valachie. Il est certain que c'est maintenant l'époque de la plus intense et de la plus conséquente influence exercée par la peinture grecque, dont on retrouve, dès le début du siècle (dans la peinture de Piva—1606 et de Hopovo—1608, les deux en terre serbe) l'empreinte de nouveautés autant stylistiques qu'iconographiques. Soulignons que ce qui est visiblement innovateur à Piva et à Hopovo, e.a., (à tel point que Sr. Petković affirme que « the activity of these Greek masters, however, remained without an echo, due to their style and some of the themes which were too unfamiliar to the native artists of that time »<sup>18</sup>), plus tard en Bulgarie, à Bačkovo et à Arbanassi, comme à Hurezu en Valachie, est en premier lieu œuvre d'artistes grecs, même si ceux-ci travaillaient en équipe avec des Serbes, des Bulgares, des Roumains. La Moldavie s'éloigne sensiblement de sa propre tradition picturale (à partir du premier monument du siècle : l'église du monastère de Dragomirna—1609, qui ouvrait

<sup>17</sup> Sr. Petković, *Painting in Serbia, Macedonia and Montenegro from the middle of the XVth until the end of the XVIIth centuries*, dans *Actes du I<sup>er</sup> Congrès International des Etudes balkaniques et sud-est européennes*, II, Sofia, 1969.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 734.

par son architecture, sa sculpture décorative, sa peinture, un nouveau chapitre de l'art de Moldavie). On pourrait suggérer, du point de vue du rôle de premier ordre que l'innovation joue au XVII<sup>e</sup> siècle, un rapprochement entre la Grèce et la Moldavie. Ici, la recherche, qui appelle fatalement le nouveau, devient spectaculaire. Aussi le résultat est-il saisissant par rapport au passé. C'est ce qui se passe dans la peinture grecque d'icônes, art qui garde certains traits aristocratiques et s'éloigne sensiblement de la peinture murale. Mais, en fin de compte, l'art grec garde l'équilibre entre tradition et innovation, ce qui permet de suivre, un peu partout (en Grèce continentale surtout) le courant ininterrompu qui relie Byzance à son tardif héritage. En Moldavie (dans les églises de Iași surtout, nouvelle Capitale qui devient à cette époque un centre artistique puissamment actif) presque chaque monument du XVII<sup>e</sup> siècle propose une nouveauté<sup>19</sup> (plan, structure, parement, décoration sculptée des façades, etc.); la peinture elle, stylistiquement très différente par rapport au passé (est-ce une décadence, ou bien seulement un début à la recherche de nouvelles modalités d'expression?), cherche ailleurs l'innovation qui lui devenait de plus en plus nécessaire. Quant à la broderie liturgique, à l'orfèvrerie, à la céramique aussi, un peu partout à cette époque, elles s'inspirent — en hésitant encore entre les deux — du Proche-Orient et de l'Occident. Le même processus se passe en Grèce. Tout change en Moldavie avec l'essor, remarquable à cette époque, de la culture écrite profane. L'art figuratif traditionnel est désormais un chapitre fermé. Une fois de plus, l'art de cette province roumaine, dont les racines procèdent de la Byzance des Paléologues et qui manie les données reçues en héritage avec une troublante liberté d'invention, s'écarte et dans un sens domine par son incessante fièvre de recherche, par sa curiosité ouverte vers l'Est comme vers l'Ouest, le paysage artistique du Sud-Est de l'Europe. C'est ainsi que, avec la Grèce des îles surtout, avec la zone Ouest et Nord des terres serbes, la Moldavie commence une nouvelle étape du cheminement artistique des pays dont l'art procède de Byzance, celle notamment qui leur ouvrira — au XVIII<sup>e</sup> siècle — toutes les portes de l'Occident, c'est-à-dire celles qui — sans les hésitations évidentes dans d'autres régions des Balkans — les conduiront directement vers l'art moderne. C'est donc au XVII<sup>e</sup> siècle que s'installe, pour la première fois nettement, une puissante brèche dans la traditionnelle unité artistique due au commun héritage byzantin. Vers la fin de cette étape de renouvellement, et au fur et à mesure, le XVIII<sup>e</sup> siècle verra la fin de l'expression traditionnelle majeure dans les arts figuratifs; baroque, néo-classique et même rococo (russe, polonais, italien, viennois) aideront la Moldavie à s'attacher de plus en plus profondément au monde de l'art occidental qui obtiendra droit de cité sous les princes Phanariotes. C'est également le siècle de l'occidentalisation progressive de la peinture murale grecque. Le desideratum d'un Denis de Phourna, de prendre en tant que modèle Pansélinos, demeure purement

<sup>19</sup> *Istoria artelor plastice în România*, II vol. București, 1968—1970; Gr. Ionescu, *Istoria arhitecturii în România*, II vol., București, 1963—1965; *Monumente istorice bisericești din Mitropolia Moldovei și Sucevei*, Iași, 1974.

théorique. À son tour, le bulgare Christophe Jefarović<sup>20</sup> modernise, dans sa *Stemmatographie*, comme dans ses broderies liturgiques, thèmes et types se rattachant à l'histoire serbe et bulgare. Ainsi, la tradition artistique byzantine, qui était devenue, au cours des siècles, une permanence nationale, se couvrira progressivement de l'ombre d'un irréversible anachronisme.

Mais, sur la carte artistique du Sud-Est européen, ces tâches de pleine lumière, dans la grisaille de l'ensemble, ne réussiront jamais à conquérir intégralement cet espace. Même des monuments comme Piva, Hopovo, Bodjani en Serbie, ceux de Bačkovovo et d'Arbanassi en Bulgarie, comme Hurezu et Văcărești en Valachie, où les innovations sautent aux yeux, mêlent à l'esprit nouveau fortement décoratif, aux traits iconographiques suggérant les récits d'une littérature à caractère profane, la facture populaire traditionnelle. Il est vrai que, par exemple, la rangée des philosophes du réfectoire de Bačkovovo—1643, est d'une beauté sensiblement profane (tout comme les belles figures, l'élégance des gestes, un certain maniérisme, dans la peinture du XVI<sup>e</sup> siècle en Moldavie), soulignent ce que le pr. A. Boškov qualifie de « feierliche Athmosphäre des Ganzen »<sup>21</sup>. Il est vrai aussi que les nombreux portraits de la famille des Cantacuzènes, peints par Pirvul Mutul dans les fondations de la famille à Filipești—1692 et à Măgureni—1694, sont un témoignage, souvent artistiquement réussi, de la pénétration dans la peinture religieuse d'un esprit tout nouveau. L'innovation revêt ici un double aspect : celui de l'intention, celui de la mise en œuvre. L'intention : l'intérêt pour le portrait individuel et de famille (ce n'est plus le traditionnel portrait de fondateur) doit être mis en relation avec tout ce que les représentants, dont quelques-uns sont remarquables, de cette grande famille, doivent à la culture occidentale, tandis que la mise en œuvre (style, iconographie), malgré les nouveautés, penche plutôt du côté de la tradition.

Avec Hurezu—1691—1692, célèbre fondation du prince Constantin Brâncoveanu et puis avec Văcărești—1716—1722, fondation de Constantin Mavrocordat, premier prince régnant phanariote en Valachie, prendra fin ce que le pr. Sv. Radojčić appelle « Adelskunst », « dynastisch höfische Kunst »<sup>22</sup>, héritée de Byzance. Dans les Pays Roumains justement les princes phanariotes seront les précurseurs, parfois aussi les fondateurs, d'une certaine « Adelskunst » totalement tournée vers l'Occident et qui facilite grandement l'entrée des arts figuratifs roumains dans son étape moderne. Hurezu et Văcărești, parmi d'autres, sont les fondations les plus représentatives de ce moment de passage entre ancien et moderne, évidemment au niveau de l'art princier.

La séparation nette entre ancien et moderne aura lieu au XVIII<sup>e</sup> siècle ; elle est très visible en Valachie. Il y a, d'une part, l'essor de l'architecture profane, à caractère officiel, dans les villes (le processus du dévelop-

<sup>20</sup> *Hristofor Žefarović, zoographe et graphique serbe de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Novi Sad, 1961 (en serbo-croate, avec résumé en français) ; *Stemmatographija*, Novi Sad, 1961

<sup>21</sup> At. Boškov, *Die bulgarische Malerei*, Recklinghausen, 1969, p. 267.

<sup>22</sup> Sv. Radojčić, *op. cit.*, p. 197.

pement de cette architecture commence déjà au temps du règne de Constantin Brâncoveanu, qui se fait bâtir de nombreuses « résidences » où la structure traditionnelle se mêle à un baroque occidental, assez modeste d'ailleurs et où percent par ailleurs, discrètement, des traits décoratifs musulmans) avec tout ce qui s'ensuit en tant que confort et luxe dans l'ameublement. Il y a d'autre part, les fondations pieuses des métropolitains, des évêques, de la noblesse de second rang. Ici la tradition n'a rien perdu de son ancien prestige ; au contraire, si elle s'exprime par des monuments plus modestes, elle le fait dans le langage courant, du pays, du peuple, là où le néologisme pénètre à peine et presque toujours par hasard. Car ce qui vient de Grèce, du Mont Athos surtout, à cette époque, même si parfois imprégné de nouveauté, représente, comme depuis des siècles d'ailleurs, la source la plus autorisée de l'expression artistique traditionnelle. Il est vrai que, éléments baroques, traits néo-classiques, détails iconographiques provenant de l'Occident catholique apparaissent çà et là, difficilement discernables dans le contexte touffu de la peinture traditionnelle, mais il s'agit de traits peu nombreux et accidentels.

La peinture dominante du XVIII<sup>e</sup> siècle sera celle à caractère populaire. Elle se développe dans tout le Sud-Est de l'Europe, dans les villages et dans les petites villes qui sont souvent (en Macédoine, en Bulgarie) des centres de commerce ; en Valachie, des résidences archiépiscopales, des centres où fonctionnent des typographies. C'est avec cette sorte d'explosion du populaire que se maintient, en dépit des spectaculaires innovations dans l'art des grandes villes, avec une remarquable vigueur, un héritage artistique trois fois centenaire. Ce style populaire, qui deviendra de plus en plus paysan, sera le dernier aspect unitaire de l'art sacré traditionnel. Quant à l'innovation, elle prend à cette époque un double aspect : celui local, lié à la culture écrite (avec tout ce que celle-ci doit — et ce n'est pas insignifiant — à la culture néo-grecque) et celui dû aux influences occidentales de Grèce, de Venise et même de Vienne. Le dernier monument qui concentre, à la manière d'une anthologie, tradition byzantine, balkanique et proprement bulgare, acquis artistiques culturels populaires et savants (détails d'ordre historique e.a.), influence grecque et occidentale, sera au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la grande église du monastère de Rila. Et ce n'est pas par hasard que ce vénérable et célèbre monument, vieux presque d'un millénaire, sera reconstruit et décoré à la manière ancienne mais qui aura assimilé tout le savoir ancien et nouveau du peuple bulgare. La peinture de Rila est un souvenir et une synthèse, la dernière avant la peinture moderne bulgare, à laquelle elle n'appartient pas, comme elle n'appartient plus, que par l'intention et une partie du programme, au moyen-âge.

Peut-on considérer cet art de perpétuelles alternances entre tradition et innovation, entre statique et dynamique, comme une Renaissance ? Le moyen-âge n'était pas mort, ni même assoupi ; il continue à s'enrichir ; dans la foule du petit peuple, dans le monde monastique, il ne sera jamais renié, ni méprisé. Il demeure le tronc vigoureux sur lequel se greffe tout renouveau. Le terme de Renaissance, trop fréquemment employé (on parle d'une Renaissance brankovane, d'une Renaissance artistique bulgare) et auquel on attribue une sorte de gloire, de vertu éminente, a-t-il une réalité artistique avant l'éclosion de l'art moderne ?

Que sont-elle les « écoles nationales » de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XIX<sup>e</sup> d'autre que la continuation, au niveau populaire et paysan — plus intense peut-être, engageant un plus grand nombre de fondateurs (groupes d'artisans, membres d'une communauté villageoise) et d'artistes — d'un art qui remonte, dans son essence même, au XIV<sup>e</sup> siècle ? Le goût de certaines nouveautés, comme les quelques changements stylistiques, aussi bien qu'un certain déclin de ce que M. Chatzidakis appelle les « vérités dogmatiques » ne font pas une Renaissance. Il nous paraît également que ni le début d'une enquête directe sur l'homme et le monde, ni le passage d'un climat intellectuel à un autre, ni l'affirmation du sentiment historique, ni le recul de l'orthodoxie conservatrice en faveur d'une nouvelle sentimentalité religieuse, ni le goût pour une certaine plasticité des figures, des formes, ni les nombreuses références (aussi fréquentes qu'elles soient, dans le fonds des scènes où des lieux réels viennent prendre la place des lieux imaginaires), ne sont pas encore assez puissants, pour vaincre sans retour le prestige de l'art traditionnel. Il y a continuité et innovation, il n'y a pas Renaissance. Il est vrai que, plus tôt ou plus tard, selon les régions, l'austérité de la révélation cédera la place à l'enthousiasme de la connaissance et des ressources humaines, à la curiosité scientifique, à l'intérêt pour la littérature profane. Mais tout ceci, aussi bien le culte de la beauté en soi, demeure accidentel dans le monde de la peinture religieuse du Sud-Est de l'Europe. Le brillant de la couleur, le jeu décoratif des lignes, les quelques emprunts à la peinture occidentale ne font pas encore une Renaissance. Ce n'est qu'au moment où l'art ne sera plus considéré « sub specie aeternitatis » qu'on pourra légitimement parler non pas d'une Renaissance dans l'acception occidentale du terme, mais d'une *renovatio*, la seule au cours d'une demi-millénaire dans le Sud-Est de l'Europe. Et cette *renovatio* sera l'acquis du XIX<sup>e</sup> siècle, exprimé par l'art moderne.

Tant que durera ce que N. Iorga avait qualifié de « immuable pérennité byzantine », malgré toutes les innovations, l'art Sud-Est européen demeurera rattaché à sa tradition — qui n'est ni « étroite », ni surtout « figée », comme elle l'a été trop brièvement qualifiée<sup>23</sup> — et c'est cet attachement qui fait de l'art sacré orthodoxe un phénomène de survivance profondément émouvant dans sa vitalité et unique dans l'art européen.

<sup>23</sup> A. Grabar, *op. cit.* p. 8.



## EMPRUNTS GRECS DANS LA TERMINOLOGIE MYTHOLOGIQUE DES LANGUES BALKANIQUES

ANCA IRINA IONESCU

La terminologie mythologique — vocabulaire lié aux croyances et superstitions locales — est un domaine d'investigation scientifique hasardé, en même temps que généreux. Hasardé, puisque le caractère spécifique lui-même de cette sphère onomasiologique, l'action permanente de la loi du tabou dans l'évolution sémantique des mots soulèvent souvent des difficultés dans la voie du chercheur; généreux, parce que plus d'une fois l'élucidation de certains problèmes concernant l'origine des termes discutés est capable d'offrir des solutions ou des suggestions pour la résolution de certaines questions touchant l'histoire lointaine des peuples, les rapports qu'ils ont entretenus, etc. D'autre part, l'étude de la terminologie mythologique peut jeter une lumière complètement nouvelle sur les questions mythologiques proprement dites.

C'est un fait unanimement reconnu que la limite inférieure des contacts linguistiques grecs-sud-slaves ne saurait être poussée au-delà du VI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, puisque avant cette date les contacts de la population slave avec la langue et la culture grecques ont eu un caractère sporadique et aléatoire, ce qui exclut la possibilité d'emprunts du domaine lexical<sup>2</sup>.

A partir du VI<sup>e</sup> siècle, la pénétration des Slaves dans la Péninsule Balkanique devient toujours plus puissante; ils parviennent en peu de temps à assimiler les populations habitant au sud du Danube. En même temps, les Slaves ont dû subir un processus complexe d'influence linguistique

<sup>1</sup> Voir, dans ce sens, N. van Wijk, *Geschichte der altkirchenslavischen Sprache*, Berlin — Leipzig 1931, p. 11 et suiv. (et la traduction russe: *Istorija staroslavjanskogo jazyka*, Moscou, 1957, p. 110 et suiv.); idem, *Les langues slaves: de l'unité à la pluralité*, Hague, 1956, p. 100 et suiv. (première édition, Paris 1937); A. Meillet, *Le slave commun*, Paris 1956, pp. 514—516 (Ière édition 1934); M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, Berlin 1941 (surtout le chapitre II: *Historische Angaben über das Eindringen vom Slaven in Griechenland*, pp. 11—19); T. Lehr — Spławiński, *Początki słowian*, Cracovie 1946, surtout le chapitre *Słowianie południowi*, pp. 57—71; K. Mircev, *Istorijska gramatika na bŭlgarskija ezik*, Sofia 1958, p. 60 et suiv., etc. Cf. aussi, *Istorija na Bŭlgarija*, vtoro preraboteno izdanie v tri toma, I, Sofia 1961, p. 47; S. Vožić et coll. *Istorija Jugoslavije*, Belgrad, 1972 (surtout le chapitre II. *Sloveni na Balkanskom poluostrou*, p. 16 et suiv.); St. Antoljak, *Dolazak slovena na Balkan*, dans le volume *Iz prošlosti makedonskog naroda*, Skopje 1969, p. 11 et suiv., etc.

<sup>2</sup> M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, p. 11 et suiv.; E. Petrovici, *Les Slaves en Grèce et en Dacie*, « Balcenia », VII, 1944, pp. 466—473; H. Mihăescu, *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul XV*, Bucarest 1966, p. 8; I. Pătruț, *Primele relații slavo-românogrecești și durata limbii slave comune*, « Romanoslavica », XVII, 1970, p. 21—30; idem, *Studii de limba română și slavistică*, Cluj-Napoca, 1974, pp. 101—124, etc.

tique et culturelle grecque. Ce problème fait l'objet d'amples débats soutenus par un grand nombre de spécialistes des pays slaves et non-slaves<sup>3</sup>, parmi lesquels comptent aussi les chercheurs roumains<sup>4</sup>.

L'étude de la terminologie mythologique des langues balkaniques nous a relevé que plusieurs êtres surnaturels ont des dénominations d'origine grecque. Parmi celles-ci, nous noterons comme très répandues les différentes appellations du diable — incarnation des forces maléfiques : gr. διάβολος a été emprunté au v.sl. *dijavolb'* 'diable, démon' (Hwb. 19; *Lexicon*, I, 483—484); scr. *dāvo* 'diable' (attesté à partir du XVI<sup>e</sup> siècle); *dijavol*, *dijavo* 'diable' (attesté jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle; Rječnik, III, 10); b. *djaval* 'idem' (Mlad. 158; BTR: 169)<sup>5</sup> et *gjaval* 'idem' (Gerov, I, 396)<sup>6</sup>.

En tant que personnage mythologique, le diable a pénétré dans la littérature populaire surtout par l'intermédiaire des récits de la Bible, de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, qui se sont mêlés et ajoutés aux anciens croyances payennes en faisant ressortir un personnage humoristique à caractère général européen, créature effrayante en même temps que bornée<sup>7</sup>. Ainsi, les récits bibliques de la révolte des anges se sont imbriqués dans différentes légendes apocryphes sur la création du monde par les forces du bien (Dieu) et du mal (diable)<sup>8</sup>. Parmi les éléments payens qui se sont conservés dans la mythologie du diable il vaut d'abord mentionner sa « spécialisation » et, surtout celles des dénominations qu'il porte en fonction des différents ennuis qu'il pourrait causer, de l'endroit où l'on croit qu'il se cacherait ou de son aspect physique<sup>9</sup>.

Le terme, autant que le personnage sont connus aussi en roumain : *diavol* 'diable, satan, être infernal symbolisant le principe du mal' et

<sup>3</sup> M. Vasmer, *Grečeskie zaimstvovanija v staroslavjanskom jazyke*, « Izvestija otdelenija russkogo jazyka i slovesnosti Akademii Nauk », XII, 1907, pp. 197—289; idem, *Die griechischen Lehnwörter im Serbo-kroatischen*, « Abhandlungen der preussischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. kl. », 1944, 3; V. Beševliev, *Vljanieto na grăckija ezik vărnu bălgarskija*, « Prosveta », III, 1937—1938, pp. 178—181; I. Popović, *Novogreke i srednjegreke pozajmice s savremenom srpskohrvatskom jeziku. I*, dans le vol. « Zbornik radova. Vizantološki Institut », II, 1953, pp. 169—237; idem, *Grčko-srpske lingvističke studije. II*, ibidem, III, 1954, pp. 111—115; 117—157, etc.; A. Milev, *Grăckite sâštestitelni imena v bălgarskija ezik*, « Bălgarski ezik », V, 1955, pp. 127—147; M. Filipova-Bajrova, *Grăcki zaemki v sâvremennija bălgarski ezik*, Sofia 1969.

<sup>4</sup> La présentation critique détaillée des travaux dans ce domaine a été entreprise par H. Mihăescu, *op. cit.*, pp. 7—20.

<sup>5</sup> Voir aussi N. D. Marinov, *Narodna vjara i religiozni narodni običaji*, SbNUK, XXVIII, 1914, p. 168.

<sup>6</sup> Le mot a été emprunté également dans toutes les autres langues slaves : r. *d'javol*, uer. *djavil'*, *djabel'* (< pol. *diabel*), br. *d'jabal* (Dal I, 438; Vasmer, I, 386; Hrnc. I, 461, etc.) et pol. *diabel*, tchèque *ďábel*, etc. Les formes avec le phonétisme *b* ont été empruntées au lat. *diabolus* (< gr. διάβολος) à une époque très ancienne (Maček 79; Vasmer, I, 386, etc.).

<sup>7</sup> Voir, par exemple, J. G. Frazer, *Le folklore dans l'Ancien Testament*, Paris, 1924, p. 1 et suiv. (*Le récit de la genèse*); G. Călinescu, *Estetica basmului*, Bucarest 1965, p. 69 et suiv.

<sup>8</sup> Cf. aussi M. Eliade, *Preistoria unui motiv folcloric românesc*, « Buletinul Bibliotecii române din Freiburg », III, 1955—1956, pp. 41—54; (reproduit également dans le vol. M. Eliade, *De Zalmovis à Genges-khan. Etude comparative sur les religions et le folklore de la Dacie et de l'Europe Orientale*, Paris 1970, pp. 100—131).

<sup>9</sup> Pour sa représentation mythologique chez les Slaves on peut consulter surtout S. A. Tokarev, *Religioznye verovanija vostočnoslavjanskix narodov XIX — načala XX vv*, Moscou—Leningrad, 1957, p. 108; K. Moszyński, *Kultura ludowa słowian*, II. *Kultura duchowa*, 1, Varsovie 1968, p. 601 et suiv.

représente un emprunt livresque au vieux slave *dijavolb*. À la différence des autres termes ayant rapport à la vie religieuse il est devenu par la suite populaire<sup>10</sup>. Personnification du principe du mal et des forces infernales, le terme a passé en roumain aussi, de la mythologie chrétienne dans celle populaire, où le sens en est légèrement modifié dans la même direction que dans les langues slaves : le diable est ainsi devenu un démon maléfique quelconque, rapproché des revenants, fantômes, etc., à côté desquels il figure souvent dans les incantations roumaines<sup>11</sup>. Le terme est connu aussi dans les dialectes roumains sud-danubiens, par ex. ar. *yeavul*, pl. *yeavuli* 'diable, satan', qui représente un emprunt fait directement au grec.

Une autre appellation du diable qui se rencontre fréquemment dans la mythologie populaire est empruntée au grec *Σατανᾶς* 'ennemi, adversaire, satan' (Bailly, 1735); b. *satana* et *sotona* 'idem' (Gerov, IV, 221; Mlad. 569); scr. *satan* 'idem', etc.<sup>12</sup> Ce sont les formes plus anciennes qui renferment le fonétisme *o*, tandis que les formes avec *a* sont expliquées par l'influence secondaire de la langue grecque (Vasmer, III, 583)<sup>13</sup>.

Il est intéressant à remarquer que dans plusieurs langues slaves ce terme a généré un dérivé verbal (à côté de divers autres dérivés nominaux, mois surprenants), par ex. b. *osatanjavam* 'se fâcher, se quereller, s'emporter'.

Par l'intermédiaire du slavon *satana*, le mot a pénétré aussi en roumain : *satana* et *sotona* (Tiktin, III, 1370; DLRM 736, etc.), où il a acquis un sens figuratif injurieux et il est aussi devenu un personnage des contes populaires : «Piei dinaintea mea, Satano, că te trimet la mumă-ta, iadul, care te-a vărsat pe fața pământului».

Au gr. βεελεθεβούλ a été emprunté v. sl. *velzěvul* (Hwb. 149; Lexicon, I, 176), ensuite b. *velzevul* (Mlad. 61, etc.). Il est intéressant à remarquer le fait que dans les manuscrits vieux slaves de l'Évangile ce mot revêt des formes différentes : ac. *velzěvola* (*Codex Marianus*); loc. *velzěvolě* (ibidem), *velzěvulě* (ibidem), *velzěvulě* (*Codex Zographensis*), ce qui a amené A. Vaillant à émettre l'hypothèse qu'il s'agirait d'une forme de l'étymologie populaire, où la première partie du mot *velb* a été comprise comme 'grand', tandis que la seconde représenterait le nom du diable — non pas dans la forme emprunté au grec, mais dans celle prise au roum. *dzabol*, emprunt populaire qui n'existe pas en d'autres langues slaves<sup>14</sup>.

<sup>10</sup> Voir aussi G. Mihăilă, *Împrumuturi vechi sud-slave în limba română*, Bucarest 1960, p. 145; idem, *Kněžnoslavjanskoe vlijanie na rumynskij jazyk (Leksika)*, «Romanoslavica», IX, 1963, p. 35, et récemment *Studii de lexicologie și istorie a lingvisticii românești*, Bucarest 1973, p. 127; cf. aussi, H. Mihăescu, *op. cit.*, p. 100, etc.

<sup>11</sup> Voir, par exemple, B. P. Hasdeu, *Cuvente din bătrâni*, II, București, 1881, p. 171 et suiv.; A. Gorovei, *Descintelezele românilor*, Bucarest 1931 p. 41; M. Eliade, *op. cit.*, p. 80 et suiv.; P. Bălă, O. Chețan, *Mitul creștin*, Bucarest, 1972, p. 68, etc.

<sup>12</sup> Le mot est connu dans toutes les autres langues slaves aussi : v. sl. *sotona* (Hwb. 122); r. *satana*, v.r. *sotona* (Vasmer, II, 583); pol. *szatan*, ceh. *satanaš*, *sotona*, *satana*, etc. (Machek, 538).

<sup>13</sup> Cf. aussi A. Meillet, *Le slave commun*, p. 52.

<sup>14</sup> A. Vaillant, *Vieux bulgare et roman de Bulgarie*, «Bulletin linguistique», XIV, 1946, p. 8; cf. aussi A. Rosetti, *Istoria limbii române*, Bucarest, 1968, p. 120; lat. vulg. *zabolicam* < *diabolicam*, où *di* < *dz* < *z*.

Au grec μαμωνᾶς 'mamon, personnification de la richesse' (Bailly, 1223) ont été empruntés b. *mamon*, *mamona*, scr. *mamon*, *mamona* etc. ayant tous le même sens que dans le grec (Rječnik, VI, 439)<sup>15</sup>. Il paraît que ce mot ait été emprunté un peu plus tard que ses synonymes discutés ci-dessus puisque, par exemple, en serbocroate ses premières attestations remontent à peine au XVI<sup>e</sup> siècle (Rječnik, VI, 391).

Une évolution très intéressante a été subi par ce mot en terre roumaine, où il a pénétré par l'intermédiaire du slavon : *mamona* 'dénomination biblique du diable, personnifiant la richesse et l'avarice ; diable ; chef des diables ; (par ext.) chef des revenants' etc. (DLR, VI, 1, p. 74). À l'origine, le mot est un emprunt fait à la terminologie chrétienne : « Nu poate dumnezeu lucra și lui *mamona* » (Coresi, *Tetraevanghel*, Brașov, 1560—1561)<sup>16</sup>. Les substantifs masculins terminés en *-a* étant moins fréquents dans le système flexionnel du roumain, *mamona* est devenu *mamon*, un personnage fréquemment rencontré dans les incantations populaires roumaines sous diverses formes, et à plusieurs variantes, tels : *mamon*, *mamonoii*, *mamulan*, *marmoroi*, etc., par exemple « ... de diavoli, (de diavoloaice), de *mamulani* și de *mamuloaice* »<sup>17</sup>.

Le nom grec de l'empereur légendaire de la Judée, Hérode Antipas Ηροδης a passé dans plusieurs langues slaves<sup>18</sup>, parmi lesquelles les langues slaves balkaniques, par exemple v. sl. *irodъ*. Si dans les langues slaves balkaniques actuelles le mot est attesté plus rarement, en échange, il est bien connu en roumain, où il a acquis des sens nouveaux, tel celui de 'chanteur, personnage costumé du mystère de la naissance de Jésus-Christ' (DA, II, 1, 843), ce qui est explicable du fait qu'à la consolidation du mot a contribué dans une grande mesure le théâtre populaire religieux aussi<sup>19</sup>. L'*irod* roumain est en même temps l'un des masques populaires les plus beaux, composé de « masques pour visage à barbe, moustaches postiches, gros nez, long cheveux et mitres pontificales ou des masques pour tête »<sup>20</sup>. Dans les croyances populaires des Roumains, l'*irod* — à côté de sa partenaire au sexe féminin, l'*irodița*, *irodianca*, *irodia* qui sont autant de dérivés en terre roumaine du r. *irod* < slavon *irodъ* — est un personnage maléfique, un esprit malin, tel qu'il apparaît aussi dans les incantations : « S-a sinecat (s-a minecat,) nouă *irodițe* (pe văi pe costișe). *Irodița* cea mai mare /c-un pahar de-argint în poale »/ etc.<sup>21</sup>.

<sup>15</sup> Le mot est connu dans les autres langues slaves également : r. *mamona* 'richesse', pol. *mamona*, tch. *mamon* 'idem' (Vasmer, II, 93 ; Machek, 350, etc.).

<sup>16</sup> Edition soignée par Florica Dimitrescu, Bucarest 1963 ; p. 46 ; voir aussi G. Mihăilă, *Knižnoslavjanskoe*... , p. 33.

<sup>17</sup> Gr. Tocilescu, *Materialuri folcloristice*, Bucarest 1900, II, p. 1563. Voir également, O. Densușianu, *Limba descîntecelor*, Opere, I, Bucarest 1968, p. 327.

<sup>18</sup> Par exemple, r. dial. *irod* 'Gottloser, payen' ; br. *irod* 'diable' ; ucr. *irod*, *irid* 'colindă, irod ; malfaiteur ; diable' (Vasmer, I, 487 ; Hrinc. II, 144).

<sup>19</sup> *Istoria literaturii române*, Bucarest 1970, p. 68 et suiv.

<sup>20</sup> R. Vulcănescu, *Măștile populare*, Bucarest 1970, p. 269.

<sup>21</sup> A. Gorovei, *Descîntecile românilor*, Bucarest, 1931, p. 331 ; cf. aussi T. Papahagi, *Graiul și folclorul Maramureșului*, Bucarest 1925, p. 132 ; L. Șăineanu, *Studii folclorice*, Bucarest 1896, pp. 84 et 87 ; O. Densușianu, *op. cit.*, p. 301.

Nous avons trouvé quelque chose de pareil dans le cas du gr. εἰδολον 'simulacre, fantôme; fantôme des morts, image d'un dieu' (Bailly, 585), qui a pénétré dans les langues slaves surtout avec ce dernier sens : v. sl. *idol* 'Götzenbild; image d'une divinité payenne' (Hwb. 35; Lexicon, I, 708), ensuite b. *idol* 'idem' (Gerov, II, 174), macéd. *idól* 'idem' (RMJ, I, 273), scr. *idó*, *idola* 'image devant laquelle se prosternaient les payens' (Rječnik, II, 761)<sup>22</sup>. Ayant pénétré par l'intermédiaire du slavon dans la langue roumaine aussi<sup>23</sup>, le mot a acquis, à côté du sens de 'divinité payenne, image représentant une telle divinité' (DA, II, 1, 449), un sens nouveau, celui de 'esprit impur; diable, ennemi', par ex. : « Făt-frumos, Făt-frumos, vino de mă scapă de idolul acesta de vrăjmaș și-ți voi da un telegar fără splină »; ou bien, dans les sortilèges où *idol* (*idoloaică*, respectivement) est un 'démon maléfique', synonymes de diable : « I-am văzut ... (99 de diavoli cu diavoloaicele lor), 99 de *idoli* cu *idoloaicele* lor »<sup>24</sup>.

Au même groupe s'insèrent d'autres vocables d'origine grecque désignant le diable, tels b. *tartar*, *tartor* (<gr. τάρταρος), b. *antihrist* (<gr. ἀντιχρίστος), d'où aussi r. *antihrist*, etc.

À côté des dénominations du diable, nous relevons les noms de deux animaux fantastiques — toujours d'origine grecque, qui se rencontrent dans les croyances populaires des Slaves, y compris ceux des Balkans, à savoir : (le basilic) *vasiliscul* et *inorogul* (le rhinocéros).

Gr. βασιλίσκος (diminutif de βασιλεύς) 'roitelet; roi peu important' (Bailly, 352) a pénétré en v. sl. *vasiliskъ* avec le sens de 'animal fabuleux' et avec la variante *vasiliskъ* (*Psalterium Bononiense*, *Sinaiticum*, Hwb. 149; Lexicon, I, 169), ensuite en serbocroate *basilisk*, *basilisko* (attesté à partir du XVI<sup>e</sup> siècle et représentant, en fait, un emprunt au lat. *basiliscus* <gr. βασιλίσκος). Le mot a ensuite pénétré en roumain : *vasilisc* 'serpent fabuleux qui a le pouvoir de tuer par son seul regard' (Șăineanu 690, etc.)<sup>25</sup>.

Dans les croyances populaires cet animal est décrit comme un reptile, pareil au dragon dont il est dit qu'il a le pouvoir de tuer par son seul regard. À l'origine βασιλίσκος c'était le nom d'un petit reptile asiatique ayant au front une tache blanche qui ressemble à une couronne. Grâce à cette petite couronne, l'animal a été dénommé « roi », ensuite « roitelet » — gr. βασιλίσκος.

La légende du *vasilisc* (basilic) a été répandue en Europe par l'intermédiaire des livres populaires, en particulier de Alexandria où l'on raconte qu'à son retour de l'Inde, l'empereur Alexandre le Grand a dû combattre un monstre qu'il a abattu en plaçant devant lui un miroir et en le fai-

<sup>22</sup> Par extension, en quelques langues slaves, le mot a acquis aussi le sens de 'diable' : ucr. *idol*, *idoljaka* 'diable' (Hrinc., II, 192).

<sup>23</sup> Cf. A. Rosetti, *op. cit.*, p. 210, 314; G. Mihăilă, *Knjižnoslavjanskoe...*, p. 338 et *Studii...*, p. 128. Voir aussi H. Mihăescu, *op. cit.*, pp. 100 et 186.

<sup>24</sup> N. Păsculescu, *Literatura populară românească*, Bucarest 1910, p. 138; cf. aussi, Gr. Tocilescu, *Materialuri folcloristice*, p. 591 et suiv.; D. Ionescu, Al. Daniil, *Culegere de descintece din județul Romanaji*, Văleni-de-Munte, 1907, I, p. 190; O. Densusianu, *op. cit.*, p. 322.

<sup>25</sup> A. Rosetti, *op. cit.*, p. 318; cf. aussi, P. Olteanu, *Contribuții la studiul slavonismelor lexicale în textele rotacizante*, « Studii și cercetări lingvistice », XI, 1960, p. 609.

sant ainsi succomber par l'effet de son propre regard. La superstition qui se rapporte au basilic, répandue chez plusieurs peuples d'Europe est une variante de la croyance en la puissance magique du regard.

Le nom du second animal fabuleux, le rhinocéros, est un calque du gr. *μονόκερος* 'à une seule corne; qui n'a qu'une corne; la licorne' (Bailly, 1296). Le mot est connu dans toutes les langues slaves: v. sl. *inorogъ* 'rhinocéros; animal fabuleux à une corne unique au milieu du front' (Hwb. 36; Lexicon, I, 773); b. *inorog* 'idem' (Mlad. 223); scr. *inorog* 'idem' (Rječnik, III, 845), etc.

En tant que représentation mythologique, le rhinocéros n'est pas un personnage bien distincte. La plus ancienne mention en est faite par Ctésias, au IV<sup>e</sup> siècle avant n.è., ensuite par Aristote et Pline, qui le décrivent comme un animal réel, à tête de cheval, aux jambes d'éléphant, à queue de sanglier et ayant une corne unique au milieu du front, longue de deux coudes<sup>26</sup>.

Le mot roumain *inorog* 'animal fabuleux, ayant une corne unique au milieu du front, à la tête de cerf, etc.' (DA, II, 1, 729) a été emprunté au slavon. *inorogъ*, surtout par l'intermédiaire des livres populaires qui, comme on le sait, ont été traduits du slavon. Il figure dans le roman *Varlaam et Josaphate*, ensuite dans le *Physiologue* — où le *inorog* est, en fait, une sorte de rhinocéros —, dans l'ouvrage *Întrebări și răspunsuri* (*Questions et réponses*), où le *inorog* est considéré comme l'un des animaux qui aura refusé de s'embarquer dans l'arche de Noé, car « leur vie est dans l'eau »<sup>27</sup>. D'après certaines croyances populaires, la corne de l'*inorog* aura eu des pouvoirs miraculeux, pouvant neutraliser les poisons et étant employée de ce fait à la fabrication des objets de culte, petites croix, ornements et, surtout, des coupes et des gobelets<sup>28</sup>.

À côté de ces éléments du vocabulaire des langues slaves, qui appartiennent au domaine culturel et sont ensuite devenus populaires, s'étendant à l'aire slave toute entière, le grec a encore fourni aux langues balkaniques d'autres éléments, ayant pénétré par voie orale, qui ne se rencontrent pas dans les autres langues slaves. En échange ils ont ensuite pénétré en roumain, ainsi que nous allons montrer.

Ainsi, gr. *χάλαξα* 'grêle' (Bailly, 2115) a pénétré dans le bulgare: *xala*, avec plusieurs sens: 'vent puissant, tempête; sorte d'être mythologique semblable au dragon fabuleux' (BTR 964). Le nouveau sens acquis en bulgare 'être mythologique' s'explique par la superstition suivant laquelle les nuages, surtout ceux qui produisent la grêle, seraient dirigés par des dragons fabuleux et autres êtres surnaturels qui dominent, chacun, un certain territoire et dont le combat qu'ils se livrent est la cause des tempêtes. Ainsi donc, en bulgare, *xala* est un démon éolien maléfique, localisé tout particulièrement dans les nuages de grêle. Les descriptions de l'apparence supposée du démon diffèrent d'une région à une autre

<sup>26</sup> Maria Golescu, *Cum arată inorogul și ce știu românii despre el*, dans « Cercetări folclorice », I, 1947, p. 67.

<sup>27</sup> Voir, dans ce sens, Al. Cioranescu, *Întrebări și răspunsuri*, dans « Cercetări literare », I, 1934, p. 62; M. Mociornița, *Traduceri românești din Fiziolog*, ibidem, p. 91; cf. aussi, M. Gaster, *Studies and Texts in Folk-lore Magic*, II, Londres, 1925, pp. 1149—1150.

<sup>28</sup> Maria Golescu, *op. cit.*, p. 67 et suiv.

et d'un informateur à un autre ; tantôt il est décrit comme un reptile géant à la tête de chien et aux ailes énormes, tantôt il est identifié à *samovila* et on lui attribue une apparence anthropomorphe <sup>29</sup>.

Le vocable, ainsi que la superstition de l'être fantastique qu'il représente se retrouvent aussi chez les Macédoniens ; *xala* (RMJ, I, 9) et les Serbes : *ala*, *hala* et il survient dans plusieurs balades populaires <sup>30</sup>.

Du serbocroate, le vocable a pénétré aussi en roumain <sup>31</sup>, en partie avec le même sens de démon éolien : *hală* (*ală*) 'monstre aux diverses attributions, parmi lesquelles les plus générales sont la production de la tempête, de la grêle et l'appesantissement du sommeil des hommes' (DA, I, 1, 89). Les traits particuliers du démon éolien avaient été déjà enregistré par B. P. Hasdeu : « On croit que le vent serait un ogre (o *hală*) ou un énorme dragon qui respire par une seule narine, car s'il respirait par les deux il anéantirait toute la terre » <sup>32</sup>.

En comparaison du *hala* des Bulgares et des Serbes, le démon roumain présente un nouveau trait caractéristique, celui de produire des cauchemars et des maladies inexplicables : « Quand la circulation sanguine est entravée, l'homme ressent une oppression ou, comme on dit chez nous, le chevauchement des *hale*, car ils rêvent que les *hale* ou les diables les chevauchent ». *Hala* apparaît aussi dans quelques incantations roumaines originaires du Banat (dans la variante *hană*, où le dérivé *hăloanie*) « Fugi hăloanio și strigoanio » <sup>33</sup>, ou « Nouă hane, nouă ficiori ai hanelor ... (lua din putere), lua din vedere » <sup>34</sup>.

Le nom propre grec. Ἰούδας 'Judas, nom du traître biblique, Judas l'Isariote' est à la base d'un certain nombre d'appellations des langues slaves balkaniques, tels b. *juda* 'vent estival, tourbillon, méchante fée qui se trouve dans les tourbillons', etc. ; macéd. *juda* 'fée, samovila' (RMJ, I, 309) <sup>35</sup>. Dans les croyances populaires des bulgares, *juda* est parfois confondue avec *samovila* et *samodiva*, la tradition s'attachant surtout aux tourbillons spontanés qui auront généré, par la manière brusque dont ils se sont produits, un grand nombre de superstitions, surtout dans la Péninsule Balkanique. Afin d'expliquer la manière soudaine dont il surgissent, on racontait que dans leur milieu dansait un démon, une

<sup>29</sup> Voir Violetta Koseska, *Personifikacija i pravo tabu w bulbarskich nazwach rucu powietrza*, « Studia z filologii polskiej i słowiańskiej », XVIII, 1969, p. 204 ; P. Dinekov, *Bългарски folklor*, I, Sofia 1972, p. 386, etc.

<sup>30</sup> V. St. Karadžić, *Zivot i običaji naroda srpskoga*, Vienne 1867, p. 261 ; Fr. Krauss, *Slavische Volksforschungen*, Leipzig 1908, p. 215, et idem, *Volks Glaube und religiöser Brauch der Sudslaven*, Vienne 1890, p. 92.

<sup>31</sup> B. P. Hasdeu, *Magnum Etymologicum Romaniae. Dicționarul limbii istorice și poporane a românilor*, Bucarest.

<sup>32</sup> Pour les critères de la délimitation des emprunts bulgares et serbocroates dans la région du Banat, voir D. Gămuțescu, *Imprumuturile lexicale sirbo-croate din Banat (pe baza ALR)*, « Romanoslavica » X, 1964, p. 210 et suiv., et récemment, idem, *Elemente de origine sirbocroată ale vocabularului dacoromân*, Bucarest 1974, pp. 53-70.

<sup>33</sup> L. Costin, *Mărgăritarele Banatului*, Timișoara 1926, p. 115 ; (apud O. Densusianu, *op. cit.*, p. 326).

<sup>34</sup> Voir aussi O. Densusianu, *op. cit.*, p. 326 et idem, *Graul din Țara Hașegului*, Bucarest 1910, p. 56.

<sup>35</sup> Violetta Koseska, *op. cit.*, p. 204.

*iuda* qui ne pouvait être arrêtée à moins qu'au milieu du tourbillon on jetât un couteau <sup>36</sup>.

Du bulgare le mot pénétra en roumain : *iudă* 'méchante fée, pareille aux génies malefaisants ; fête du 19 juin ; vent puissant qui souffle en même temps de plusieurs directions', d'où ensuite : 'amas d'arbres renversés par le vent du même nom' (DA, II, 1, 919) <sup>37</sup>. Dans les croyances populaires des Roumains, le personnage est assez mal défini, son trait particulier étant celui de démon éolien. Dans les incantations, *iuda*, à côté de laquelle apparaît souvent *iudoiu*, est un démon maléfique de même que le revenant, le stryge, etc. <sup>38</sup>

Gr. λάμια 'monstre féminin qui dévore les gens, surtout les femmes' (Bailly, 1168) a pénétré en bulgare sous la forme de *lamja* 'être mythologique ; dans les chansons et les contes, animal mythologique quadrupède à tête de chien, ayant parfois trois têtes, couvert d'écailles', avec de nombreuses variantes et dérivés : *lamja*, *lamijka*, *lamijče*, *lamijaca* (Gerov, III, 4) ; de même, en macédonien, *lamja*, *lamija* signifie 'dragon ; être mythologique' (RMJ, I, 379) et en serbocroate, pareillement, *lama* 'vampire' <sup>39</sup>.

Dans les croyances populaires, *lamja* est représentée sous la forme d'un lézard géant ayant la tête d'un chien et une gueule si énorme qu'il pouvait avaler un homme entier (ou un huffle) ; lorsqu'elle éternuait, on disait qu'elle produirait de puissantes tempêtes, des tourbillons ; en dialecte, b. *lamja* peut signifier aussi 'tempête' <sup>40</sup>. On racontait du *lamja* qu'elle demeurait au fond des cavernes très profondes, qu'elle avait des ailes géantes à l'aide desquelles elle volait très rapidement. *Lamja* est un démon maléfique par excellence, dont on relatait encore qu'elle soulevait des orages de grêle, qu'elle abimait les moissons ou desséchait le pis des vaches. Selon la tradition populaire, *lamja* est poursuivie et souvent abattue par le coup de tonnerre <sup>41</sup>.

Après avoir exposé un certain nombre d'éléments d'origine grecque de la terminologie mythologique de quelques peuples balkaniques, en voici maintenant nos conclusions :

1. La couche d'influence la plus ancienne dans les langues slaves balkaniques est représentée par les emprunts effectués au domaine de

<sup>36</sup> Voir, par exemple, N. D. Marinov, *op. cit.*, p. 207 ; A. T. Iliev, *Sbornik ot narodni umotvorenija, pesni i drugi*, Sofia 1889, pp. 332—377. I. Ivanov, *Bălgarski starini iz Makedonija*, Sofia 1931, p. 583, etc.

<sup>37</sup> Al. Obobescu, dans sa fameuse *Pseudokynegetikos*, essayait d'expliquer le sans du mot par une étymologie populaire : « Acel vînt foarte furios care bate mai în același timp din mai multe părți și pe care vînătorii munteni l-au numit *iudă*, pentru că ducînd mirosul de pe tot locul de la om la vînat, acesta din urmă fuge și se depărtează, astfel că toată osteneala vînătorului rămîne în van. Cuvîntul dar este simplu și natural : acest vînt, trădînd pe vînător, a meritat foarte bine numirea de *iudă* sau trădător » (Al. Obobescu, *Opere*, II, Bucarest, 1955, p. 173).

<sup>38</sup> Cf. O. Densușianu, *op. cit.*, p. 326.

<sup>39</sup> Fr. Krauss, *Slavische Volksforschungen...*, p. 146 ; cf. aussi Ed. Schneeweiss, *Grundriss des Volksglaubens und Volksbrauches der Serbokroaten*, Cetije 1935, p. 24 ; voir également P. Dinekov, *op. cit.*, p. 386.

<sup>40</sup> Violetta Koseska, *op. cit.*, p. 204.

<sup>41</sup> N. D. Marinov, *op. cit.*, p. 206 ; cf. aussi, M. Arnaudov, *Očerci po bălgarski ja folklor*, II, Sofia 1969, p. 609.



la terminologie chrétienne, devenus par la suite populaires et qui se rencontrent, en règle générale, dans toutes les autres langues slaves.

2. Dans la terminologie mythologique des peuples slaves balkaniques se détache une couche un peu plus récente de l'influence grecque, formée d'éléments ayant une aire de diffusion plus limitée, qui ne se rencontrent plus en d'autres langues slaves et qui ont pénétré par la tradition orale.

3. Autant les éléments de la première couche que ceux de la seconde ont pénétré, à peu d'exceptions près, aussi dans la terminologie mythologique roumaine.

#### LISTE DES ABRÉVIATIONS

Bailly	C. Bailly, <i>Dictionnaire grec-français</i> , rédigé avec le concours de M. E. Egger, Paris, s.a.
BER	Vl. Georgiev et coll., <i>Bălgarski etimologičen rečnik</i> , I, Sofia 1971.
BTR	L. Andrejčin et coll., <i>Bălgarski tălkoven rečnik</i> , Sofia 1973.
DA	Academia Română. <i>Dicționarul limbii române</i> , Bucarest, t.I A — B, 1913; 2 — C, 1939; t. II, 1, F — J, 1934; fasc. 1, 2, 3, J — <i>Lojnuță</i> , 1937, 1940, 1948.
Dal	Vl. Dal', <i>Tolkovyy slovar' živogo velikorusskogo jazyka</i> , I — IV, Moscou 1910—1914.
DLR	Academia Republicii Socialiste România. <i>Dicționarul limbii române — DLR</i> , serie nouă, T. VI, Bucarest 1965—1967; VII, 1969.
DLRM	Academia R.P.R. <i>Dicționarul limbii române moderne</i> , Bucarest 1958.
Gerov	N. Gerov, <i>Rečnik na bălgarskija ezik s tălkuvane rečite na bălgarski i na ruski</i> , I — IV, Plovdiv 1895—1901; <i>Dăpătneie</i> , 1904.
Hrinc.	B. D. Hrinčenko, <i>Slovar' ukraïns'koï movy</i> , I — IV, Kiev, 1907—1909.
Hwb.	Linda Sadnik, R. Eitzetmuller, <i>Handwortenbuch zu den altkirchenlavischen Texten</i> , Heidelberg 1955
Lexicon	Československá akademie věd. <i>Slovník jazyka staroslověnského, Lexicon linguae palaeoslovenicae</i> , Prague 1958 et suiv. La publication continue.
Machek	V. Machek, <i>Etymologický slovník jazyka českého a slovenského</i> , Prague 1970.
Mladenov	St. Mladenov, <i>Etimologičeski in pravopisen rečnik na bălgarskija knižoven ezik</i> , Sofia 1941.
Rječnik	<i>Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika</i> . Na svijet izdaje Jugoslavenska akademija znanosti i umjetnosti. T. I — XVIII, Zagreb 1880—1960.
RMJ	<i>Rečnik na makedonskijot jazik</i> , I — III, Skopje 1961.
Șăineanu	L. Șăineanu, <i>Dicționar universal al limbii române</i> , VII <sup>e</sup> édition, Craiova s.a.
Tiktin	H. Tiktin, <i>Rumanisch-deutsches Wörterbuch. Dicționar român-german</i> , I — III, Bucarest 1895—1925.
Vasmer	M. Vasmer, <i>Russisches etymologisches Wörterbuch</i> , I — III, Heidelberg, 1950—1958.

# CONTRIBUTION À L'ÉTUDE D'ONOMASIOLOGIE ET DE STRUCTURE DES LANGUES DU SUD-EST EUROPÉEN\*

ZD. WITTOCH  
(Prague)

1. La langue daco-roumaine présente non seulement des traits des idiomes romans, mais aussi ceux des idiomes balkaniques, en nous offrant des points d'appui solides pour nos recherches.<sup>1</sup> Toute son évolution est dominée par deux tendances contraires : L'une d'elles contribue à faire ressortir sa romanité (on peut l'appeler *tendance romanisante*), l'autre, sa balkanité (*tendance balkanisante*). Si l'une d'elles augmente, c'est toujours au dépens de l'autre. On peut parler de trois sortes de romanité : primaire, c'est-à-dire d'origine romaine (elle provient du soi-disant latin vulgaire); secondaire, qui n'a pris naissance qu'en roumain (en qualité de langue romane indépendante); et, enfin, tertiaire, qui s'est formée en partie par des emprunts faits aux autres langues romanes (par ex. au français), en partie aussi par des emprunts faits au latin littéraire. Il n'est pas nécessaire que les éléments romans secondaires soient d'origine romane; par ex. le mot *cerneală* a été formé en ajoutant au radical slave *cern-* le suffixe slave *-eală*. Cependant, les deux parties du mot se sont parfaitement acclimatées en roumain, de sorte que le mot nouveau, *cerneală*, a pu prendre naissance de la même manière que, mettons, le mot *albiu*, qui a combiné le radical romain *alb-* avec le suffixe romain *-iu*. Cela signifie que tous les deux mots, *cerneală* et *albiu*, sont d'origine roumaine. (C'est Emil Petrovici qui a contribué à élucider les problèmes de ce genre.)<sup>2</sup>

L'influence réciproque des langues balkaniques a dû commencer à se faire sentir bien longtemps avant l'apparition des Romains dans les pays de la Péninsule Balkanique. Voilà pourquoi on trouve, en roumain actuel, d'un côté des balkanismes provenant des temps antérieurs à la romanisation des Daces et des Gètes, de l'autre côté il y a des balkanismes datant du temps postérieur au commencement de la romanisation (ce sont des éléments slaves, néo-grecs et d'autres).<sup>3</sup> Il est possible (mais pas nécessaire) de compter parmi ces derniers éléments aussi ceux d'origine hongroise.

---

\* Communication présentée au III<sup>ème</sup> Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4-10 septembre, 1974.

<sup>1</sup> Cf., par ex., Ros., 203, 601.

<sup>2</sup> Petr., 292-303.

<sup>3</sup> Cf. Ros., 601-604, 204.

2. Après ce préambule, nous allons nous occuper du thème que nous voulons traiter dans l'étude que voici : C'est la désignation des couleurs, considérées comme des propriétés des objets, des animaux, etc., mais pas comme des substances autonomes. Tout d'abord, on traitera le domaine onomasiologique de chaque couleur fondamentale (c'est-à-dire celui du rouge, du bleu, du blanc et d'autres) en bloc, y comprenant toutes ses valeurs, à la façon du langage courant nonspécialisé. Ensuite, on cherchera à appliquer des critères plus précis, pour établir, par exemple, des limites plus nettes (que celles dont se sert le langage de tous les jours) entre les couleurs dites « pures », non mélangées (par ex. celles du spectre solaire) et les couleurs dites « rabattues »<sup>4</sup>, en s'efforçant de préciser la signification de termes respectifs tant qu'il est possible, etc. Car les différentes langues disposent, bien souvent, de différentes gammes de couleurs. On ne citera qu'une partie minime des matériaux. (La source principale dont nous nous sommes servi ce fut *Dicționarul limbii române moderne*, Bucarest 1958).

3. Nous commencerons par le domaine onomasiologique de la couleur rouge et par ses valeurs principales (d'après nos recherches, il y en a huit). Nous avons enregistré 50 termes ; 44 en sont d'origine romane — primaire, secondaire et tertiaire (v. plus haut). Les six termes qui restent (et qui font 12% du nombre total 50) sont dus aux influences balkaniques : ils proviennent des idiomes slaves, du turc et du néo-grec. Parmi ces six termes, cependant, il y en a cinq dont le poids est négligeable, car ils sont soit rares, soit archaïques, soit dialectaux ; le mot slave *rumen* « vermeil, fleuri (en parlant du teint) », à lui seul, se rencontre fréquemment dans le langage courant. Cela signifie que l'élément balkanique n'atteint pas ici, en réalité, dix pour cent. (Pour rendre nos dates encore plus précises, nous ne considérons comme des termes autonomes ni les variantes de ces termes — par ex. *purpur* au lieu de *purpură*, *narangiū* pour *naramziū*, et d'autres — ni les adjectifs substantivisés — par ex. le substantif ambigène *alb* « le blanc, la couleur blanche », le substantif ambigène *verde* « le vert, la couleur verte ».) Le terme le plus remarquable de ce domaine onomasiologique (« rouge ») est *roșu* adj. « rouge » terme-clé d'origine romaine, qui constitue la notion de base du domaine.

Les radicaux romains *roș-*, *sînger-* et le radical balkanique *rumen-* ont produit toute une série de dérivés (il s'agit surtout de radicaux romans primaires !), tels que *roșiatic*, *a se înroși*, *sîngeros*, *a sîngera* et beaucoup d'autres. Le mot *roșu* figure dans plusieurs expressions usuelles : *roșu ca focul* et d'autres.<sup>5</sup> Ces phénomènes-là confirment le fait que nous avons constaté plus haut : Dans le domaine de la couleur rouge, les romanismes se sont enracinés plus profondément dans le système du vocabulaire que les balkanismes, et, en même temps, ceux-là sont plus féconds en dérivés que ceux-ci.

<sup>4</sup> Cf. Pitter, 14, 21, 29 ; Bohin, 34, 88, 92, 98, 100 ; Herne, 7, 9, 13.

<sup>5</sup> Nous avons trouvé 14 dérivés et 6 expressions (ou bien locutions), toutes faites à partir du radical *roș-*, 3 dérivés, du radical *sînger-*, 9 dérivés, du radical *rumen-*.

La section onomasiologique « rose, rouge clair », qui fait partie du domaine « rouge », manque absolument d'un terme-clé central qui en constituerait la base. En outre, l'origine et l'aspect de ses termes varient considérablement. Parmi les 11 termes qui font partie de cette section, il y a 3 balkanismes directs (qui sont empruntés au turc et au néo-grec : *ghiurghiuliu*, *pembe*, *profir*) et 2 balkanismes indirects (ou, si vous voulez, deux romanismes secondaires), qui ont été formés à partir de radicaux pris des autres langues balkaniques ; *trandafir-iu*, *profir-iu*. L'irruption de balkanismes dans la section « rose » a pu se produire d'autant plus facilement qu'un terme central, qui serait solidement enraciné dans le système du lexique et, en même temps, assez fréquent dans le langage courant, n'existait pas. Nous croyons que c'était justement cette circonstance (ce manque de résistance) qui a donné accès non seulement à l'invasion de termes étrangers dont nous venons de parler, mais aussi à l'apparition de l'adjectif français *rose* (*roz*) qui représente ici la couche la plus récente. *Roz* n'a plus été à même de s'encadrer dans le système morphologique de la langue roumaine ; il est resté invariable, tout en gardant sa position d'un étranger isolé, exclu de la société des indigènes.<sup>6</sup> Par contre, ses dérivés — tels que *rozalb*, *roziu*, *rozatic* — se sont acclimatés parfaitement, étant capables de modifier leur aspect extérieur d'après les règles de la grammaire roumaine, si les changements de leur genre, de leurs cas et du nombre grammatical l'exigent.

Le domaine onomasiologique de la couleur *verte* est formé exclusivement par les termes qui dérivent du terme-clé central *verde* « vert », et qui provient du latin des Romains. Nous avons enregistré 12 termes. Parmi tous les domaines de couleurs, c'est le seul qui soit roman tout entier ; car il manque tout à fait de termes non-romans, et, par conséquent, il n'a point de balkanismes. Quatre dérivés du mot *verde* dépassent le cadre de la terminologie des couleurs — par ex. *verzătură* fam. « fruits non mûris (c'est-à-dire fruits verts) ». La dérivation de *verde* est abondante et il fait partie de nombreuses locutions toutes faites ; cela nous montre que *verde* est incorporé très solidement dans la structure de la langue roumaine.<sup>7</sup>

Le domaine « jaune » possède 22 termes, dont 19 sont d'origine romane, et seulement 2 ou 3 sont balkaniques ; les voici : *limoniu* « jaune clair (comme un mimosa, par exemple) » *samaniu* « couleur de paille » — qui viennent tous les deux du turc — peut-être aussi le mot hongrois *şarg* « beige, jaunâtre ». Ces mots sont en partie rares, en partie dialectaux. Par contre, le radical slave *plav-/plāv-* a engendré 4 dérivés : *plăvan*, *plăviu*, et d'autres. Cela peut nous suggérer l'idée que la puissance de l'élément slave (et, par suite, aussi celle de l'élément balkanique) a dû être plus forte dans le passé que de nos jours.<sup>8</sup>

<sup>6</sup> Cf. Gram. 1963, I, 121 ; *ibidem*, II, 505.

<sup>7</sup> On a pu constater 16 dérivés et 8 expressions (locutions) usuelles : *verde ca stejarul*, *a îndruga verzi şi uscate* et d'autres.

<sup>8</sup> En roumain, on trouve des dérivés provenant de l'adjectif slave *plavŭ* « blond ; fauve », mais pas le mot primitif qui les a engendrés. Dans les temps où ces dérivés étaient en train de se former, le mot primitif a dû exister encore dans la langue. En disparaissant de la conscience des parlants, il a enlevé aussi la possibilité de créer d'autres dérivés.

Dans les domaines « bleu », « orangé », « blanc » et « noir », la situation est pareille, car l'influence des autres langues balkaniques est assez faible. Parmi les 25 termes qui désignent les différentes nuances du « bleu », un seul est un vrai balkanisme ; c'est le mot *pătllăginiu* « couleur d'aubergine », assez peu usité, emprunté au turc. La notion « orangé » est exprimée par 2 termes. L'un d'eux, *șofrăniu*, qui est aussi bien rare, dérive d'un radical slave. (C'est, donc, un balkanisme indirect, ou secondaire.) Le domaine « blanc » dispose de 56 termes, dont 55 sont d'origine romane. Le plus important de ceux-ci est le terme-clé *alb*, mot romain, qui a fait 35 dérivés — à ce que nous savons ; cela met en évidence sa position exceptionnelle dans la hiérarchie de termes qui désignent les couleurs. Le seul balkanisme direct qu'on puisse trouver ici, c'est le slavisme *băl*, mot dialectal, mais qui a engendré 10 dérivés et qui figure dans plusieurs locutions spéciales. Ces faits témoignent du fait que l'influence slave a été, autrefois, plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. De même, le domaine onomasiologique « noir » n'a qu'un seul balkanisme direct parmi les 16 termes que nous avons pu constater ici : il s'agit du verbe *a cerni* « noircir, teindre en noir », qui est d'origine slave et ne s'emploie que dans le peuple. Tous les autres termes du domaine sont romans, avec le terme-clé *negru* (d'origine romaine) en tête, et qui est très riche en dérivés et en locutions toutes faites. *A face albul negru* « fausser la vérité, en disant tout le contraire de ce qui s'est passé en réalité », *a strînge bani albi pentru zile negre* « faire des économies pour des temps mauvais » et plusieurs autres expressions de la sorte démontrent clairement que le contraste du 'noir' et du 'blanc' fait partie intégrante du système lexico-sémantique de la langue roumaine. Le verbe *a cerni* a donné naissance à deux dérivés qui sont devenus plus importants — dans le roumain actuel — que le verbe qui les a engendrés. On peut déduire de là que la position de ce balkanisme dans le système lexical roumain a dû être, dans les temps passés, plus solide qu'elle ne l'est à présent.

Passons à la grande section de couleurs dites « rabattues » (c'est-à-dire mêlées de gris). Il s'agit, en premier lieu, des domaines « brun », « gris » et « roux, jaune-brun, couleur feuille-morte ». Les significations de termes qui y entrent sont souvent assez vagues, peu précises ; dans ces trois domaines, nous ne trouvons aucun terme-clé qui en constituerait le noyau sémantique, et dont pourraient émaner les dénominations des différentes nuances de la couleur fondamentale. L'influence des autres langues balkaniques y est presque toujours plus forte que dans les domaines précédents.

Le domaine « brun » comporte 11 termes, dont 2 sont dus à l'influence dite 'balkanique'. Les voici : *Murg* « brun foncé » date, sans doute, des temps antérieurs à la romanisation des ancêtres des Roumains actuels (cf. le radical 'murk/murg-' de l'albanais)<sup>9</sup>. Le second terme est l'adjectif

<sup>9</sup> Ros., 210 suiv., 212, 214, 215 suiv., 222, 260, 272, 279. Le radical *murg-* a été trouvé — avec la signification « gris (foncé), noirâtre, de couleur foncée » — en albanais, en bulg., en serbo-cr., en macédonien, et, à ce qu'il paraît, aussi en sicilien et en campidanien (Sardaigne). En albanais, le substantif masculin *murk* a le sens de « cheval noir (ou brun foncé) ». Dans le dialecte des Guègues (l'albanais du Nord), le féminin *murgjine* signifie « vache brune ». (Voir les dictionnaires respectifs dans la Bibliographie, le REW<sup>3</sup> et le dictionnaire manuscrit de V. Polák.)

*smead*, qui provient des idiomes slaves. *Murg* est très riche en dérivés et en locutions toutes faites (par ex. *murguț*, *a înmurgi* etc., ou *paște*, *murgule*, *iarba verde* « attendez-vous-y/c'est-à-dire : vous avez beau attendre/ », et d'autres expressions semblables. *Murg* est enraciné beaucoup plus profondément dans le système (c'est-à-dire dans la « langue », d'après Ferdinand de Saussure) que *smead* qui n'a formé que 2 dérivés (d'après notre connaissance). L'emploi de l'adjectif *murg* est limité à l'élevage du gros bétail, qui représente une occupation habituelle chez les habitants de la Péninsule des Balkans depuis des temps très reculés.<sup>10</sup> Dans le domaine « gris », il y a 15 termes dont 3 sont balkaniques : deux sont slaves (*sur*, *siv* arch.), l'un d'eux est turec (*bozafer* arch.); *sur* a engendré quelques dérivés. La plus faible influence balkanique de tous ces trois domaines (« brun », « gris », « roux ») existe dans la dénomination de différentes nuances de couleurs du « roux, jaune-brun, etc. ». Car le seul balkanisme qu'on y trouve, c'est l'adjectif slave *rus*, qui, en outre, est archaïque, et, d'après les dictionnaires du roumain moderne, sa position dans le vocabulaire devient de plus en plus faible.<sup>11</sup> (Le nombre total de termes désignant la couleur « roux, jaune-brun, etc. » est 10.)

Dans les trois domaines de couleurs simples qui restent encore, et qui disposent de 10 termes en tout, il n'y a pas un balkanisme direct (ou, autrement dit, aucun balkanisme primaire). Il s'agit du rose — violette, des couleurs des métaux, puis du « domaine-cadre » — pour ainsi dire — des couleurs effacées et des teintes décolorées. On ne peut relever, dans ces trois sections, que deux balkanismes indirects (c.-à-d. secondaires) : le romanisme *liliachiu* « de couleur lilas » a été formé à partir du radical turec 'leylâk', *oțeliu* « couleur d'acier » dérive du mot slave 'oțel'.

Et voici, enfin, le dernier de nos domaines onomasiologiques : c'est la combinaison de deux ou de plusieurs couleurs. Il s'agit de 25 termes, dont 6 sont des balkanismes directs (ou primaires) : 5 d'entre eux sont d'origine slave (*breaz*, *pistru* dial. et d'autres), l'un d'eux provient du turec (*ceacâr* adj. « dont les deux yeux ont chacun une autre couleur »). En outre, 12 balkanismes indirects (ou secondaires) ont été dérivés des radicaux slaves *pestr-* et *pistr-*. Il est évident que l'influence « balkanisante » est plus forte dans ce domaine onomasiologique que dans n'importe quel autre : les balkanismes directs constituent, à eux seuls, environ un quart de tous les termes qui appartiennent à ce domaine. Les locutions comme *a cunoaște pe cineva ca pe un cal breaz* « être connu partout » sont fréquentes<sup>12</sup>. Les balkanismes désignent surtout des couleurs rabattues

<sup>10</sup> Ist. R. I, 30, 32, 37, 45, 73, 75, 324, 397, 400, 507, 752, 768 suiv., 782, 807 ; Ist. R. II, 18, 226, 287 suiv., 776, 831 suiv. et d'autres ; Ist. p. 30, 54, 78, 88, 131, 164. Cf., aussi, la note<sup>9</sup>.

<sup>11</sup> Le dictionnaire de Tiktin cite — à côté de *rus* — aussi son diminutif *rusculeț* (enregistré en 1878 et en 1910) ; dans le dictionnaire de Candrea (1931), le dérivé *rusculeț* ne figure plus, et, dans le DLRM (1958), on ne trouve pas même le terme *rus* (en qualité de terme de couleur).

<sup>12</sup> Il y a encore un terme qui, lui aussi, fait partie de ce domaine : c'est l'adjectif invariable *pepit* (ou *pepita*) « quadrillé (en parlant d'étoffes) ». Parmi tous les termes de couleurs, c'est lui seul qui dérive de l'allemand. Il a dû venir aux temps les plus récents, comme terme de commerce. Il ne s'agit pas d'un balkanisme, bien entendu.

et les combinaisons du blanc avec le noir, ou bien celles du blanc avec une couleur rabattue. L'élément slave a pénétré, en particulier, dans les sous-sections « bigarré » et « multicolore ». C'est l'élevage du bétail et la vie pastorale, si caractéristique pour les peuples de la Péninsule des Balkans à partir des temps préhistoriques, qui ont dû jouer un grand rôle dans le développement de la terminologie désignant la combinaison de couleurs, et aussi dans la dénomination de couleurs rabattues.<sup>13</sup>

Le nombre total de tous les termes qui désignent les couleurs et qui entrent dans le cadre que nous avons choisi s'élève — d'après nos matériaux — à 250—260 environ. Quelque 220—230 de ces termes sont d'origine romane, ce qui fait 88 ou 89% de toute la terminologie des couleurs. Parmi ceux-ci, il faut relever les termes-clé les plus importants, c'est-à-dire quatre couleurs primitives (« rouge », « vert », « jaune », « bleu »), le noir et le blanc ; ces termes fondamentaux dérivent du latin des anciens Romains : *roșu*, *verde*, *galben*, *albastru*, *negru*, *alb*.<sup>14</sup> Le nombre total de termes dus au contact et à l'influence réciproque des langues balkaniques fait 24 ou 25, c'est-à-dire moins que 10% de toute la terminologie. Leur valeur réelle et leur fréquence dans le langage courant sont encore moins élevées, et cela pour deux raisons : D'abord, environ deux tiers de ces balkanismes sont soit rares, soit archaïques, soit populaires, soit dialectaux ; ensuite, ils manquent complètement de termes-clé. Il s'ensuit que les termes romans font, approximativement, quelque 90—95% de la terminologie des couleurs.

4. Mais ce n'est pas tout que d'étudier la répartition numérale et la fréquence de différentes sortes de termes. A notre avis, il est encore plus important de connaître la productivité (ou la force créatrice) de radicaux dits « balkaniques » et de ceux d'origine romane, pour pouvoir comparer la vitalité des uns avec celle des autres.

Parmi les radicaux « balkaniques », ce sont les éléments slaves (*băl-*, *pestr-*, *rumen-* et d'autres) et le radical *murg-* qui produit la plus grande quantité de dérivés dont la fréquence dans le langage (c'est-à-dire dans la « parole ») est considérable. Les balkanismes (c.-à-d. les radicaux) de la sorte sont au nombre de 12 et ils ont formé 76 dérivés. Cinq sixièmes de ces balkanismes, — cela veut dire 10 radicaux — sont d'origine slave.<sup>14a</sup> Voilà pour les radicaux qui désignent des couleurs. Certains de leurs dérivés, cependant, sortent du cadre de notre terminologie, ne désignant plus aucune couleur. En outre, il y a des radicaux « balkaniques » qui, sans désigner une couleur quelconque, ont produit quand-même des termes de couleurs. Les dérivés formés de la sorte sont, par conséquent, des balkanismes indirects, ou secondaires. Il s'agit de 6 dérivés roumains, formés à partir de différents radicaux néo-grecs, slaves et turcs (*trandafiriu* « rose », *naramzat* « couleur d'orange », etc.).

<sup>13</sup> Voir note <sup>10</sup>.

<sup>14</sup> Voir Gh., 41. Cf. B.—V., p. 545. Donc, la puissance de l'élément roman primaire que nous avons constatée confirme les résultats de l'analyse structuraliste du vocabulaire roumain, faite par B.—V.

<sup>14a</sup> Ce sont les radicaux suivants : *băl-*, *pestr-*, *pistr-*, *rumen-*, *sur-*, *plăv-*, *smed-/smead-*, *sin-*, *cern-*, *brez-/breaz-*. Ils ont produit 61 dérivés (le nombre total de dérivés est ici — nous l'avons bien vu — 76).

Parmi les radicaux d'origine romane, et qui ne laissent pas de désigner des couleurs, ce sont les éléments romains anciens qui sont les plus productifs : *alb* « blanc » a engendré à peu près 35 dérivés, *galben-/gălbîn-* « jaune » en a formé 24. Etc.<sup>15</sup> La productivité des radicaux romains surpasse celle de tous les autres radicaux, donc aussi celle des radicaux balkaniques. Le nombre total de radicaux romans qui désignent des couleurs est 16 ; ils ont formé environ 150 mots nouveaux. (Il faut observer que 91 % de ces dérivés proviennent des radicaux romains !) — Les dérivés qui ne désignent aucune couleur et ont été formés à partir de radicaux romans, sont plus nombreux que les dérivés balkaniques de même espèce — car il y en a 11 ; mais le nombre de radicaux romans est plus petit que celui de radicaux balkaniques (car il y en a seulement 4, tandis que les radicaux d'origine balkanique atteignent le chiffre 6, comme nous avons déjà vu).

Résumons : Tous les radicaux « balkaniques » qui font partie de la terminologie des couleurs — et qui sont au nombre de 18 — ont formé 82 dérivés (en qualité de termes désignant des couleurs) ; les radicaux romans — il y en a 20 — ont engendré 161 dérivés. Il s'ensuit que le nombre total de radicaux balkaniques productifs ne diffère guère du nombre de radicaux romans (la différence ne fait que 10 %) et que les dérivés balkaniques équivalent, presque, à la moitié de dérivés romans. Cet état de choses nous fait voir que la suprématie des éléments romans sur ceux balkaniques, qui a été énorme chez les termes non dérivés, est beaucoup moins forte chez les dérivés.

En règle générale, les balkanismes indirects (ou secondaires) sont formés à partir des radicaux slaves (*plăv-îu, pistr-îu, a îm-bujor-a*, et d'autres). Quant aux radicaux non-slaves, ceux d'origine néo-grecque sont plus productifs que ceux d'origine turque ; car il n'y a qu'un seul terme qui ait pris naissance d'un radical turc : c'est l'adjectif *liliachiu*. Il est évident que l'élément néo-grec a su s'adapter mieux au système de la langue roumaine que l'élément turc.

5. Quatre pour cent de tous les termes (c'est-à-dire 10 termes) ne modifient point leur forme, ni par l'influence des genres, ni par celle des cas ou par celle des nombres grammaticaux. Il s'agit des adjectifs invariables. Huit d'entre eux sont d'origine française (*gri, maro, bleu* et d'autres), l'un d'eux est venu de l'allemand (*pepit/a/*) et le dernier est dû à l'influence des autres langues balkaniques : c'est l'adjectif *pembe* « rouge clair, rose », qui provient du turc).<sup>16</sup> Le fait qu'il n'y a qu'un seul terme invariable parmi tous les termes balkaniques (qui sont au nombre de 24 ou 25) démontre clairement que les balkanismes se sont très bien incorporés dans le système morphologique du roumain. (La désinence *-e/* accentué/représente, chez les adjectifs roumains, un cas tout à fait isolé, ce qui explique, probablement, cette invariabilité.)

<sup>15</sup> D'après nos recherches, ces romanismes primaires ont créé environ 135 dérivés.

<sup>16</sup> Donc, quatre cinquièmes de ces adjectifs invariables proviennent de la langue française ; un dixième seulement est d'origine balkanique. Ils désignent, en règle générale, des couleurs d'étoffes. Les centres — ou les foyers — de leur diffusion, ce sont les grandes villes. Ils sont propagés surtout par le commerce et par la mode. Cf. Gram. 1963, I, 121.



A peu près deux tiers des termes de couleurs sont des adjectifs. (On ne peut pas établir un chiffre précis, vu que les adjectifs, en roumain, se changent fréquemment en adverbes ou en substantifs et que ceux-ci ne figurent pas, bien souvent, dans les dictionnaires.) Les termes qui restent sont répartis en deux groupes à peu près égaux : en verbes et en substantifs. Le suffixe le plus fréquent de tous et qui forme des adjectifs, c'est *-iu* (du latin *-ivus*). Pour les adjectifs, il y a encore les suffixes *-it*, *-at* (c'est-à-dire les terminaisons du participe passé), ensuite *-ișor*, *-ior*, *-el*, *-icios*, *-atic*, *-uț* (qui caractérisent les diminutifs), le suffixe *-os* et d'autres. Chez les verbes s'emploie, en règle générale, le suffixe *-i*, ou, moins souvent, *-a*. Il n'y a qu'un seul préfixe, *în-* (du latin *in-*), qu'on rencontre assez rarement. Les affixes sont, ordinairement, d'origine romaine.

6. Essayons maintenant de tirer quelques *conclusions* de ce que nous avons pu constater au cours de notre travail. On sait déjà que le nombre de tous les termes d'origine balkanique n'atteint pas même dix pour cent du nombre total de termes qui désignent des couleurs et que la valeur réelle des balkanismes dans le langage (ou bien dans la « parole », ainsi dite) est encore plus basse. En outre, leur influence sur la langue roumaine de nos jours s'amointrit de plus en plus. (On peut dire, en somme, que 95 % de la terminologie des couleurs sont d'origine romane (autrement dit : des romanismes primaires, secondaires et tertiaires). Dans la hiérarchie de différents éléments du vocabulaire, les balkanismes se font valoir le plus dans la dénomination des couleurs *r a b a t t u e s* et dans les combinaisons du *b l a n c* avec le *n o i r* ou avec une couleur rabattue. Quant aux couleurs fondamentales (v. plus haut p. 90) et celles du spectre solaire, la position et l'importance des balkanismes est beaucoup plus faible. Le concurrent (ou le rival) des balkanismes, le plus important qui existe, c'est la *p u i s s a n c e c r é a t r i c e* du *r o u m a i n m o d e r n e*.

Dans l'ensemble de tous les balkanismes, on peut distinguer, à notre avis, deux couches chronologiques principales. Ce sont, tout d'abord, les balkanismes de couche plus ancienne, c'est-à-dire ceux des temps pré-romains (il s'agit du terme *murg*), puis les balkanismes « slaves » et les balkanismes « hongrois » (ceux-ci disposent, de même, d'un seul terme ; c'est l'adjectif *șarg*). Ils désignent, presque exclusivement, des couleurs mêlées avec du gris, ou, le cas échéant, des couleurs combinées avec du blanc ou du noir. Ils ne désignent jamais des couleurs dites « pures » ou des couleurs du spectre solaire. Ils se rapportent, bien souvent, à l'élevage du gros bétail (en y comptant les chevaux) ou à l'élevage des moutons.

Ensuite, il y a des balkanismes de couche plus récente, qui dérivent du turc et, probablement, aussi du grec. Les termes désignant des couleurs rabattues sont, ici, en minorité. Ceux qui se rapportent au bétail ou aux chevaux sont encore moins importants et, surtout, moins nombreux ; il s'agit de 3 termes turcs. Voilà pour le premier groupe de cette couche. La plupart des termes de la couche désignent, cependant — en contraste avec la couche plus ancienne — des teintes bien claires et, même, des nuances frappantes ou surprenantes. Ce sont, parmi autres, la couleur rose, la couleur 'mimosa' (jaune clair), la couleur 'bleu/foncé/—

violacé', et d'autres. Cette couche tire sur des couleurs « pures », pas sur celles rabattues. Les termes qui font partie de ce second groupe proviennent du turc (il y en a 5) et, à ce qu'il paraît, l'un d'eux dérive, aussi, du grec.

Comment expliquer les particularités des deux couches nommées et les différences frappantes qui existent entre elles? Il nous semble que ce doivent être l'histoire de la civilisation, l'ethnographie et d'autres sciences, qui nous renseigneront mieux sur la vie et sur les traits caractéristiques des peuples du Sud-Est européen.

La productivité des radicaux qui sont communs au roumain et aux autres langues dites 'balkaniques' est beaucoup plus forte — si l'on compare ces balkanismes aux radicaux d'origine romane — que celle à laquelle on pourrait s'attendre. (Car — nous l'avons bien vu — la suprématie de termes romans sur ceux d'origine balkanique est écrasante.) Voilà donc une autre preuve qui confirme le phénomène déjà connu : c'est que la productivité et la vitalité des balkanismes ont dû être plus fortes dans le passé qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Les plus remarquables parmi les balkanismes sont les éléments slaves, soit en ce qui concerne le nombre et l'importance des termes, soit quant à la productivité des radicaux d'origine slave.<sup>17</sup>

C'est justement cette productivité de radicaux qui a engendré ce qu'on appelle les 'familles de mots'. Les membres d'une telle 'famille' s'aident mutuellement, en contribuant à rendre plus solide la position de la 'famille', dans le système et en rehaussant la fréquence des membres de la 'famille' dans le langage courant (ou dans la « parole »). Voilà pourquoi un mot isolé, en ce qui concerne ses traits sémantiques et acoustiques (y comptant la suite caractéristique de ses phonèmes), peut disparaître plus aisément du vocabulaire de la langue respective que toute une 'famille' de mots.

Pour pouvoir constater jusqu'à quel point les balkanismes ont su s'incorporer dans le système complexe de la langue roumaine, nous nous servons surtout de trois critères suivants : 1° Il s'agit de savoir, si les termes respectifs ont su s'adapter — ou non — aux particularités du système morphologique roumain (en modifiant leur forme extérieure, par exemple, d'après les exigences des genres, des cas et des nombres grammaticaux); nous savons bien que c'est justement le cas de presque tous les balkanismes. Car ils sont capables de se modifier de la sorte aussi bien que les mots d'origine romane. 2° Quelle est la productivité des radicaux roumains d'origine balkanique? Nous avons trouvé que cette productivité est au moins cinq fois plus grande que celle qui correspondrait aux dates respectives des radicaux romans. 3° Est-ce que les termes balkaniques font partie intégrante de locutions roumaines toutes faites et fréquentes dans le langage courant? Ce phénomène existe justement chez les balkanismes qui se sont incorporés le plus solidement dans le système du roumain, c'est-à-dire chez les termes slaves et pré-romains. On voit

<sup>17</sup> Il y a 14 termes « slaves », dont la moitié (7) sont des mots archaïques, dialectaux, etc., donc, des mots d'une valeur considérablement diminuée. Le nombre de tous les termes « balkaniques » est 24 ou 25; et deux tiers de ces mots (15 ou 16) n'ont qu'une valeur limitée (étant archaïsmes, dialectismes, etc.).

bien que les balkanismes ont su s'adapter presque parfaitement au système de la « langue ». Malgré cela, le centre proprement dit du système (si l'on pense à l'ensemble de la terminologie des couleurs) a été occupé par les éléments d'origine romane. Car la valeur de deux tiers de balkanismes est relativement petite : ils sont soit archaïques, soit rares, soit populaires, ou bien dialectaux. A cause de cela, les balkanismes ont été obligés, sous la pression de leurs rivaux plus puissants qu'eux, de reculer vers la périphérie du système ; il s'agit, en premier lieu, des éléments suivants : le néo-grec, le hongrois et le turc. <sup>18</sup>

Sous quelles conditions l'élément « balkanique » a-t-il pu pénétrer dans les différentes sections onomasiologiques de la terminologie ? Ces conditions sont trois : 1° Le manque (plus ou moins prononcé) de termes-clé dont la résistance s'opposant à l'intrusion de termes nouveaux venus a dû être la plus puissante de tous les termes balkaniques. 2° La signification vague des termes et leur concurrence réciproque à l'intérieur de la section respective. 3° Les limites peu claires et presque effacées parmi les significations apparentées de certains termes dans une section.

Il n'y a pas de doute — nous l'avons bien dit — que, dans la langue roumaine, il y ait une lutte permanente entre deux tendances, celle romanisante et celle balkanisante. Il nous semble logique que, dans les autres langues balkaniques, la situation doive être pareille. Naturellement, la tendance dominante dans l'albanais doit être celle « albanisante » (correspondant à celle romanisante du roumain), en néo-grec on trouvera une tendance « grécisante », etc. Mais si l'on voulait déterminer le rapport réciproque et la puissance de ces deux forces dynamiques contraires dans une langue quelconque, si l'on voulait étudier la manière et l'intensité de leurs interventions dans la facture des différents plans de la langue respective, etc., on s'attaquerait aux problèmes réservés aux recherches de l'avenir. Il serait utile, à notre avis, de comparer, peu à peu, le lexique des différentes langues balkaniques entre elles, pour pouvoir trouver leurs traits communs, et aussi leurs différences, en partant du point de vue onomasiologique. C'est de cette façon-là qu'on pourrait découvrir, l'un après l'autre, certains traits de la structure lexicale de l'union des langues balkaniques qui nous sont, jusque-là, inconnus <sup>19</sup>.

#### BIBLIÛGRAPHIE

- Actes . . . . *Actes du Premier Congrès International des Linguistes à la Haye . . .*, 1928, Leiden.  
 . . . . . André, Jacques, *Etude sur les termes de couleur dans la langue latine*, Paris, 1949.  
 Archives . . « Archives néerlandaises de phonétique expérimentale », VIII — IX, 1933, La Haye.

<sup>18</sup> Cf. Daneš, 11—12, 15—16 ; Vachek, 23, 24, 33—34 ; Filipec, 258 suiv., 264, 266 suiv.\* 269, 271 suiv., 273.

<sup>19</sup> Cf. Actes, 18 (N. Trubetzkoy) ; Archives, 119 (B. Havránek).

- . . . . . *Bălgarski etimologičen rečnik* (auteurs : Georgiev Vl., Gălăbov Iv., Zaimov J., Ilčev St.), I. A — Z, 1962—1971, Sofija (Izdat. na Bălg. akad. na naukite).
- . . . . . *Bălgarski tălkoven rečnik* (auteurs : Andrejčim L., Georgiev L., Ilčev St. etc.), 2<sup>e</sup> éd., Sofija, 1963 (Nauka i izkustvo).
- Bohm . . . Bohm, F. X., *Barva v teorii a v praksi*, Praha, 1932, Jednota čsl. matematiciků a fysiků.
- B. — V. . . Bidu-Vrănceanu, Angela, *Une modalité de description paradigmatique au niveau du lexique* («Revue roumaine de linguistique», XV, 1970, n<sup>o</sup> 6, 545—568).
- Candrea . . Candrea, I. — A. — Adamescu, Gh., *Dicționarul enciclopedic ilustrat*, București, 1931.
- Daneš . . . Daneš, Fr., *The Relation of Centre and Periphery as a Language Universal* («Travaux linguistiques de Prague», 2, 1966, 9—21).
- . . . . . Dēmētraku, D. *Mega lexikon tēs ellēnikēs glossēs*, I — IX, Athēnai — Thessalonikē, 1949—1951.
- . . . . . *Dicționarul limbii române*, I et seq., Academia Română, București, 1913 et seq.
- . . . . . *Dicționarul limbii române literare contemporane*, I — IV, Academia Română, București, 1955—1957.
- DLRM. . . *Dicționarul limbii române moderne*, Edit. Academiei, București, 1958.
- Filipec . . Filipec, Josef, *Probleme des Sprachzentrens und der Sprachperipherie im System des Wortschatzes* (Travaux linguistiques de Prague, 2, 1966, 257—275).
- . . . . . *Fjalor i gjuhës shqipe*, Tirana, 1954.
- . . . . . Gerovă, Najdenă, *Rěčnikă na blăgarskyj jazykă*, I — V, Plovdivă, 1895—1904.
- Gh. . . . . Gheorghiu, Doinnica, *În legătură cu terminologia colorilor din limba română* («Limba română», XVII, 1968, n<sup>o</sup> 1, 39—49).
- . . . . . *Gramatica limbii române*. Vol. I : *Vocabularul, fonetica și morfologia*, Edit. Academiei, București, 1954.
- Gram. 1963 *Gramatica limbii române*, vol. I, II, 2<sup>e</sup> éd., Edit. Academiei, București, 1963.
- Herne . . . Herne, Gunnar, *Die slavischen Farbenbenennungen*, Upsala, 1954.
- . . . . . Hohegger, Rudolf, *Die geschichtliche Entwicklung des Farbensinnes*, Innsbruck, 1884.
- . . . . . Houy, H.C. — Iz, F., *A Turkish-English Dictionary*, 2<sup>e</sup> éd., Oxford, 1957.
- Ist. p. . . . *Istoria poporului român*, red. A. Oțetea, Edit. Științifică, București, 1970.
- Ist. R. . . . *Istoria României*, I. 1960, II, 1962, Edit. Academiei, București.
- . . . . . Iveković, F. — Broz, I., *Rječnik hrvatskoga jezika*, I — II, Zagreb, 1901.
- K. . . . . Karadžić, Vuk Stefanović, *Srpski rječnik (1818)* (Sabrana dela Vuka Karadžića, knj. druga, Beograd, 1966).
- . . . . . Kélékian, D. : *Dictionnaire turc-français*, Istanbul 1926.
- Leotti . . . Leotti, A., *Dizionario albanese-italiano*, Roma, 1937.
- . . . . . *Magyar értelmező kéziszótár*, Akad. kiadó, Budapest, 1972.
- . . . . . Mann, S.E., *An Historical Albanian-English Dictionary*, London, 1948.
- REW<sup>3</sup>. . . Meyer-Lubke, W., *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 3. Aufl., Heidelberg 1935.
- . . . . . Ott, André G., *Étude sur les couleurs en vieux français*, Paris, 1899.
- Petr. . . . Petrovici, Emil, *Studii de dialectologie și toponimie*, Edit. Academiei, București, 1970.
- Pitter . . . Pitter, Emil, *Nauka o barvách*, 2. vyd., Čes. Budějovice 1949 (K. Ausobský).
- . . . . . Polák, Václav, *Dictionnaire étymologique de la langue albanaise* (en manuscrit).
- . . . . . *Rečnik na makedonskot jazik*, red. B. Koneski, I — III, Skopje 1961, 1965, 1966.
- . . . . . *Rečnik na sàvremennija bălgarski knižoven ezik*, red. St. Romanski, I—III, Bălg. akad. na naukite, Sofija, 1955—1959.
- . . . . . *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, I — XVII, Jugoslav. akad. znan. i umjetn., Zagreb, 1880—1962.
- Ros. . . . Rosetti, Al. : *Istoria limbii române de la origini pînă în secolul al XVII-lea*, Edit. pentru literatură, București, 1968.
- . . . . . Schmidt, J. H. Heinrich, *Synonymik der griechischen Sprache*, III, Leipzig 1879 (Teubner).
- Tiktin . . . Tiktin, H., *Dicționar român-german*, I — III, București, 1895—1925.
- Vachek. . . Vachek, Josef, *On the Integration of the Peripheral Elements into the System of Language* («Travaux linguistiques de Prague», 2, 1966, 23—37).

# ASPECTS DE L'INFLUENCE DU ROUMAIN DANS LA LANGUE DES CHARTES SLAVO-ROUMAINES RÉDIGÉES EN VALACHIE AUX XV<sup>e</sup> — XVI<sup>e</sup> SIÈCLES

(Le Pronom)

LUCIA DJAMO-DIACONIȚĂ

Le slavon roumain<sup>1</sup> — langue de chancellerie et de culture d'un peuple non slave qui procède du médio-bulgare, comme on le sait — offre des traits particuliers, ainsi qu'un caractère composite déterminé par l'interférence de divers éléments et influences de toutes sortes. Parmi ces dernières, la plus forte et la plus tenace est celle du roumain, la langue vivante du peuple, qui définit de fait le slavon roumain.

Bon nombre de savants roumains et étrangers se sont penchés sur la question des éléments roumains, notamment sur les éléments lexicologiques infiltrés dans la langue des chartes slavo-roumaines. Citons, pour ne nommer que quelques-uns de ces savants et spécialistes : B. P. Hasdeu, A. I. Jatzimirski, I. Bogdan, O. Densusiannu, N. Iorga, P. P. Panaitescu, Șt. Ciobanu, Margareta Ștefănescu, Gr. Nandriș, M. Costăchescu, Al. Ștefulescu, D. P. Bogdan, L. Djamo-Diaconiță, G. Mihăilă, Olga Stoicovici, etc.

De la multitude des aspects présentés par l'influence du roumain sur la langue des chartes slavo-roumains, nous nous bornerons dans cette étude d'explorer la sphère d'influence du pronom, influence qui a été mentionnée comme un phénomène en quelque sorte isolé<sup>2</sup>. Si en ce qui concerne les documents, assez peu nombreux, rédigés au XIV<sup>e</sup> siècle, il ne saurait être question déjà d'une influence de la langue roumaine, celle-ci

---

<sup>1</sup> Le terme de *slavo-roumain* a été introduit par Ion Bogdan, *Citeva manuscripte slavo-române din Biblioteca imperială de la Viena*, Bucarest, 1889. AAR, 2<sup>e</sup> série, t. XI, p. 1; de son côté, Ilie Bărbulescu, *Curentele literare la români în perioada slavonismului cultural*, Bucarest, 1928, créa l'expression *slavonism cultural*, expression que P. P. Panaitescu reprendra à son compte dans les ouvrages : *Inceputurile și biruința scrisului în limba română*, Bucarest, 1965, (cf. le chapitre intitulé *Sfârșitul slavonismului cultural în Țările Române*, p. 220—226) et *Introducere la istoria culturii*, Bucarest, 1969 (cf. le chapitre *Originile slavonismului cultural la români*, p. 185—201).

<sup>2</sup> Damian P. Bogdan, *Caracterul limbii textelor slavo-române*, Bucarest, 1946, mentionne à la p. 33 seulement le pronom *чѣр* (*ce*) relevé dans deux documents antérieurs au règne d'Etienne le Grand; idem, *Glosarul cuvintelor românești din documentele slavo-române*, Bucarest, 1946, pp. 55, 87, 187, note la présence du pronom *ei* dans *Paul Vaideilor*; Lucia Djamo-Diaconiță, *Limba documentelor slavo-române emise în Țara Românească în sec. XIV — XV*, Bucarest, 1971, p. 301—302, se réfère uniquement au génitif-datif *ei*; G. Mihăilă, *Dicționar al limbii române vechii (sfârșitul sec. al X-lea — începutul sec. al XVI-lea)*, Bucarest, 1974, se réfère également aux pronoms *ce* et *ei* dans Vaideei.

se dessine dans ceux du XV<sup>e</sup> siècle, pour prendre graduellement une importance de plus en plus grande et se généraliser au XVI<sup>e</sup> siècle, comme le travail d'un très grand nombre de scribes l'atteste à cette époque.

Pour mieux souligner le fait que dans la sphère du pronom aussi l'influence roumaine gagne véritablement en ampleur, ne constituant pas du tout un trait caractéristique de quelque micro-système propre à un petit nombre de scribes, nous nous proposons de fournir des exemples en quantité, indiquant — là où il est mentionné — le nom du copiste respectif. Mais nous éviterons les références à un seul et même document, ainsi que — dans les limites du possible — celles à des chartes rédigées par le même copiste. Ceci ne veut point dire que nous procéderons à l'inventaire exhaustif des formes pronominales : notre propos est de présenter une simple vue d'ensemble du problème relevant leur fréquence. Les exemples auxquels nous nous arrêterons seront tirés uniquement de documents originaux : les copies plus ou moins récentes ne peuvent pas revêtir une valeur probatoire. Enfin, de manière délibérée nous avons écarté les formes dont la graphie est susceptible de prêter à des confusions.

Cette étude est fondée sur le matériel tiré de plus de 1000 chartes rédigées en Valachie dans l'intervalle 1401—1575. Elle englobe donc aussi un demi-siècle durant lequel parallèlement aux textes slaves, des textes — manuscrits ou imprimés — en roumain ont été rédigés.

L'influence de la langue roumaine dans ce domaine se manifeste dans les formes suivantes, que nous présentons selon l'ordre chronologique de leur apparition :

**I. O** (forme non accentuée de l'accusatif singulier du pronom personnel féminin *ea* 'elle') : cette forme apparaît seulement dans certains contextes, après les verbes *a da* 'donner', *a cumpăra* 'acheter', *a vinde* 'vendre', *a dobîndi* 'obtenir, acquérir, gagner', *a închina* 'dédier, vouer, consacrer', *a cotropi* 'envahir', mais comme référence exclusive aux hoiries. On la trouve attestée pour la première fois dans une charte confirmant une hoirie de Stroeşti, sortie de la chancellerie du voïvode Radu le Beau en 1469 ; il s'agit d'un document rédigé par le scribe Stan, qui écrit : *ω покъпише ω(т) Балабана* « l'a achetée à Balaban » (oct. 29, Arh. St. Buc., A.N. MMDCCCLIX/1). On retrouve encore une fois cette forme pronominale dans les documents du XV<sup>e</sup> siècle : toujours dans une charte confirmant une hoirie, celle-ci rédigée par Ianăş, le scribe du voïvode Vlad le Moine, qui en use parallèlement avec une forme atone *ю* spécifique de la flexion serbo-croate<sup>3</sup> : *ω (сѣ) стигнѣ(а) жѣпа(н) Стоика . . . ю дадоше ю кѣпише* « l'a obtenue messire Stoica . . . l'a donnée . . . l'a achetée » (1482 juil. 13, Acad. R.S.R., XL/7).

Dans les documents du XVI<sup>e</sup> siècle, le pronom *o* est fréquent pendant toute la période qui nous occupe. Parfois, le pronom roumain figure à côté de celui serbe, mais c'est la forme roumaine qui finit par prédominer. En voici quelques exemples : Voico, le scribe du voïvode Radu Paisii écrit : *сїю вчнѣш ю ε(с) загън(а) Пръ(н)ча а по то(м) ω(н) ѱ ε(с) прѣтѣ(с)н(а),*

<sup>3</sup> Voir chez A. Belić, *Историја српскохрватског језика*, 2<sup>e</sup> édition, Belgrade, 1962, t. II, 1<sup>ère</sup> partie, p. 106.

Томъ ба(н), бѣ(з) пра(в)аѡ « cette hoirie ... fut perdue par Pруnea ... et ensuite elle fut envahie par lui, Toma le Ban, sans en avoir le droit » (1536 fév. 14, Arh. St. Buc., S.I. n° 425). L'exemple suivant a été tiré d'une charte émise par la chancellerie du voïvode Pătrașcu le Bon et rédigée par Nan le Gros : ꙗко(ж) да н(м) ѳ(ст) ѡ(ч)нѡ ѡ Рогозе(щ) ... поне(ж) ѡни ѡ покѡпише ѡ(т) Ша(н)аѡѡ « qu'elle leur soit hoirie à Rogozești ... parce qu'ils l'ont achetée à Șanaru » (1557 août 23, Acad. RSR, CXCVI/167). Bratul, scribe du voïvode Mircea le Berger, écrit : ѳ(с) вѡла стара н права ѡ(ч)на Коика(к) н ѡ(т) дѣ(д)нѡ ѡнѡ про(д)аѡ ѡ ѳ(с) сама Коика « c'était l'ancienne et juste hoirie reçue en héritage par Voica, mais Voica elle-même l'a vendue » (1558, mai 26, Arh. St. Buc., S.I. n° 634). Le scribe Oprea, dans un document sorti de la chancellerie de Pierre le Jeune, emploie plusieurs fois le pronom roumain, dans le contexte suivant : ки(ш)на ѡ(ч)на дали ѡ ѳ(с) Ѣтъ(н)чюлкѣ ба(н) мона(с)тире(к) ѡ(т) Ко(р)нетѡ ѡнѡ ѡ ѳ(с) покѡпи(л) ... ѡнѡ ѡ ѳ(с) прѡте(с)нѡ(л) « la susdite hoirie... on l'a donnée Stănciulea le Ban au couvent de Cornet... mais on l'a achetée... mais on a l'envahie » (1568 avril 3, Arh. St. Buc., S. I., n° 780). Relevons aussi dans une charte rédigée par Stoica, par laquelle le grand Ban de Craiova Dobromir conforme ses hoiries au prêtre Ioica : дръжати ѡ(ч)нѡ поне(ж) ѡ ѳ(с) покѡпила ... почто радѣ ѡ ѳ(с) покѡпи(л) за ѡ златици поне(ж) ѡ покѡпила ѡ(т) На(д) Микакѣ « qu'il garde l'hoirie parce qu'il l'a achetée ... il l'a achetée pour 30 écus d'or ... parce qu'il l'a achetée à Miclea » (1569 juil. 22, Arh. St. Buc., S.I. n° 834). Comme on le voit, sous l'influence de la langue roumaine, où le participe *cumpărat* 'acheté' est invariable, le scribe use parallèlement à la forme correcte par deux fois le participe slave féminin покѡпила à la place du masculin покѡпи. Un dernier exemple que nous fournirons dans cet ordre d'idées est tiré d'une charte de donation rédigée par Stepan l'Ancien, logothète à la chancellerie du voïvode Alexandre Mircea : да ѳ(с) ѡ(ч)на ѡ Бо(ж)рени поне(ж) ѡ поврати(л) н да(л) Приби(л) сестре свои Ка(т)алине(к) « que l'hoirie soit à Bojoreni ... parce que Pribil a coopté sa sœur Catalina comme propriétaire) (1569 août 23, Arh. St. Buc., S.I., n° 835).

Quant à sa position dans la proposition, le pronom roumain *o* précède d'habitude le prédicat, mais parfois aussi il est intercallé entre le sujet et le prédicat.

II. ѳи (roum. *ei*, génitif-datif singulier du pronom personnel féminin *ea* = elle). On ne saurait considérer cette forme pronominale comme le datif du pronom slave *она*, car elle apparaît dans les documents de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, alors que le médio-bulgare avait déjà adopté la forme *н*<sup>4</sup>. L'usage de cette forme devient avec chaque décennie plus fréquent, ainsi qu'il résulte des nombreux textes où elle est employée parallèlement à d'autres formes roumaines tel le génitif-datif *ei* de certains noms féminins, comme *Добрен*, *Бисен*. Dans les documents du XV<sup>e</sup> siècle, on la trouve seulement au génitif, avec la valeur d'un pronom possessif. Cette forme est attestée pour la première fois dans une charte sortie de la chancellerie du voïvode Basarab le Jeune en 1480, dans la rédaction

<sup>4</sup> Voir chez Kiril Mircev, *Историческа граматика на българския език*, Sofia, 1963, p. 165.

du scribe Mihnea : покъпише ѡ(т) Стѣнеа и ѡ(т) цѣда еи « a acheté à Stăneasa et à ses enfants » (janv. 18, Arh. St. Buc., S.I. n° 61). Sin, le scribe de la chancellerie du voïvode Radu le Grand, écrit : прѣчистѣн и прѣблагословеннѣи владичици нашон . . . и чѣстнаго и славнаго еи Хра(м) « à notre immaculée et bienheureuse Dame . . . et à son honorée et glorieuse fête patronale » (1497 sept. 15, Acad. RSR, CCCXCVII/10. Le scribe, dans un document pour une restitution de possession de la fin du siècle, use parallèlement trois formes pronominales : 1. еи — forme atone (enclitique) du datif du pronom réfléchi, qui a connu un large emploi avec une valeur possessive dans le médio-bulgare ; 2. le pronom serbe *ненион* (datif) et 3. le pronom roumain еи : дарова г(сѣ)ва ми . . . жѣпанице Стѣне съ сѣнови си . . . а по ненион смръѣти, да сѣж(т) колатѣ сестре еи жѣпанице Маріе, въсе « je l'ai donnée moi . . . à la dame Stana et ses fils . . . et après sa mort, que tous ses biens soient à sa sœur, la dame Marie » (1499, oct. 6, Acad. RSR, CI/3).

Pendant les vingt dernières années du XV<sup>e</sup> siècle, cette forme pronominale a été relevée sept fois. Sur ce total, trois appartiennent au scribe Sin, les quatre autres étant employées dans des formules religieuses<sup>5</sup>.

Les documents du XVI<sup>e</sup> siècle attestent une fréquence toute particulière de l'usage donné au pronom еи. On le retrouve tant comme attribut ayant comme valeur fondamentale l'expression de la possession, que comme complément indirect.

a) *Le cas génitif*. Son usage avec la valeur fondamentale d'expression de la possession augmente de plus en plus au cours des ans. Mais le pronom еи apparaît toujours sans l'article proclitique (*al, a, ai, ale*), même dans des contextes où en roumain cet article ne saurait manquer, par exemple : « партеа care a fost dedină a tatălui ei » (= la partie qui a été l'héritage de son père).

Eloquent nous semble le fait que l'usage du pronom еи semble presque se généraliser dans les formules religieuses, du genre : владичици нашон Богородици и присѣо дѣвѣ Маріи и честное и славное еи благовѣщеніе « à notre Dame Mère de Dieu et à jamais Vierge Marie et à son honorée et glorieuse Annonciation » (1504, nov. 21, Arh. St. Buc. S.I., n° 138) ou sa variante честной и славной еи спеніе « à son honorée et glorieuse Dormition » (1510 nov. 12, Arh. St. Buc., S.I. n° 171), ainsi que dans la formule честное и въведеніе « son honorée Présentation » (1520 juin 11, Acad. RSR, XX/163). Bien qu'il soit avéré que les formules religieuses sont les plus traditionnelles et par conséquent les moins réceptives à l'égard des traits nouveaux, on constate que l'ancienne formule честнаго и славнаго еи спеніе (1510 mai 1<sup>er</sup>, Arh. St. Buc., S.I. n° 166) est de plus en plus rare.

Il nous semble suffisant de noter seulement les exemples suivants, malgré leur grande abondance. Dans un document sorti de la chancellerie du voïvode Neagoe Basarab et rédigé par un anonyme on peut lire : пріиде жѣпаница Нѣга и дѣщера еи Марга . . . даде жѣпаница Нѣга и дѣщера еи Марга тои планиш « dame Neaga est venue et sa fille Marga . . . dame Neaga

<sup>5</sup> A propos du large emploi en médio-bulgare du pronom еи avec une valeur possessive voir chez A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, Paris, 1958, t. II, II<sup>e</sup> partie, p. 447 et 461 ; St. Mladenov, *Geschichte der bulgarischen Sprache*, Berlin—Leipzig, 1929, p. 241 ; voir chez Lucia Djamo-Diaconiță, *op. cit.*, p. 301—302.



a donné, ainsi que sa fille Marga, cette montagne » (1513 mars 23, Arh. St. Buc., S.I., n° 195). Marcea, le logothète de la chancellerie du voïvode Radu de la Afumați, écrit : ДЪЩЕРЕ(М) ЕН ИЛИ ДНЕЩЕНКЕ ЕН... КОГДА ПРИСПЕЮ(Т) ВРЪМЕ ЕН СДОЛНИТИ СЕ И СЖЕНИТИ СЕ « à ses filles ou à sa nièce . . . quand le temps sera proche pour elle qu'elle se fasse un foyer et qu'elle se marie » (1525 juil. 24, Acad. RSR, XXIX/332). L'exemple suivant appartient à Andronic, le scribe du voïvode Mircea le Berger : ДЕ(Л) ЦО Е(С) БН(Л) ДЪДИНС ѠЦС ЕН « la partie qui a été l'héritage de son père » (1551 mars 13, Arh. St. Buc., S.I., n° 573). Dragomir, autre scribe du même voïvode, écrit : она позрати по братѣ си Ба(Л)ДОВИНС . . . на(Д) вѣсе комате ен « elle a coopté comme propriétaire son frère Baldovin . . . sur toutes ses parties (les biens) » (1559 août 23, Acad. RSR, CXLVII/19), etc.

Dans l'exemple suivant, tiré d'une charte sortie de la chancellerie du voïvode Alexandru Mircea et rédigée par un scribe anonyme, on constate l'emploi du génitif et du datif du pronom roumain dans le même contexte : жспани(ц) Капле ен нѣ(с) да(л) Бѣтъ сѣни ѡ(т) тѣло ен « à la dame Caplea, le Seigneur ne lui a pas donné des fils de sa chair » (1574 sept., Arh. St. Buc., S.I., n° 961).

Parfois, le pronom ен remplace, dans quelques formules de chancellerie, le pronom possessif. C'est ainsi qu'à la place de la formule ѡ(т) свою добръ волю, le scribe Staico de la chancellerie du voïvode précité écrivait : ѡ(т) ен добро волю « de son bon vouloir » (1572 sept. 20, Arh. St. Buc., S.I., n° 925).

b) *Le cas datif.* On trouve le pronom ен en tant que complément indirect seulement dans les documents du XVI<sup>e</sup> siècle. Sa fréquence est moindre que celle de l'attribut avec valeur possessive et chaque fois il est réclamé par les verbes вѣтити ou датити.

En voici quelques exemples. Un scribe anonyme du voïvode Neagoe Basarab écrivait : да е(ст)... ея въ вѣчное въспоминаніе, въ вѣки « qu'il lui soit . . . à elle d'éternelle mémoire à jamais » (1520 juin 11, Acad. RSR, XX/163). Dans un document du voïvode Pătrașcu le Bon, le scribe Bratul de Negești écrivait : дадо(х) ен г(са)во ми зако(н) вѣ волѣри « ma seigneurie lui a donné loi 12 boïards » (155 juin 11, Arh. St. Buc., S.I., n° 603). Le scribe Ivan du voïvode Pierre le Jeune écrivait dans l'un des documents rédigés par lui : іако(ж) да и(м) е(с) ѡ(ч)нѣ и ѡхл(б) ен и сѣови(м) ен « pour qu'il leur soit d'hoirie et en toute propriété à elle et à ses fils » (1561 juin 4, Acad. RSR, LVIII/5) — voilà donc dans le même contexte employés le datif et le génitif. Un document rédigé par le logothète Fierea, copiste du voïvode Alexandre Mircea, emploie la forme : дадо(х) г(са)во ми сѣтън ен(с)пѣ іако(ж) бити ен ѡ(ч)нѣ « je l'ai donnée ma seigneurie au saint évêché pour qu'il lui soit hoirie » (1572 avril 10, Arh. St. Buc., S.I. n° 914). Dans un autre document de la même chancellerie, le scribe Bratul use du datif ainsi que du génitif dans la formule : да мѣ е(с) ѡ(ч)нѣ въ ѡхл(б) ен и сѣови ен « qu'il lui soit en toute propriété à elle et à ses fils » (1574, oct. 13, Arh. St. Buc., S.I., n° 948).

ен — le pluriel masculin — apparaît dans la forme composée Кан де ен et dans la forme Кан де енло(р) (1504 juin 15, Arh. St. Buc., S.I., n° 136). Mais ces dernières formes, en tant que noms topiques, ne

sauraient refléter dans la même mesure que les exemples précédents, l'influence de la langue roumaine.

**III.** Un autre aspect de cette influence, due aux interférences linguistiques, est l'usage du pronom *мш*. C'est la forme atone du pronom personnel masculin, au datif singulier : *онъ*. On l'emploie comme féminin, à la place de la forme bulgare *и* ou de la forme serbo-croate *њој*, *јој*. L'explication d'un tel désaccord, impossible à concevoir dans les langues slaves, réside dans le fait que le scribe qui était roumain, pensait en roumain. Il était accoutumé à la forme habituelle de sa langue maternelle qui use pour le datif de la forme non accentuée du pronom personnel de la III<sup>e</sup> personne singulier, qui est *ѣ*, *и* — la même pour les deux genres, aussi usa-t-il pour le féminin et pour le masculin du même pronom *мш*. Cette manifestation de l'influence du roumain est fréquente dans les documents du XVI<sup>e</sup> siècle, chez bon nombre de scribes.

Nous sommes redevables du premier témoignage en ce sens au scribe Sin, qui écrivait : *Дѡвѡ(т) г(сѡ)во мн... жспаницѣ Мшше ѡ(т) Корби ѡко(ж) да мш сѣ(т) село. И г(сѡ)во мн мш прости(х) конѣ. Сѣго ра(дѣ) мш дадо(х) и г(сѡ)во мн ѡко да мш сѣ(т) тина вѣсь вѣ ѡчинѣ* « Je donne, ma Seigneurie, ... à la dame Muša de Corbi qu'elle ait les villages ... Et ma Seigneurie lui a pardonné le cheval. C'est pourquoi ma Seigneurie lui a donné aussi pour que cela lui soit toute d'hoirie » (1503 juin 11, Arh. St. Buc., S.I., n° 134). Dans un document émis par la chancellerie du voïvode Radu d' Afumați, rédigé par le logothète Marcea, on lit : *ѡна сама да си ѡчинн(т) сѣ мн(м) како мш че(т) би(т) волѣ... нѡмѣ мш с(ст) ен Мариа, да мш с(ст) прикнѣ ѣ Гѡлѣнн(к)... и да мш с(ст) прикнѣ* « qu'elle seule fasse avec eux selon son bon vouloir ... son nom est Marie que la dot lui soit à Slănic ... que ce soit sa dot » (1525 juil. 24, Acad. RSR, XXIX/332). Un autre document, sorti la même année de la chancellerie du voïvode Vladislav III et rédigé par un clerc anonyme, montre un texte analogue : *ѡ(н) дадо(х) него(в) сѣстрѣ, именн(м) Дѡбра, ѣдн(н) ннѣс да мш сѣ(т) прикнѣ* « il a donné à sa sœur, nommée Dobra, un champ, pour qu'il lui serve de dot » (1525 août 18, Arh. St. Buc., S.I., n° 275). L'exemple suivant est tiré d'un document sorti de la chancellerie du voïvode Alexandru Mircea, qu'un scribe anonyme a rédigé comme suit : *Дѡвѡ(т) г(сѡ)во мн сѣю повелѣннѣ г(сѡ)во мн жспаницѣ(в) Блѣдаѣ ... ѡко(ж) да мш с(ст) село Прѣ(н)дѣ(л) и Кѣлннѣтѣ(л)* « Ma Seigneurie donne cet ordre de ma Seigneurie à la demoiselle Vlădae ... qu'elle ait le village Prundul et Călinetul » (1569 avril 25, Arh. St. Buc., S.I., n° 827). Tudor, scribe dans la même chancellerie, rédige ainsi une charte de confirmation : *Дѡвѡ(т) г(сѡ)во мн сѣю повелѣннѣ г(сѡ)во мн жспаницѣ(в) Нѣ(к)ше(в) сѣ(с) сѡбви си ѡлицн мш Бѣгѣ припѣстн(т) ѡко(ж) да мш с(с) ѡ(ч)нѣ ѣ Гѡлѣтѣрѣ(к)* « Ma seigneurie donne cet ordre de ma seigneurie à dame Neacșa et à ses fils, autant que le Seigneur lui en donnera, qu'il lui soit hoirie à Sălatruc » (1570 juil. 22, Arh. St. Buc., S.I., n° 861). Dans un autre document de la même chancellerie, le scribe Șerban, écrivait : *Дѡвѡ(т) г(сѡ)во мн сѣѣ повелѣннѣ г(сѡ)во мн жспаницѣ(ц) Калѣ ѡко(ж) да мш с(с) село Пн(с)кѣ(л) вѣ(с)... занѣ(ж) мш с(с) ен за дѣ(дѣ)нѣс* « Je donne ma seigneurie cet ordre de ma seigneurie à la dame Calea qu'elle ait tout le village Piscul ... parce qu'il lui

appartient en héritage » (1573 mai 9, Arh. St. Buc., S.I., n° 932). Le dernier exemple que nous présentons ici appartient à la même chancellerie dans la rédaction d'un scribe anonyme : **ѡ ѡни, по смръти жъ-пани(ц) Ка(п)лѣ(к), да мѡ счини(т) помѣнѡ и сьрѣкс(с)тѣ** « Et eux, après la mort de la dame Caplea qu'ils lui fassent aumônes funéraires et obits » (1574 sept., Arh. St. Buc., S.I., n° 961).

IV. Sous l'influence du fait qu'en roumain le rôle du pronom réfléchi à la première et à la deuxième personne est rempli par les pronoms personnels à la forme dative et accusative, les scribes remplaçaient le pronom réfléchi slave **сѡ, сѣ** — invariable comme nombre et personne — par les formes non accentuées d'un pronom personnel à l'accusatif.

a) On emploie à la place du pronom réfléchi slave, le pronom **тѣ**. Cette forme peut être considérée comme l'accusatif singulier du pronom roumain *tu* ou encore comme l'accusatif du pronom personnel à la deuxième personne du bulgare et du serbo-croate : **ти**. Même en admettant la deuxième alternative, c'est-à-dire que **тѣ** est slave — bien qu'aucun critère sûr ne puisse être invoqué à l'appui —, l'influence roumaine reste indéniable, se reflétant dans l'usage d'un pronom personnel à l'accusatif, au lieu du pronom réfléchi. Par exemple, dans une charte par laquelle Burtea, grand gouverneur de la chancellerie du voïvode Mircea le Berger, déclare Païsii, l'hiérogoumène du monastère de Tismana, maître du village Grozești, le chancelier en chef s'adresse de la manière suivante à un sujet nommé Nan : **а ти Нанѣ ѡ(т) Шѡшеци да тѣ варѣ(ш) ѡ(т) село сѣтѡмѡ мона(с)тирѡ** « et toi, Nan de Sușeți, évite le village du saint couvent » (<1558—1559> mars 27, Arh. St. Buc., S.I., n° 631). Dans un autre document, à peu près identique, émis le même jour par la même chancellerie, dans la rédaction du scribe Babac, dont la graphie est fort ressemblante à celle du document précédent écrit par un copiste anonyme, on peut lire : **и ти, Нанѣ ѡ(т) Шѡшице(sic) да тѣ варѣ(ш) ѡ(т) село сѣтѡмѡ монастирѡ** (<1558—1559> mars 27, Arh. St. Buc., S.I., n° 630).

On retrouve la même forme dans un ordre du voïvode Alexandre Mircea, écrit par Nicula, document qui ordonne à Barbu le postelnic (sorte de maréchal de la cour) : **а ти да тѣ варѣ(ш) ѡ(т) влад(т) сѣти мона(с)ти(р) ѡ(т) Ти(с)лѣна глѣми Би(с)тре(ц)** « et toi que tu évites la mare appelée Bistreț du saint couvent de Tismana » (<1575—1577> avril 4, Arh. St. Buc., S.I. n° 974).

b) **ви** — forme non accentuée de l'accusatif pluriel du pronom personnel de la deuxième personne. Un premier témoignage de cette forme a été relevé dans un document sorti de la chancellerie de Moïse le voïvode : **ѡ ви, сѡгѣ жъпанѡ Дрѣганѡ, ... да ви варѣтѣ ѡ(т) тако вѡмѡ** « Et vous, serviteurs de messire Drăgan... évitez ladite douane » (<1529> févr. 11, Arh. St. Buc., S.I. n° 318). Ensuite, dans une charte de confirmation donnée par le voïvode Alexandru Mircea, un scribe anonyme écrivait : **такѡ(ж)дѣри и ви Дрѣксѡщѣло(р) ѡ(т) врѣ(м) ѣ(ж) хокѣтѣ видѣтѣ сѣю кни(г) г(с)дѡ ми а ви да ви варѣтѣ ѡ(т) сѣти мона(с)ти(р)** « De même vous aussi les Drăculești, alors que vous verrez ce document de ma seigneurie, vous aussi évitez l'hoirie du saint couvent » (<1568—1573> oct. 3, Arh. St. Buc., S.I., n° 802).

Sans qu'elles soient fréquentes, ces formes de l'influence exercée par la langue roumaine doivent être prises elles aussi en considération. C'est que, comme on le sait, à cause de la structure spécifique de la langue des documents, la diathèse réfléchie n'apparaît que rarement.



Les nombreux exemples que nous venons de présenter, tirés de documents rédigés par des scribes de chancellerie, autrement dit par des clercs formés aux écoles du vieux-slave et non par des personnes qui auraient employé cette langue par hasard, reflètent un aspect de la forte influence exercée par le roumain sur la langue des chancelleries <sup>6</sup>. On constate une dynamique progressive dans la pénétration des éléments roumains, qui à peine esquissée au XV<sup>e</sup> siècle acquiert une portée bien plus grande au siècle suivant : d'une décennie à l'autre, la fréquence des éléments roumains augmente et on note l'apparition de certains traits qui manquaient cent ans auparavant. L'influence de la langue roumaine se laisse surprendre non seulement dans la teneur des documents qui — comme on le sait — étaient souvent rédigés sous la dictée, mais aussi dans les formules de chancellerie généralement peu ouvertes aux innovations, voire dans les formules religieuses, bien que ces dernières se caractérisent d'habitude par leur conservatorisme et leur archaïsme.

Tout en précisant que nos exemples reflètent les particularités d'une langue fort proche de celle parlée de nos jours <sup>7</sup>, il convient aussi de souligner le très grand nombre des scribes qui utilisent de telles formes. Même si quelques-uns de ces scribes portaient des noms slaves, tels Dragomir, Ivan, Stan, Stoica, etc., il est évident que c'étaient des Roumains qui pensaient en roumain, comme l'a noté A. I. Iatzimirski aussi <sup>8</sup>. Il est, en effet, difficile d'imaginer que des clercs slaves aient pu commettre de si graves « erreurs » dans leur langue maternelle. Sans doute, on peut mettre certains aspects sur le compte d'une connaissance imparfaite de la langue de culture, mais de là jusqu'à supposer que tous étaient si mal préparés à effectuer le travail de leur fonction ce serait par trop exagérer. Aussi, est-il plus simple d'accepter l'explication logique du fait, à savoir que

<sup>6</sup> A. Martinet affirme : « Il n'y a, en fait, que quelques virtuoses qui soient capables de manier deux ou plus de deux langues sans que se produisent jamais chez eux le phénomène qu'on désigne sous le nom d'interférence linguistique » (*Eléments de linguistique générale*, III<sup>e</sup> édition, Paris, 1963, p. 173).

<sup>7</sup> Al Rosetti, *Istoria limbii române de la origini pînă în secolul al XVII-lea*, Bucarest, 1968, p. 584.

<sup>8</sup> A. I. Iatzimirski, *Язык славянских грамот молдавского происхождения*, St. Pét., 1909, p. 21, apud Șt. Ciobanu, *Inceputurile scrisului în limba română*, AAAR, Mém. Sec. Litt. III<sup>e</sup> série, t. X, n. 3, p. 25(5); I. Bogdan, *op. cit.*, p. 2; Gh. Ghibănescu, *Uricarul sau colecțiunea de diferite acte*, vol. XXIII, Iassy, 1895, voir la Préface, p. XCV, avait déjà affirmé que dans certains documents il y a des « constructions syntactiques plutôt roumaines que slavones; Alexandru Ștefulescu, *Documente slavo-române relative la Gorj*, Tirgu Jiu, 1905, p. 6, etc.

ces scribes employaient deux structures linguistiques différentes, d'où les phénomènes d'interférences se traduisant par l'apparition des éléments roumains. Le développement de l'influence roumaine, représentant la touche de couleur locale et un trait spécifique de notre langue de culture, est la preuve des changements importants intervenus à l'époque dans la société roumaine<sup>9</sup>.

#### ABREVIATIONS

Acad. RSR.                    Academia Republicii Socialiste România.  
Arh. St. Buc., S I.        Arhivele Statului București, section historique.

---

<sup>9</sup> Voir chez P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română*, Bucarest, 1965, p. 134–135.

# К ВОПРОСУ О ДРЕВНОСТИ И ДЛИТЕЛЬНОСТИ ЮЖНОСЛАВЯНСКОГО ВЛИЯНИЯ НА АРУМЫНСКИЙ ДИАЛЕКТ\*

ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU

Вскоре после появления работ Ильи Бэрбулеску, касающихся хронологии славянских элементов румынского языка<sup>1</sup>, Григоре Нандриш проделал критический обзор высказанных в этих работах точек зрения<sup>2</sup>, а позже, Александру Росетти уточнил ряд вопросов большого значения для истории румынского языка и его диалектов<sup>3</sup>.

Опираясь на аргументы Александра Росетти в пользу гипотезы существования славянского элемента в румынском (общерумынском) языке ещё до X-го века<sup>4</sup> и ссылаясь, как на теорию Феодора Капидана<sup>5</sup>, относящуюся также к хронологии славянских заимствований в румынском языке (в дакорумынском<sup>6</sup> и арумынском диалектах), так и на недав-

---

\* Сообщение на III-ем Международном конгрессе по изучению Юго-Восточной Европы.

<sup>1</sup> I. Bărbulescu, *Kad su počele da ulaze u rumunjski jezik najstarije njegove slavenske riječi*. Extrait du volume jubilaire „Jagié Festschrift: Zbornik u slavu Vatroslava Jagića”, Berlin, 1908, стр. 435—436; 453—496; *Rélatons des Roumains avec les Serbes, les Bulgares, les Grecs et la Croatie en liaison avec la question macédonaroumaine*, Iași, 1912; также его статьи в „Arhiva Societății științifice și literare din Iași”, XXX (1923), стр. 1—24; 122—147; 241—256; XXXI (1924), стр. 81—102; 161—176; XXXII (1925), стр. 81—89; 162—178; XXXIII (1926), стр. 161—177; *Individualitatea limbii române și elementul slav vechii*, București, 1929, стр. 480—481; 484; 500; 506; 508—509. Многие из высказанных автором в этих работах точек зрения являются не только спорными, но даже научно необоснованными. Об том говорится в заключении нашей диссертации, касающейся южнославянского лексического влияния на арумынский диалект Балканского полуострова.

<sup>2</sup> G. Nandriș, *Besprechung der Theorien von I. Bărbulescu*, в „Revista istorică română”, București, II (1932), стр. 387—481.

<sup>3</sup> Al. Rosetti, *Istoria limbii române* (ILR), т. III, пятое изд., București, 1964. *Istoria limbii române de la origini și până în secolul al XVII-lea*, București, 1968.

<sup>4</sup> Al. Rosetti, *Mélanges de linguistique et de philologie*, Copenhaga, București, 1947, стр. 473—474; ILR, III<sup>5</sup>, стр. 57—58; *Linguistica (Choix d'études parues entre 1947—1964)*, Hague, London, 1965, стр. 224—225.

<sup>5</sup> Th. Capidan, *Elementul slav în dialectul aromân*, București, 1925, стр. 9 и след.; стр. 40; *Macedoromânii. Veclumea și însemnătatea lor în Peninsula Balcanică*, București, 1927, стр. 137—138; *Dialectul aromân. Studiu lingvistic*, București, 1932, стр. 177—180; *Le bilinguisme chez les Roumains*, в „Langue et littérature”, I. București, 1940, стр. 17—18.

<sup>6</sup> Речь идет о румынском языке (разговорном языке на территории Румынии), развившемся из дакорумынского „диалекта”.

ние работы Эмиля Петровича<sup>7</sup>, Георгия Михэилэ<sup>8</sup> и Иона Пэтруца<sup>9</sup>, мы возобновили исследования, связанные со всеми этими вопросами<sup>10</sup>, имея в виду три зависящих друг от друга существенных, на наш взгляд, аспекта, а именно:

1. Характер славянских элементов арумynского диалекта сравнительно, с одной стороны, с характером славянских элементов румынского языка, а с другой стороны с характером славянских элементов греческого и албанского языков<sup>11</sup>.

2. Существенную тождественность (или нетождественность) между славянскими элементами арумynского диалекта и между теми, принадлежащими к румынскому (дакорумынскому) языку тогда, когда для последних уже установлена относительная хронология и тогда, когда речь идёт о нейтральных с фонетической точки зрения заимствованиях.

3. Тождественность (или нетождественность) между фонетическими изменениями произошедшими в славянских лексических заимствованиях румынского (дакорумынского) языка и между фонетическими изменениями, произошедшими в славянских элементах арумynского диалекта.

Относительно характера славянских элементов арумynского диалекта, можно сказать, что существует, с одной стороны, ряд общих южнославянских заимствований в арумynском диалекте и в румынском (дакорумынском) языке, довольно рано засвидетельственных и в славянских текстах различных южных редакций. Эти заимствования, по всей вероятности, являются результатом первых контактов румын со славянами, произошедших, приблизительно, между VI—X-ым веками<sup>12</sup>. Их характер можно определить как *народно-древнеюжнoславянский*. С другой стороны, существует ряд славянских элементов в арумynском диалекте (иногда и в мегленорумынском диалекте, в греческом и албанском языках), которые отсутствуют в румынском языке. Эти же элементы продолжают сохранять свой народный характер<sup>13</sup>, но на этот раз они дифференцируются

<sup>7</sup> E. Petrovici, *Studii de dialectologie și toponimie*. Volum îngrijit de I. Pătruț, B. Kelemen, I. Măru, București, 1970. Самые представительные статьи, касающиеся поставленных в нашем сообщении вопросов являются: *Problema limitei sud-vestice a teritoriului de formare a limbii românești*, стр. 56—60; *Unitatea dialectală a limbii române*, стр. 90—103; *Istoria poporului român oglindită în toponimie*, стр. 241—249.

<sup>8</sup> G. Mihăilă, *Împrumuturi vechi sud-slave în limba română (Impr.)*, București, 1960; *Criteriile determinării împrumuturilor slave în limba română*, в „Studii și cercetări lingvistice”, (SCL) XXII, București 4, 1971, стр. 351—367 и его сборник статей, *Studii de lexicologie și istorie a lingvisticii românești (Studii)*, București, 1973, стр. 11—15.

<sup>9</sup> I. Pătruț, *Referitor la cronologia elementelor de origine sud-slavă ale limbii române. În legătură cu slavul „O” și „Q”*, в „Cercetări de lingvistică” (CL) XXII, Cluj, 1, 1967, стр. 21—29; *O древности славяно-румынских лингвистических связей*, в „Romanoslavica”, XVI, 1968, стр. 23—29.

<sup>10</sup> Наша диссертация. Научный руководитель профессор Георге Михэила.

<sup>11</sup> Только тогда, когда это является необходимым.

<sup>12</sup> См. G. Mihăilă, *Impr.*, стр. 14 и *Studii* стр. 11—14.

<sup>13</sup> Начиная с XVIII века можно определить и книжный характер немногих славянских заимствований, засвидетельствованных в оригинальных текстах или в переводах с греческого языка.

чётко с точки зрения принадлежности к тому или другому южнославянскому языку (или диалекту): болгарскому, сербскохорватскому или македонскому языкам.

К первой категории относятся слова как: арум. *babă*<sup>14</sup> (если исключить гипотезу Антуана Мейе)<sup>15</sup>, которое встречается как в румынском, так и в южнодунайских румынских диалектах и которое засвидетельствовано ещё в XI—XII-ом веках в текстах болгарской редакции, а позже и в текстах сербской и русской редакций<sup>16</sup>; арум. *bară* «болото»; *bibă* «гусь» и «утка»; арум. *bic*, «бык» (засвидетельствовано ещё в XI-м веке в одном тексте болгарской редакции<sup>17</sup>); арум. *pimniță, bimță* (которое в начале означало, повидимому, «место под землёй, где сохранялись различные напитки»); арум. *bivul, bivuliță* (рум. *bivol*); арум. *blană*, «кусок дерева, плот» (также в рум. и мегленорум; ср. содержание термина в новогреч.  $\mu\lambda\acute{\alpha}\nu\alpha$ , „Brett“ (загора); алб. *blanë*, „midollo dell'albero” и т.д.)

Ко второй категории относятся слова как арум. *bagreni*; «акация», восходящее к сербскохорватскому *багрем*; арум. *bînduredzi*, «болтать, поболтать», восходящее к македонскому *bandori; bandorenje*; арум. *blanav*, восходящее к болгарскому *бланав*, «без вкуса»; арум. *bosileac* (ср. болг. *босилек*, макед. *босилек*, схр. *босиляк*), термин сохранившийся, кажется, через балканскую латынь в славянских языках<sup>18</sup>; арум. *poîniță*, «глиняный сосуд для выпечки хлеба»; мегленорум. *podniță*; болг. *подница*, новогреч.  $\rho\acute{\omega}\nu\iota\tau\sigma\alpha$ ,  $\mu\acute{\rho}\omega\nu\iota\tau\sigma\alpha$ , „beweglicher Backofen” (Фесалия);

<sup>14</sup> Использованные нами словари и другие материалы: Т. Parahagi, *Dicționarul dialectului aromân, general și etimologic*, București, I изд. 1963 и II изд., 1974; *Academia Română. Dicționarul limbii române*, т. I, первая часть (A — B), București, 1913; Н. Tiktin, *Rumanisch-deutsches Wörterbuch. Dicționar româno-german*, т. I — III, București, 1897—1925; *Academia Republicii Populare Române. Institutul de lingvistică din București. Dicționarul limbii române moderne*, București, 1958; G. Mihăilă, *Dicționar al limbii române vechi (sfirșitul sec. X — sec. XVI)*, București, 1974; G. Mihăilă, *Impr. и Studii; Československá Akademie, věd. Slovanský ústav. Slovník jazyka staroslovenského. Lexicon linguae paleoslovenicae (Slovník)*, Praga, 1958; Fr. Miklosich, *Lexicon paleoslovenico-graeco-latinum*, Viena, 1862—1865; A. Duvvernois, *Словарь болгарского языка по памятникам народной словесности и произведений новейшей печати*, т. I — II, 1885 — 1889; L. Andrejčim и др., *Български тълковен речник*, Sofia, 1955; *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika. Na svijet izdaje Jugoslavenska Akademija znanosti i umjetnosti*, Zagreb, 1880—1937; 1959; V. St. Karadžić, *Српски рјечник иступачен пемачкижем и латинскијем ружечима*, IV изд., Belgrad, 1935; Б. Конески, *Рјечник на македонскиот јазик*, т. I — III, Skopje, 1961—1966; P. Skok, *Etimološki rječnik srpskohrvatskog jezika*, т. I — III, Zagreb, 1971—1973; St. Mladenov, *Етимологически и правописен речник на българския книжовен език*, Sofia, 1941; Vl. Georgiev, *IV Gălăbov, J. Zaimov, St Ilčev, Български етимологичен речник*, т. I, Sofia, 1971; G. Meyer, *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*, Strassburg, 1891; *Neugriechische Studien II*, Wien, 1894; A. M. Selščev, *Славянское население в Албании*, Sofia, 1931; *Български диалектен атлас. I. Югоизточна България*, Sofia, 1964; *Български диалектен атлас. II. Североизточна България*, Sofia, 1966; И. Иванов, *Български диалектен атлас. Български говори от Егейска Македония. I. Sofia, 1971.*

<sup>15</sup> A. Meillet, *Études sur l'étimologie et le vocabulaire du vieux slave*, т. II, Paris, 1962, стр. 247.

<sup>16</sup> См. *Slovník*.

<sup>17</sup> там же,

<sup>18</sup> См. P. Skok, *Etim. rječnik*, т. I.



алб. *ponicë*; арум. *pleacică*, «груз»; болг. *плечка*; новогреч. *πλιάτσικα* «Венте» (Эпир, Фесалия, Крит); алб. *plackë*; «арум. *culeaşÿ*», «своего рода мамалыга»; болг. *кулаша*; алб. *kolash*.

Что касается существенной тождественности (или нетождественности) между славянскими элементами румынского языка и теми, принадлежащими к арумынскому диалекту, она вытекает из характера славянских элементов румынского языка и арумынского диалекта, а именно: тождественны те, которые мы называем общим термином народно-древнеюжнославянскими (*babă*, *bară*, *bic*, *pimniţă* и т.д.) и которые имеют те же самые значения в обоих языках или диалектах — в румынском языке и в арумынском диалекте.

На наш взгляд, эти термины принадлежат, как и в румынском языке, к раннему периоду контактов славян с румынами.

Если число их в арумынском диалекте меньше чем в румынском (дакорумынском) языке, это имеет своё объяснение в изменении начальных исторических условий и в появлении других, обеспечивших дальнейшее самостоятельное развитие дакорумынского (румынского языка) и арумынского диалектов. Более того, вследствие таких изменений, многие славянские элементы вошедшие в общерумынский язык были утрачены или замещены другими в арумынском диалекте. Свидетельством нашего предположения являются и многочисленные равные синонимы, которые встречаются для одного и того же слова в различных арумынских островах Балканского полуострова. Например, для *bibă* (на севере), *pată*, *raphe*, *rapă*, *rosă*, (на юге); для *bic* имеется *bămal* (в Верии, Грамосте, Пляса); для *blănav-bîlos* (в Грамосте, Граматикува) и т.д.

Таким образом то, что остается постоянной характеристикой, константой в определении относительной хронологии славянских заимствований в арумынском диалекте, это не столько число этих заимствований, сколько их характер и в особенности идентичность между фонетическими изменениями, о которых уже установлено, что они произошли в румынском языке ещё до X-го века<sup>19</sup> и такими же изменениями, происшедшими в арумынском диалекте. Например, *başnă*, восходящее к более старому *baştină* и которое представляет собой группу *št*, восходящую к южно-восточному славянскому *št*, которое, в свою очередь, восходит к более старому общеславянскому *tj*. О румынском *baştină* предполагается, что оно восходит к древнейшим славянским заимствованиям<sup>20</sup>, следовательно, арумынское *başnă*, *baştină* восходит к тем же древнейшим славянским заимствованиям. То же самое с арумынскими словами *boştină*, *buştină*, *voştină* независимо от того, существуют ли они — как слова — или нет в румынском (дакорумынском) языке; то же самое со славянскими заимствованиями в арумынском диалекте, представляющими собой рефлексy старославянских носовых гласных. Например, арум. *scump*, которое (если принять во внимание тождественное явление в румынском

<sup>19</sup> G. Mihăilă, *Impr.*, стр. 8—9; *Studii*, стр. 11 и след. (даже до XII века).

<sup>20</sup> G. Mihăilă, *Impr.*, стр. 143.

языке) появился, вполне возможно, раньше чем слова типа *arăspîndescu* или *pîndar*; то же самое и со словами типа *sloaiă* (где «о» под ударением дифтонгировался) и т.д.



Из всего сказанного здесь в краткой форме, можно прийти к заключению, что в развитии арумынского диалекта существуют два различных периода славянского (южно-славянского) влияния на него, а именно: I. Период раннего славянского влияния (или период народно-южнославянского влияния), продолжавшийся приблизительно до X-го века. Этот период, повидимому, соответствует общерумынскому периоду, ибо все славянские заимствования в арумынском диалекте представляют собой те же формальные или семантические черты, что и славянские заимствования раннего периода (до X—XII веков) в румынском (дакорумынском) языке. II. Период более позднего славянского влияния, в своей основе имеющий тоже народный характер (в отличие от более поздних славянских заимствований в румынском языке, когда румынский (дакорумынский) и арумынский диалекты начинают свою самостоятельную жизнь и когда на арумынский диалект начинают влиять болгарский, македонский и сербскохорватский языки. Этот период продолжается до наших дней.

---

<sup>21</sup> E. Pătruț, „Romanoslavica”, XVI, 1968, стр. 23.

## TÜRKEITÜRKISCH *tinaz*

DIMITRI THEODORIDIS  
(München)

Das türkeitürkische Wort *tinaz* ‚Heufeime, Heuhaufen, Heuballen‘<sup>1</sup> gehört, trotz des meines Wissens bisher einzigen Unterfangens, sein Etymon zu ermitteln (s.u.), jenem umfangreichen Teil des turkeitürkischen Wortschatzes an, der noch auf einzelne etymologische Untersuchungen wartet.

Die angegebene Bedeutung von *tinaz* ‚Heufeime, Heuhaufen, Heuballen‘ dürfte eine sekundäre Entwicklung, und zwar eine Verengung seiner Grundbedeutung darstellen, die sich in der türkeitürkischen Hochsprache eingebürgert hat. Mit dem Wort *tinaz* wird im Grunde genommen eine Zwischenstufe bei der Gewinnung von Getreidekorn in der Türkei bezeichnet<sup>2</sup>, soweit diese mühsame Gewinnung ihre traditionellen, archaischen Formen bewahren konnte, das heißt von landwirtschaftlichen Maschinen nicht verdrängt wurde. Nach der Ernte werden nämlich die Garben in die Tenne (*harman*) gebracht und mittels des Dreschschlittens (*doven*) gedroschen. Das dadurch geschaffene Gemisch von Körnern und Spreu wird zu einem Haufen (*tinaz*) geschaufelt, der wiederum bei günstigem Wind geworfelt die letzte Stufe, den reinen Getreidehaufen (*çeş*) gibt, welcher bis zu seinem Abtragen bzw. Abfüllen in Säcken noch vielerorts in Anatolien ‚versiegelt‘<sup>3</sup> wird.

Die ursprüngliche Bedeutung von *tinaz* dürfte meines Erachtens ‚Haufen‘ und weiter ‚angehäufte Dreschertrag‘ sein, die sich dann in der türkeitürkischen Hochsprache, in den osmanischen Mundarten und im Gagasischen in verschiedenen Richtungen entwickelte.

In den anatolischen und rumelischen Mundarten läßt sich das Wort folgendermaßen belegen: *dınaz* (Afyon\*), ‚Haufen‘<sup>4</sup>; *tinaz* (Ankara\*, Sinop, Samsun\*, İzmir\*, Bursa\* [Muh.], Bolu\*, Kırklareli\*, Kırşehir\*, Kütahya\*, Edirne\* [Muh.], Bahkesir, Eskişehir, Zonguldak\*) ‚zum Worfeln vorbereiteter Druschhaufen‘, (Kocaeli\*, Diyarbakır)

<sup>1</sup> K. Steuerwald, *Turkisch-Deutsches Wörterbuch*. Wiesbaden 1972, S. 938.

<sup>2</sup> Über den an Arbeitsgangen reichen Prozeß der Gewinnung von Getreidekorn, so wie er am Beispiel eines Dorfes am Rande des mittelanatolischen Plateaus dargestellt wird, s. V. Varol, *Çumra'nın Alan koyunde tınas savurma ve tahılın taşınması*, in: „Turk Folklor Araştırmaları“, Jg. 3, Bd. 2, Heft 34 (Mai 1952), S. 530 f.

<sup>3</sup> Vgl. N. Gozaydın, *Çeş ve muhrü*, in: „Türkoloji Dergisi“, 3 (1968). 115–122.

<sup>4</sup> Siehe *Derleme sözlüğü*, IV. Ankara 1969 [Turk Dil Kurumu yayınları. Sayı: 211/4], S. 1462.

‚Haufen‘, (Ankara), ‚Gerät zum Worfeln‘<sup>5</sup>. Dazu gehört noch der Facha Ausdruck *tinaz savur-* (Zonguldak \*) ‚Worfeln‘<sup>6</sup> Gleich reich an Bedeutungen ist das Wort *tinaz* ferner im Gagausischen zu finden, in dem es für ‚Kornhaufen‘, für ‚Heuschober‘, ja sogar für ‚Tenne‘ selbst steht<sup>7</sup>.

Die Belege des Wortes *tinaz* weisen auf eine relativ enge geographische Ausdehnung hin. Im gebirgigen Osten bzw. Nordosten Anatoliens, aber auch im südlichen Taurus-Streifen wird das Wort nicht benutzt, was zweifellos auf die landwirtschaftlichen Verhältnisse dieser vorwiegend auf Tierzucht angewiesenen Gebiete zurückzuführen ist, während die mittelanatolische Hoch- und die thrakische Tiefebene den Bereich seiner Verbreitung ausmacht. Das Wort fehlt in allen anderen Turksprachen völlig.

Dieser wortgeographische Sachverhalt und die ziemlich fremde Lautung des Wortes *tinaz* wurde unter Umständen ausreichen, um in ihm ein Lehnwort, genauer gesagt ein griechisches Lehnwort, zu sehen. Und dies mag Ch. Symeonidis erwogen haben, als er *tinaz* mit dem griechischen Plural *θημωνιές* (Sing. *θημωνιά* ‚Schober, Garbenhaufen‘) in Zusammenhang brachte<sup>8</sup>. Sieht man jedoch von den phonetischen Schwierigkeiten ab, wäre die von Ch. Symeonidis vorgeschlagene Etymologie auch deswegen unhaltbar, weil, wie bereits H. Eren in seiner Besprechung<sup>9</sup> mit Recht betonte, der verwandt anmutende anatolische Beleg *tinar* (Kastamonu \*, Sinop, Zonguldak \*) ‚zum Worfeln bereitgemachter Haufen nach dem Drusch‘ auch als Wendung *tinar et-* (Kastamonu) ‚gedroschenes Getreide zum Worfeln anhäufen‘<sup>10</sup> außer Acht gelassen wurde, der aber einer Erklärung bedarf.

Das Wort *tinaz* ist indessen tatsächlich griechischen Ursprungs. Es stammt vom griechischen Wort *θινός* (Kreta), mit den Varianten *θινός* (Pontos [Chaldia, Trapezunt]), *θινόν* (Pontos [Chaldia]) ‚geschichteter Getreidehaufen; Getreideschober; Haufen Weizen mit Spreu in der Tenne‘ ab<sup>11</sup>, das wieder eine nicht gerade seltene Neubildung aus dem Genitiv altgriechischer Substantiva der sogenannten dritten Deklination, in diesem Fall aus dem Genitiv des altgriechischen Substantivs *θίς* (Genitiv *θινός*) ‚Haufen; Sandhugel, Sandbank, Düne‘ darstellt. Die phonetische Entwicklung *\*tinós > tinaz* ist als durchaus normal anzusehen. Phonetisch ebenso einwandfrei dürfte die Entwicklung vom griechischen Etymon *θινός* zum mundartlichen Beleg *finnas* (Konya\*) ‚aus Lehm-

<sup>5</sup> Siehe *Soz derleme dergisi*. Gilt. 3. Istanbul 1942, S. 1355. In der Bedeutung ‚Gerät zum Worfeln‘ fehlt das Wort *tinaz* bei Y. Daher, *Agricultura anatolica, I. Die volkstümlichen landwirtschaftlichen Geräte. Eine wort- und kulturgeschichtliche Untersuchung mit besonderer Berücksichtigung der Turkvolker*. Helsinki, 1970 [Studia Orientalia XLII].

<sup>6</sup> Ebenda (s. Anm. 5).

<sup>7</sup> Siehe *Gagauzsko-russko-moldavskij slovar'*. Moskau 1973, S. 483.

<sup>8</sup> Ch. Symeonidis, *Griechische Lehnwörter im Türkischen*, in: „Balkan Studies“, 14 (1973), 168–200 und bes. auf S. 178, Nr. 61.

<sup>9</sup> H. Eren, *Türkçede Rumca alıntılar*, in: „Türk Dili“, Jg. 25, Bd. 31, Heft 282 (März 1975), S. 180–183 und bes. S. 181.

<sup>10</sup> Siehe Anm. 5.

<sup>11</sup> N. Andriotis, *Lexikon der Archaismen in neugriechischen Dialekten*. Wien 1974 [Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Schriften der Balkankommission. Linguistische Abteilung XXII], S. 276, Nr. 2783.

ziegeln gebauter, dachloser Speicher<sup>12</sup> sein, denn die Substitution des griechischen  $\theta$  einerseits durch  $t$  und andererseits durch  $f$  im Turkeitürkischen ist gesetzmäßig.

Übrig bleibt nun lediglich das bereits angesprochene scheinbare Problem um die Form *tinaz* der anatolischen Mundarten. Dies ist jedoch nichts anderes als eine weitere Entlehnung des Diminutivs des Wortes  $\theta\iota\nu\acute{\omega}\varsigma$ , welches die Form \* $\theta\iota\nu\acute{\omega}\rho\iota$  voraussetzt und somit zur selben Sippe gehört. Die griechische Verkleinerungsform \* $\theta\iota\nu\acute{\omega}\rho\iota$  verschwand allerdings nicht, indem sie nur in den anatolisch-türkischen Mundarten ihre Spur hinterließ, sondern lebt meines Wissens latent im neugriechisch-kappadokischen Wort  $\chi\iota\nu\acute{\epsilon}\rho'$  (Axos) ‚Haufen gedroschenen Getreides‘<sup>13</sup> weiter.

Während das Wort *tinaz* mundartlich geblieben ist, scheint *tinaz* schon verhältnismäßig früh Eingang in die Hochsprache gefunden zu haben, denn die Formen *tinaz* und *tinaz* sind seit dem 16. Jh. bekannt<sup>14</sup>. Einer von den in *Tarama sözlüğü* angeführten vier Belegen wurde dem persisch-türkischen Wörterbuch *al-tuhfa al-saniya* (1580) des Deşişi Mehmed Efendi aus Amasya entnommen, in dem man das angeblich persische (!) Wort *tinōs* und seine türkische Entsprechung *tinaz* in der Bedeutung ‚Getreidehaufen auf der Tenne‘ findet. Trotz der Unkenntnis der vom Lexikograph des 16. Jh. benutzten Quellen läßt sich unschwer im Wort *tinōs* eine exakte Wiedergabe des griechischen  $\theta\iota\nu\acute{\omega}\varsigma$  erkennen.

Schließlich sei noch anzumerken, daß die hier besprochenen griechischen Lehnwörter im Turkeitürkischen einer Reihe von anatolischen Ortsnamen Pate standen wie z.B. *Tinaz Tepe* (1. Südlich der Südspitze des Beyşehir-Sees, auf der Fluglinie Beyşehir-Serik; 2. südwestlich von Afyonkarahisar, an der Eisenbahnstrecke Afyonkarahisar-Sandıklı; 3. westlich des Eğirdir-Sees, auf der Fluglinie Senirkent-Isparta), begreiflicherweise ursprünglich als Name für luftige Anhöhen verwendet, die sich als Wurfplatz eignen, ferner *Dinar* (das bekannte Städtchen, Zentrum eines Verwaltungsbezirks nördlich des Burdur-Sees) und *Tinaz* (Dorf nordöstlich von Muğla, auf der Fluglinie Denizli-Marmaris)<sup>15</sup>.

<sup>12</sup> Siehe *Derleme sözlüğü*, V. Ankara 1972 [Turk Dil Kurumu yayınları. Sayı : 211/5], S. 1867.

<sup>13</sup> G. Maurochalybides — I. I. Kesisoglu, *Tò γλωσσικὸ ἰδιῶμα τῆς Ἀξοῦ*. Athen 1960 [Collection de l'Institut Français d'Athènes, 39 Centre d'Etudes d'Asie Mineure, 6. Cappadoce, 6], S. 108 f. und 151.

<sup>14</sup> Siehe *Tarama sözlüğü*, V. Ankara 1971 [Turk Dil Kurumu yayınları. Sayı : 212/5], S. 3799.

<sup>15</sup> *Tinaz Tepe* als Name eines Wohnviertels in İzmir (s. R. Keleş, *İzmir mahalleleri (Bir tipteştirme örneği)*. Ankara 1972 [Sosyal Bilimler Derneği yayınları : A — 4], S. 36) dürfte dagegen eine nach 1922 durchgeführte Umbenennung (oder gar Neubenennung) sein als Erinnerung an die griechische Niederlage auf dem Schlachtfelde *Tinaz Tepe* (s.o., Nr. 2) bei Afyonkarahisar.

## INTERFÉRENCES ONOMASTIQUES ROUMANO-SERBO-CROATES\*

DORIN GĂMULESCU

La recherche de l'influence exercée par la langue roumaine sur l'onomastique sud-slave a été moins poussée que celle des influences sud-slaves sur l'onomastique roumaine — ce qui ne signifie nullement qu'elle présenterait moins d'importance pour la connaissance du lieu, de la période et du caractère des contacts linguistiques (et ethniques) roumano-slaves.

A la suite de Fr. Miklosich<sup>1</sup> et K. Jireček<sup>2</sup>, bon nombre de linguistes roumains et étrangers, tels : T. Maretić, G. Weigand, P. Skok, S. Pușcariu, T. Capidan, N. Drăganu, St. Romanski, S. Dragomir, Al. Rosetti, Iv. Popović et autres<sup>3</sup> ont apporté leur contribution — au long du temps — à l'étude des éléments d'origine roumaine de l'onomastique des Slaves du Sud.

Les intéressés pourront trouver des données plus amples sur l'état actuel de la recherche dans ce domaine dans les travaux de Al. Rosetti<sup>4</sup>, I. I. Rusu<sup>5</sup> et I. Petkanov<sup>6</sup>.

---

\* Communication présentée au III<sup>ème</sup> Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 septembre, 1974.

<sup>1</sup> Cf. Fr. Miklosich et E. Kažnišniak, *Über die Wanderungen der Rumunen in den Dalmatischen Alpen und den Karpaten*, « Denkschriften der Wiener Akad., Ph. — h. Cl. », XXX, 1879, p. 3.

<sup>2</sup> Cf. AfslPh XV, 1893, p. 100; Idem, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens Während des Mittelalters*, « Denkschriften der Wiener Akad., Ph. — h. Cl. », XLVIII, no. 4, I, Wien, 1903, p. 36 et suiv.; Idem, *Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911—1918, p. 155—156; Idem, *Das Fürstentum Bulgarien*, Wien, 1891, p. 123—124.

<sup>3</sup> Parmi eux, il convient de mentionner les auteurs de recherches plus récentes tels, par exemple, Iv. Duridanov, Iv. Gălăbov, J. Zaimov, B. Simeonov, St. Ilčev, R. Flora, B. Markov, B. Nastev, etc. qui, même s'ils n'ont pas toujours publié des ouvrages spécialisés dans ce domaine, ont pourtant fourni en complément d'importants éléments qui précisent l'aire des emprunts au roumain dans l'onomastique sud-slave, approfondissent certains aspects et présentent de nouveaux points de vue. Pour détails bibliographiques, voir notre ouvrage, *Toponime și antroponime românești în Crna Reka* (Toponymes et anthroponymes roumains à C.R. — R.S.F. Yougoslavie), à paraître.

<sup>4</sup> Voir Al. Rosetti, *Istoria limbii române* (Histoire de la langue roumaine), Bucarest, 1968, p. 428—433.

<sup>5</sup> Voir surtout la carte publiée dans l'annexe de son livre, *Elemente autohtone în limba română. Substratul comun româno-albanez* (Éléments autochtones en roumain. Le substrat commun roumano-albanais), Bucarest, 1970, « dressée par Ștefan Poenaru d'après G. Weigand, S. Pușcariu, N. Drăganu, Th. Capidan et S. Dragomir ». Pour la zone qui nous intéresse n'est mentionnée comme un toponyme roumain que la localité *Prluta*.

<sup>6</sup> *Les éléments romans dans les langues balkaniques*, in *Actes du X<sup>e</sup> Congrès international de linguistique et philologie romanes* (Strasbourg, 1962), III, Paris, 1965, p. 1159—1176.

Des traces attestant la présence roumaine au sud du Danube à partir du haut Moyen Age — les anthroponymes et toponymes d'origine roumaine — sont répandues sur presque tout le territoire linguistique sud-slave<sup>7</sup>. Evidemment, ils n'ont pas la même densité partout, à savoir : là où la population roumaine était plus dense, étant parvenu à se mieux maintenir, ils sont plus nombreux.

Notre recherche a pour objet une pareille zone que nous considérons être d'une intensité maximale — en moyenne, une unité onomastique d'origine roumaine tous les 5 km<sup>2</sup> —, située en Serbie du Nord-Est sur le cours moyen du Timoc et comprenant en grandes lignes le bassin de son affluent, Crna Reka<sup>8</sup>.

Ce territoire, fortement romanisé par le passé<sup>9</sup>, a subi des étapes de colonisation successives<sup>10</sup>. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle — début du XIX<sup>e</sup>, a eu lieu l'établissement dans ces endroits, à côté des Serbes antérieurement colonisés<sup>11</sup>, d'une importante population roumaine<sup>12</sup>, qui a ainsi engendré les conditions propices à d'intenses contacts linguistiques roumano-serbo-croates.

Dans un ouvrage plus ample<sup>13</sup> nous avons établi les toponymes et anthroponymes d'origine roumaine de la région Crna Reka, en insistant sur les explications d'ordre étymologique<sup>14</sup>.

Cette fois, nous envisageons d'exposer la manière dont se sont adaptés dans cette région au système serbo-croate, sous le rapport linguistique et onomastique, les emprunts faits au roumain.

<sup>7</sup> Tel qu'il ressort de la carte publiée par I. I. Rusu, *op. cit.*, Cf. aussi Iv. Petkanov, *op. cit.*, p. 1171; « Le jour où l'on pensera à préparer des atlas de toponymie, les toponymes roumains et (en quantité beaucoup plus petite) les toponymes latins formeront un bon réseau qui s'étendra sur la plus grande partie de la Bulgarie, sur la Yougoslavie et sur certaines régions de la Grèce et de l'Albanie ».

<sup>8</sup> Nous avons utilisé comme source la *Mikrotoponomastika i patronimika u Crnoj Reci*, matériel recueilli et publié par Ljubiša Rajković — sous la direction de Pr. Pavle Ivić — dans la publication de la Chaire des langues sud-slaves près la Faculté de philosophie de Novi Sad, « Prilozi proučavanju jezika », VIII, 1972, p. 95—120 (= Lj. Rajk.); les cartes de l'*Enciklopedija Jugoslavije*, publiées s.v. *Aleksinac* (= HEJ) et s.v. *Bor* (= HB); la Carte topographique de l'état-major autrichien (= HA), à l'échelle 1 : 200 000, dressée en 1914; la Carte topographique à l'échelle 1 : 75 000, publiée avant 1913, par la section de Géographie de l'état-major serbe (= HSMS).

<sup>9</sup> Des vestiges de cette romanité se sont conservés aussi dans la toponymie actuelle de la région. Cf. *Rgotina*, nom d'une localité (<lat. *Argentus*, « compris comme dérivé de *rog* 'corne' »; cf. Yves Edouard Boeglin, *Quelques cas d'adaptation non phonétique de toponymes romans en Yougoslavie*, dans *Actes du X<sup>e</sup> Congrès international de linguistique et philologie romanes (Strasbourg, 1962)*, publiés par Georges Straka, III, Paris, 1965, p. 1004.

<sup>10</sup> Voir *Istorija naroda Jugoslavije*, II, Belgrade, 1960, p. 80—88.

<sup>11</sup> Cf. *op. cit.*, *loc. cit.*

<sup>12</sup> Voir T. Boga, *Românii din Macedonia, Epir, Tesalia, Albania, Bulgaria și Serbia (Note etnografice și statistice)* (Les Roumains de la Macédoine, de l'Epir, de la Thessalie, Albanie, Bulgarie et de la Serbie. Notes ethnographiques et statistiques), Bucarest, 1913, p. 24—31; E. Bucuța, *Românii dintre Vidin și Timoc* (Les Roumains établis entre Vidin et Timoc), Bucarest, 1923, p. 18 et suiv. Pour la distribution territoriale de la population roumaine en Serbie, au début de ce siècle, cf. la carte « Serbia cu orașele și satele locuite de Români » (La Serbie, avec les villes et les villages habités par des Roumains), publiée par G. Giuglea et G. Vilsan dans l'annexe du livre intitulé *De la Români din Serbia. Culegere de literatură populară* (Recueil de littérature populaire des Roumains de la Serbie), Bucarest, 1913.

<sup>13</sup> *Toponime și antroponime românești în Crna Reka (R. S. F. Jugoslavia)* (Toponymes et anthroponymes roumains dans la région C R. — Yougoslavie), à paraître.

<sup>14</sup> Y est établie pour la première fois, l'origine roumaine de plus de 200 microtoponymes et anthroponymes serbo-croates provenant de cette région.

*L'adaptation phonétique* ne constitue pas un processus trop compliqué, du fait que la différence entre les inventaires phonétiques des deux langues n'est pas tellement grande, elle non plus. Ainsi, les voyelles roumaines *a, e, i, o, u* sont-elles rendues par les voyelles serbo-croates correspondantes<sup>15</sup> :

- a/a : scr. *Albina*, top. de Veliki Izvor et Metovnica (Lj. Rajk.) <roum. *albina* ; scr. *Balta*, top. de Bučje (Lj. Rajk.) <roum. *balta* ;  
 e/e : scr. *četate*, top. de Halovo et Gradskovo (Lj. Rajk.) <roum. *cetate* ; scr. *Obledži*, top. de Gradskovo (Lj. Rajk.) <roum. *Oblegi* ;  
 i/i : scr. *Litiječ*, top. de Gradskovo (Lj. Rajk.) <roum. *lilieci* ; *Periš*, top. de Prlita (Lj. Rajk.) <roum. *periš* ;  
 o/o : scr. *Bordelj*, top. de Bučje (Lj. Rajk.) <roum. *bordei* ; scr. *Kornjet*, top. fréquent dans cette région (HA, HSMS, Lj. Rajk.) <roum. *cornet* ;  
 u/u : scr. (*čoka*) *Čululuj*, top. de Krivelj (Lj. Rajk.) <roum. (*cioaca*) *Ciulului* ; scr. *Dumbrava*, top. de Metovnica et de Slatina (Lj. Rajk.) <roum. *dumbravă*.

Il existe des correspondances presque parfaites aussi pour la majorité des consonnes, tel qu'il résulte, d'ailleurs, des exemples cités pour voyelles.

La question de l'adaptation, sous le rapport phonétique, des emprunts onomastiques serbo-croates au roumain surgit, dans le domaine du vocalisme, lorsqu'il s'agit de rendre les voyelles spécifiques roumaines *ă* et *î* (*â*), ainsi qu'une partie des diphtongues.

En règle générale, à *ă* et *î* (*â*) correspond en serbo-croate *a* :

- ă/a : *Almažan*, top. de Grljan (Lj. Rajk.) <roum. *Almăj(e)an(u)* ; scr. *Fadžet*, top. de Lukovo (Lj. Rajk.) <roum. *făget*<sup>16</sup> ;  
 î(*â*)/a : scr. *Parvan*, top. (HA) <roum. *Pîrvan*, n. pers. ; scr. *Parlog*, top. de Grljan (Lj. Rajk.) <roum. *pîrlog*<sup>17</sup> ; scr. *Kampu* (*Gornjani*), top. du nord de la localité Gornjani (HSMS) <roum. *cîmpu*, forme articulée de *cîmp*.

<sup>15</sup> Ceci n'est pas valable pour *e, i, o, u* semi-vocaliques.

<sup>16</sup> Dans plusieurs exemples roum. -ă (final) est omis ; cf. *Valja mik* (Lj. Rajk.), au lieu de *Valja mika*, comme il serait à attendre, < roum. *Valea mică* ; *Nalt è*. (HSMS) = roum. *Cioaca înaltă*, où à côté de -ă (final) est omis aussi l'i (initial). Dans l'exemple *Kraku reu* (HSMS) = roum. *Cracu râu*, roum. -ă- est rendu par scr. -e-.

<sup>17</sup> En serbo-croate il existe aussi le nom appellatif *parlog* < roum. *pirlog*, de sorte que nous ne saurions nous prononcer avec certitude sur l'origine onomastique roumaine des noms top. scr. *Parlog* qui pourrait être formé par les Serbes à partir d'un mot déjà existant dans leur langage. Un très grand nombre de toponymes formés à partir de noms de personnes roumaines ont une situation similaire ; sous le rapport strictement linguistique, ce sont là des emprunts au roumain ; sous l'aspect onomastique ils peuvent être des créations autochtones, car une personne ayant un nom roumain est, en règle générale, connue tant par les locuteurs du serbo-croate, que par les locuteurs du roumain. Nous ajouterons au top. cité plus haut, *Parvan* et : *Mijaj čuka* (HS), *Turkulska Kosa* (HSMS), s'il a à l'origine le nom de pers. roum. *Turku(l)* et non pas le nom appellatif ethnique *turc*, *Škerban è*. (HSMS) < n. pers. roum. de *Šk'erban* (= *Șerban*), *Mikulj* (HA) < n. pers. roum. *Micul*, *Ravniste Milošonj* (HSMS), où le second terme semble être une formation anthroponymique roumaine avec le suffixe ban. -o*ri*(u), de *Miloš* (ou *Miloš*), etc.



Mais la voyelle roumaine *î* connaît aussi le traitement serbo-croate en *i* :

*i/i*: scr. *Tilva*, élément constituant de plusieurs syntagmes ayant la valeur de nom de lieu (Lj. Rajk.) <roum. *tîlvă*; scr. *Tilva inalta* (HA) = roum. *tîlva înaltă*.

Devant un *-r-* suivi d'une autre consonne, le roum. *î* (*â*) est rendu, dans certains cas, par *a* (donc, roum. C-îr-C/scr. C-ar-C; cf. ci-haut scr. *Parvan* et *Parlog*; en d'autres cas, par le caractère vocalique de *r* serbo-croate :

C-îr-C/C-*r*-C : scr. *Krnišor*, top. de Bela Reka (Lj. Rajk.) <roum. *cîrnišor*; scr. *Prlita*, nom d'une localité (Lj. Rajk.) <roum. *Pîrlita*<sup>18</sup>.

Dans certains cas, le chercheur, recueillant du matériel onomastique, Ljubiša Rajković, a noté le signe ' à la place d'un *î* roumain :

*i/*' : scr. *Flam'nda*, top. de Slatina <roum. *Flămânda*; scr. *Čer'š*, top. de Grljan <roum. *cerîș* <cer, 'quercus cerris'; scr. *K'ntu*, élément composant de plusieurs syntagmes, à valeur de nom de lieu <roum. *cîntu* <(a) *cînta*.

Nous supposons que dans toutes les situations rappelées, les locuteurs ont prononcé un son rapproché de l'*î* de l'étymon, ce qui est probant pour la profondeur des contacts roumano-serbo-croates dans cette région<sup>19</sup>.

Parmi les diphtongues ne sont rendues comme telles que celles dont l'élément vocalique est *i* (*î*), ce qui s'explique par l'identification — facile à comprendre — du *i* roumain avec *j* du serbo-croate :

*ia/ja* : *Pe keja*, top. de Bučje (Lj. Rajk.) = roum. *Pe Cheia*; scr. *Funija*, top. de Grljan (Lj. Rajk.) <roum. *funia*;  
*ei/ej* : scr. *Čučulejka*, top. de Krivelj (Lj. Rajk.) <roum. *Ciuciulei(ca)*;  
*ie/je* : scr. *Jepurovski (izvor)*, top. de Halovo (Lj. Rajk.) <roum. *(Izvorul) lui Iepure*; scr. *Liliječ*, top. de Grljan (Lj. Rajk.) <roum. *lilieci*; etc.

La diphtongue *ea* a pour correspondant en serbo-croate un 'a (qui s'écrit : *ja*) :

*ea/'a (ja)* : scr. *Valja*, élément composant de plusieurs toponymes (Lj. Rajk.) <roum. *valea*; scr. *Unguranjaska*, top. de Nikoličevo (Lj. Rajk.) <roum. *ungureneasca* (<n. pers. *Ungureanu*, ou le nom appellatif *ungurean*).

La diphtongue *oa* est régulièrement rendue par *o* :

*oa/o* : *čoka*, élément composant de plusieurs toponymes (Lj. Rajk.) <roum. *cioaca*; scr. *Kosta (mare)*, top. de Gradskovo (Lj. Rajk.) <roum. *Coasta (mare)*.

Le traitement des deux dernières diphtongues semble étrange, -*e* est rendu par le caractère palatal de la consonne précédente, tandis que

<sup>18</sup> Il se pourrait, toutefois, que nous ayons affaire avec une variante du top. scr. *Kornišore* (HSMS) <roum. *cornișori, cornișoare* <corn + suf. -*îșor, -ișoară*; dans ce cas, scr. -*r* du top. *Krnišor* ne représente plus l'adaptation phonétique du roum. -*ir* -en position inter-consonantique, mais il est le résultat de l'analogie avec le thème scr. *krnj* —.

<sup>19</sup> Cf. aussi top. scr. *Kmpul* (HSMS) = roum. *cîmpul*, où roum. -*i-* est complètement omis.

de *ga* est conservée non pas la voyelle, mais la semi-voyelle —, mais il pourrait constituer un indice en plus de la nature des diphtongues roumaines de ce genre <sup>20</sup>.

Dans le domaine du consonantisme, il faut remarquer l'adaptation conséquente de roum. *c(e)*, *c(i)* et *g(e)*, *g(i)* au scr. *č* et *dž*, respectivement :

*c(e)*, *c(i)*/č : (*Kraku*) *Nikolči*, top. de Slatina (Lj. Rajk.) <roum. (*Cracu*) *Nicolcii*, où le second élément est la forme du génitif du nom pers. roumain *Nicolcea*; (*Kraku*) *Sarači*, top. de Krivelj (Lj. Rajk.) <roum. (*Cracu*) *Săracii*, où le second élément est le génitif de roum. *Săraca* employé, probablement, en sens toponymique;

*g(e)*, *g(i)*/dž : *Obledži* (cf. supra) <roum. *oblegi*.

Les paires molles des affriquées serbo-croates rappelées, c'est-à-dire *č* et *dž* rendent les affriquées roumaines correspondantes, spécifiques des parlers du Banat :

č (<t', k') <sup>21</sup> /č : scr. *Braņišće*, top. de Buče (Lj. Rajk.) <roum. ban. *braņiše* = roum. lit. *braņište*; *Šćopici*, n. fam. de Krivelj (Lj. Rajk.) <roum. ban. *Șćopu* = lit. *Șchiopu* (<șchiop) + suf. scr. *-iči*;

đ (<d')/đ : scr. *Dal*, top. du nord de Podgorac (HSMS) <roum. ban. *dal* = roum. lit. *deal*; scr. (*Ogašu*) *nedelji*, top. de Oštrej (Lj. Rajk.) <roum. ban. (*Ogašu*) *nedelii*, dont le second terme est le génitif du roum. ban. *nedel'e* = roum. lit. *nedeie* <sup>22</sup>.

L'amollissement des consonnes non-palatales à la fin des mots — fréquent en roumain — ne peut être rendu en serbo-croate, où l'adaptation des emprunts au roumain de ce genre se fait par voie morphologique plutôt que par voie phonétique <sup>23</sup>. Ainsi, par ex., *-i* du scr. *Lokuri*, top.

<sup>20</sup> Cf. en ce sens, les points de vue exprimés par E. Petrovici, *Corelația de timbru a consoanelor dure și moi în limba română* (La corrélation de timbre des consonnes dures et molles en roumain), dans « Studii și cercetări lingvistice », 1950, I, p. 172 et suiv. et A. Rosetti, *Recherches sur les diphtongues roumaines*, Bucarest-Copenhague, 1959; Idem, *Slavo-românica. DiŃtongii eă și gă din limba română și influența slavă* (Les diphtongues ea et oa du roumain et l'influence slave), dans *Bulletin de l'Association internationale des études sud-est européennes*, III, 1965, p. 47-49 (reproduit dans *Istoria limbii române* (Histoire de la langue roumaine), Bucarest, 1968, p. 636-638.

<sup>21</sup> Suivis de *e*, *i*.

<sup>22</sup> A première vue, *d* du scr. *nedelji* pourrait apparaître comme une particularité serbo-croate (cf. scr. dial. *nedelja*), surtout que le roum. *nedeie* est lui aussi un emprunt au sud-slave (<*nedelja*>); à cette interprétation s'opposent les deux faits suivants : 1) l'iotisation des consonnes devant un *-je-* provenant de *ě* ne s'étend pas au nord-est de la Serbie aussi; par conséquent *-d-* ne peut être expliqué par un scr. *-d-* qui se trouverait devant un *-je-<č*, et 2) même si l'on admettait ce qui vient d'être exprimé sous 1) il resterait à expliquer *-i* du scr. *nedelji*, car il correspondrait à une forme de datif qui ne se justifie pas dans le syntagme *Ogašu nedelji*. La seule explication possible est donc que ce *-i* (final) représente la désinence *-i* de la forme de génitif roum. (ban.) *nedel'i* (= lit. *nedei*).

<sup>23</sup> Les consonnes roumaines *b'*, *d'*, *f'*, *h'* *m'*, *p'*, *r'*, *s'*, *t'*, *t'*, *v'*, *z'* peuvent être reproduites — avec une assez grande approximation — à l'intérieur du mot, car dans cette position elles peuvent être suivies d'un *-j(e)* (< *č*). A la fin du mot ne peut être rendus que roum. *-l'* et *-n'*, qui ont en serbo-croate les correspondants palataux *lj* et *nj*. Dans le roumain standard, *-l'* et *n'* (finals) ne sont pas très fréquents, car dans cette position ils ont passé, dans les mots anciens, en *i*; roum. *-l'* et *-n'* (finals) sont, en échange, assez fréquents dans les parlers du Banat, où ils ont été moins touchés par la transformation *-l'*, *-n'* > *i*.

de Bučje (Lj. Rajk.), reproduit le pluriel de roum. *locuri* (<*loc*) et non pas le caractère mouillé de *-r'* de l'étymon roumain. Dans le cas du scr. *Pešter*, top. de Bela Reka (Lj. Rajk.), roum. *peșteri* a été interprété comme une forme de singulier.

Il va de soi qu'il y a aussi des cas de déviation des règles d'adaptation phonétique établies jusqu'ici<sup>24</sup>. Dans la plupart des cas, ces écarts sont des accidents dus à des causes diverses, à commencer par les fausses analogies et en finissant avec les erreurs d'audition ou de transcription. Nous citerons en guise d'illustration le toponyme scr. *Čemižlok r[eka]*, rivière à l'ouest de Zlot (cf. HSMS), dont la première partie provient du roum. *de* (= ban. *de*) *mijloc*, ce qui ressort aussi de la position de la rivière; L'écriture *é* à la place de *đ* serait donc une erreur du cartographe<sup>25</sup>. Les toponymes scr. (*Kraku*) *Gorunješće* et scr. (*Kraku*) *Kalinješće*, toutes les deux de Slatina (Lj. Rajk.), représentent dans leur seconde partie les anthroponymes roumains (à fonction toponymique) *Gorunești* (= ban. *Goruneșé*) et *Călinești* (= ban. *Călineșé*); scr. *-šće* au lieu de roum. *-șé* est du, sans doute, à une analogie erronée (soit avec roum. *-ște* = ban. *-șée*) propre de certains adverbes roumains tel, par ex., *românește* (= ban. *româneșée*), soit avec scr. *-šće* de certains noms collectifs tel, par ex., *lišće*).

Pour les cas où l'on ne connaît pas la forme authentique des étymons roumains, l'établissement précis des correspondances d'ordre phonétique examinées ci-haut offre de précieuses informations sur les particularités des parlers roumains auxquels on a fait les emprunts onomastiques serbo-croates en question.

Aux nombreux traits particuliers de Banat qu'attestent les étymons roumains s'ajoutent encore d'autres, propres du sous-dialecte de Munténia, tel qu'il résulte des exemples cités ci-dessus. Mais certains toponymes du genre de scr. *Bumnica*, de Krivelj (Lj. Rajk.) indiquent comme lieu de leur provenance Olténie. Par conséquent, l'origine première des Roumains de la région de Crna Reka est le Banat et l'Olténie<sup>26</sup>.

<sup>24</sup> Cf. les notes 16—19.

<sup>25</sup> Les auteurs de la HSMS ont d'ailleurs procédé d'une manière très originale à l'inscription sur la carte des toponymes formés de syntagmes. Ils ont séparé et n'ont retenu du syntagme que les déterminants situés auprès des noms appellatifs-noms géographiques qu'ils ont portés en abrégé sur la carte, en guise d'explications cartographiques placées avant ou après les toponymes ainsi obtenus. Voici quelques exemples : *V. Satuli*, ruisseau au nord de Vlaole (V. = probablement *valja*); *Škerban č.*, *Petronjilor č.*, *Lu Trajil č.*, toponymes du sud de Vlaole (č. = probabl., *čuka*, *čoka*); *Kr. Lungu*, *Kr. Mori*, au sud de Jasikovo (Kr. = *Kraku* ou, peut-être, *Krš*; cf. aussi *K. Simonji*, *K. Skorčila*, au sud-ouest de Jasikovo où *K.* = probabl., *Kulma*); *og. Mori*, au sud de Jasikovo, *og. Pistol*, au sud de Leskovo, *Og. Ku Nušću*, au nord de Brestovac (og. = probabl. *ogašu*); *T. Mare*, au sud de Žagubica, *Mari p.*, au nord de Laznica, *Srbul p.*, au nord de Brestovac (p. = *potok*; T. = *tilva*), etc.

<sup>26</sup> Un certain nombre de traits particuliers du parler de Banat ont pénétré dans les parlers du nord-ouest de l'Olténie (Cf. M. Gregorian, *Gratul și folklorul din Oltenia nord-vestică și Banatul răsăritean*, Craiova, 1938) (Le parler et le folklore au nord-ouest d'Olténie et à l'est du Banat). Même si tous les traits phonétiques particuliers au Banat, qui se rencontrent dans les toponymes et anthroponymes serbo-croates de Crna Reka, empruntés au roumain étaient présents dans les parlers du nord-ouest de l'Olténie, — des toponymes tels *Almažan*, *Unguranjaska* et des anthroponymes tels *Almažanci*, *Ungurjanovići* (cf. Lj. Rajk.) parlent clairement de l'origine de Banat (et même de Transylvanie) d'une partie des Roumains de Crna Reka. Les ouvrages consultés par nous considèrent que les Roumains de la Vallée du Timoc sont des Olténiens.

Une autre chose que l'on a pu établir sur la base de l'aspect phonétique des toponymes et des anthroponymes serbo-croates empruntés au roumain de la région Crna Reka est qu'une grande partie des locuteurs du serbo-croate connaissent très bien aussi le roumain, en prononçant, en certains cas, des sons spécifiquement roumains, tel qu'on a vu dans le cas de roum. *î* dans quelques exemples que nous avons donnés <sup>27</sup>.

Cet aspect ressort avec plus d'évidence encore à l'examen de la morphologie et de la syntaxe des toponymes et des anthroponymes serbo-croates empruntés au roumain.

L'aspect morphologique des emprunts serbo-croates laisse voir deux tendances distinctes :

- 1) la tendance à une adaptation complète à la morphologie serbo-croate ;
- 2) la tendance à conserver fidèlement la forme morphologique de l'étymon.

Parmi les modalités d'*adaptation morphologique* nous détacherons celles qui nous semblent le plus significatives :

a) L'introduction des emprunts dans le système morphologique du serbo-croate en rapport avec l'aspect phonétique de l'étymon, et non pas en fonction de la catégorie grammaticale de :

scr. *Bordelj*, top. de *Bučje* (Lj. Rajk.), est un nom masculin car il finit en consonne <sup>28</sup>, tandis que l'étymon de roum. *bordei* est du genre neutre ; scr. *Valja* (cf. supra) a l'aspect d'un nom féminin <sup>29</sup> car c'est un emprunt fait au roum. *valea*, forme articulée de roum. *vale* ; mais scr. *Četate*, top. de Halovo (Lj. Rajk.), étant un emprunt fait à la forme non-articulée, apparaît en serbo-croate comme un neutre (ou féminin pluriel), bien qu'en roumain *vale* autant que *cetate* soient féminins <sup>30</sup>.

b) Souvent, à partir de syntagmes roumains finissant en consonne se forment des noms masculins bizarres. Au scr. *Čemižlok* cité plus haut nous ajouterons : scr. *Krakulat*, hameau tenant à Krivelj (Lj. Rajk.) <roum. *cracu lat* ; scr. (*Ogašu*) *deud*, top. de Brestovac (Lj. Rajk.) <roum. (*Ogašu*) *de-i ud* (par conséquent, scr. *deud* reproduit une proposition entière) ; scr. *Pendal*, top. de Oštrelj (Lj. Rajk.) <*pen* (<pe+în) *đal* (= lit. *deal*) et autres.

c) Le remplacement de la désinence ou de la forme morphologique roumaine par celle serbo-croate apparaît surtout dans certains syntagmes hybrides du genre de : *Morarevo polje*, top. de Metovnica (Lj. Rajk.), dont nous supposons que le premier élément figure à la place d'une forme de génitif du nom appellatif roumain *morar* ou du n. pers. *Moraru* ; *Jepurovski izvor*, top. de Halovo (Lj. Rajk.), qui reproduit un toponyme

<sup>27</sup> Une preuve en ce sens peut être constituée par les abréviations de la HSMS, du genre de celles que nous avons citées dans la note 25.

<sup>28</sup> La consonne est la terminaison caractéristique des noms du genre masculin en serbo-croate.

<sup>29</sup> La voyelle *a* est la désinence caractéristique des noms du genre féminin en serbo-croate.

<sup>30</sup> Cf. aussi l'adaptation phono-morphologique décrite à la page 125 et dans la note 23.

roumain probable : *Izvorul lui Iepure* ou *Izvorul iepurilor* ; *Damnjanov dol*, top. de Zagrađe (Lj. Rajk.), qui fait supposer un toponyme roumain *Valea lui Damn'an* (= lit. *Damian*)<sup>31</sup>, etc.

d) Les suffixes anthroponymiques roumains sont remplacés par des suffixes serbo-croates ; cf. *Almažanci*, nom de famille de Prlita (Lj. Rajk.), *Lapadatovići*, nom de familles de Krivelj et Nikoličevo (Lj. Rajk.) ; en roum. *Almăjanii*, *Lăpădăteştii*.

e) Sur la HSMS figurent, à la place de la désinence du génitif roumain *-lui*, des formations serbo-croates en *-li*, évidemment, par le rapprochement de cette désinence, sur une base formelle, du suffixe scr. *-li*. Cf. *V. Satuli*, ruisseau au nord de Vlaole = *Valja Satului*, top. de Slatina (Lj. Rajk.) <roum. *valea satului* ; *Njamculi* č., montagne située au nord de Laznica, qui dérive probablement de roum. *cioaca neamtului* ; *Mutuli p.*, ruisseau au nord de Brestovac, qui correspond probablement au roum. *pîrîul mutului*, etc.

Les noms appellatifs au sens géographique des syntagmes roumains étant compris comme des explications supplémentaires et inutiles, sont souvent omis ; le toponyme serbo-croate ne reproduit que la forme du génitif roumain. Cf. top. scr. *Mošuli*, *Ursuli*, *Lunguli*, *Strminjakuli* (HSMS) <roum. *moşului*, *ursului*, *Lungului*, *stîrmineacului* ; ce sont là des formes de génitif qui, en roumain, ne pourraient jamais former de toponymes.

Toujours sur la carte de l'état-major serbe nous avons relevé un certain nombre de toponymes, tels : *Mutule*, au nord de Gornjani, *Šćopule* č., au sud de Jasikovo, où la désinence roumaine au génitif, *-lui* (de *Mutului*, *Šćopului*) a été assimilée au suffixe scr. *-ule*<sup>32</sup>.

f) Les adjectifs roumains apparaissent sporadiquement adaptés au système morphologique serbo-croate : cf. *Mari p.*, ruisseau au nord de Laznica (HSMS), dont le correspondant en roumain est (*pîrîul mare*.

La seconde tendance, celle qui a trait à la conservation inaltérée de l'emprunt et qui est probablement due à un état avancé du bilinguisme serbo-croate dans cette région conduit à l'existence de syntagmes non-analysables par le locuteur du serbo-croate et non-conformes à la structure morpho-syntaxique et les procédés de l'onomastique serbo-croate. Voici quelques exemples : *Kraku Bugaresk(u)*, top. du nord de Brestovac (HSMS), *Tilva lu Balaš*, top. (HA), *Ku Kremen*, top. (HA), *Pjatra Rošje*, hameau tenant de Krivelj (Lj. Rajk.), etc.

Non-conformes au système onomastique sont encore les noms de personne du type *Birovesku*, de Krivelj (Lj. Rajk.), *Brukešći*, n. fam. de Šljivar (Lj. Rajk.), *Čokanješći*, n. fam. de Nikoličevo (Lj. Rajk.), *Kopilaši*, n. fam. de Bela Reka (Lj. Rajk.), *Štrban*, n. fam. de Lukovo (Lj. Rajk.), etc.

Dans le plan de l'*adaptation syntaxique* ne sont à signaler que les syntagmes hybrides (sous l'aspect lexical), car, d'une part, la conservation

<sup>31</sup> Dans le cas des toponymes formés de syntagmes les constructions avec le génitif (pris à un nom de personne ou à un autre toponyme) sont d'une importance spéciale. Cf. Iorgu Iordan, *Toponimia românească* (La toponymie roumaine), Bucarest, 1963, p. 482—491.

<sup>32</sup> Sur l'origine et les fonctions de ce suffixe voir Milivoj Pavlović, *Romanskog tipa nastavak -ule u debarskom dijalektu*, « Slavistična revija », Ljubljana, X (1957), fasc. 1—4, p. 94—100.

de certains syntagmes roumains a été déjà rappelée, et, d'autre part, l'adaptation parfaite, sous le rapport syntaxique, ne serait possible que par une traduction intégrale et, en cas de réussite, l'origine roumaine de l'emprunt ne pourrait plus être prouvée.

Ajoutons encore aux formations hybrides citées ci-dessus, les suivantes : *Pod Kremeniš*, top. de Prlita (Lj. Rajk.), où le scr. *Pod* représente, probablement, la préposition roumaine *sub* ; *Kulma Kiđarska*, top. de Krivelj. Bien qu'obscur, le second élément a l'aspect d'un adjectif possessif serbo-croate ; mais il est situé, d'une manière inattendue, après le nom *Kulma* = roum. *culme* ; *Čuka Strejin*, top. du nord de Brestovac (HSMS) et *Strajinova Čuka* (HB) représentent deux adaptations d'un supposé toponyme roumain, *Cioaca Străinului*, — la seconde étant, de toute évidence, plus éussie.

Les créations onomastiques serbo-croates à l'aspect tautologique forment un chapitre à part. En voici deux exemples : *Šćubejski izvor*, de Slatina (Lj. Rajk.), comprend l'élément roumain *Știubei* (prononciation de Banat : *Șćubej*) ainsi que l'élément serbo-croate *izvor*, les deux ayant un sens fort rapproché. L'étymon roumain doit avoir été *Știubei*. Les Serbes, qui n'auront pas compris le sens, ont créé l'adjectif possessif *šćubejski* qu'ils ont ajouté à leur nom appellatif géographique *izvor*. Une situation similaire est offerte par le toponyme *Petronji Kamen*, nom qui désigne un terrain de Gamzigrad (Lj. Rajk.). Ce toponyme a été à l'origine *Petroanie*, forme de Banat de roum. *pietroatie*, pluriel de *pietroi* et a passé en serbo-croate comme : *Petronje* (cf. Lj. Rajk. 112). Puisqu'il s'agissait d'un terrain pierreux et qu'ils ne comprenaient pas le sens du toponyme roumain, les locuteurs du serbo-croate lui ont ajouté leur appellatif géographique *Kamen* (= roum. *pietroi*) et ont traité le toponyme roumain comme un adjectif serbo-croate possessif en *-nji*.

L'étude des interférences roumano-serbo-croates aurait été plus fructueuse si nous avions connu la situation ethnique et linguistique sur le terrain, ainsi que la forme roumaine des étymons (nous ne pouvons que les supposer, sur la base des emprunts faits au serbo-croate). Mais, au fond, c'est là justement le but de toute recherche (y compris celle du domaine des interférences onomastiques) : établir, fondé sur des données déjà acquises, des faits dont on ne sait rien encore de précis.

Nous espérons que de tout ce que nous venons d'affirmer jusqu'ici il résulte que l'inventaire onomastique serbo-croate de Crna Reka a été sensiblement enrichi par le matériel onomastique des parlers roumains de la région qui s'y est ajouté. Mais, en même temps, le système onomastique serbo-croate de Crna Reka présente de sérieuses perturbations, explicables uniquement par l'admission d'un bilinguisme de masse roumano-serbo-croate et serbo-croato-roumain.

## LOCUTIONS VERBALES ET COMBINAISONS SEMI-LIBRES EN ROUMAIN ET EN ALBANAIS \*

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU

On a déjà constaté dans les langues balkaniques la présence des parallélismes à la fois syntactiques et sémantiques. Ils sont désignés par le terme imprécis de phraséologies. Dans le présent exposé, nous avons choisi d'examiner quelques types de constructions verbales communes à l'albanais et au roumain. Pour l'albanais, le matériel utilisé a été fourni notamment par les ouvrages de A. Leotti, *Dizionario albanese-italiano*, 1937, 1700 p. et de M. Gjevori, *Frazeologjizmat e gjuhës shqiper*, Prishtinë, 1972, 437 p. Quant au roumain, les exemples ont été puisés dans *Dicționarul limbii române literare contemporane*; *Dicționarul limbii române moderne*; *Dicționarul limbii române* (DA).

Aux explications diachroniques, nous avons préféré comme méthode la description au niveau contemporain : l'origine des faits et leurs voies de diffusion sont toujours difficiles à saisir et — selon nous — d'une moindre importance. C'est tout le contraire en ce qui concerne l'étude synchronique. Celle-ci relève pour chaque analogie des différences caractéristiques, susceptibles de servir à en dégager des faits dignes d'être inclus dans un dictionnaire bilingue, roumano-albanais, complétant ainsi une lacune dans ce domaine.

Le principal critère sur lequel nous nous sommes appuyé pour délimiter les groupes syntactiques de diverses catégories autour du verbe a été le degré d'unification sémantique. Or, le plus unitaire de ces groupes s'est avérée la locution verbale, c'est-à-dire un groupe de mots se caractérisant par un sens unique et revêtu de la valeur grammaticale d'un verbe. Les mots entrés dans une telle construction perdent leur individualité, en faveur du sens global pris par leur groupe.

Un autre type important selon nous et que nous nous proposons de discuter ci-après est celui des constructions semi-libres. Dans leur cas, le verbe reçoit un autre sens seulement à l'intérieur d'une telle combinaison, dont nous décrirons les liaisons syntactiques. Pour chaque réalisation concrète de la *parole*, la combinaison (ou le modèle de combinaison) s'actualise en tant que telle. Le sujet parlant ne retiendra pas le verbe avec toutes ses acceptions nouvelles, mais seulement les combinaisons. Il ne s'agit donc pas d'un sens unique pour toute la construction, mais d'un sens secondaire du verbe et qui ne sert pas de manière absolue.

---

\* Communication présentée au III<sup>ème</sup> Congrès International des Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4-10 septembre, 1974

La discussion des locutions verbales communes permet de dresser l'inventaire des verbes les plus couramment employés. Toute une série de recherches se placent d'ailleurs de ce point de vue. Quant à la structure des locutions, la plus fréquente est celle réalisée suivant la formule *verbe-préposition-nom*. L'ordre normal des mots dans la locution, en albanais de même qu'en roumain, est le même que celui relevé dans le cadre de la proposition : *sujet-complément du nom-prédicat*, comme dans : *a-și aduna mințile* (= rassembler ses idées) — *mbledh mendjen* ; *a cădea în spinarea cuiva* (= tomber à la charge de quelqu'un) — *bie në kurris të dikujt*. On use aussi de l'ordre inverse, moins fréquemment, toutefois : *prédicat-complément-sujet* ; par exemple : *a-l tăia (pe cineva) capul* (= s'entendre à) — *i'a pret koka*. Donc, dans les deux langues l'ordre normal des mots dans les locutions verbales est le même que celui de la proposition. Aussi, loin de constituer un trait distinctif dans le cadre de chaque langue, l'ordre des mots dans la locution verbale est même un élément de coïncidence entre le roumain et l'albanais.

Le fait de limiter cette étude à deux langues permet de surprendre les différences qui existent dans la distribution des locutions verbales. Par exemple les expressions roumaine *a arunca o privire* et albanaise *hedh një sy* avec le sens général de regarder sont néanmoins un peu différentes. En effet, l'alb. *i hedh një sy që nga koka e gjer në këmbët* signifie « regarder quelqu'un de pieds en tête », alors que la forme roum. *a arunca o privire* veut dire « jeter un coup d'œil ». Il n'y a pas donc, en l'occurrence, une parfaite correspondance, mais plutôt une divergence née de la valeur accordée au regard respectif (pénétrant en alb., furtif en roum.).

Ne possédant pas de correspondant au verbe roumain *adormi* « s'endormir », l'albanais emploie la locution *bie në gjumë*, d'où la valeur stylistique plus évidente du roumain *a cădea într-un somn adânc și liniștit* « tomber dans un sommeil profond et calme » que celle de l'expression albanaise *rashë në një gjumë të qetë dhe të thellë* « avoir un sommeil profond et calme ». Un autre exemple de la même nature : alb. *heq dora* « renoncer », très fréquent, correspond au roumain *a-și trage mâna de de-asupra cuiva*, seulement comme une forme particulière dans l'expression *heq dora prej dikujt* « laisser tomber quelqu'un ».

Il y a aussi des locutions dont les possibilités de distribution dans l'une des deux langues sont limitées par rapport à celles de la seconde langue. Par exemple le roumain *a lua ochii* « éblouir, charmer » et l'albanais *marr sytë* ont comme contexte commun d'occurrence les expressions : roum. *soarele ia ochii* et alb. *dielli merr sytë* « le soleil éblouit ». Mais en plus, l'albanais dispose aussi de l'expression *fitorja m'i kishte marrë sytë* « la victoire me rend orgueilleux ».

Sans nous y arrêter, notons aussi les locutions revêtant une même forme dans les deux langues, mais chacune avec un autre sens : *a deschide vorba* « entamer la discussion » et *hap fjalën* « divulguer » ; *îi merge vorba* « le bruit court à propos de quelqu'un » et *i shkon fjala* « tous obéissent à sa parole » ; *a-și trage sufletul* « reprendre haleine » et *heq shpirtin* « rendre l'âme, être à l'agonie ».

Une catégorie à part, à notre avis, est celle des constructions formées d'un verbe vidé de son sens et d'un nom qui lui confère son propre sens.



Au point de vue grammatical, une telle construction prend la valeur d'un verbe : *a da înapoi* : *jap prapë* « rendre, restituer » ; *a face ziduri* : *běj mure* « murer » ; *a face treabă* : *běj punë* « travailler » ; *a pune şaua* : *vë şalën* « seller une monture » ; *a pune nume* : *vë emër* « nommer ».

La troisième catégorie que nous avons déjà mentionnée est celle des verbes combinés, le plus souvent avec des noms ou d'autres verbes. Dans ces cas, le verbe reçoit un sens secondaire, mais pas de manière absolue ; pour être plus exacts, il s'agit ici d'une acception. Les deux membres de cette construction agissent l'un sur l'autre, sans perdre pour autant leur indépendance sémantique. Or, c'est un fait que ces acceptions sont communes aux deux langues concernées par le présent exposé. Pour chaque verbe, on peut délimiter la catégorie de noms qui lui donnent une certaine acception. On peut aussi saisir leurs liaisons syntactiques.

Prenons le type *sujet-prédicat* qui entre dans des constructions comme : roum. *a-l apuca (pe cineva) setea, frigurile, sughiţul, somnul, frica* : alb. *më zë ethet, më merr etja, më zë lemza, gjumi*. Là, ce n'est pas le nouveau sens du verbe, d'ailleurs proche de celui de base (« s'emparer, accabler, combler ») qui a de l'importance, mais la possibilité d'employer ce verbe dans une combinaison avec cette catégorie de noms, délimitée — il est vrai — plutôt dans le plan extra-linguistique ; *soif, fièvre, peur, sommeil*. L'ordre des mots est inverse par rapport à celui de la phrase normale : *complément-prédicat-sujet*. Ceci atteste une certaine habitude de l'usage du verbe avec cette catégorie de noms. Cette fois, l'ordre des mots prend un caractère distinctif.

Le même verbe « prendre », roum. *apuca* — alb. *zë*, dans le cadre du même type syntactique, acquiert une acception nouvelle — de « surprendre » — quand il se combine avec une autre catégorie de noms : *nuite, jour, pluie*, ce qui donne : roum. *a-l apuca noaptea, ziua, ploaia* — alb. *e zë nata, shiu*.

Il est intéressant de suivre dans la norme de chaque langue la manière dont les verbes de ces combinaisons divisent un intervalle sémantique. Ce qui dans l'une des langues est une habitude normale, la norme de l'autre langue l'ignore. Dans les constructions susmentionnées, le roumain dispose de trois verbes, alors que l'albanais n'utilise que de deux verbes, auxquels il revient de combler l'absence du troisième. Donc, nous avons en roumain les verbes *prinde, lua, apuca* « attraper, prendre, saisir » et en albanais seulement *zë, marr* : roum. *il apucă frigurile* et non *il prind frigurile*, alors que l'alb. *a më zë ethet* ; roum. *a apuca setea* et non *mă ia setea* — alb. *më merr etja* ; roum. *a apuca sughiţul* et non *mă prinde sughiţul* — alb. *më zë, më merr lemza*.

L'usage du transitif confère lui aussi au verbe une autre acception, par exemple le roum. *a porni* « démarrer » — alb. *nis*, dans les combinaisons avec la catégorie de noms se caractérisant par un trait distinctif *personnel*, reçoit l'acception de « conduire » : *a porni pe cineva* — *nis dikë*. Voici encore d'autres exemples de verbes employés à la forme transitive : roum. *a bate laptele, covoarele, oul* (le verbe « battre » combiné avec les noms « lait, tapis, œuf », signifiant « baratter le lait, secouer les tapis, battre l'œuf ») — alb. *rrah qumështin, vezën, qilimin* ; roum. *a păzi postul, sărbătoarea, cuvîntul* (le verbe « garder », de « respecter » une période de jeûne,

une fête, la parole donnée) — alb. *rruaj festën, fjalën*; roum. *a scoate un strigăt, un oftat* (le verbe tirer dans le sens de « faire entendre » un cri, un soupir) — alb. *najerr psherëtime, britmë*.

Pour le type de combinaisons avec un autre verbe, nous avons *a prinde să facă ceva* — alb. *zë të bejë diçka* « commencer de faire une chose ». L'albanais use d'un seul verbe, *zë*, pour les deux verbes roumains *prinde* et *apuca*, ce-dernier conjugué avec un pronom réfléchi. Employé sans pronom réfléchi, le verbe *a apuca* en combinaison avec un autre verbe montre une action à peine commencée et pour laquelle on ne dispose que de très peu de temps.

Le verbe « mettre », en roum. *pune* — alb. *vë*, combiné avec un autre verbe prend un sens spécial : *il pune să construiască, să facă ceva* (« il le charge de construire, de faire quelque chose ») — *e vë të ndërtojë, të bejë*. Ce verbe, en roumain comme en albanais, correspond à l'allemand *lassen* et au français *faire faire* (par exemple « faire couper une robe »). Fort caractéristique pour le langage populaire est la construction *se apucă și mănîncă* (« il commence à manger ») — *zë dhe ha* ou la construction *il pune și face* (« il le fait faire ») — *e vë dhe bën*.

Une autre catégorie de constructions que nous avons nommées semi-libres est celle des combinaisons avec un seul nom. Elle comporte deux types. D'abord le type *sujet-prédicat* : roum. *părul albește* — alb. *leshtrat zbardhen* « les cheveux grisonnent »; *floarea se deschide* — *lulet celin* « la fleur s'épanouit »; *culoarea iese* — *ngjura del* « la couleur passe »; *vinul se înăsprește* — *vera ashpërohet* « le vin s'aigrit »; *laptete se taie* — *qumështi pritet* « le lait caille ». Le second type est celui *prédicat-complément* : roum. *a-și drege fața* — alb. *ndreq fytyrën* « mettre du fard »; *a-și lăsa soția, soțul* — *lëshon burrin, gruan* « quitter sa femme, son mari »; *a lua o boală* — *marr një sëmundje* « prendre une maladie, se contaminer »; *a zice un cântec* — *them një këngë* « chanter »; *a trage o horă* — *heq një valle* « danser une ronde ».

Disons, pour conclure, que selon nous les études portant sur le niveau actuel des langues approfondissent les connaissances du fonds linguistique commun sud-est européen. Notre but, dans ce bref exposé des faits se groupant autour du verbe (faits pour lesquels on pourrait, naturellement, multiplier les exemples), a été de souligner que pour la rédaction d'un dictionnaire roumano-albanais il est nécessaire de saisir, dans le cadre des analogies plus ou moins connues, les différences conformes à la norme de chacune des deux langues qui se glissent dans les locutions. Il nous semble important de retenir l'enrichissement du fonds des parallélismes grâce à la catégorie des constructions semi-libres qui confèrent aux verbes de nouvelles acceptions sémantiques, s'actualisant comme telles avec chaque réalisation concrète de la *parole*.

## THREE SUBSTRATUM ELEMENTS : DACO-ROMANIAN *GÎND*, A *GHICI*, A *GĂSI*

MIRCEA-MIHAI RĂDULESCU

*Gînd*, pl. *zuri*, s.n., is a very important Romanian word. In DA thirteen meanings are given : 1. "thought ; thinking" ; 2. "idea, inspiration" ; 3. "imagining ; imagination ; fiction ; fantasy" ; 4. "meditation ; reflexion" ; 5. "consideration ; deliberation ; hesitation ; doubt" ; 6. "concern ; anxiety ; worry" ; 7. "forewarning ; presentiment ; supposition ; presumption ; suspicion" ; 8. "mind" ; 9. "intention ; aim ; purpose ; goal ; plan" ; 10. "proposal ; proposition ; decision ; resolution ; determination" ; 11. "conviction ; belief" ; 12. "will ; desire ; wish ; longing ; yearning ; pleasure ; whim" ; 13. "hope".

L. Tamás (p. 386—7) and many Romanian dictionaries consider *gînd* a borrowing from Hungarian. According to Tamás, Hung. *gond* would mean today "thought ; judgment ; intention", but the sense attested for the first half of the XV-th century is that of "anxiety ; concern ; sadness" and in the big Hungarian-German Dictionary of Halász (v. 1, p. 770-3) we find only : 1. a) "anxiety" ; b) "concern" ; c) "effort, difficulty" ; 2. "sorrow" ; 3. "care" ; 4. "protection, solicitude, looking for". Of the derivatives (*gondatlan*, *gondmentes*, *gondnok*, *gondol*) only the vb. *gondol* is "think", the other three developing the meanings 1-4 of *gond*. *Gondol* is relatively new. But Tamás cites Asboth, who affirms that *gond* also meant "thought" in Old Hungarian. The Hungarian-speaking people of Romania I questioned, knew only of "anxiety (etc.)" ; only once did I get the sense "thought", from a Szekler in Romania.

In deriving *gînd* from *gond*, Tamás relies on a would-be phonetic rule stating that *on* changes into *în* in Old Romanian ; he mentions a series of borrowings from Hungarian having undergone the same phonetic evolution : *bolúnd*, *bolînd*, from Hung. *bolond* ; *dîmb* from Hung. *domb* ; *dorîngă*, *dorîngă* from Hung. *dorong* ; *golîmb*, *golúmb* from Hung. *golomb*. We shall exclude here *bolînd*, *dorîngă* and *golîmb* : here Hung. *on* changes into Rom. *un* and then into *în* ; as for *gînd*, we have an older \**gănd* (see Tamás : with Hung. spelling *gengyesk*, *gendyesk*, *em gengyeste iniyma* — and in such texts *e* stands for *ă* (ə), *î* being given as *i* ; *Pălia* from Orăştie : *hrăbure și negăndite* ; Anonymus Caransebesiensis : *gend*, *gendesk*). For the same reason we shall also exclude : D.-R. a *bîigui* (var. : *a buigui*) from Hung. *bolyo(n)g*, D.-R. *hîrdău* (var. : *hordôu*, *hurddău*) from Hung. *hordó*, D.-R. *pîrgăr* (older : *Purgariul*, *pulgăr*) from *polgár*, D.-R. *pîrcălăb* (arh. : *purcălăb*) from Hung. *porkoláb*.

So that only D.-R. *dîmb* (arh. : ° *dămb*) could constitute an evidence that *gînd* is from Hungarian. Tamás says it is Ugric, but Poghirc (30, 31) thinks it a descendant of I.E. \**d h ŋ b h* —, like O. Gr. θάπτω “to bury, to entomb”, τάφος “burial; funeral repast, burial feast”, ταφή “burial; tom”, τάφος “ditch”; Armen. *damban*, *dambaran* “tomb; vault; funeral monument” (see Pokorny I, p. 248—9). Here also O. Norse *dammm* “dam”, O. Dan. *dam* “dam; pond (artificial)” (also Lapponic *dambo* “(artificial. pond)”, from Comm. Germc. \**damb-na-*, (see De Vries, p. 510—1). K. Hoffmann (mentioned by Frisk III, p. 103) brought recently into discussion Avest. *daxma* “tomb” (<\**dafna*-<\*I. Ir. \**dhabh*-<I. E. \**d h ŋ b h*—). We could admit a Pelasgic origin for, O. Gr. τῦμβος, (see O. Haas, L. B. I (1959), p. 29) relating it also to \**d h ŋ b h* —. Poghirc, observing that Hung. *domb* has no Ugro-Finnic cognates, considers D.-R. *dîmb* of autochthonous (Dacian) origin.

If Hung. *o* is reflected as *ă* in D.R. *băsău* (from Hung. *boszu*, see also NHG *bose*), *a fägădui* (from Hung. *fogadni*), *fägădăș* (from Hung. *fogadas*), *răvăș* (from Hung. *rovás*), this is due to the influence of preexistent Romanian patterns.

Neither in the words Rom. borrowed from Slavic did *o* pass to *în*. We find *în* only where *o* first passed to *a*, before being borrowed into Romanian (see Rosetti, p. 338—41 : *a* (<*o*) in Central and Western Macedonia) (<*o*) in Mid.Bulgarian and Bulgarian; so O. Ch. Sl. *moka* : Bulg. *maka*; O. Ch. Sl. *mōdbru* : (Bulg. *māandbru*, D.-R. *mîndru*). This explains *î* of D.-R. *trimbiță*, *tîmp*, *cîng*, *a dobîndi*, *gînsac*, *oblînc*, *a întîmpină* (Aromanian *tîmpănă*) from O. Ch. Sl. *trōbica*, *topu*, *krog*, *dobodo*, *gōsak*, *oblōk*, *topan*. Concerning the *n*-value of M. Bulg. *ж*, see also Jagić, Arch. f. slav. Phil. 1879, p. 312 (cited by Philippide II, p. 78). See also Densușianu I, p. 178 (who speaks only of “South Slavic *a*, older *o*”) and Shevelov (p. 311—5). Theoretically only Hung. \**gand*, \**damb* could be borrowed as D.-R. \**gând* > *gînd*, \**dămb* > *dîmb*, but such forms have not been attested.

Rom. *a* appears in Hung. borrowings :

1. as Hung. *a*, in most cases, (ex. : D.-R. *bălân*, *mămaligă*, *a motroși* > Hung. *balán* (and *bolan*), *mamaliga* (and *momoliga*), *matriszal* (also *motruszal*), etc. ;

2. as Hung. *o*, in a lot of cases, (ex. : D.-R. *brînză* — older *brândză* — > Hung. *bronză*, *brondza*, *borondza*, *boroncsa*, *boronca* — also *brenca*, *brence*, *brenza*, *berenza* — or *brindza*, *brinza*, *brînca* — ; D.R. *mîță* > Hung. *moca* ; see also the variants with *o* at 1.).

Rom. *î* appears as *i* (ex. : D.-R. *brîu*, *brîndușe*, *cîrjă* > Hung. *briu*, *brinduska*, *kirzsa* — for all these borrowings see Bledy ss. vv.).

All these arguments and also the fact that *gond* has only one of the secondary meanings of *gînd* (see above 6 “concern; anxiety; worry”), make it clear that the Hungarian is the borrower and not vice-versa. But besides Tamás, also Cihac, and after him Tiktin, Șăineanu, Candrea, Scriban, DLMR, Cioranescu think *gînd* is *gond*. Pușcariu alone (see DA) is cautious enough to write “of the same origin as Hung. *gond*”. Such examples are easily found, for instance D.-R. *a mistui* (var. *a amistui*) “to digest; to devour, to eat up” is unanimously said to be Hung. *emészt* “to digest;

to be very anxious”, but nobody has thought of O. Gr. μίστυλλω “to cut up the meat (before roasting)” (see Frisk II, p. 244–5); D.-R. *řmp*, *řmb* “chicken’s leg; calf of the leg (of lamb, of pig)”, considered by Tamás (p. 822) to be Hung. *comb* “same”, is related to Alb. *thembër* “heel” (Lexikon Tetraglosson, p. 15; see also Mann, p. 533: *thëbër*, *thëmbër*, *thëmër*, *thënbër*, Buzuku ss. vv.). The formal identity and the evident semantic relationship to the O. Gr. and Alb. words make the borrowing from Rom. into Hung. very probable.

Romanian has also a *gîndi* “to think” and a *se răzgîndi* “to change one’s mind, to reconsider an intention, a plan, a promise”. Though the prefix *răs-*, *răz-* is Slavic, *răzgîndi* is a Rom. creation. We cannot think of any connection with, for instance, Russian *razgadit’* “to guess, to read a riddle”. Of about 79 compounds with *răs-*, *răz-*, (see DA, Letter R), 40 are Slavic (19 being borrowed with the prefix), 34 are Latin and 3 (or 5) come from the Prelatin substrate. No neologism bears this prefix (*răscurbát* and a *răsvotá* are French *recourbé* and *revoter*). *Gînd* is a very old word, used also prior to the first Hung.-Rom. contacts.

O. Ch. Sl. *gadati* “suppose, appreciate, consider” (here Russ. *gadaty* “guess, predict” and also “imagine, think, believe, suppose”; Ukr. *hadáty* “guess” and “appreciate, think”, *nahadáty* “remind somebody of something, Bulg. *gádkam* “I suppose”; Cz. *hádati* “guess” and “appreciate (judge)” and particularly their deverbatives: Russ. *dogad*, *dogadka* “idea; supposition”; Ukr. *hadka* “thought; decision”; Cz. *ohad* “estimate; judgement” — see Berneker, pp. 288–9), could suggest a Slavic origin for *gînd* — but here only a hypothetical *\*gand* would do. But, as in the case of Slavic, we find no nasalised derivatives of the *o*-grade of *\*g h e d* — in the Baltic languages either (Lit. *godýdi* “intuit; sense”, *godóti* “strain oneself; think”, *godėle* “thought”, *gōdas* “greed, greediness, avidity, avarice”, *godus* “greedy, stingy”, *godziuos*, *gudėtis* “long, yearn, wish, be thirsty”, see Vasmer I, 408 “žadaty”; *godulys* (= *godas*), *godauti* “be greedy, eat or drink ravenously”, see Fraenkel I, 149 “gesti 2”).

Nasalised appear to be only the *-e-* and zero-grades of IE *\*g h e d* —, so *\*g h e n d* — and *\*g h ŋ d* — (as in Alb. *gjëndem*, Lat. (*pre*)*hendo*, Lit. (*pasi*)*gendu*, O. Ch. Sl. *žedati* > D.-R. *jind a jindui*, O. Gr. *χανδάνω*, from *\*g h ŋ d* —, O. Ir. (*ro*)*geinn* “he finds place in” from *\*g h ŋ d* — *ne* — *t* —, see Frisk II, p. 1071).

Some of the derivatives of IE *\*g h e d* —, *\*g h e n d* —, *\*g h ŋ d* — *\*g h o d* — must have meant “thought; think” since IE times (see the Germanic cognates of N. Engl. *get*, of O. Ch. Sl. *gadati*, the Baltic radical *\*g o d* —). In Albanian the semantic development got up to “what’s found = situation, state” (*gjëndje*, *gjęje*) or to “discovery, invention” (*gjetje*, *gjetlë*, *gjetun* — see Mann). The meaning “thought” was reached in Daco-Romanian *gînd*, certainly from Dacian *\*gend* —. For the semantic evolution see Lat. *comprehendere* “to understand”.

★

A *ghici* (for Western Romania, Scriban), a *gici* (for Eastern Romania, “id.”, but also in Transylvania), a *găci* (Șăineanu; Cihac also gives *găcesc*) is “to read riddles; to predict; to guess, to understand (to grasp the meaning of something)”. *\*ghici*: (imper., opt.) “invitation to read

riddles" (the formal formula used at the *șezători* "evening collective work parties at village" is *ghicî ghicitoărea mea!* "read my riddle!"). \**hai ghicea!* (= *hai ghicéște!* = *ghicî!*), expression of the children of Bucharest. \**hai să ne jucăm de-a ghicea!* — *ibid.* — for the children of Banat (pers. inform). \**pe gîcî, într-un gîciu* (= *pe ghicite, de-a ghicítele(a)*) "at random, at a guess". \**ești gol gicea* "you guess, find out everything, you know everything" (esp. ironically; see DA, Scriban). Anonymus Carans. *gěcsesk, gěcsitor, gěcsiturě.*

Aromanian *angučesku* (Papahagi), *angutsesku* (Nikolaidi), *angl'česku, angl'čiu, ingučesku, ngăčesku, gučesku, cučesku* (Papahagi) "I guess, read a riddle" *kutsitoare* (Nikolaidi) "riddle". The formal invitation to read a riddle is *angučiț angučitoărea a meá!*

The word has been considered a borrowing from Slavic (Miklosich, then Cihac, DA, DLRM, Nikolaidi, Cioranescu). Tiktin doubts there is a connexion with Bulg. *gadkam*, O. Ch. Sl. *gadati*; Săineanu has "origins unknown", Candrea gives no etymology. Philippide (vol. II, p. 714) thinks of a common origin for a *gîcî* and Alb. *gjánj* "to compare", but here *gj-* is from *gl-*.

Alb. *gjeça* (l.s. opt. of *gjenj, gjënj, gjej, gjëj* "I find") is from *gjetsha*, still in use (see Drizari, p. 136). We find such double forms (*-ça* and *-tsha*) also in the opt. of *marr, mbes, them, dit, zë, vij, druej* (see Drizari, p. 105, Mann, Weigand p. 69–70, 114, 115 Camaj, p. 85, 86, 87, Lambertz p. 103, 115–6, 123, also Jokl, p. 124, 126). The Alb. optative expresses a wish for something to be achieved; D.-R. *hai ghicea!*, *ghicî!* "read my riddle" correspond formally and semantically to a common Daco-Albanian optative stem \**gets-* > \**getsh-* > \**geč-* > Common Romanian \**găč-* > D.-R. (today only in Moldavia and Transylvania) *gîcî!* > D.-R. (Muntenia and literary Romanian) *ghicî!* From Comm. Rom. \**găč-* > Ar. *găčesku* > Ar. *gučesku, cučesku, gutsesku, cutsesku* (the passing of a to u is usual in Aromanian, see Capidan, p. 221–4). Concerning *i <ă <ă* in *ghicî!* see also Gheție, p. 113).

Alb. *gjenj* (aor. *gjeta* and *gjetsha* = *gjeça*, perf. *gjetun, -ur*, m. -pass *gjëndem*, deverb. *gjëzë, gjagje, gjagjázë* "riddle", *gjëndjê, gjetje, gjetun* — see Mann) is a descendant of IE \**g h e d* —, \**g h e n d* — (Pokorny I, p. 437). Its cognate, O.Norse *geta* means usually "get, reach" (see De Vries, p. 165, Falk and Torp, p. 123, Jóhannesson, p. 83, 344, Noreen, p. 497) and so does Alb. *ngjej*; of the derivatives of *geta, gata* is "riddle; supposition", *get* (probably also *geđ* "thought, etc.") is "supposition; understanding"; MLG *vorget* "forgetfulness, bad memory", N. Isl. *gizka* "guess, read a riddle" are of the same family.

The Slavic dialects have a series of cognates of O.Ch.Sl. *gadati* "predict, guess". Very interesting are also the derivatives of O.Ch.Sl. *gatati*; if the Russian forms are not from O.Ch.Sl., then we may think of a borrowing of Got. \**gata*; contrarily we should think of a Balkan provenience (Gotic? Tracian? Illyrian?). In favour of a Gothic origin speaks the fact that the meaning of these descendants of a South Slavic radical \**gat-* is closely related to the notion of "giving riddles to be read", "reading riddles", with mythical (S.-Cr. *gátka* "fairy tale") and mystic-

religious semantic developments (“prediction, witchcraft”). In O. Norse, Odin had also the surname *Gizurr* “great reader of riddles, master of riddles” (see De Vries, pp. 168–9).

★

A *gāsi* “find” cannot be compared to Russian *gasitʹ* “to die off (of fire); to put out, to quench (a fire)”, the meanings are too different. The IE radical *\*g h e d -*, *\*g h e n d -* meant initially “to stretch the hand (towards something)”; from this basic meaning the first abstraction: “to wish something; to be longing for, to yearn for/after something” and the special meanings “to be thirsty; to be greedy; avarice” (O. Ch. Sl. *žedati* > D.-R. *jind*, a *jindui* Lit. *pasigesti*, *gedariti*, *gedėti*, *godėtis*). By “stretching the hand (in searching, for trying to grasp something)”, we “reach somewhere, something” (O. Norse *geta*, Got. *bigitan* Alb. *ngjenj*), we “find something” (Alb. *gjenj*) and, as an abstract notion, we “suppose, guess, read a riddle” (O. Norse *geta*, *gata*, *get*, *getal*, *getrast*; N. Ice. *gizka*; N. Engl. *guess*; Alb. *gjenj*; O. Ch. Sl. *gadati*) or, in a broader sense, we “find out, are informed about something, learn; know; understand; think” (O. Norse *geta* and deriv.; the deriv. of Alb. *gjenj*: *gjetje*, *gjetun* “invention”, *gjendje* “situation”; D.-R. *gînd*; some of the meanings of O. Ch. Sl. *gadati*, of its cognates and their deverbatives in Russ., Ukr., Cz., see above); we “speak” (Pol *gadać* “speak, tell”), we “quarrel, argue” (Cz. *hadka* “Wortstreit”), we “tell a tale, a story” (Cz. *pohadka* “(fairy) tale”) or “predict” (O. Ch. Sl. *gadati*, Russ. *gad* “soothsayer”, see Vasmer I, p. 250; Lat. *apprehensio*). By “finding”, we also are able to “grasp, comprehend” (Lat. *prehendō*, *praeda*; O. Norse *geta*), to “obtain keep; possess”, to “gain; succeed” (O. Norse *geta*, O. Engl. *gjetan*, N. Engl. *get*) and “perceive” (Lat. *comprehendō*, esp. in its western descendants, O. Norse *geta*), “understand, comprehend”, “learn; name; keep in mind” (the negative sense in O. Engl. *forgetan*, etc.). By “grasping” we can “build up”, “create”, “conceive a child; give birth” (OHG *bigezzan*, OE *bigjetan*, O. Norse *geta*) otherwise we can “comprehend, embrace, hold, contain” (Lat. *comprehendō* > D.-R. a *cuprinde*; O. Gr. *χαράνω*).

O. Norse *geta* had about all these meanings! From the Proto-Germc. *\*get-* a derivative was created with the help of an *s*-determinant: *\*get-is-* “to guess, to read a riddle”, found in all Germanic dialects: Older Dan. *getse*, *gitse*, N. Dan. *gisse*. Norw. and Swed. *gissa*, M. Dutch *gissen*, *gessen*, MLG *gissen*, Fries. *gezzen*, M. Engl. *gessen* (in the 13-th century: “take aim”, so “find”), see Falk and Torp (I, p. 311), Torp and Falk (pp. 122–3), Onions (p. 418), Webster (p. 1008), Jóhannesson (p. 344), Klein (p. 326).

So Romanian could have borrowed a Got. *\*gessan* < *\*getsan* (see Older Dan. *getse*, etc. < *\*getison*, Jóhannesson, p. 344; or M. Engl. *gessan* from *\*gētisōjan*, Onions, p. 418), or inherited a Dacian word. Walde and Hofmann (II, p. 359) think O. Gr. *χεῖσομαι* (the future tense of *χαράνω*) is from *\*χενδομαι*. We could posit a similar evolution in Dacian: *\*ghend-s-* > *\*ged-s-* > *\*ges-s-* > a *gāsi*. Prof. Poghirc (personal information) thinks rather of a *-to-* development, so *-t-t-* > *-s-s-*, as in similar instances, in many other IE dialects. *Gāsi* is pronounced *găṣi* by the Moți (on the Upper Arieș, west of Lupșa, for instance in Bistra, Neagra, Albac, County of Alba). This is ver y probably an older form, still retaining a reflex of the dental of *\*g h e d*.

## BIBLIOGRAPHY

1. ANONYMUS CARANSEBIENSIS : Tinerimea Română, Serie Nouă, I, 1898, fasc. III, pp. 326–80, București.
2. ERICH BERNEKER, *Slawisches etymologisches Worterbuch* (A-Mor). Heidelberg, C. Winter, 1913.
3. GEZA BLEDY, *Influența limbii române asupra limbii maghiare. Studiu lexicografic*. Doctoral Thesis. Univ. of Cluj-Sibiu, Publ. Semin. de Filologie Romanică 2, Sibiu, 1942.
4. MARTIN CAMAJ, *Lehrbuch der albanischen Sprache*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1969.
5. I.-A. CANDREA and GH. ADAMESCU, *Dicționarul enciclopedic ilustrat "Cartea Românească"*. First part : *Dicționarul limbii române din trecut și de astăzi* — by I.-A. Candrea. București, Cartea Românească, 1931.
6. TH. CAPIDAN, *Aromânii. Dialectul aromân*, București, Academia Română, 1931.
7. A. CIHAC, *Dictionnaire d'éthymologie daco-romane*, 2 vols. Francfort s/M Ludolphe St-Goar, 1970–9.
8. ALEJANDRO CIORANESCU, *Dictionario etimologico roumano*, Tenerife and Madrid, Gredos, 1966.
9. DA = *Dicționarul limbii române*, A) A-C, F-lojniță, București, Editura Acad., 1913–1948, B) M-O, P-pinar, R. București, Editura Academiei, 1966–1975.
10. OVID DENSUȘIANU, *Istoria limbii române*, Vol. 1, București, Editura Științifică, 1961.
11. JAN DE VRIES, *Altnordisches etymologisches wörterbuch* 2, Leiden, E. J. Brill, 1962.
12. DLRM = *Dicționarul limbii române moderne*, București, Editura Academiei, 1958.
13. NELO DRIZARI, *Spoken and Written Albanian* 2, New York, Ungar, 1959.
14. H. S. FALK and ALF TORP, *Norwegisch-danisches etymologisches Worterbuch* 2, 2 vols., Oslo and Bergen-Universitetsforlaget, C. Winter, Heidelberg, 1960.
15. ERNST FRAENKEL, *Litauisches etymologisches Worterbuch*, 2 vols., Heidelberg, C. Winter, Gottingen, Vandenhoeck and Ruprecht, 1962–5.
16. HJALMAR FRISK, *Griechisches etymologisches Worterbuch*, 3 vols., Vol. I 2: 1973; vol. II: 1970; vol. III: Heidelberg, C. Winter, 1972.
17. ION GHEȚIE, *Baza dialectală a românei literare*, București, Editura Academiei, 1975.
18. ELOD HALÁSZ, *Magyar-nemét szótár* 4, 2 vols., Budapest, Akadémiai Kiado, 1974. (Bibl. — 2).
19. ALEXANDER JÓHANNESON, *Íslandisches etymologisches Worterbuch.*, Bern, Francke, 1956.
20. NORBERT JOKL, "Balkangermanisches und Germanisches", in : *Festschrift der 75. Versammlung Deutscher Philologen und Schullehrern in Salzburg*, Baden, 1929.
21. ERNEST KLEIN, *A comprehensive etymological dictionary of the English language*, 1 vol., Amsterdam, Elsevier, 1971.
22. MAX LAMBERTZ, *Lehrgang des Albanischen*, T. III, Grammatik, Halle, VEB Max Niemeyer, 1959.
23. *Lexikon Tetraglosson of Daniil Moschopolitis*, in "Zeitschrift fur Balkanologie", X (1974), 1.
24. STUART E. MANN, *An historical Albanian - English dictionary*, London, Longmans, Green and Co., 1948.
25. CONSTANTIN NIKOLAIDI, *Etymologikon Lexikon tis Koutzovlachikis Glossis*, Athens, 1909.
26. ADOLF NOREEN, *Altnordische Grammatik*, I., Tübingen, Max Niemeyer, 1923.
27. C. T. ONIONS, *The Oxford dictionary of English etymology*, Oxford, Clarendon, 1966.
28. TACHE PAPAHAĞI, *Dicționarul dialectului aromân, general și etimologic* 2, București, Editura Academiei, 1974.
29. ALEXANDRU PHILIPPIDE, *Originea Românilor*, Vol. I : 1923, Vol. II : 1928, Iași, Viața Românească.
30. CICERONE POGHIRC, "Influența autohtonă". (p. 355 : *dimb*), in : *Istoria limbii române*, Vol. I, București, Editura Academiei, 1969.
31. CICERONE POGHIRC, *Limba Română*, VIII (1968), 1, p. 15.
32. JULIUS POKORNY, *Indogermanisches etymologisches Worterbuch.*, 2 vols. Bern and München, Francke, 1959–69.
33. ALEXANDRU ROSETTI, *Istoria limbii române de la origini pînă in sec. al XVII-lea*, București, Ed. pt. Lit., 1968.
34. AUGUST SCRIBAN, *Dicționarul limbii românești*, Iași, 1939.



35. GEORGE Y. SHEVELOV, *A prehistory of Slavic*, Heidelberg, C. Winter, 1964.
36. LAZĂR ȘĂINEANU, *Dicționar universal al limbii române*<sup>8</sup>, Craiova, Scrisul Românesc.
37. LAJOS TAMÁS, *Etymologisch-historisches Wörterbuch der ungarischen Elemente im Rumänischen*, Budapest, 1966, Akadémiai Kiadó; (Bibl.—3)
38. H. TIKTIN H. *Dicționar român-german*, 3 vols. București, 1903—25.
39. ALF TORP and H. FALK, *Wortschatz der germanischen Spracheinheit*, Göttingen, Vandenhoeck and Ruprecht 1909.
40. MAX VASMER, *Russisches etymologisches Wörterbuch*, 3 vols. Heidelberg, C. Winter, 1953—5.
41. A. WALDE and J. B. HOFMANN, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*<sup>5</sup>, 3 vols., Heidelberg, C. Winter, 1972.
42. Webster's *Third New International Dictionary*, Springfield, Merriam, 1971.
43. GUSTAV WEIGAND, *Albanesische Grammatik*, Leipzig, J. A. Barth, 1913.

## LETTRES DU PRINCE DE VALACHIE CONSTANTIN BRANCOVAN AUX SAVANTS GRECS JEAN ET RALAKIS CARYOPHYLLIS

PAUL CERNOVODEANU et MIHAIL CARATAȘU

L'intense activité politique et diplomatique déployée pendant plus de trois décennies par le prince Constantin Brancovan, un des plus illustres hospodars de la principauté valaque, est reflétée dans l'abondant échange de correspondance avec de hauts personnages de son époque, parmi lesquels les empereurs Léopold I-er, Joseph I-er et Charles VI, le roi de France Louis XIV, le tsar Pierre le Grand de Russie, le pape Clément XI, le roi de Pologne Auguste II, le patriarche de Jérusalem Chrysanthe Notaras sans compter divers autres dignitaires et prélats étrangers<sup>1</sup>.

De ce riche matériel épistolaire, nous nous sommes proposé de ne présenter dans le présent article que les lettres adressées par le voïévode à deux éminents savants grecs, Jean et Ralakis Caryophyllis, père et fils, fortement attachés par de nombreuses affinités aux pays roumains et qui mettent en lumière un des aspects significatifs des contacts établis entre ce prince lettré et deux parmi les plus distingués esprits de la culture grecque post-byzantine.

Sur la personnalité des Jean Caryophyllis, les sources de l'époque autant que d'autres ouvrages de l'historiographie contemporaine offrent de suffisantes relations pour permettre d'en tracer le contour. Elève du réputé pédagogue Théophile Corydalée à l'école fondée au Phanar par la Patriarchie de Constantinople entre les années 1625 et 1628, il avait succédé à son maître en qualité de directeur de cette institution depuis 1640 jusqu'en 1660<sup>2</sup>. Son inclination vers le rationalisme lui valut d'être suspecté, tout comme l'avait été son prédécesseur, d'opinions hérétiques et cela suscita l'animosité de la part de certains de ses contemporains, notamment

<sup>1</sup> Paul Cernovodeanu, *Bucarest. Important centre politique du sud-est européen à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVIII<sup>e</sup>* dans « Revue des études sud-est européennes », IV (1966), 1-2, p. 154-155.

<sup>2</sup> Entre temps, Caryophyllis avait accédé à l'hierarchie de dignités ecclésiastiques, en devenant en 1653 grand rhéteur, puis le 24 octobre 1662 grand chartophylax de la Patriarchie de Constantinople (jusqu'au 16 août 1670) avant de devenir grand logothète. Voir en ce sens D. Russo, *Ioan Carofil și operele lui* (Jean Caryophyllis et ses œuvres) dans « Studii istorice greco-române », t. I, București, 1939, p. 183-184; Cléobule D. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans, La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1570-1646)*, Thessalonique, 1967, p. 23, 29, 52, 71 passim et *Germanos Locros, archevêque de Nysse et son temps (1645-1700). Contribution à l'histoire culturelle des Balkans au XVII<sup>e</sup> siècle*, Thessalonique, 1970, p. 30-31 et particulièrement n. 2 contenant l'entière bibliographie connue concernant Caryophyllis.

celle de cette puissante « trinité » représentée par Callinique II, le patriarche de Constantinople, Alexandre Mavrocordato l'Exaporite, grand drogman de la Porte et Dosithée II Notaras, patriarche de Jérusalem<sup>3</sup>. Cette hostilité était provoquée de plus par des sentiments envieux pour la haute fonction qu'il détenait de grand logothète de la Patriarchie (à partir du 5 décembre 1676) et aussi pour les nombreux témoignages de haute estime, venus de la part de vénérables figures ecclésiastiques du Levant et de divers princes régnants de Valachie et de Moldavie tels Radu Léon, Georges Doucas, Șerban Cantacuzène, Constantin et Antioche Cantemir<sup>4</sup>. Radu Léon l'avait même invité à sa cour en lui confiant la charge de grand trésorier dans le conseil princier qu'il a détenu depuis le 14 janvier 1666 jusqu'au 20 novembre 1668<sup>5</sup>.

En sa qualité de haut dignitaire patriarchal, le savant grec avait eu l'occasion de visiter à plusieurs reprises la principauté valaque au cours des années 1679—1680 et 1688<sup>6</sup>; il devait y revenir une dernière fois en 1692, mais c'était pour y chercher refuge à la suite de la condamnation publique prononcée contre certains de ses écrits lors du synode réuni en 1691 à Constantinople où il fut accusé de pratiques calvinistes et destitué de ses fonctions<sup>7</sup>. Accueilli avec déférence et affection par le prince Constantin Brancovan et par son oncle, le très érudit « stolnic » Constantin Cantacuzène, Jean Caryophyllis s'éteignait peu après, le 22-e jour du mois de septembre de la même année et son corps fut enseveli au monastère Radu-Vodă de Bucarest<sup>8</sup>. Deux ans plus tard, Jean Comnène, homme de haute culture et médecin de Brancovan qui devait occuper ensuite le siège métropolitain de Silistrie lui rédigeait une épitaphe exaltant ses vertus<sup>9</sup>. En signe de respect pour sa mémoire et pour répondre aux attaques du patriarche Dosithée de Jérusalem qui avait fait paraître à Jassy en 1696 un *Ἐγχειρίδιον κατὰ Ἰωάννου τοῦ Κορυφοφύλλη* (Manuel contre Jean Caryophyllis)<sup>10</sup>, on fit sortir des presses de Snagov en 1697 une œuvre posthume de ce dernier composée sous forme de réponses à divers

<sup>3</sup> D. Russo, *op. cit.*, p. 185—186; Cl. Tsourkas, *Germanos Locros...*, p. 33.

<sup>4</sup> Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 31.

<sup>5</sup> Nicolae Stoicescu, *Dictionar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)* [Dictionnaire des grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle)], București, 1971, p. 198—199 Caryophyllis était déjà venu auparavant en Valachie au cours des années 1643—1645, cf. Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 31.

<sup>6</sup> D. Russo, *op. cit.*, p. 184; Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 32.

<sup>7</sup> D. Russo, *op. cit.*, p. 186; Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 33.

<sup>8</sup> Voir les lettres adressées à Ralakis Caryophyllis le 2 octobre et respectivement le 23 décembre 1692 par Dionysos IV, ancien patriarche de Constantinople séjournant en Valachie et par Partenie higoumène du monastère Radu-Vodă lui annonçant la mort de son père et son inhumation dans ledit lieu de retraite. (Bibliothèque de l'Acad. Roum., ms. grec. 974, f. 163—163<sup>v</sup> et f. 165); cf. également Nestor Canariano, *Catalogul manuscriselor grecești din Biblioteca Academiei Române* (Catalogue des manuscrits grecs à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine), II, București, 1940, p. 94—95, n° 974. Voir encore D. Russo, *op. cit.*, p. 186; Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 34; N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 199.

<sup>9</sup> Voir plus récemment Olga Cicanci et Paul Cernovodeanu, *Contribuție la cunoașterea biografică și a operei de Jean (Hierothée) Comnène (1658—1719)*, dans « Balkan Studies », 12 (1971), n° 1, p. 148, 177—178.

<sup>10</sup> I. BIANU, N. ILODOȘ, *Bibliografia românească veche 1508—1830* (Bibliographie ancienne roumaine), I<sup>er</sup> vol., București, 1903, p. 337—338, n° 97; D. Russo, *op. cit.*, p. 188; Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 34.

problèmes controversés de théologie proposés par le « stolnic » Cantacuzène et portant le titre de Ἐγχειρίδιον περὶ τινῶν ἀποριῶν καὶ λύσεων (Manuel se rapportant à quelques questions ambiguës et à leur élucidation)<sup>11</sup>. L'œuvre majeure de Caryophyllis reste néanmoins les réputées *Ephémérides*. C'est un travail à la fois de mémorialiste et d'historien, dans lequel l'auteur consignait au jour le jour les événements les plus marquants auxquels il avait participé au cours des années 1676—1689 et où il aborde à maintes reprises des questions touchant aux pays roumains<sup>12</sup>.

Sur Rali ou Ralakis, troisième fils de Jean Caryophyllis, qui avait été à son tour en correspondance avec le prince Brancovan, les renseignements dont nous disposons sont assez limités. Il a pu être établi que de son côté il avait occupé la fonction de grand chartophylax et plus tard de grand ecclésiarque de la Patriarchie de Constantinople (en 1692), puis de grand rhéteur ; marié à Smaragda qu'il avait épousé en juillet 1680 et qui était apparentée à la famille des Cantacuzènes, il mourut à Constantinople le 2 mars 1707<sup>13</sup>. A juger d'après les missives reçues de la part de certains hauts prélats ecclésiastiques, de ses professeurs et autres esprits éclairés de l'Orient autant que des princes moldaves Antioche et Démètre Cantemir ou du « stolnic » Cantacuzène, il apparaît que Ralakis Caryophyllis était fort estimé pour ses capacités intellectuelles et considéré comme un interlocuteur des plus distingués. Le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu est une œuvre philosophique intitulée Σειρὰ θεωρουμένων ἐπὶ τῆς φυσικῆς πραγματείας (Suite de considérations sur un traité de physique) conservée en manuscrit au British Museum sous la côte : Additional Mss 8 225<sup>14</sup>.

Avant la présentation — dans leur original grec — du texte intégral des lettres adressées par Constantin Brancovan aux deux Caryophyllis, père et fils, quelques brèves indications sur leur importance nous semblent utiles. La totalité de ces lettres figure dans le code grec Critias-Rally n° 974 appartenant à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, dans lequel est réunie d'ailleurs l'entière correspondance portée par les deux savants grecs. Parmi les 18 lettres en question<sup>15</sup>, quatre sont datées des années 1691—1692 et sont adressées à Jean Caryophyllis père, tandis que le reste pour les années 1692—1704, à son fils Ralakis. Elles contiennent des relations touchant, tour à tour, les sphères politique, ecclésiastique, culturelle ou familiale et offrent un intérêt incontestable.

<sup>11</sup> Bianu, Hodoş, *op. cit.*, I, p. 349—350, n° 107 ; D. Russo, *op. cit.*, p. 188 ; Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 34.

<sup>12</sup> Jean Caryophyllis, Ἐφημερίδες, éd. Périclès G. Zerlentis, dans « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος ». III (1891), p. 293—315 et extrait Athènes, 1891, p. 19—41 ; en traduction roumaine chez Const. Erbiceanu, *Efemeridele lui Ioan Carofti* (Les Ephémérides de Jean Caryophyllis), dans « Biserica ortodoxă română », XVI (1892), p. 57—80 (et extrait, Bucarest, 1892).

<sup>13</sup> Voir l'arbre généalogique de la famille Caryophyllis chez P. G. Zerlentis, *op. cit.*, p. 290 et certaines relations concernant Ralakis, *ibidem*, p. 300 ; cf. également Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 105, n. 1.

<sup>14</sup> *Ibidem*.

<sup>15</sup> Que nous présentons suivant les normes scientifiques en vigueur en respectant entièrement l'orthographe original ; seuls quelques accents ont été corrigés là où l'erreur était évidente ; les modifications et adjonctions qui nous appartiennent sont placées entre parenthèse angulaires, < >. Les lettres ont été rédigées en langue grecque par différents scribes de la chancellerie princière (on peut discerner plusieurs sortes d'écritures) et signées par Brancovan, en roumain, en caractères cyrilliques.

Ainsi, dans sa lettre du 9 septembre 1691 envoyée au grand logothète de la Patriarchie, le hospodar valaque lui fait part d'abord de l'assentiment obtenu de la part du grand vizir Mustapha-pa'cha — décédé entre temps — de n'avoir pas à se joindre aux armées turques pour participer aux opérations militaires entreprises contre les Autrichiens<sup>16</sup>; il est question ensuite du passage par la principauté d'un « homme de confiance de l'ambassadeur britannique » qui se dirigeait « vers les Impériaux » chargé d'entamer des pourparlers de paix; il s'agissait, en réalité, du comte bolognais Luigi Ferdinando Marsigli, qui pour faciliter l'accomplissement de sa mission se faisait passer pour le secrétaire de lord William Paget, l'ambassadeur britannique à Vienne<sup>17</sup>. Nous apprenons également par le contenu de cette missive que des dissensions existaient entre Brancovan et le patriarche de Constantinople, Callinique II, connu pour son adversité à l'égard de Caryophyllis et que le prince avait vainement essayé de tempérer<sup>18</sup>; par la même occasion il contestait vigoureusement d'avoir eu quelque chose à cacher à ses émissaires à la Porte, affirmant qu'ils avaient son entière confiance.

Dans un second message portant la date du 29 juillet 1692, et après avoir abordé la question des courriers, dont la signification ne ressort pas assez clairement du texte, Brancovan exposait à son correspondant son intention de faire réparer sa propriété d'Istanbul, qui avait appartenu à feu Șerban Cantacuzène et qu'il avait rachetée par la suite à grands frais. Or, à ce moment, cette propriété était occupée par Ștefan, rejeton

<sup>16</sup> C'est à cet état de choses que semble se reporter le chroniqueur Radu Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brincoveanu voievod (1688—1714)* [Histoire du règne du prince Constantin Basarab Brancovan (1688—1714)], ed. A. Iieș, București, 1970, p. 91, en indiquant que pendant l'été de 1691 « l'ordre vint de la Porte que le prince Constantin ait à quitter sa résidence pour aller à la montagne du côté de la Transylvanie pour défendre le pays contre les ennemis ».

<sup>17</sup> Voir les pleins pouvoirs accordés par lord Paget à Marsigli en avril 1691 (British Museum, *Mss. Additional 8 880*, f. 118v.—119 et 144—145v), avant son arrivée à Constantinople. L'envoyé impérial avait reçu un bon accueil de la part de Brancovan, lors de son passage par Bucarest sur le chemin de retour vers Vienne, et il fut hébergé au palais princier, cf. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), V<sub>1</sub>, Bucarest, 1889, p. 388, n° CCLXV; N. Iorga, *Documente privitoare la Constantin Vodă Brincoveanu, la domnia și sfârșitul lui* (Documents relatifs au prince Constantin Brancovan sur son règne et sa fin), București, 1901, p. 107—108, n° V; *Autobiografia di Luigi Ferdinando Marsigli*, ed. Emilio Lovarini, Bologne, 1930, p. 150—151; Al. Marcu, *Date ce ne privesc în autobiografia contelui Marsili* (Relations qui nous concernent dans l'autobiographie du comte Marsigli), dans *Inchunare lui N. Iorga cu prilejul împlinirii vârstei de 60 de ani*, Cluj, 1931, p. 251—252; P. Cernovodeanu, *Arhiva diplomatică a lordului William Paget (1637—1713)* (L'archive diplomatique de lord William Paget (1637—1713)), dans « *Revista Arhivelor* », LII, vol. XXXVII, 1975, n° 1, p. 82.

<sup>18</sup> Sur les relations entre Brancovan et le patriarche Callinique II, voir particulièrement N. Iorga, *Cîteva știri nouă relative la legăturile noastre cu biserica constantinopolitană în a doua jumătate a secolului al XVII-lea* (Quelques relations nouvelles sur les liens qui nous attachaient à l'église constantinopolitaine pendant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle), dans « *Analele Academiei Române* », série II, M.S.I., t. XXXVIII (1915—1916), p. 12—18.

de l'exhospodar valaque Radu Léon Tomşa<sup>19</sup>, qu'il s'agissait de déloger afin que les travaux puissent être entrepris.

La lettre suivante, de proportions plus réduites, porte la date du 4 août 1692, alors que Caryophyllis avait cherché asile sur le sol valaque. Le prince lui exprime sa compassion pour la douloureuse situation dans laquelle se trouvait le vieillard, impuissant et malade, et s'engageait à lui mander son médecin personnel<sup>20</sup> pour s'occuper de sa santé.

Enfin, dans la lettre adressée le 10 septembre 1692 au vénérable logothète de la Patriarchie, peu de jours avant son trépas, après s'être enquéri de l'état de santé du malade, Brancovan l'informait de son prochain déplacement à Potlogi<sup>21</sup>, où il comptait passer quelques jours dans l'attente d'un émissaire porteur de nouvelles depuis Belgrade, avant de regagner sa résidence de Bucarest. Par la même occasion, le prince l'assurait de n'avoir pas à s'inquiéter de l'envoi des sommes représentant les droits pécuniaires qui lui étaient dus et que le grand trésorier Matei Ciorogîrleanu était chargé de lui faire parvenir<sup>22</sup>.

Après la mort du vénérable savant, Brancovan a continué à entretenir des liens épistolaires avec son fils Ralakis, devenu grand ecclésiarque de l'église de Constantinople. Dans une première lettre qu'il lui adressait le 30 décembre 1692, le prince lui exprimait ses remerciements pour les vœux présentés à l'occasion du mariage de sa fille Stanca<sup>23</sup> et l'informait qu'il lui avait fait expédier à Istanboul la somme de 500 Groschen ainsi que le

<sup>19</sup> Il n'existe que fort peu d'informations sur ce Ştefan, dernier descendant de la famille des Tomşa, exilé sur les bords du Bosphore. Bien qu'il ait épousé le 4 novembre 1691 Catherine, la fille de Georges Doucas, hospodar de Moldavie, son rôle dans la vie politique des pays roumains a été insignifiant ; il semble que sa santé était des plus précaires à en croire son beau-frère le grand logothète et chroniqueur Nicolas Costin qui déclarait que sa maladie avait miné « autant son esprit que sa sagesse » [*Letopiseful Moldovei* (Chronique de la Moldavie), dans M. Kogălniceanu, *Cronicele României* (Les chroniques de la Roumanie), 2<sup>e</sup> éd., vol. II, Bucarest, 1872, p. 21)]. Quelques relations plus récentes le concernant, chez Ştefan S. Gorovei, *Contribuţii la genealogia familiei domnitoare Tomşa* (Contributions à la généalogie de la famille régnante des Tomşa), dans « *Revista arhivelor* », an XLVIII (1971), vol. XXXIII, no. 3, p. 384.

<sup>20</sup> Selon toutes les probabilités il doit s'agir de Pantaléon Caliarchis (mort le 20 janvier 1725), homme cultivé, originaire de Chios, engagé comme médecin au service de Brancovan le 12 juillet 1692 ; il possédait une bibliothèque où les livres étaient marqués par un ex-libris joliment gravé portant une légende en grec et en latin (cf. N. Vătămanu, *Ex-libris-ul lui Pantaleon Caliarhi* (L'ex-libris de Pantaléon Caliarchis), dans « *Revista bibliotecilor* », XXI (1968), n<sup>o</sup> 3, p. 157 ; mentionnons que Pantaléon avait acquis un exemplaire de l'*Ἐγκυκλίδιον* de Caryophyllis imprimé à Snagov en 1697, qui portait également cette vignette personnelle du bibliophile. Pour de plus amples relations le concernant, voir N. Vătămanu, *De la începuturile medicinei româneşti* (Depuis les débuts de la médecine roumaine), Bucureşti, 1966, p. 184—188 et P. Cernovodeanu, *The Tombstone of Prince Constantin Brincoveanu's Physician, Pantaleon Caliarhis* dans « *Revue des études sud-est européennes* », I (1963), n<sup>o</sup> 3—4, p. 561—564.

<sup>21</sup> La chronique de Radu Greceanu, *éd. cit.*, p. 92, fait également mention de ce déplacement.

<sup>22</sup> Il fit partie du conseil princier en qualité de grand trésorier depuis le 9 janvier 1691 jusqu'au 26 novembre 1693, cf. N. Stoicescu, *Dictionar al marilor dregători...*, p. 149—150.

<sup>23</sup> La princesse Stanca avait épousé en novembre 1692 Radu, fils de Iliáš III Alexandre, qui avait régné en Moldavie, cf. Radu, Greceanu, *op. cit.*, p. 92. Son époux était mort à l'âge de 33 ans, le 19 mars 1704 (*Ibidem*, p. 226) et avait été enterré au siège métropolitain de Bucarest, cf. Al. Elian et collab., *Inscripțiile medievale ale României. Oraşul Bucureşti* (Inscriptions médiévales en Roumanie. La ville de Bucarest), I<sup>er</sup> vol., 1395—1800, Bucureşti, 1965, p. 308—309, no. 256.

restant des valeurs ayant appartenu à son père par l'homme de confiance de ce dernier, Kir Lymberi.

Par la lettre suivante, en date du 11 août 1693, Brancovan réitère à Ralakis l'assurance de son entière bienveillance et de son inaltérable attachement en lui transmettant ses meilleurs compliments par l'intermédiaire de son envoyé à la Porte, le grand chambellan Kyritza Manolaki <sup>24</sup>. Au cours des années suivantes, les relations entre les deux correspondants semblent avoir connu une interruption provoquée vraisemblablement par un climat soupçonneux dépourvu de fondement. Le 23 juin 1699, Brancovan rompt la glace en assurant à nouveau son interlocuteur, devenu entre temps grand rhéteur, de ses plus amicaux sentiments que les médisances de personnes malveillantes ne sauraient altérer. Une attitude identique ressort de la lettre datée du 31 mars 1701 par laquelle le prince exprime sa satisfaction pour la reprise de leur correspondance et de leurs liens d'amitié. Par une autre lettre expédiée le 30 janvier 1702 par le grand « clucer de arie » Ianakis <sup>25</sup>, Brancovan recommandait à Ralakis de se montrer patient, tout en l'assurant de faire appel à ses services au moment opportun, tout comme il l'avait fait envers son vénérable père. Un nouveau message du 6 mai 1702 réitère la fidélité de ses sentiments amicaux à Ralakis et aux siens. Le 14 mars de l'année suivante, un hereux événement intervenu dans la famille de Ralakis Caryophyllis constituait une occasion pour Brancovan d'adresser au grand rhéteur ses vœux chaleureux pour le mariage d'une de ses filles avec un certain Kyritza Constantin. Le prince déléguait le grand ecclésiarque de l'église Andronakis Rangavis <sup>26</sup> de couronner les jeunes mariés et le chargeait également, en invoquant l'indisponibilité des boyards du pays absorbés par diverses missions en territoire turc, de le représenter lors de la cérémonie nuptiale.

Les suivantes lettres de Brancovan adressées à Ralakis Caryophyllis le 18 octobre et le 17 décembre 1703 se rapportent au séjour à Istanbul de son cousin, le grand « sluger » Toma Cantacuzène (futur « spatâr » qui devait passer aux Russes en 1711) <sup>27</sup>, que le voïevode recommandait

<sup>24</sup> Il est question du grand chambellan Manolaki « Moustrimou » (Μανολάκης Μουστρίμου) signalé dans un document daté du 16 avril 1686 comme possédant une maison à Bucarest à côté des jardins princiers, qui fit plus tard, le 6 avril 1688 l'objet d'une donation en faveur du monastère de S-te Catherine, cf. Emil et Ion Virtosu, *Așezămintele Brincovenest. O suță de ani de la înființare 1838—1938* (Les fondations brancovanes. Cent ans depuis leur création, 1838—1938), Bucarest, 1938, p. 4, doc. 2 et 3.

<sup>25</sup> Fréquemment chargé de missions à Istanbul, il avait accompagné le prince pendant son fameux voyage à Andrinople en juin 1703, lorsque celui-ci avait reçu la confirmation « à vie » de sa qualité de hospodar de Valachie ; voir la chronique de R. Greceanu, *éd. cit.*, p. 145, 161, 172.

<sup>26</sup> Père de Manolaki Lambrino, gendre de Brancovan, mentionné dans la chronique de R. Greceanu (*op. cit.*, p. 170) comme grand chartophylax de la patriarchie de Constantinople. Ralakis avait eu deux filles, Hélène (13 juillet 1681—1757) et Zoița (m. en 1727), cf. à l'arbre généalogique publié par P. G. Zerlentis dans l'étude qui précède l'édition des *Ephémérides* de Jean Caryophyllis, p. 290, mais on est dans le doute quant à celle dont il est question dans la lettre du 14 mars.

<sup>27</sup> Fils de l'aga Matei, frère du « stolnic » Constantin, il détint la fonction de grand « sluger » dans le conseil princier entre le 31 janvier 1701—6 avril 1704, cf. N. Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători...*, p. 145. Concernant sa mission à Constantinople de 1703—1704, voir aussi Valeriu Papahagi, *Correspondența inedită a lui Constantin Brincoveanu cu bailul Ascanio Gustinian* (Correspondance inédite de Constantin Brancovan avec le bailli Ascanio Giustinian), dans « Revista istorică », XVII (1931), n<sup>os</sup> 7—9, p. 171—172.

à la sollicitude du haut prélat pour lui assurer l'hospitalité, en lui exprimant ensuite sa gratitude pour le bon accueil réservé à son parent.

Six mois plus tard, le hospodar adressait le 30 mai 1704 ses vœux chaleureux à l'occasion du baptême de son petit-fils ; un autre de ses cousins, le grand échanson Ștefan Cantacuzène (le futur hospodar)<sup>28</sup> devait le représenter en qualité de parrain du nouveau-né.

A son tour, ayant adressé ses vœux à Brancovan lors du mariage de sa fille la princesse Anuța avec le « postelnic » Nicolas Rosetti<sup>29</sup>, Ralakis Caryophyllis recevait les remerciements du prince par une lettre datée du 21 juin 1704.

Une autre missive de Constantin Brancovan portant la date du mois de juillet 1704 exprimait la gratitude du prince pour les recommandations de Ralakis d'entretenir de bons rapports avec le comte Jacob Colyer<sup>30</sup>, l'ambassadeur des Pays-Bas à la Porte ; sans doute Caryophyllis ignorait-il

<sup>28</sup> Il avait été grand échanson du 28 octobre 1703 au 30 novembre 1706, cf. Stoicescu, *op. cit.*, p. 145. Dans une lettre adressée à Ralakis, le 16 août 1704, Ștefan Cantacuzène lui remerciait pour l'accueil qu'il lui avait réservé à Constantinople (Bibl. de l'Académie Roumaine, ms grec 974, f. 220 ; cf. aussi N. Camariano, *Catalogul manuscriselor greceștii...*, II, p. 101. n° 974).

<sup>29</sup> Fils du très connu boyard moldave Iordache Roset, grand « vornic » de la Basse Moldavie, Nicolae Rosetti (env. 1680—env. 1759) s'était converti au catholicisme et avait été nommé comte de St. Empire, ayant pris sous sa protection les moines hongrois piaristes de Bucarest ainsi que l'évêque António Becich en 1746. Il fut grand logothète dans le conseil princier de Nicolas Mavrocordato entre le 9 janvier et le 23 décembre 1725, puis signalé encore dans cette fonction le 20 octobre 1726 (cf. Theodora Rădulescu, *Sfatul domnesc și alți mari dregători ai Țării Românești din secolul al XVIII-lea* (Le conseil princier et autres hauts dignitaires de Valachie au XVIII<sup>e</sup> siècle), dans « Revista arhivelor », année XLIX (1972), vol. XXXIV, n° 1, p. 127. A l'intention de ce prince il avait composé en 1727 (7235) une « glorieuse souche », c'est-à-dire un arbre généalogique honorant ses ancêtres et établissant des liens avec les premiers voïévodes ayant régné en Moldavie. Sur sa vie et sa carrière voir la chronique de Radu Greceanu, *éd. cit.*, p. 152, 226, 230 ; Șt. Greceanu, *Starea țărilor locuite de români în secolul al XVIII-lea, contele Nicolae Rosetti* (Situation des pays habités par les Roumains au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le comte Nicolas Rosetti) dans « Revista pentru istorie arheologie și filologie », IX (1903), p. 213—245 ; Général Radu Rosetti, *Familia Rosetti* (La famille des Rosetti), I<sup>er</sup> vol., București, 1938. p. 53—56 ; Francisc Páll, *Date noi despre istoria Bucureștilor la mijlocul secolului al XVIII-lea* (Données nouvelles sur l'histoire de la ville de Bucarest au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle), dans « Materiale de istorie și muzeografie », IV, (1966), p. 31 ; N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688—1821)* [Histoire de la littérature roumaine au XVIII<sup>e</sup> siècle (1688—1821)], éd. Barbu Theodorescu, I<sup>er</sup> vol., București, 1969, p. 162—165.

<sup>30</sup> Jacob Colyer (1657—6 mars 1725), résident (12 avril 1683) puis ambassadeur des Pays-Bas à Constantinople (1688—1725), il fut un des médiateurs de la paix de Karlowitz (1699), ensuite de la ratification du traité du Prut (en 1712 et 1713) et enfin de la conclusion de la paix de Passarowitz (1718), cf. L. Bittner — L. Gross, *Repertorium der diplomatischen Vertreter aller Länder seit dem Westfälischen Frieden (1648)*, I<sup>er</sup> vol., (1648—1715), Berlin, 1936, p. 363—364. Il avait entretenu, depuis 1693 déjà, une correspondance suivie avec Brancovan et le « stolnic » Cantacuzène, cf. N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor* (Etudes et documents concernant l'histoire des Roumains), vol. XXXIII, București, 1906, p. 268, n° CCCXLVII et CCCXLVIII ; C. Giurescu et N. Dobrescu, *Documente și regește privitoare la Constantin Brincoveanu* (Documents et extraits concernant Constantin Brancovan), București, 1907, p. 79—80, n° 120 ; G. von Antal — J. C. de Pater, *Weensche Gezantschapsberichten van 1670 to 1720*, I<sup>er</sup> vol., 1670—1697, 'S. Gravenhagen, 1929, p. 556, n° 268 ; P. Cernovodeanu, *Arhiva diplomatică a lordului William Paget...*, p. 85. Un portrait de ce diplomate, sage et adroit, dans *l'Histoire de l'Empire Ottoman de Dimitrie Cantemir* — voir *Dimitrie Cantemir Historian of South East European and Oriental Civilizations*, Extracts edited by Alexandru Dușu and Paul Cernovodeanu, Bucharest, AIESEE, 1973, p. 259 et p. 314 (notes bibliographiques).







l'étroite amitié datant de plus de deux décennies qui existait entre le prince valaque et l'influent diplomate occidental et qui apparaît de la sorte sous un nouvel aspect.

Les dernières lettres qui nous sont parvenues, adressées par Brancovan à Ralakis Caryophyllis le 1-er novembre et respectivement le 16 décembre de l'année 1704, se réfèrent pareillement aux sentiments amicaux du voïévode à l'égard de l'éminent savant grec, sentiments qu'il lui réitère d'ailleurs par l'intermédiaire de son représentant à Constantinople, le grand échanson Ștefan Cantacuzène.

Empreinte d'affection et d'estime, la correspondance entretenue par Brancovan avec ces deux brillants représentants de l'humanisme post-byzantin reflète-t-elle ainsi l'attraction exercée sur le voïévode valaque par les grandes figures de l'intellectualité de son temps et la généreuse protection qu'il entendait leur accorder. Sans doute, ceux qui se préoccupent de scruter avec compréhension les multiples aspects des relations culturelles gréco-roumaines, qui avaient atteint leur plénitude vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et le début du siècle suivant, trouveront-ils un intérêt tout particulier à leur étude.

## ANNEXE

### 1

1691 septembrie le 9

Prince Constantin Brancovan à Jean Caryophyllis, grand logothète de la Patriarchie de Constantinople, concernant le passage par la principauté d'un émissaire britannique (en réalité le comte bolognais Luigi Marsigli) en route vers les Impériaux à la suite des rumeurs de paix (entre ces derniers et les Turcs). A tenu compte du message adressé par (le patriarche) Callinique (II) mais constate que ses conseils n'ont pas été suivis. Ses envoyés bénéficient de son entière confiance et il est assuré de leur fidélité n'ayant rien à leur cacher.

† Ἰωάννης Κωνσταντίνος Μπασαράμπας βοεβόνδας,  
ἐλέω Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Ἐντιμότατε σοφώτατε καὶ λογιώτατε ἅγιε μέγα λογοθέτα τῆς μεγάλης ἐκκλησίας κύριε Ἰωάννη ἡμέτερε φίλων ἄριστε τὴν σὴν λογιότητα ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν δεόμενοι τοῦ Θεοῦ νὰ τὴν ἀπολαύσῃ τὸ παρὸν μας ἐν ὑγείᾳ καὶ παντοῖα χαρᾷ. Τὸ ὁποῖο τὴν ὑγείαν αὐτοῦ μαθόντες ἐχάρημεν, καὶ πάντα τὰ ὅσα μᾶς γράφει λεπτομερῶς ἐνόησαμεν, εἰς τὰ ὁποῖα δὲν τῆς ἀποκρινόμεθα εἰς πλάτος, ἐπεὶδὴ οὔτε καιρὸν ἔχομεν ἀλλ'οὔτε τόσον ἀνάγκη εἶναι. Ἡμεῖς λογιωτάτῃ μου ἤλθομεν καὶ εὐρισκόμεθα κατὰ τὸ παρὸν εἰς τὸν θρόνον μας. Ἐπειδὴ ἐκ τῆς ὁδοιπορίας ὅπου ἦτον νὰ παγένωμεν καθῶς μᾶς ἤλθεν τὸ πρῶτον ἢ προσταγῇ, ἐκάμαμεν ἐξώρθωσιν ἀκόμη, ἀπὸ τὸν ἀποθανόντα βεζῆριν διὰ νὰ ἐπιστρέψωμεν εἰς τὸν θρόνον μας νὰ κιτᾶζωμεν ταῖς προσταγαῖς τῆς βασιλείας.

Ἀπὸ τὰ ὧδε ἐπέρασεν ἓνας ἄνθρωπος τοῦ ἐγγλέζου τοῦ ἐλτζῆ ὁποῦ πάγει ἀπάνω εἰς τοὺς νέμψους καὶ ὡς φαίνεται περὶ ἀγάπης ψηθιρίζουν. Ἄγμποτες ἢ θεῖα δύναμις νὰ ἐνεργήσῃ εἰς τὸ νὰ γένη μίαν ἀγάπην ἀνάμεσα εἰς τοὺς βασιλεῖς, διὰ νὰ ἡσυχάσῃ ὁ κόσμος, νὰ εὐρωμεν καὶ ἡμεῖς κἄν μίαν ἀπὸ ταῖς πολλαῖς ἀνάγκαις καὶ βάσανα εἰς τὰ ὁποῖα πάσχει ὁ πτωχὸς τοῦτος τόπος τῶρα τόσους χρόνους. Διὰ τὸν Παναγιώτατον κύρ Καλλίνικον ὁποῦ μᾶς γράφεις ἐκαταλάβαμεν, καὶ σᾶς ἔγραψεν καὶ αὐτὸς κόλες γεμάταις. Ἐσυγχίσθη μεγάλως φαίνεται πῶς ἄλλοι τὸν ἔβαλαν εἰς ὑποψίαις περισσότεραις τοῦ ὁποῖο ἀποκρίθημεν καὶ ἡμεῖς, ὅτι ἐπεὶδὴ διὰ τὸ συμφέρον τοῦ ἅς πατριαρχεῦει μὲ τὴν ὑγείαν του. Τὴν ἀνάγκη ἔχεις, ἔτζη τοῦ ἐγράψαμεν, καὶ ὕστερον θέλει ἐγνωρίσει τὸν λόγον μας. Εἰς τοῦτο δὲ ὁποῦ μᾶς σημειώνει, πῶς οἱ ἄνθρωποι ὁποῦ, μᾶς δουλεύουν πρέπει νὰ εἶναι πιστοὶ, ἡμεῖς λογιώτατε τοὺς ἀνθρώπους μας διὰ πιστοὺς τοὺς ἔχομεν. Ἄλλὰ οὔτε ἔχομεν τίποτε κρυφὰ ὁποῦ νὰ τὰ εὐγάζουν ἕξω, διατι οἱ ἐδικαῖς μας οἱ δουλιὰς εἶναι ἐκριαρᾶ

ἐπειδὴ τινὰν δὲν ἐπιβουλευόμεθα οὔτε κρυφίως διὰ κανέναν ἐνάντια ἐργαζόμεθα, μοναχὰ ταῖς δουλειαῖς ταῖς κάμνομεν φανερά καὶ εἰς αὐτὸ ὀλίγην ἀναγκὴν ἔχομεν, ὅμως ἡ λογιότης σου καλὰ κάμνει ὅπου μᾶς συμβουλευεῖ ὡς φίλος. Καὶ ἄς ἔχομεν πάλιν τίμιον τῆς γράμμα δηλοτικὸν τῆς ὑγείας τῆς καὶ νὰ μᾶς σημειώνει καὶ τίποτε νεωστὰ. Οἱ δὲ χρόνοι τῆς εἴησαν πολλοὶ καὶ ἀγαθοὶ

α χ υ α ω σεπτεμβρίου 9

ὁ ὑμέτερος κατὰ πᾶν φίλος

*Io Costandin Voevod* (m p.)

<Adresse:> Τῷ ἐντιμοτάτῳ σοφοτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἀγίῳ μεγάλῳ λογοθέτῃ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας κυρίῳ Ἰωάννῃ τῷ Καρσοφύλλῃ ὑγιειῶς καὶ περιχαρῶς.

(L S.)

Bibl. de l'Acad. Roum., ms. grec 971, f. 101—101 v<sup>o</sup> orig. ; adressè au f. 102 v<sup>o</sup> accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

2

1692 juillet le 29

Prince Constantin Brancovan à Jean Caryophyllis, grand logothète de la Patriarchie de Constantinople, concernant la question des courriers ; conserve ses bons sentiments envers (Ștefan) le fils de Radu (Léon) le voïevode mais désire le voir quitter la maison qu'il occupe à Constantinople, racheté à grands frais par Brancovan apres avoir appartenu à son oncle (le feu le prince Șerban Cantacuzène) et qu'il veut faire réparer.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασαράμπας βοεβόνδας,  
ἐλέω θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε, λογιώτατε, καὶ σοφώτατε ἄρχων μεγάλε λογοθέτα, κύριε Ἰωάννη, φίλε ἡμέτερε, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, ἥνπερ διαφυλάττοι θεὸς ἀσινῆ καὶ ἀλώβητον. Τὸ τίμιόν τῆς γράμμα ἐνεχειρίσθημεν, καὶ ἔγνωμεν τὴν ὑγίειαν καὶ τὰ γεγραμμένα, εἰς τὰ ὅποια καὶ ἡμεῖς ἀποκρινόμενοι, λέγομεν πρὸς τὴν λογιότητά σου, ὅτι ὁμοιοπαθεῖς ἐσμὲν, ἀγαπούσαμεν γὰρ καὶ τὴν ἀνάπαυσίν μας, καὶ τὴν ἀπόλαυσιν τοῦ οἴκου καὶ τῶν παιδιῶν μας, καὶ πρὸς τοῦτους, τὴν συναστροφὴν, καὶ συνομιλίαν σου τοῦ παλαιοῦ μας, καὶ ἄκρου φίλου, ἀλλ' ἐπειδὴ καὶ ἄνωθεν οὕτω διώρισται, χρεῶν ἐστὶν ὑπομεῖναι πάντας μας τὰ ἐργόμενα εὐχαρίστως, καὶ ἀκολούθως δέεσθαι τοῦ κυρίου νὰ τὰ οἰκονομήσῃ εἰς ἔκβασιν ἀγαθὴν, καὶ νὰ μᾶς ἀξιῶσῃ τοῦ ποθομένου ἐν τάχει.

Τὰ τῶν τατάρων τὰ ἐγνώρισεν ὅποσα καὶ ὅποια ἐστάθησαν, καὶ δὲν πρέπει εἰς αὐτὰ νὰ κινῶμεν λόγους, ὁ κύριος μου μόνον νὰ γίνῃ ἴλεως, πολλοὶ ἴσως λογιώτατε μὴ βλέποντες τὰ τοιαῦτα, καὶ γράφωντάς τους τα ἡμεῖς νὰ μὴν τὰ πιστεύουν, ἀλλὰ εἶθε μὴτε νὰ ἦτον, μὴτε νὰ εἶχαμεν χρεῖαν νὰ τοὺς τὰ ἐγράφαμεν. Περὶ τοῦ υἱοῦ Ῥάδουλ βοεβόνδα, ὅτι πῶς εἶναι φίλος μας καὶ ἡμεῖς τὸ γνωρίζομεν, καὶ τὸν ἀγαποῦμεν ἐκ παραλλήλου, καὶ καθὼς μέχρι τοῦ νῦν δὲν ἔλειψε ἀπὸ λόγου τοῦ ἡ συνδρομὴ μας, μὴτε καὶ εἰς τὸ ἐξῆς ὁμοίως δὲν θέλει λείψει, ἀλλὰ κατὰ τὸ δυνατὸν, θέλομεν ἔχει τὴν ἐννοιάν του. Ὅτι δὲ πῶς νὰ εἶπαμεν νὰ μετοικήσῃ ἀπὸ τὸ σπήτι μας, αὐτὸ ἐ-ζὶ εἶναι ἡ ἀλήθεια, καὶ ἀκόμι τοῦ τὸ ἐγράψαμεν τώρα καὶ τοῦ λόγου του νὰ γίνῃ ἐ-ζὶ, διατὶ ὅσοι ἔρχονται ἀπ' ἐκεῖ, ὅλοι μᾶς βεβαιώνουν τὸν χαλασμόν τοῦ σπητιοῦ, καὶ δὲν ἡμποροῦμεν λογιώτατε, νὰ τὸ ἀφήσωμεν νὰ χαλᾷ, ἐπειδὴ καὶ ἔχομεν εἰς ἐκεῖνο τόσα ἐξοδα. Φαίνεται πῶς μᾶς τὸ ἐχάρησεν ἡ βασιλεία πλὴν ὅσον νὰ κατορθωθῆ νὰ μᾶς δοθῆ, ἔτρεξαν ἐξοδα περισσότερα, παρὰ ὅπου νὰ ἠθέλαμεν ἀγοράσῃ ἄλλο καὶ νὰ τὰ φτιάσωμεν, καὶ τοῦτο τὸ ἐκάμαμεν ὅχι δι' ἄλλο, παρὰ μοναχὰ διατὶ δὲν ἐχρίναμεν εὐλογον νὰ βλέπωμεν τὰ σπήτια τοῦ μακαρίτου θεοῦ μας, νὰ πωλοῦνται εἰς ἄλλους ζῶντας ἡμεῖς. Τώρα δὲ ὁ μεγέζαντες ὅτι πῶς εἶναι φίλος μας, καὶ διὰ τοῦτο νὰ ἀφήνωμεν τὸ σπήτι νὰ τὸ χαλᾷ; δὲν ἡμποροῦμεν νὰ τὸ κάμωμεν, ὅτι, τὸ λυπούμεθα, μάλιστα ὅπου ὁ ἐπιζήμιος φίλος, ἐχθρὸς ἐπικαλεῖται. Ἡ περὶ αὐτοῦ λοιπὸν ἀπόφασίς μας, αὕτη ἐστίν, ἡγουν νὰ εὐγῆ, ὅτι λογαριάζομεν νὰ στελλῶμεν, καὶ ἄνθρωπον παρέει εἰς τὸ νὰ τὸ μερμετῆσῃ, καὶ τὸν Γγνιμιόκην ἐπαρηγγείλαμεν νὰ πάρῃ τὸν ἄνθρωπὸν τοῦ ἀπ' αὐτοῦ νὰ πηγένουν, καὶ τὴν ἐκ-

λαμπρότητά του ὡς εἶπομεν ἔχοντάς τον διὰ φίλον μας, θέλομεν ἔχει κατὰ καιροὺς καὶ τὴν ἔννοιάν του, χωρὶς νὰ προξενήσῃ τίποτες ἐμπόδιον εἰς τὴν φιλίαν, καὶ ἀγάπην μας τὸ εὐγαλμά του ἀπὸ τὸ σπῆτι μας. Ταῦτα καὶ περὶ τούτου. Ὁ δὲ πανάγαθος Θεὸς νὰ μᾶς ἀξιώσῃ νὰ σᾶς ἀπολαύσωμεν ἐν τάχει ὑγιεῖς, καὶ νὰ σᾶς συνευφρανθοῦμεν κατὰ τὸ ἐπιθυμητὸν ἀμφοτέρων τῶν μερῶν, ἡμῶντε δηλαδὴ καὶ ὑμῶν, ἦν καὶ τὰ ἔτη πολλά καὶ ἀγαθὰ.

α χ υ β<sup>ω</sup> Ἰουλίου κ θ<sup>η</sup>

τῆς σῆς λογιότητος φίλος κατὰ πάντα  
Io Costandin Voevod <m.p.>

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ, καὶ σοφολογιωτάτῳ ἄρχοντι μεγάλῳ λογοθέτῃ, Κυρίῳ Ἰωάννῃ, φίλῳ ἡμετέρῳ ὑγιῶς, καὶ περιχαρῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 103—103 v orig. ; adresse au f. 104 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

### 3

1692 août le 4

Prince Constantin Brancovan à Jean Caryophyllis, grand logothète de la Patriarchie de Constantinople, lui exprimant sa compassion pour sa maladie et l'informer qu'il va lui mander un médecin <peut-être Pantaléon Caliarhus> pour le soigner.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασαράμπας βοεβόνδας,  
ἐλέω θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε, καὶ σοφώτατε ἄρχων μέγα λογοθέτα, κύριε Ἰωάννη, φίλε ἡμέτερε, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, τῆς ὁποίας τὸ τίμιον ἐγχειρισθέντες, ἐγνωρίσαμεν τὴν ἀχαμνοσύνην της, καὶ τὸ ζήτημα ὁποῦ μᾶς κάμνει διὰ τὸν ἰατρὸν, καὶ περὶ μὲν τοῦ πάθους ἐλυπήθημεν, περὶ δὲ τοῦ ζητήματος, ἰδοὺ ὁποῦ εὐθὺς χωρὶς ἀναβολῆς καιροῦ, ἐστείλαμεν τὸν ἄρχοντα ἰατρὸν, καὶ ἔρχεται εἰς ἐπισκεψίην της, ὁ ὁποῖος ἄμποτες νὰ τὴν ὠφελήσῃ κατὰ τὸ ἐφετὸν ὑμῖν τε καὶ ἡμῖν, καὶ πάλιν νὰ γυρίσῃ, (τοῦ κυρίου συνεργοῦντος πρὸς τὴν ὑγίειαν της), μὲ τὴν καλὴν ἀγγελίαν, καὶ οἱ χρόνοι της πολλοί.

α χ υ β<sup>ω</sup> αὐγούστου δ<sup>η</sup>

ὑμέτερος κατὰ πάντα φίλος  
Io Costandin Voevod <m.p.>

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ, καὶ σοφωτάτῳ ἄρχοντι μεγάλῳ λογοθέτῃ κυρίῳ Ἰωάννῃ, φίλῳ ἡμετέρῳ, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 105, orig. ; adresse au f. 106 v accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

### 4

1692 septembre le 10

Prince Constantin Brancovan à Jean Caryophyllis, grand logothète de la Patriarchie de Constantinople, pour prendre des nouvelles sur l'état de sa santé ; lui annonce son départ pour

Potlogi où il compte rester 4—5 jours en attendant un émissaire de Belgrade avant de regagner Bucarest. Va lui faire envoyer par le grand trésorier <Matei Ciorogirleanu> les droits pécuniaires qui lui sont dus.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασσαράμπας βοεβόνδας,  
ἐλέω Θεοῦ Αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας

Ἐντιμώτατε καὶ σοφώτατε ἅγιε μέγα λογοθέτα τῆς μεγάλης ἐκκλησίας, κύριε Ἰωάννη Καρυοφύλλη, τὴν σὴν λογιότητα προσφιλῶς χαιρετοῦμεν. Ἐλάβαμεν διὰ τοῦ παναγιωτάτου τὴν τιμίαν τῆς ἐπιστολῆν, καὶ χαίροντες τὴν ὑγιειαν τῆς τὰ γραφόμεαν ἐγνωμεν. Ἐγνωρίσαμεν ἀκόμη διὰ τοῦ παναγιωτάτου καὶ τὴν συναναστροφὴν σας ὅπου ἔχετε αὐτοῦ, καὶ τὸ ἐχάρημεν ὅπου θέλετε ἔχει μαζὴ καλὴν διαγωγὴν, εἰς ὅσα δὲ ἄλλα μᾶς εὐχεται ἡ λογιότης σου, Θεὸς νασᾶς ἐπακούσῃ, καὶ νὰ μακρύνῃ ἀφ' ἡμῶν κάθε πικρὰν λύπην, τόσον ἀσθενείων καὶ θανάτου, ὅσον καὶ ἄλλων συμβεβηκότων ἐναντίον κατὰ τὸ παρὸν ὅμως θέλει γινώσκει ἡ λογιότης σου, ὅτι μεταπολλίζομεν ἀπ' ἐδῶ, πηγέοντες παρακάτω εἰς ἓνα μᾶς χωρίον ὀνομαζόμενον Ποτλότζη, καὶ θέλομεν ἀργοπωρήσει καὶ ἐκεῖ 5—6 ἡμέρες ἕως νὰ μᾶς ἔλθῃ κανεῖς ἀπὸ τὸ Μπελιγράδι, νὰ ἰδοῦμεν καὶ ταῖς ἀπόκρισιν ὅπου θέλομεν ἔχει ἀπ' ἐκεῖ, καὶ ἔπειτα θέλομεν ἔλθει εἰς τὸ Μπουκουρέστη, καὶ νὰ σᾶς ἀπολαύσωμεν ἐν ὑγιείᾳ. Διὰ τοὺς ἀναφακάδες τὸ πῶς δὲν σᾶς τοὺς ἔδωσαν ἐκαταλάβαμεν, καὶ ἐθαυμάσαμεν, μάλιστα διὰ τὸν Ἰούλλιον μῆνα ὅπου ὁ βεστιάρις μᾶς ἔγραφε πῶς τὰ ἔδωσε, τὸν ὅποιον αὖριον θέλομεν εὔρει ἐκεῖ ὅπου παγένομεν, καὶ θέλομεν ἰδεῖ τι ἀπολογίαν θέλει δώσει. Πλὴν τοῦ αὐγουστον ἰδοῦ ἐπαραγγίλαμεν τοῦ γ-ου βεστιάρι ὅπου ἐξόδιασε ὄντας ἐδῶ καὶ τὰ ἔστειλε μὲ τὸν παναγιωτάτον ἄσπρα 31 — καὶ θέλει τα λάβει, καὶ τοῦ Σεπτεμβρίου ἀκόμη με τὸν ἐρχομὸν τοῦ μεγάλου βεστιάρι, θέλομεν τὰ στείλει, ὅσαις ἡμέραις ἐπέρασαν καὶ κατὰ τὸ παρὸν μὲν ταῦτα οἱ δὲ χρόνοι αὐτῆς εἴησαν πολλοὶ καὶ ἀγαθοί.

1692 Σεπτεμβρίῳ 10

ὁ ὑμέτερος κατὰ πάντα  
Io Costandin Voevod <ni.p.>

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ σοφωτάτῳ ἁγίῳ μεγάλῳ λογοθέτῃ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας κυρίῳ Ἰωάννῃ τῷ Καρυοφύλλῃ καὶ ἡμετέρῳ ἀρίστῳ φίλῳ ὑγιῶς καὶ περιχαρῶς,

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 107—107 v°, orig. ; adresse au f. 108 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

5

1692 décembre le 30

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand ecclésiarque de la Patriarchie de Constantinople lui exprimant ses remerciements pour les vœux adressés à l'occasion du mariage de sa fille <Stanca avec Radu le fils du hospodar Ilias Alexandru de Moldavie> ; Il fera expédier à Constantinople 500 Groschen ainsi que le restant des valeurs ayant appartenu à son défunt père, Jean, par l'homme de confiance de ce dernier, Lymbéri.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασσαράμπας βοεβόνδας,  
ἐλέω Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας

Τιμιώτατε, καὶ λογιώτατε ἅγιε μέγα ἐκκλησιάρχᾳ Κυρίτζη Ῥαλάκη Καρυοφύλλῃ, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ νὰ τὴν εὖρη τὸ παρὸν μου ἐν ὑγιείᾳ, καὶ χαρᾷ. Τὰ δύο τῆς γράμματα ἐλάβαμεν, καὶ ἐχάρημεν τὴν ὑγιειαν τῆς, ἐκαταλάβαμεν καὶ τὰ γεγραμμένα. Μᾶς συγχαίρει ὡς φίλος διὰ τοὺς γάμους τῆς θυγατρὸς μᾶς ὅπου σὺν Θεῷ ἐγιναν, καὶ ἐπεύχεται νὰ εὐδοκμήσουν τὸ συνοικέσιον μὲ κάθε εὐαρέστησιν, καὶ τὴν, εὐχαριστοῦμεν, συνεπευχόμενοι καὶ ἡμεῖς νὰ ἀξιωθῇ ἡ λογιότης σου εἰς παρομοίᾳς χαρᾶς τῶν ἀρχοντοπούλων τῆς, καὶ νὰ τὴν συγχαροῦμεν ἐκ παραλλήλου. Διὰ τὴν περιουσίαν τοῦ μακαρίτου φίλου μᾶς τοῦ πατρὸς τῆς. Ἰδοῦ ὅπου ἔγινε κατὰ τὸ ζήτημα τῆς, καὶ ἐνεχειρίσθησαν τὰ πάντα τῷ ἀνθρώπῳ τῆς κὺρ Λυμπέρη

νὰ τῆς τὰ ἀποκομίσῃ ἐρχόμενος ἦδη μὲ σιγουρότητα ἀνθρώπων μας, ἀπὸ τὸν ὅποιον θέλει λάβει καὶ αὐτά, καὶ ἕτερα ἀπὸ τὰ ἄσπρα ὅπου εἶναι εἰς τὸν τόπον νὰ λάβῃ, γρόσια τὸν ἀριθμὸν 500 διὰ δὲ τὰ κουσούρια ὅπου μένουν; εἰς καιρὸν ἅς ἔχῃ πληφορίαν πῶς τῆς τὰ πέμπομεν καὶ ἐκεῖνα, ἐπειδὴ ἡ πατρικὴ σου φιλία μᾶς ἀναγκάζει καὶ εἰς τοῦτο, καὶ εἰς τὸ νὰ σὲ ἔχωμεν φίλον ἀντ'ἐκείνου τοῦ μακαρίτου ἀπαραλλάκτως, τὸ ἴδιον θάρρος φέροντα πρὸς ἡμᾶς. Ταῦτα 'καὶ ἅς ἔχωμεν τὴν ἀπόκρισιν εἰς τὴν λῆψιν τῶν ἀνωτέρω, καὶ διὰ πᾶν ἕτερον ἀναγκαῖον, οἱ δὲ χρόνοι τῆς λογιότητος σου πολλοὶ καὶ καλοὶ.

α χ υ β, δεκεμβρίω λ<sup>η</sup>

ὕμετερος κατὰ πάντα

*Io Costandin Voevod* <m.p.>

<Adresse :> τῷ τιμιωτάτῳ, καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ Ἐκκλησιάρχῃ, Κυρίτζῃ Ῥαλάκῃ Καρουφύλλῃ, ὑγιῶς καὶ εὐτυχῶς

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 192, orig.; adresse au f. 193 v accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

## 6

1694 aouîl le 11

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand ecclésiarque de la Patriarchie de Constantinople, en l'assurant de son inaltérable amitié, exprimée également par ses compliments transmis par le grand chambellan Kyritza Manolaki <Μουστρίμου> qui se trouvait à Constantinople.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασαράμπας βοεβόδας, ἐλέω  
Θεοῦ Αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε, καὶ λογιώτατε μέγα ῥητωρ ἄρχων Κυρίτζῃ Ῥαλάκῃ τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν τὸ δὲ παρὸν νὰ τὴν εὐρῆ ἐν ὑγιείᾳ, καὶ χαρᾷ. Τὸ γράμμα της ἐλάβομεν καὶ ἐχάρημεν τὴν ὑγίαν της, ἐκαταλάβομεν καὶ τὰ γεγραμμένα, τὰ ὅποια ἀναφέρονται ὅπως δι' ὄλου παρακλητικῶς, εἰς τὸ νὰ τὴν ἀγαπῶμεν, καὶ νὰ τὴν συναριθμοῦμεν εἰς τὸ κατὰστικὸν τῶν φίλων μας, ὅπου πρὸς ἐκεῖνον εἶχομεν, ἀλλὰ νὰ διαμίνῃ παντοτινὴ, καὶ βέβαια ἔτσι εἶναι τὸ πρόπον νὰ γίνεταί, καὶ ἡμεῖς μὲ τὸ νὰ τὸ ἀγαποῦμεν, δὲν ἐλείψομεν νὰ μὴν δείχνομεν σημεῖον μὲ γράμμα μας φιλικὸν πρὸς τὴν λογιότητα σου, εἰς φανέρωσιν πῶς τὴν ἀγαπῶμεν, καθῶς, καὶ τῶρα μὲ τὸν ἐρχομὸν τοῦ μεγάλου μας καμαράσι Κυρίτζῃ Μανολάκῃ, δὲν ἀμελήσαμεν νὰ τὴν χαιρετήσωμεν διὰ τοῦ παρόντος μας, καὶ νὰ τῆς δώσωμεν αἰτίαν φιλικῶς νὰ μᾶς γράφῃ διὰ νὰ χαιρώμεν τὴν ὑγίαν της, ἧς καὶ οἱ χρόνοι πολλοὶ καὶ καλοὶ.

α χ υ δ<sup>ω</sup>, αὐγούστου ι α<sup>η</sup>

ὕμετερος

*Io Costandin Voevod* <m.p.>

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι Κυρίτζῃ Ῥαλάκῃ τῷ μεγάλῳ ῥήτορι, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 194, orig.; adresse au f. 195 v. accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

## 7

1699 juin le 23

Prince Constantin Brancovan à Rakakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarchie de Constantinople en l'assurant de la même amitié témoignée à son défunt père, et que les médisances de quelques malveillants ne sauraient mettre en doute.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέω  
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε μέγα ῥήτωρ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας κυρίτζη Ῥάλη, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, τὴν ὁποῖαν καὶ τὸ παρὸν μας νὰ ἀπολαύσῃ ἐν ὑγιείᾳ καὶ χαρᾷ. Γράμμα της ἴδομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγίαν της, ἔγνωμεν καὶ τὰς αἰτίας ὅπου τὴν ἐμπόδισαν εἰς τόσον καιροῦ διάστημα, καὶ δὲν μᾶς ἔγραψε, νῦν δ' ὄμως θαβροῦσα εἰς τὸ εὐσυμπάθητόν μας χάριν τῆς πάλαι πατρικῆς της φιλίας, μᾶς ἔγραψε δεομένη εἰς τὸ νὰ τὴν γνωρίζωμεν ὡς εὐχέτην μας καὶ φίλον ἀμετάβλητον, χωρὶς νὰ διδωμεν πίστιν καὶ ἀκράσιν εἰς τοὺς διαβολεῖς καὶ χαιρεκάκους. Ἀλλὰ διὰ νὰ μὴ μακρύνωμεν καὶ ἡμεῖς λόγους πρὸς πρόσφορον ἀπόκρισιν, (ὅτι καὶ ἐν ἀσχολίᾳ πάντοτε διατελούμεν) ἐν συντομίᾳ θέλωμεν εἰπῆ δύο τρία, καὶ νὰ τελειώσωμεν. Ἄν ὄμως ἔγραψεν ἅπαξ ἡ λογιότης σου πρὸ χρόνου ὤσφησι, καὶ δὲν τῆς ἀπεκριθήμεν, δὲ πρέπει τοῦτο νὰ ἔχῃ συναίρεσιν ὅτι δὲν ἐπροῆλθεν ἀπὸ προαίρεσιν, ἀλλὰ ἀπὸ ἐμπόδια πολλῶν καὶ διαφόρων περιστάσεων. Ὁ μακαρίτης ὁ πατὴρ της πάλιν ὅποια εὖνοιαν, καὶ ὁπόσῃν ἀντιποίησιν καὶ συνδρομὴν ἶδε καὶ ἀπῆλαυσε παρ' ἡμῶν τε, καὶ παρὰ τοῦ μακαρίτου αὐθέντου, καὶ ἐλογίζετο ἀπὸ τῶν ἡμετέρων ἀκριβῶν φίλων, καὶ ὡς διδάσκαλος καὶ γέρον ἐτιμᾶτον, ὁμολογούμενον ἐστὶ, καὶ ἐπειδὴ τὸ συνομολογεῖς καὶ ἡ λογιότης σου πῶς ἔτζι ἦ-ον, ἐτύχενε μάλιστα νὰ φανῆς ὁπαδὸς τοιοῦτου ἥρωος, καὶ νὰ μὴ προβάλλῃς πῶς ἴσχυσαν κατὰ σοῦ διαβολεῖς καὶ χαιρεκάκοι διὰ γραφῶν τους, τοιοῦτος καὶ γὰρ, οὔτε διὰ γραφῶν, οὔτ' ἄλλως πως, ἐφανέρωσαν εἰς ἡμᾶς καὶ κατ' αὐτῆς σου τῆς λογιότητος, εἰμὴ μόνον ἡ σιωπὴ σου, ὅποια ἄρα ἐστάθη, ἐγέννησε τὴν τοιαύτην ὑποψίαν ἀναιτίως. Ὅσον τὸ καθ' ἡμᾶς, μῆτε φίλους ἀπεστρέφημεν, μῆτε αἰτίαν ἐδώσαμεν ποτέ εἰς τινὰ νὰ συρθῶσιν ἀπὸ λόγου μας, ἀλλ' ὅσοι προαιροῦνται νὰ ἔχουν τὴν φιλίαν μας, πάντοτες ἔτοιμοι εἴμεσταν, ὅσοι δὲ δὲν θέλουν νὰ τὴν ἔχουν, μῆτε τοὺς βιάζομεν, ἀλλὰ μῆτε τοὺς ψέγομεν, θεληματάριδες γὰρ εἰσίν, ὅμως καὶ ἡ λογιότης σου ἂν ἀγαπᾷς, νὰ ἔχῃς τὴν εὖνοϊάν μας καὶ νὰ μᾶς γράφῃς, θέλεις ἐπιτυχένη καὶ τὰ παραστατικά τῆς φιλίας, ταῦτα εἰς ἀπόκρισιν καὶ οἱ χρόνοι της πολλοί.

α χ ψ θ' Ἰουνίου κ γ'

Io Costandin Voevod <m.p.>

<Adiesse:> Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι Κυρίτζη Ῥάλη μεγάλῳ ῥήτορι τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησίας, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum *ibidem*. f. 196—196 v°, orig.; adresse au f. 197 v° accompagné du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

## 8

1701 mars le 31

Prince Constantin Brancovan à Rakakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarchie de Constantinople, lui exprimant sa satisfaction pour la reprise de leur correspondance et en lui réitérant ses sentiments amicaux.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέω  
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων μέγα ῥήτωρ Ῥαλάκη Καρυοφύλλη, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὐρῆ ἐν ὑγιείᾳ καὶ χαρᾷ. Τὸ τιμιον της τὸ εἰς



ἀπόκρισιν τοῦ ἡμετέρου ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγίειαν ἐγνωμεν καὶ τὴν εὐχαριστίαν ὁποῦ μᾶς κάμνη διὰ τὴν ἄδειαν ὁποῦ τῆς ἐδώσαμεν εἰς τὸ νὰ μᾶς γράφῃ μέ θάβρος φιλικὸν καὶ νὰ μᾶς φανερώνη τὰς κατὰ καιροὺς χρείας τῆς, καὶ πάλιν λέγωμεν, ἔτσι νὰ εἶναι πληροφωρημένη πῶς εἰς ἐκεῖνο, ὁποῦ ἤθελε μᾶς προκαλέσῃ καὶ νὰ εἶναι τῆς δυνάμεώς μας, δὲν θέλωμεν τὰ ἀμελήσῃ δι' ἀγάπην τῆς, μόνον ὑγίαν νὰ ἔχωμεν, ἀπὸ τὸν Θεὸν παρ' οὗ καὶ οἱ χρόνοι τῆς πολλοὶ καὶ καλοὶ.

α ψ α, μαρτίου λ α

ὑμέτερος φίλος  
Io Costandin Voevod <m.p.>

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ, καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι μεγάλῳ ῥήτορι Κυρίτζῃ Ῥαλάκῃ Καρσοφύλλῃ, καὶ ἡμετέρῳ φίλῳ ὑγιῶς καὶ εὐτυχῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum, *ibidem*, f. 198, orig. ; adresse au f. 199 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

## 9

1702 janvier le 30

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarchie de Constantinople lui adressant ses compliments par le grand « clucer » Ianakis et le remerciant pour l'offre de ses services auxquels momentanément il n'aura pas à recourir. Au moment opportun il fera appel à lui ainsi qu'il l'avait fait auparavant à l'égard de son défunt père.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέω  
θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε, καὶ λογιώτατε ἡμέτερε φίλε, ἄρχων Κυρίτζῃ Ῥαλάκῃ Καρσοφύλλῃ, τὴν λογιότητα σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, τὸ δὲ παρὸν μας νὰ τὴν εὕρῃ ἐν ὑγίειᾳ καὶ χαρᾷ.

Προλαβόντος ἐλάβομεν τίμιον αὐτῆς, παρ' οὗ πληροφωρηθέντες τὴν ἀγαθὴν τῆς ὑγείας ἐχάρημεν. Τὸ πῶς δὲν τὴν ἀπεκρίθημεν ἀφ' ὧν τότε, τὸ αἴτιον ἄλλο δὲν ἦτον, παρὰ κατόπι ἀπὸ τὸν ἡμέτερον κλουτζιάρην Ἰωαννάκην, μετὰ τὸ νὰ μὴν στείλωμεν ἄλλον τινὰ αὐτοῦ εἰς τὴν πόλιν, δὲν σὰς ἀπεκρίθημεν, τῶρα δὲ μετὰ τὸν ἐρχομὸν τοῦ παρόντος δὲν ἐλείψαμεν φιλικῶς γράφοντάς τῆς, ἂν καλὰ καὶ μᾶς ἐπρόγραψεν ἡ λογιότης σας καὶ ἄλλοτε παρακαλῶντάς μας νὰ τὴν ἔχωμεν εἰς εὖνοιαν, καὶ νὰ τὴν μεταχειριζόμεθα εἰς δουλεύειν μας, καὶ τότε περὶ τούτου ἀρκετῶς τὴν ἀπεκρίθημεν, καὶ τῶρα πάλιν τὰ ὅμοια γράφοντάς, καὶ ζητῶντάς, ἀποκρινόμεθα καὶ τὴν λέγωμεν ὅτι κατὰ τὸ παρὸν μὴ ἔχοντες αὐτοῦ καμίαν ὑπόθεσιν δουλεύσεως ἀξίαν καὶ ἀνήκουσαν τῆς λογιότητος σας, δὲν ἔχωμεν καμίαν ὑλὴν ὁποῦ νὰ τὴν μεταχειρισθοῦμεν, ἀμὴ ὅταν τύχῃ τότε καὶ θέλωμεν τὴν γράψῃ καὶ θέλωμεν τὴν βάλλῃ εἰς κόπον, καὶ ἄς μὴν ἀμφιβάλλῃ πῶς δὲν τὴν ἔχωμεν φίλον μας, καὶ πῶς δὲν τὴν ἀγαποῦμεν, καὶ πῶς δὲν θέλωμεν τὸ καλὸν τῆς, ὅτι τὸν μακαρίτην πατέραν σας, εἶχαμεν καὶ ἡμεῖς ὡς πατέρα πρὸ χρόνων πολλῶν, καὶ διὰ τῆς πατρικῆς σας ἀγάπης, ἔχωμεν ἀναμφιβόλως καὶ τὴν λογιότητα σας, καὶ ἔτσι ἄς εἶναι πληροφωρημένη. Ταῦτα καὶ οἱ χρόνοι σας εἶψαν πολλοὶ, καὶ ἀγαθοί.

α ψ β' ἰανουαρίου λ

ὑμέτερος φίλος  
Io Costandin Voevod <m.p.>

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ ῥήτορι, τῆς μεγάλῃς ἐκκλησίας, ἄρχοντι κυρίτζῃ Ῥαλάκῃ Καρσοφύλλῃ, καὶ ἡμετέρῳ φίλῳ, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum, *ibidem*, f. 200, orig. ; adresse au f. 201 v°, accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

## 10

1702 mai le 6

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarchie de Constantinople, en lui réitérant son estime et sa considération ainsi que son attachement à l'égard de sa famille pour laquelle il nourrit les meilleurs sentiments.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέφ ἀυθέντης  
πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε, καὶ λογιώτατε μέγα ῥήτωρ Κυρίτζη Ῥαλάκη Καρυοφύλλη, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν, νὰ τὴν εὕρη ἐν ὑγείᾳ, καὶ χαρᾷ. Τὸ τίμιόν της γράμμα ἐλάβαμεν καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγίειαν της, ἐγνωμεν καὶ τὴν εὐχαριστίαν, ὅπου μᾶς δίδει διὰ τὴν πληροφορίαν ὅπου τῆς ἐπημειώσαμεν νὰ ἔχη πῶς ὡς παλαιὸν μας φίλον, τὴν βαστοῦμεν, καὶ εἰς καιρὸν ὅπου νὰ μᾶς τύχη χρεία, θέλομεν τὴν μεταχειρισθῆ, καὶ τῶρα πάλιν μετὰ τὸν χαιρετισμὸν μας, τὴν αὐτὴν πληροφορίαν τῆς δίδωμεν. Μετὰ τοῦτο μᾶς σημειώνει ἡ λογιότης σου καὶ μᾶς παραστίνει τὸ πῶς διακρίνεται ἀρχήθεν μὲ τοὺς συγγενεῖς της, διὰ νὰ καταλάβωμεν, καὶ νὰ εὐγῶμεν ἀπὸ τὴν ὑπόληψιν ὅπου ἀκολουθοῦσε τάχα νὰ ἔχωμεν τὴν λογιότητά σου, τουτέστιν ὁμογνώμονα καὶ ὁμότροπον, ἐκείνοις, ἀλλὰ ἡ τοιαύτη ὑπόληψις κυρίτζη Ῥαλάκη δὲν ἤυρε τὸν τόπον της, ὅτι ἡμεῖς εἰς τοὺς συγγενεῖς της, δὲν ἔχομεν καμίαν ψυχρότητα ἢ ἀποστροφὴν, καὶ ἔτσι νὰ συναποστρεφώμεσθαι, εἰς τοὺς ἐδικοὺς τους, ἡμεῖς τὴν εὐγένειαν τους καὶ ὡς χριστιανούς, καὶ ὡς συγγενεῖς μας τοὺς μετροῦμεν καὶ τοὺς ἀγαποῦμεν, καὶ τοῦτο πῶς εἶναι ἔτσι, ὁ καιρὸς θέλει εἶσται καλὸς μάρτυρας, καὶ θέλει εὐγάλη τὸν κάθε ἓνα ἀπὸ τὴν ὑπόληψιν. Εὐγὰ λοιπὸν καὶ ἡ λογιότης σου ἀπ'αὐτὴν τὴν ὑπόληψιν, καὶ γνώρίζέ μας ἀπλῶς φίλους, καὶ γράφε μας μὲ θάρρος ἐκεῖνα ὅπου ἀρμόζει νὰ εἶναι εἰς εἰδησίᾳ μας πρὸς τὴν ὑγίειαν σου, ἧς καὶ οἱ χρόνοι εἴησαν πολλοὶ καὶ καλοί.

α ψ β μαίτου 6

ὑμέτερος φίλος  
Io Costandin Voevod <m.p.>

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ ῥήτορι Κυρίτζη Ῥαλάκη Καρυοφύλλη, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 202, orig. ; adresse au f. 203 v°, accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

## 11

1703 mars le 14

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarchie de Constantinople, lui adresse ses meilleurs vœux à l'occasion du mariage de sa fille avec Kyrizta Constantin et lui fait savoir qu'il a chargé le grand ecclésiarque de la Patriarchie de Constantinople Kyrizta Andronakis <Rangavis> de les couronner et de le représenter à la cérémonie nuptiale, n'ayant pu recourir à quelqu'un d'autre parmi les boyards de sa cour qui étaient retenus pour affaires soit à Andrinople soit ailleurs.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Μπασαράμπας βοεβόνδας, ἐλέφ  
Θεοῦ ἀυθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων Κυρίτζη Ῥαλάκη μέγα ῥήτωρ, φίλε ἡμέτερε, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὕρη ἐν ὑγείᾳ, καὶ χαρᾷ. Δύο της τίμια ἐλάβομεν, ἀμφοτέρω περιέχοντα τὴν παράκλησιν ὅπου μᾶς κάμνει εἰς τὸ νὰ στείλωμεν

να στεφανώσωμεν τὴν ἡγαπημένην τῆς θυγατέραν, μετὰ τοῦ φίλου μας κυρίτζη Κωνσταντίνου, καὶ ἰδὸν κατὰ τὸ ζήτημὰ τῆς ὁποῦ ἐφέρθημεν, δὲν ἔτυχεν ὅμως ἐδώθεν εὐκολία νὰ στείλωμεν κανένα μας ἄρχοντα εἰς ἐκπλήρωσιν τοῦ ζητήματος, μετὰ τὸ νὰ λείπουν, ἄλλοι εἰς Ἀδριανού(πολιν), καὶ ἄλλοι ἄλλου, μόνον ἐγράψαμεν εἰς τὸν κυρίτζη Ἀνδρονάκην μέγαν ἐκκλησιάρχην τὸν φίλον μας, ὡς ἄρχοντα τῆς πολιτείας, καὶ τίμιον πρόσωπον, καὶ γέροντα, νὰ ἀναδεχθῆ ἀπὸ μέρους μας τὰ στέφανα, καὶ νὰ τιμήσῃ τοὺς γεννησομένους γάμους κατὰ τὸ πρέπον, οἱ ὅποιοι εὐχόμεθα νὰ εἶναι μετὰ ὥρας καλαῖς, καὶ εὐλογημέναις παρὰ Θεοῦ, καὶ νὰ χάρισῃ τοῖς νεονύμφουσι ἢ εὐσπλαγνία του, ὑγίαν καὶ εὐζωίαν, εὐτεκνίαν, καὶ εὐαρέστησιν, ὅπου νὰ τοὺς συγχαίρωμεθα καὶ ὑμεῖς καὶ ἡμεῖς, καὶ πάλιν ὥρα τοὺς καλῆ, ὁ κύριος δὲ ὁποῦ ἤξιωσε τὴν λογιότητά σου εἰς τοὺς γάμους των, νὰ τὴν ἀξιῶσῃ καὶ εἰς τὰ στέφανα τῶν ἐπιλοίπων τῆς τέκνων, παρ' οὗ, καὶ οἱ χρόνοι τῆς πολλοὶ καὶ καλοὶ.

α ψ γ μαρτίου 14

ὕμέτερος φίλος  
Io Costandin Voevod <ni.p.>

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι κυρίτζη Ῥαλάκη μεγάλῳ ῥήτορι καὶ φίλῳ ἡμετέρῳ ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 204, orig. ; adresse au f. 205 v°, accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

## 12

1703 octobre le 18

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarche de Constantinople, pour lui remercier pour l'hospitalité accordée dans sa propre résidence à Istanbul à son cousin Toma (« le grand « slinger » Cautaeuzène ») et l'assure à nouveau de sa sincère et affectueuse amitié. Adresse ses compliments à Smaragda, l'épouse de Ralakis et à leur fille, sa propre filleule.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέγ  
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων Κυρίτζη Ῥαλάκη μέγα ῥήτωρ, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, τὴν ὅποιαν καὶ νὰ ἀπολαύσῃ τὸ παρόν μας ἐν ὑγίαια, καὶ χαρᾶ.

Τίμιον τῆς γράμμα ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγίαν τῆς, καὶ διὰ τὴν φιλικὴν τῆς διάθεσιν, ὅπου καὶ λόγῳ, καὶ ἔργῳ δὲν λείπει νὰ μας ἐνθυμᾶται, ἐκ τοῦ μὲν λυπομένην διὰ τὰ ἐπισυμβαίνοντα ἡμῖν δισχερῆ, ἐκ τοῦ δὲ χαίρουσα διὰ τὴν παρὰ Θεοῦ δεξιᾶν κυβέρνησιν εἰς αὐτά, καὶ καθεξῆς εὐχομένην διὰ τὴν εἰρηναίαν ἡμῶν ἀποκατάστασιν. Ἀπὸ τὸ ἄλλο μέρος πάλιν ἐδέχθη εἰς τὸ ἄρχοντικὸν τῆς καὶ τὸν ἡμέτερον πρωτεζάδελφον Θωμᾶν, καὶ ἔκαμε κατὰ πάντα φιλικὰ, διὰ τοῦτο καὶ τὴν ἐπαινοῦμεν, καὶ τὴν εὐχαριστοῦμεν. Μᾶς παρακαλεῖ ἐπομένως καθὼς καὶ ἄλλοτε, νὰ τὴν συναριθμήσωμεν καὶ ἡμεῖς εἰς τὸν κατάλογον τῶν φίλων μας, ἀλλὰ τοῦτο μᾶς φανερώνει πῶς καὶ πρὸ πολλοῦ δὲν τῆς τὸ ὑστερήσαμεν, ἀλλὰ καὶ τῆς τὸ ἐβεβαίωσαμεν, καὶ πάλιν τὸ αὐτὸ λέγομεν, καὶ τὴν πληροφοροῦμεν πῶς ὡς φίλον μας τὴν ἔχομεν, καὶ εἰς μεταχειρῆσιν φιλικὴν καιροῦ ἄρμοδιου τυχόντος, θέλομε τὴν προσκαλέσῃ διὰ τοῦτο καὶ ἄς εὐρίσκειται μετὰ πληροφορίαν τῆς ἀγάπης μας, καὶ μετὰ θάρρος ἄς μᾶς σημειώει.

Τὴν ἀρχνισιάν τῆς Κυράτζαν Σμαράγδαν, καὶ τὴν θυγατέραν τῆς καὶ βαπτιστικὴν μας εὐχόμενοι αὐταῖς ὑγίαν παρὰ Θεοῦ ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, εἴησαν δὲ καὶ οἱ χρόνοι ὑμῶν πολλοὶ, καὶ καλοὶ.

α ψ γ ὀκτωβρίου 18

ὕμέτερος φίλος  
Io Costandin Voevod <ni.p.>

<Adresse :> Τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι κυρίτζη Ῥαλάκη μεγάλῳ ῥήτορι, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 206, orig. ; adresse au f. 207 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

## 13

1703 décembre le 17

Prince Constantin Brancovan a Kalakis Caryophyllis, grand rhéteur de la Patriarche de Constantinople pour confirmer réception de ses messages et lui remercier pour le dévouement dont il fait preuve à son égard et dont il avait déjà eu connaissance par sieur Tonia (Cantacuzène). Dès que l'occasion se présentera, il fera appel à ses services. Adresse ses compliments à son épouse et à leur fille, sa propre filleule.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέω  
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων Κυριτζη Ῥαλάκη μέγα ῥήτορ, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμε, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὐρῆ ἐν ὑγείᾳ καὶ χαρᾷ.

Δύο τῆς τίμα ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγείαν τῆς, ἐγνωμεν καὶ τὰ σημειωθέντα, καὶ ὅσον μὲν διὰ τὴν πρὸς ἡμᾶς πίστιν, καὶ ἀγάπην, καὶ κάθε ζήλον ὅπου ἔχει ἡ λογιότης σου, αὐτὸ πρὸ πολλοῦ τὸ ἐπιληροφρήθημεν, καὶ ὁ ἡμέτερος ἄρχων Θωμᾶς μᾶς τὸ ἐβεβαίωσε, καὶ χωρὶς ἄλλης τινὸς ἀποδείξεως τὴν γνωρίζομεν ὡς τοιοῦτον πρὸς ἡμᾶς, ὅσον δὲ διὰ τὸ πολλάκις ζήτημά τῆς, τὸ ὅποιον εἶναι νὰ τὴν κατατάξωμεν εἰς καμίαν μας ὑπηρεσίαν ὅσπου νὰ φανῆ καὶ ἐν ἔργῳ ἡ προθυμία, καὶ τοῦτο καθὼς πολλάκις ἐγράψαμεν, ὅταν ἡ χρεία τὸ καλέσῃ, θέλομεν τὴν προσκαλέσῃ εἰς τὸν κόπον του, ὅτι εἰς κάθε πρᾶγμα χρειάζεται καὶ ἀρμόδιος καιρὸς, καὶ μόνον ὑγεία νὰ εἶναι ἀπὸ τὸν Θεόν, τὸ διὰ μέσου ὁμῶς τὸ φιλικὸν θάρρος ἃς ἐνεργῆται, καὶ διὰ λόγου καὶ διὰ ἔργου κατὰ τὸ δυνατόν ἐκάστου. Τὴν ἀρχόντισάν τῆς κυράτξαν Σμαράγδαν, καὶ τὴν βαπτιστικὴν μας ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ οἱ χρόνοι τῆς λογιότητός σου πολλοὶ, καὶ καλλοί.

α ψ γ δεκεμβρίου 17

Io Costandin Voevod (m.p)

<Adresse : > Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι μεγάλῳ ῥήτορι κυριτζη Ῥαλάκη, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Romn . *ibidem*, f. 208, orig. : adresse au f. 209 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

## 14

1704 mai le 30

Prince Constantin Brancovan à Kalakis Caryophyllis, grand chartophylax de la Patriarche de Constantinople, lui adressant ses bons vœux et exprimant sa satisfaction d'avoir eu à accorder son parrainage au baptême de son petit fils par son représentant le grand échanson (Ștefan Cantacuzène).

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας,  
ἐλέω Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων κυριτζη Ῥαλάκη μέγα χαρτοφύλαξ, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὐρῆ ἐν ὑγείᾳ καὶ χαρᾷ.

Τίμιόν τῆς γράμμα ἐλάβομεν. καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγείαν τῆς, ἐγνωρίσαμεν καὶ πῶς ὁ ἄρχων παχάρνικος, κατὰ τὴν προσταγὴν μας ἀνεδέχθη διὰ τοῦ ἀγίου βαπτίσματος τὸν πνευματικὸν μας υἱόν, καὶ ἐγγονόν τῆς, καὶ συνευφράνθητε πάντες εἰς τὰ βαπτισιά του, ἀνθ' ὧν καὶ μᾶς εὐχαριστεῖ, καὶ εὐχεται νὰ ἀξιωθούμε καὶ εἰς τὰ σέφανα του, ἔτσι νὰ δώσῃ ὁ Θεός, ὁ

ὅποιος νὰ διαφιλάξῃ καὶ τὸ βαπτισθῆν, καὶ ὑμᾶς, καὶ ἡμᾶς, ὅπου νὰ συγχαροῦμεν πάντες καὶ εἰς ἐκεῖνο τὸ μυστήριον, παρ' οὗ καὶ οἱ χρόνοι τῆς πολλοί, καὶ καλοί.

α ψ δ, ματου 30

ὑμέτερος φίλος  
Io Costandin Voevod <in.p.>

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι Κυρίτζῃ Ῥαλάκη μεγάλῳ χαρτοφύλακι, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roumaine, *ibidem*, f. 210, orig.; adresse accompagnée au f. 211 v du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

### 15

1704 juin le 21

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand chartophylax de la Patriarchie de Constantinople, lui remerciait pour ses vœux à l'occasion du mariage de sa fille Aneuta avec le « postelnic » Nicolae Rosetti.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέω  
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων κυρίτζῃ Ῥαλάκη μέγα χαρτοφύλαξ, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαίρομεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὖρη ἐν ὑγιείᾳ, καὶ χαρᾷ.

Τίμιόν τῆς γράμμῃ ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγίαν τῆς, ἐγνωμεν καὶ ὅσας εὐχὰς ἀνέπεμψεν εἰς Θεόν, καὶ ἐχάρη ἀπὸ καρδίας διὰ τοὺς προτελεσθέντας γάμους τῆς θυγατρὸς μας, μετὰ τοῦ ἀνεψιοῦ τῆς ποστelnίκου Νικολάου Ῥωσσέτου, προσπευχόμενος νὰ ἀξιωδοῦμεν νὰ συγχαροῦμεν καὶ εἰς τέκνα τους, καὶ νὰ φθάσωμεν καὶ εἰς τοὺς γάμους τῶν ἐπιλοίπων τέκνων, καὶ ἄμποτες νὰ τοὺς ὑπακούσῃ ὁ κύριος, παρομοίως μετ' εὐχαριστίας ἀντευχόμεθα καὶ ἡμεῖς τῇ σῇ λογιότητι, νὰ ἀξιωθῇ εἰς τοὺς γάμους τῶν φιλάτων τῆς καθὼς ἀγαπᾷ, καὶ νὰ τὴν συγχαροῦμεν φιλικῶς, εἴησαν καὶ οἱ χρόνοι τῆς πολλοί, καὶ καλοί.

α ψ δ<sup>ω</sup> Ἰουνίου 21

ὑμέτερος φίλος  
Io Costandin Voevod <m.p.>

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι μεγάλῳ χαρτοφύλακι κυρίτζῃ Ῥαλάκη, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum., *ibidem*, f. 212, orig.; adresse au f. 213 v° accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

### 16

1704 juillet

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand chartophylax de la Patriarchie de Constantinople en l'assurant de son immuable amitié et lui remerciait pour ses conseils de

songer à entretenir de bons rapports avec l'ambassadeur des Pays Bas à la Porte (Jacob Colyer) en ajoutant qu'il considèrerait ce dernier comme un ami dévoué et que leur amitié datait déjà depuis 24 ans.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέω  
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε μέγα χαρτοφύλαξ τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησίας ἄρχω Κυρίτζη Ῥαλάκη, φίλε ἡμέτερε, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὖρη ἐν ὑγείᾳ, καὶ χαρᾷ. Τίμιον τῆς γράμμα ἐλάβομεν καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγείαν τῆς, ἐγνωμεν καὶ τὰ ἐν αὐτῷ. Ὅριζει πῶς ὅταν βλέπει γράμμα μας χαιρεται, ὅταν δὲ ἀποτυχαίνη λυπεῖται, καὶ τὴν ἀλήθειαν λέγει, ὅτι αὐτὸ προέρχεται ἀπὸ τὴν φιλίαν ὅπου πρὸς ἡμᾶς ἔχει, ἀγαποῦμεν καὶ ἡμεῖς νὰ συγχογράφομεν, καὶ νὰ δίδωμεν αἰτίαν τοὺς φίλους μας νὰ χαιρώνται, ἀλλὰ τοῦτο ἢ <sic> πολλαῖς φροντίδες μᾶς τὸ ὑστεροῦσι, καὶ ἂν δὲν γράφομεν καὶ συχνά, ἅς ἔχωμεν συμπάθειον. Μᾶς ἀναγκάζει ἡ λογιότης σου νὰ βαστοῦμεν καὶ τὴν φιλίαν τοῦ ἐξοχωτάτου ἐλτζῆ Φιαμέγγου, ὡς κατὰ πάντα χρησιμεύουσιν, καὶ τὴν εὐχαριστοῦμεν διὰ τὴν συμβουλὴν, ἀλλὰ τὴν φιλίαν τῆς αὐτοῦ ἐνδοξότητος, ἡμεῖς τὴν ἔχομεν πρὸ 24-ων χρόνων, καὶ ἔκαμε καὶ ρίζαις ἀσά-λευτες, καὶ εἰς κάθε καιρὸν φαίνονται καὶ τὰ ἀποτελέσματα τους, ὅθεν γνωρίζουσα ἐκεῖνο ὅπου ἐπιθυμᾷ νὰ ἰδῆ πῶς εἶναι καὶ προτελειωμένων, ἅς χαιρεται πῶς ἐπίτυχε τοῦ σκοποῦ, καὶ ἔχε εἰς περισσότερο καὶ τὴν παρ' ἡμῶν εὐχαριστίαν διὰ τὴν συμβουλὴν, εἶψαν καὶ οἱ χρόνοι τῆς πολλοί, καὶ καλοί.

α ψ δ<sup>ω</sup> Ἰουλλίου

ἡμέτερος φίλος  
*Io Costandin Vcevod* (m.p.)

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ χαρτοφύλακι τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ ἐκ-κλησίας ἄρχοντι κυρίτζη Ῥαλάκη, φίλῳ ἡμετέρῳ, ὑγιῶς.

(L.S)

Bibl. de l'Acad. Roum, *ibidem*, f. 214, orig.; adresse au f. 219 v°, accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

17

1704 novembre le 1-er

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand chartophylax de la Patriarchie de Constantinople, l'annonçant qu'il a reçu son message et qu'il avait chargé son cousin, le grand échanson Ștefan Cantacuzène de s'enquérir personnellement de ses doléances.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέω  
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε μέγα χαρτοφύλαξ ἄρχων κυρίτζη Ῥαλάκη, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὖρη ἐν ὑγείᾳ, καὶ χαρᾷ.

Τίμιον τῆς γράμμα ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγείαν τῆς, ἐγνωμεν καὶ τὰ σημειωθέντα, ἡμεῖς κατὰ τὸ παρὸν μὲ τὸν ἐρχομὸν τοῦ ἄρχοντος καὶ πρωτεξαδέλφου μας μεγάλου παχαρνίκου Στεφάνου Καντακουζηνοῦ, ἄλλο δὲν ἔχομεν νὰ εἰποῦμεν, παρὰ τὰ δύο τοῦτα, τὸ ἓνα νὰ τὴν χαιρετήσωμεν ὡς φίλον κατὰ τὴν συνήθειαν καὶ τὸ ἄλλο νὰ τῆς εἰποῦμεν πῶς ἐπαγγεῖλαμεν τὸν αὐτὸν μας ἄρχοντα, νὰ τὴν ἐρωτήσῃ διὰ ζώσης αὐτοῦ φωνῆς νὰ μάθῃ καὶ νὰ καταλάβῃ τὸν σκοπὸν τῆς ποῖος εἶναι, καὶ νὰ μᾶς τὸν γράψῃ καὶ καθεξῆς νὰ δώσωμεν καὶ τὴν ἀπόκρισιν, καὶ λοιπὸν ὅτι σκοπὸν ἔχει ἡ λογιότης, ἅς τὸν φανερώσῃ πρὸς τὴν αὐτοῦ εὐγένειαν,

κατὰ τὴν ἐρώτησιν ὁποῦ θέλει τῆς κάμης, καὶ θέλει ἀκολουθήσῃ καὶ παρ' ἡμῶν ἢ πρόσφορος ἀπόκρισις, οὐχὶ δὲ ἄλλο, καὶ οἱ χρόνοι τῆς πολλοί, καὶ καλοί.

α ψ δ<sup>ω</sup>, νοεμβρίου α<sup>η</sup>

ὑμέτερος φίλος

*Io Costandin Voevod* <m.p.>

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ χαρτοφύλακι τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίας ἄρχοντι Κυρίτζη Ῥαλάκη, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum. *ibidem*, f. 215, orig. ; adresse au f. 218 v°, accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

## 18

1704 décembre le 16

Prince Constantin Brancovan à Ralakis Caryophyllis, grand chartophylax de la Patriarchie de Constantinople en réitérant la teneur de son message antérieur, communiqué également par le grand échanson Ștefan Cantacuzène.

† Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας, ἐλέω  
Θεοῦ αὐθέντης πάσης Οὐγγροβλαχίας.

Τιμιώτατε καὶ λογιώτατε ἄρχων κυρίτζη Ῥαλάκη μέγα χαρτοφύλαξ, τὴν λογιότητά σου ἀκριβῶς χαιρετοῦμεν, καὶ τὸ παρὸν νὰ τὴν εὕρη ἐν ὑγείᾳ, καὶ χαρᾷ. Τίμιον τῆς γράμμα ἐλάβομεν, καὶ ἐχάρημεν διὰ τὴν ὑγείαν τῆς, ἐγνωμεν καὶ τὰ σημειωθέντα, καὶ εἰς αὐτὸ, καὶ εἰς τὸ πιπτάκιον, τὰ ὅποια καὶ ὁ ἡμέτερος ἄρχων μέγας παχάρνικος μᾶς τὰ ἐσημείωσε πλατυτέρως, καὶ ἐπειδὴ τὴν ἀπόκρισίν τους τὴν ἐδώσαμεν εἰς τὸν αὐτὸν μας ἄρχοντα, τὴν ἀφίνομεν διὰ τὴν ταυτολογίαν νὰ τὴν καταλάβῃ καὶ ἡ λογιότης σου ἀπὸ τὴν εὐγένειαν του, περισσότερο κατὰ τὸ παρὸν δὲν ἔχομεν νὰ γράψωμεν, εἰμὶ τὸ, καλὰς τῆς ἐορτᾶς, καὶ οἱ χρόνοι τῆς πολλοί, καὶ καλοί.

α ψ δ<sup>ω</sup>, δεκεμβρίου 16

ὑμέτερος φίλος

*Io Costandin Voevod* <m.p.>

<Adresse :> Τῷ τιμιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ μεγάλῳ χαρτοφύλακι τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ ἐκκλησίας ἄρχοντι Κυρίτζη Ῥαλάκη, ὑγιῶς.

(L.S.)

Bibl. de l'Acad. Roum., *ibidem*, f. 216, orig. ; adresse au f. 217 v°, accompagnée du sceau octogonal princier appliqué à la cire rouge.

## LA RECONSTITUTION SCIENTIFIQUE D'UN MONDE DISPARU : LE MONDE THRACE

Sous nos yeux, au cours des dernières deux décennies, une nouvelle science est née, la *thracologie*, portant sur l'une des plus intéressantes civilisations de l'Antiquité, plaque tournante dans les rapports entre le monde baltique et égéo-méditerranéen, entre l'Europe Centrale et l'Asie Mineure, influencée et influençant à tour de rôle la civilisation grecque qui est à la base de la civilisation européenne moderne. L'importance d'un tel domaine est donc évidente du premier abord<sup>1</sup>.

Cependant, avant la deuxième guerre mondiale, on ne peut citer que quelques noms de savants, dont la plupart originaires du dehors des Balkans, qui donnèrent d'importants travaux dédiés spécialement à ce domaine : W. Tonaschek, P. Kretschmer, N. Jokl et D. Detschew dans la linguistique, V. G. Childe, O. Casson, G. Kazarow et V. Pârvan dans celui de l'archéologie et de l'histoire.

Or, à partir de 1957, ont paru toute une série de travaux remarquables, appartenant surtout aux savants des pays balkaniques. Sur les problèmes linguistiques, on peut citer le « corpus » des vestiges de la langue thrace dû à D. Detschew<sup>2</sup> ; le livre de Vl. Georgiev dédié spécialement à la langue thrace et suivi par un grand nombre de livres et d'articles de première importance ayant trait à ce domaine<sup>3</sup> ; les livres de I. I. Russu sur la langue des Thraco-Daces ainsi que sur les éléments de substrat roumano-albanais<sup>4</sup> ; l'essai hasardeux de reconstruire le dace à l'aide du roumain de G. Reichenkron<sup>5</sup> ; le travail de V. Beševliev sur les noms propres thraques<sup>6</sup> ; celui de I. Duridanov sur les relations linguistiques thraco-daco-baltiques<sup>7</sup> et de L. Gindin sur la langue de la plus ancienne population des Balkans. Plusieurs articles sont dus à H. Barić, G. Bakalakis, Gr. Brineuş, M. Budimir, G. Cankova-Petkova, R. A. Crossland, B. Gerov, A. Graur, E. P. Hamp, J. Hubschmid, G. Ivănescu, V. V. Ivanov, G. Mihăilă, V. P. Neroznak, I. Otkupščikov, A. Pârvolescu, V. Pisani, C. Poghire, H. Schall, B. Simeonov, D. Slușanescu, V. N. Toporov, Ž. Velkova, K. Vlahov, A. Vraciu, J. Zaimov et al.<sup>8</sup>

Pour l'histoire et l'archéologie il faut citer d'abord les deux collections de sources antiques imprimées en Bulgarie<sup>9</sup> et en Roumanie<sup>10</sup>. Il faut mentionner ensuite les chapitres sur l'Antiquité des grands traités d'histoire de la Roumanie et de la Bulgarie parus ces derniers temps. La seule histoire générale des Thraques sortie jusqu'à présent est la petite synthèse de J. Wiesner<sup>11</sup>.

<sup>1</sup> Voir Vl. Georgiev, *La thracologie: état actuel*, dans « Etudes Balkaniques », 3, 1972, p. 5—15.

<sup>2</sup> *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957.

<sup>3</sup> *Trakijiskijat ezik*, Sofia, 1957.

<sup>4</sup> *Limba traco-dacilor*, Bucureşti, 1959 (*Die Sprache der Thrako-Daker*, 1968) ; *Elemente autohtone in limba română*, Bucureşti, 1970.

<sup>5</sup> *Das Dakische rekonstruiert aus dem Rumänischen*, Heidelberg, 1966.

<sup>6</sup> *Untersuchungen über die Personennamen bei den Thrakern*, Amsterdam, 1970.

<sup>7</sup> *Thrakisch-Dakische Studien, I. Die thrakisch und dakisch-baltischen Sprachbeziehungen*, Sofia, 1969 (LB, 13, 2).

<sup>8</sup> Voir la bibliographie complète de Ž. Velkova dans LB, 12, 1967, p. 155—184 ; 16, 1, 1972, p. 55—63.

<sup>9</sup> *Fontes Latini historiae Bulgariae*, I—II, Sofia, 1958—1960 ; *Fontes Graeci historiae Bulgariae* I—III, Sofia, 1954—1960.

<sup>10</sup> *Fontes ad historiam Dacoromaniae pertinentes*, I—II, Bucureşti, 1964—1970.

<sup>11</sup> *Die Thraker*, Stuttgart, 1963.



Pour l'histoire des Thraces du sud avant notre ère on a l'excellent livre de Chr. Danov<sup>12</sup>, ainsi que les livres plus récents de Al. Fol sur l'histoire politique<sup>13</sup>, sur la structure démographique et sociale<sup>14</sup> et sur l'art guerrier de la Thrace ancienne<sup>15</sup>. V. Velkov a étudié le problème de l'esclavage<sup>16</sup> et de la vie urbaine en Thrace à la fin de l'Antiquité<sup>17</sup>. T. D. Zlatkovskaja s'est occupée de l'apparition de l'Etat chez les Thraces<sup>18</sup>, tandis que J. Venedikov a traité des problèmes d'art<sup>19</sup> et d'archéologie thraces<sup>20</sup>.

L'histoire de la Mésie dans les premiers siècles de notre ère a fait l'objet du livre de T. D. Zlatkovskaja<sup>21</sup>. Pour l'histoire ancienne de la Scythie Mineure, après l'excellent livre de R. Vulpe<sup>22</sup>, on a maintenant un nouveau travail collectif<sup>23</sup>. Sur la Dacie proprement-dite, le regretté C. Daicovicu, à la suite de son célèbre livre sur la Transylvanie dans l'Antiquité<sup>24</sup> a publié une série de travaux rassemblés récemment en volume<sup>25</sup>. En plus, à part le livre de J. T. Krughkova, dédié à l'époque romaine<sup>26</sup>, on a en ce moment les deux livres de D. Berciu<sup>27</sup>, ainsi que ceux de H. Daicovicu<sup>28</sup> et le récent volume de I. H. Crişan<sup>29</sup>.

La civilisation des Carpes a été présentée dans le livre de G. Bichur<sup>30</sup>, tandis que les synthèses des résultats des fouilles et recherches dans diverses régions de la Dacie ont été publiées sous forme de petites monographies par I. H. Crişan, C. Daicovicu, N. Gostar, M. Macrea, R. Vulpe et a.

Divers aspects de la culture matérielle des Géo-Daces ont fait l'objet de recherches spéciales : le livre de I. H. Crişan sur la céramique<sup>31</sup>, celui de C. Preda sur les monnaies<sup>32</sup> et de D. Protase sur les rites funéraires<sup>33</sup>, etc. L'art des Thraco-Daces a été étudié dans les travaux de Vl. Dumitrescu<sup>34</sup>, D. Berciu<sup>35</sup> et R. Florescu<sup>36</sup>. Nous nous limitons à indiquer seulement les livres, une bibliographie exhaustive n'étant pas le but du présent article<sup>37</sup>.

Comme suite de cette abondante production scientifique, l'idée de créer un cadre organisé pour des discussions sur les problèmes de la thracologie est arrivée tout naturellement. L'A.I.E.S.E.E. en a offert plusieurs fois ce cadre, dans des réunions ayant pourtant pour objet un domaine plus large que la thracologie<sup>38</sup>. Un Institut de thracologie fut créé en Bulgarie et les collègues bulgares ont eu l'admirable initiative de convoquer à Sofia en 1972 (5-10 juillet

<sup>12</sup> *Drevna Trakija*, Sofia, 1969.

<sup>13</sup> *Političeska istorija na Trakite*, Sofia, 1962.

<sup>14</sup> *Demografska i socialna struktura na drevna Trakija*, Sofia, 1970.

<sup>15</sup> *Trakijското voenno izkustvo*, Sofia, 1969.

<sup>16</sup> *Robstvoto v Trakija i Mizia prez antičnostta*, Sofia, 1967.

<sup>17</sup> *Gradăt v Trakija i Dakija prez kăsnata antičnost (IV-VI v.)*, Sofia, 1959.

<sup>18</sup> *Vozniknovenie gosudarstva u Frakijcev*, Moscou, 1971.

<sup>19</sup> *Alte Schatze aus Bulgarien*, Sofia, 1965.

<sup>20</sup> *Tainata na trakijските mogili*, Sofia, 1968.

<sup>21</sup> *Mezija v I-II vv.n.e.*, Moscou, 1951.

<sup>22</sup> *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938.

<sup>23</sup> *Din istoria Dobrogei*, I-II, Bucureşti, 1965-1968.

<sup>24</sup> *La Transylvanie dans l'Antiquité*, Bucarest, 1945.

<sup>25</sup> *Dacia*, Cluj, 1972.

<sup>26</sup> *Dakija v epochu rimskoj okkupacii*, Moscou, 1955.

<sup>27</sup> *Zorile istoriei in Carpați și la Dunăre*, Bucureşti, 1966; *Romania before Burebista*, London, 1967.

<sup>28</sup> *Dacia*, II-e éd. Bucureşti, 1972; *Dacia de la Burebista la cucerirea romană*, Cluj, 1972.

<sup>29</sup> *Burebista și epoca sa*, Bucureşti, 1975.

<sup>30</sup> *Cultura carpică*, Bucureşti, 1973.

<sup>31</sup> *Ceramica daco-getică*, Bucureşti, 1969.

<sup>32</sup> *Monedele geto-dacilor*, Bucureşti, 1973.

<sup>33</sup> *Riturile funerare la daci și daco-romani*, Bucureşti, 1971.

<sup>34</sup> *Arta neolitică in România*, Bucureşti, 1968.

<sup>35</sup> *Arta traco-getică*, Bucureşti, 1969; *Contributions à l'étude de l'art thraco-gète*, Bucarest, 1974.

<sup>36</sup> *Arta dacilor*, Bucureşti, 1968.

<sup>37</sup> Voir la bibliographie historique dans « Thracia », I, Sofia, 1972 (II-e tome paru en 1974).

<sup>38</sup> Il s'agit des trois congrès d'études balkaniques, du Colloque « Sources archéologiques de la civilisation européenne », Mamaia, 1968 et surtout du Symposium sur l'ethnogenèse des peuples balkaniques, Plovdiv, 1969.

le premier Congrès international de thracologie. Le Congrès a eu un succès qui a dépassé les prévisions les plus optimistes<sup>39</sup> : 270 participants et 130 communications dont les plus importantes ont été déjà imprimées (v.n. 37).

Le second Congrès international de thracologie aura lieu, comme on le sait, à Bucarest, entre 4—10 septembre 1976. Les travaux se dérouleront en trois sections : I. Histoire et archéologie ; II. Linguistique ; III. Ethnographie, folklore et anthropologie. La première circulaire a suggéré une série de thèmes intéressants. Nous nous permettons d'esquisser dans ce qui suit quelques-uns des problèmes les plus actuels de la thracologie.

1. La thracologie est une science interdisciplinaire, non par suite de la toute dernière mode de l'interdisciplinarité, mais par la force des choses : les données conservées sont en général si réduites, et parfois si peu sûres, qu'il est le plus souvent impossible de tirer des conclusions valables en se limitant à un seul domaine. L'archéologie, l'histoire, l'ethnographie, la linguistique doivent se donner la main, les faits anciens doivent être rapprochés des survivances actuelles et la comparaison avec les aires de civilisation voisines ou bien apparentées à l'origine est toujours de rigueur. Si, dans la recherche des civilisations anciennes bien attestées, linguistes et archéologues, par exemple, peuvent s'ignorer avec supériorité, en thracologie la collaboration de toutes les disciplines s'impose.

2. Or, il n'est pas facile à répondre à cette exigence, car ce n'est que très rarement qu'une seule personne puisse réunir des connaissances également solides dans de domaines si divers et, d'autre part, on n'a pas encore trouvé le meilleur moyen de mettre d'accord les données des différentes sciences. Les aires linguistiques ne se superposent pas nécessairement aux aires de culture matérielle, les changements produits dans un domaine ne se reflètent pas immédiatement et directement dans les autres domaines et les objets archéologiques ne nous diront jamais leur nom, tout comme de l'étymologie d'un nom ne résulte pas grand chose sur les qualités de l'objet dénommé. C'est justement dans ce sens de la coordination du travail entre divers domaines et entre les savants de différents pays qu'il faudra orienter nos futures réunions et projets de collaboration.

3. Un impératif essentiel pour toutes les branches de la thracologie c'est l'élaboration de répertoires et de collections de dates et faits vérifiés et expliqués. On possède en ce moment des répertoires bibliographiques mis à jour (v. les notes 8 et 37) et même une revue spéciale, *Thracia*.

La première chose à faire c'est l'édition de corpora d'inscriptions grecques et latines provenant des territoires thraco-daco-mésiens, complétés avec les dernières découvertes et au niveau actuel de la science. G. Michailov a donné un excellent exemple avec son corpus des inscriptions grecques de Bulgarie<sup>40</sup>, mais il est à peine suivi par les autres épigraphistes. Il faut saluer la publication par I. I. Russu du premier tome des inscriptions latines de la Dacie<sup>41</sup>, mais on ne peut pas s'empêcher de se demander quand l'édition sera-t-elle complète, étant donné que le premier volume contient 85 inscriptions (diplômes militaires et tablettes de cire) du total de plus de 3000 inscriptions latines et plus de 1000 inscriptions grecques. Les linguistes n'ont pas attendu la fin de l'édition et on a déjà deux livres sur le latin des inscriptions de Dacie (dus à H. Mihăescen et à S. Stati), mais tout travail linguistique est au moins risqué avant une édition critique des inscriptions.

4. Il serait nécessaire de rééditer la collection des vestiges de la langue thrace de D. Detschew, car on connaît très bien les circonstances peu favorables de l'apparition de ce livre de première importance pour tous les thracologues. Des rectifications et des compléments très utiles ont été déjà publiés surtout par V. Beševliev, K. Vlahov et Ž. Velkova, mais une nouvelle édition de ce livre, rareté bibliographique déjà, s'impose avec nécessité.

5. Seulement à partir de tels instruments on pourra passer à un examen philologique attentif pour décider de la valeur des faits attestés et en tirer des conclusions étymologiques

<sup>39</sup> Voir les compte-rendus de P. Asenova dans « Bălgarski ezik », 22, 1972, 5, p. 469—474 ; G. Mihăilă SCL, 23, 1972, 6, p. 693—694 ; B. Simeonov, LB, 16, 1973, 2, p. 116—120 ; Dan Slușanschi, StCl, 15, 1973, p. 183—184.

<sup>40</sup> *Inscriptiones Graecae in Bulgaria reperitae*, I—IV, Sofia, 1956—1966.

<sup>41</sup> *Inscriptiones Daciae Romanae*, I, București, 1975.

et même historiques. Tant qu'on ne sait pas, par exemple, laquelle des trois variantes (*ribo-rasta*, *peripobasta*, *peripomasta*) du nom dace de la plante appelée en latin *personacia* est la réelle, tout rapprochement étymologique avec le roumain *brusture* serait hasardée. De même, on aura beau disputer sur le caractère ouranien ou bien chtonien du dieu suprême des Gètes, tant qu'on ne saura quelle est la variante originaire de son nom — *Zalmoaxis* ou bien *Zamolaxis*

6. Une exigence impérieuse c'est d'introduire des critères chronologiques beaucoup plus strictes que jusqu'à présent, aussi bien dans les faits linguistiques qu'archéologiques et ethnographiques. Les vestiges de la civilisation thrace s'étendent sur presque deux millénaires et ce serait une erreur évidente que de mettre sur le même plan des choses séparées parfois par un immense laps de temps.

7. Enfin, vu la pauvreté du matériel antique dont nous disposons, il faudrait toujours tenir compte aussi des survivances des civilisations et des langues autochtones anciennes chez les peuples qui en habitent maintenant le territoire. Le fait est profitable dans les deux sens, car d'un côté notre image sur l'Antiquité sera plus riche, de l'autre côté les peuples et les civilisations modernes de ces pays comprendront mieux leur essence spirituelle et les rapports très anciens qui les relient.

Voici, à notre avis, quelques principes dont il faut tenir compte pour reconstituer avec de meilleures chances de probabilité ce monde encore si peu connu, le monde des Thraces.

*Cicerone Poghirc*

### COLLOQUE ANGLO-ROUMAIN :

«ANGLO-ROMANIAN RELATIONS FROM THE 16-TH CENTURY TO 1919»

(Căciulați, 4 — 5 juillet 1975)

Plus, peut-être, que les grands congrès, les colloques sur des sujets étroitement limités exigent de leurs organisateurs une certaine habileté, faite de tact et de subtile compréhension, pour aboutir à un véritable succès scientifique et à des rapports humains satisfaisants. C'est le cas du colloque qui a eu lieu récemment en Roumanie. Dû à l'initiative de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques et du « Great Britain — East Europe Centre », ce symposium fait suite à celui qui avait réuni en 1973 à Cambridge des épigraphistes anglais et roumains et on peut espérer que la suite de ces fructueuses rencontres continuera à l'avenir. Il faut avouer que, moins intenses que les rapports des Roumains avec leurs proches voisins, les relations anglo-roumaines, jusqu'au début de l'époque contemporaine, sont un sujet assez mince. Le fait de leur avoir dédié leurs travaux communs paraît donc avoir pour les historiens roumains et britanniques une signification symbolique. Au demeurant, depuis la *History of Anglo-Romanian Relations* de Nicolas Iorga, où l'on décèle aisément l'intention du savant, auteur également d'Histoires des relations franco- et russo-roumaines, de faire remonter à une tradition historique l'alignement de son pays à l'Entente pendant la Première Guerre, nombre de documents se sont ajoutés au dossier, dont il était nécessaire de développer les suggestions souvent intéressantes et inattendues.

La première séance du colloque a été ouverte par les allocutions du Professeur M. Berza, directeur de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest, et du Professeur Ștefan Ștefănescu, président de la Section historique de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques de Roumanie, auxquelles a répondu le Professeur Dimitri Obolensky (Oxford), au nom de la délégation anglaise, qui comprenait également MM. H.R. Trevor-Roper, G.H. Seton-Watson, A. Milward et T. J. Hope.

La communication de Maria Holban (Bucarest), *Truth and Fiction in Captain John Smith's Adventures in Transylvania and Walachia in the year 1602*, apportait de surprenantes retouches aux mémoires d'un aventurier pittoresque, un des premiers colonisateurs de la Virginie. Les historiens américains, généralement bien disposés envers ce héros légendaire, ont eu tort de croire toujours à l'authenticité des faits qu'il raconte. Au moins un épisode de sa biographie, ses exploits de fiera-bras dans la Transylvanie mise au pillage par les soudards de Sigismond Bathory, n'a jamais existé que dans l'imagination du capitaine Smith qui, sans remords, empruntait à ses contemporains Knolles, de Thou ou Ortelius les histoires sanglantes dont il prétend avoir été le protagoniste.

Le même thème de réflexion, à savoir la capacité d'illusion des historiens, était proposé par la communication suivante, *Dimitrie Cantemir and England*: le Prof. Hugh R. Trevor-Roper (Oxford) a refait patiemment et subtilement l'histoire de la publication de *Growth and Decay of the Ottoman Empire* en Angleterre. Non seulement il est désormais prouvé que le livre de Cantemir a été imprimé en 1735 (au lieu de 1734), mais les échos de presse étant rarement favorables et la « seconde édition » de 1756 n'étant qu'une tentative de l'éditeur d'écouler les exemplaires restés en vente depuis vingt ans, on doit se rendre à l'évidence du peu de succès de cette grande œuvre auprès du public anglais. Cet accueil médiocre était-il dû à la méthode de l'ouvrage, qui se rattache plutôt à l'historiographie du siècle précédent, ou à l'exotisme du sujet? De ce dernier, la génération de Gibbon, après Voltaire et son *Essai sur les mœurs*, allait lui faire un mérite. Plus tard, avec la diffusion des idées de Montesquieu, la valeur de Cantemir sera reconnue de bonne foi.

Si le savant prince de Moldavie n'a eu avec l'Angleterre que des rapports posthumes, ceux qu'a pu entretenir son contemporain plus âgé Constantin Cantacuzène, grand seigneur valaque d'une vaste érudition, se sont limités à la fréquentation assidue des diplomates et des *dons* anglais qui ont visité, vers la fin du XVII-e et le début du siècle suivant, le Sud-Est européen. Traitant cette question, Andrei Pippidi (Bucarest) a présenté trente lettres inédites de Cantacuzène adressées au baron William Paget, ambassadeur à Vienne et à Constantinople. L'auteur a encore fait appel à la bibliothèque de Cantacuzène, où figuraient soit des éditions anglaises des classiques grecs et latins, soit des gazettes italiennes qui fournissaient les dernières nouvelles d'Angleterre et dont quelques échos se retrouvent dans cette correspondance.

Ayant manqué cette première occasion d'influencer la pensée philosophique et littéraire des Roumains, les Lumières anglaises ont pénétré dans la culture roumaine au cours de la seconde moitié du XVIII-e siècle. La communication d'Alexandru Dușu (Bucarest), *Gentlemanliness and Patriotism, Two Forms of Enlightened Moralism*, estime que les traductions des œuvres de Defoe, Locke, Pope et Chesterfield ont eu une importance notable; cependant, venu trop tard, le modèle de civilité, le *gentleman*, a eu moins d'imitateurs dans le Sud-Est que le *patriote*, exemple qui ne sera pas uniquement insulaire mais général en Europe romantique.

Deux aspects essentiels du XIX-e siècle ont été évoqués par les communications suivantes: la révolution industrielle et le développement de la conscience nationale, tous les deux reconnaissables à l'origine des rapports établis après 1800 entre la Grande-Bretagne et les Principautés Danubiennes. C'est ainsi que Paul Cernovodeanu (Bucarest), dont la contribution s'intitulait *English Economic Interests on the Lower Danube and the Black Sea between 1803 and 1829*, a interprété les démarches du gouvernement de Londres, à commencer par la nomination d'un consul britannique à Bucarest, afin d'obtenir des conditions favorables pour le commerce anglais dans la mer Noire. Ayant conclu avec la Porte le traité des Dardanelles et envisageant déjà un débarquement en Crimée, l'Angleterre a opposé un refus tranchant aux prétentions de la Russie de fixer sa nouvelle frontière sur le Danube, malgré quoi elle acceptera en 1812 les annexions faites par l'Empire russe qui avait rejoint la coalition contre la France. Des boyards roumains tâchaient d'intéresser la Compagnie du Levant à l'exploitation des richesses de leur pays et les années précédant le traité d'Andrinople virent s'intensifier les relations commerciales de la Grande-Bretagne avec la Moldavie et la Valachie.

A propos de l'écho à l'étranger de la révolution roumaine de 1848, Cornelia Bodea (Bucarest), *David Urquhart and the Romanian National Movement*, a ajouté de nombreuses données nouvelles, notamment en ce qui concerne un éminent victorien qui, durant sa longue carrière de journaliste et de député aux Communes, a soutenu constamment la cause des Roumains, plaidant d'abord pour l'autonomie, puis pour l'Union des Principautés. D. Urquhart avait visité Bucarest en 1836 et il a manifesté aux révolutionnaires émigrés une sympathie sincère en les accueillant à Londres en 1849 (tel D. Brătianu) ou en les assistant à Constantinople en 1850—1852 (I. Ghica, Al. Golescu).

L'enquête sur l'attitude de l'opinion publique anglaise à l'égard de la question roumaine a été étendue par Trevor J. Hope (Londres) du côté d'autres hommes politiques — Gladstone, Dudley Stuart —, ou publicistes qui menèrent une campagne de presse hostile à la Russie — les Crowe, John Forster. Employant les papiers de ce dernier et plusieurs autres archives privées, les recherches de l'auteur ont découvert des documents qui témoignent de l'étroite collaboration entre l'émigration roumaine de Londres et les plus chauds partisans de l'intervention alliée dans la guerre russo-turque. En 1858, une lettre de Gladstone exprimait, au nom de « several of the first statesmen of this country », l'espoir que les décisions de la Conférence de Paris rendissent aux Principautés l'autonomie et la prospérité. Il convient de citer ses propres termes, d'une solennelle éloquence : « the internal harmony of the Principalities, the concord of orders, the justice and equity of laws, the respect for conscience and freedom, with a stable tranquility, all growing from year to year, may be the means through the favour of Almighty God of elevating their social, moral and political position and of rendering their principal aids in maintaining the peace and promoting the welfare of Eastern Europe ».

Pourtant, vingt ans après, Disraeli s'en étant tenu fermement à la ligne de conduite traditionnelle des gouvernements britanniques — loyauté envers l'Empire ottoman et résistance à l'expansion russe —, l'Angleterre officielle garda la neutralité pendant la guerre de 1877—1878, à l'issue de laquelle des difficultés diplomatiques surgirent au sujet de l'indépendance du futur royaume de Roumanie. Dans sa communication *Great Britain and the Recognition of the Romanian Independence (1880)*, Beatrice Marinescu a résumé brièvement les négociations entreprises dans l'intervalle qui sépare le traité de San Stefano du congrès de Berlin et dont le résultat final fut la ratification d'une indépendance conquise sur les champs de bataille, sans la naturalisation des Juifs de Roumanie, exigée par les Puissances réunies en congrès, mais en échange d'un traité de commerce avantageux pour la Grande Bretagne. Cette contribution eût gagné à faire usage de la biographie du premier des ministres accrédités à Bucarest, par H. Sutherland Edwards, *Sir William White, His Life and Correspondence* (1902).

Comme l'a prouvé son « provocative paper », le pr Allan Milward (Manchester) est plutôt un théoricien qu'un historien de l'économie. Sa critique de la voie choisie par le parti libéral roumain pour accélérer l'industrialisation du pays à la fin du XIX-e siècle, tout en étant parfaitement juste, n'a pas laissé entrevoir d'autre solution possible dans les conditions sociales et politiques d'avant 1919.

Cette dernière date, celle des traités qui ont reconnu l'Etat roumain unifié, marquait le terme de la période étudiée par les participants au colloque. Celui-ci s'est clos sur le riche exposé du pr Hugh Seton Watson (Londres) qui a mis en relief les relations constamment amicales de R. W. Seton-Watson, l'expert en politique internationale bien connu par ses articles signés du pseudonyme « Scotus Viator » et l'auteur d'une Histoire des Roumains parue en 1934 mais encore utile, avec des personnalités roumaines engagées dans la lutte pour l'unité nationale : Take Ionescu, I. Brătianu, N. Iorga, O. Goga, etc.

Chaque communication a été suivie avec un vif intérêt, reflété par les longs débats auxquels ont pris part, outre les deux délégations, plusieurs membres des instituts d'histoire de Bucarest et de Jassy. Les travaux du colloque se sont déroulés à 30 km. de Bucarest, où l'hospitalité de l'Académie les accueillait dans une maison de campagne du début du XIX-e siècle, ce qui a permis de prolonger agréablement l'échange d'idées en promenades à travers le parc.

Andrei Pipidi

## LE COLLOQUE DES HISTORIENS DE L'ART DU SUD-EST EUROPÉEN (9 — 16 juillet 1975, Suceava et Iași)

Le premier colloque de la Commission d'art post-byzantin de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen a eu lieu à Suceava et à Iași, sièges des travaux qui furent continués par les discussions engagées dans les enceintes des monastères de Moldavie qui témoignent de l'essor de l'art post-byzantin en terre roumaine. Organisé en collaboration avec la Direction du patrimoine national culturel de la République Socialiste de Roumanie, ce colloque a offert aux spécialistes étrangers la possibilité de connaître et d'étudier sur place l'architecture de Dragomirna ou de Neamț et les grands ensembles de Putna, Bistrița ou Suceava refaits par les soins de la Direction ; la peinture de Voroneț, Humor, Vatra Moldoviței, Sucevița ou Arbore a fourni, à son tour, l'élément documentaire à ce travail en équipe. Car la Commis-

sion a entamé un premier échange systématique d'informations concernant l'état actuel des recherches en cours et a défini ses objectifs futures, tout en insérant l'analyse du langage figuratif dans la vie culturelle des peuples, de cette zone du continent.

*Les arts des peuples du Sud-Est européen aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles et leur environnement intellectuel*, le thème choisi pour le colloque, sollicitait un bilan, une révision des points de départ des investigations, une esquisse des directions de recherches. Le débat a embrassé tous ces aspects, passés en revue par le président de la Commission, le pr Manolis Chatzidakis, qui dans l'allocation d'ouverture a informé les participants des recherches faites en Grèce, a présenté le schéma d'un répertoire des peintres qui devrait être mené à bonne fin et a récapitulé les problèmes qui attendent toujours une solution de la part des historiens de l'art post-byzantin. Le pr P. Votokopoulos a enrichi l'aspect documentaire par son 'Bilan des recherches sur l'art post-byzantin en Grèce, 1966—1974'. Les autres communications ont porté sur 'Le rôle de la peinture grecque dans l'art post-byzantin de Roumanie — Les icônes' (Corina Nicolescu), 'Fondateurs et iconographie au XVI<sup>e</sup> siècle en Valachie' (Carmen Laura Dumitrescu), 'Tendances dans l'iconographie bulgare des XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles' (Kostadinka Paskaleva, Sofia), 'Les relations russo-balkaniques dans le domaine des arts plastiques au XVI<sup>e</sup> siècle' (A. I. Rogov, Moscou), 'The intellectual background of the art of Serbia, Montenegro and Macedonia in the 16<sup>th</sup> and 17<sup>th</sup> centuries' (S. Petković, Belgrade), 'L'art serbe au XVII<sup>e</sup> siècle et son environnement intellectuel' (B. Vujović, Belgrade). L'architecture a été analysée dans les communications suivantes : 'L'influence occidentale sur l'architecture balkanique et anatolienne' (Oluş Arik, Ankara), 'Confluences stylistiques dans l'architecture post-byzantine des Pays Roumains' (Vasile Drăguţ), 'Remarques sur l'architecture du Mont Athos' (Paul Mylónas, Athènes), 'Les relais de poste sur les routes reliant l'Anatolie aux Balkans' (U. Serdaroglu, Ankara). Du côté 'vie intellectuelle' se sont ajoutées les communications sur 'Le rôle du livre dans l'unité de la vie spirituelle des Balkans' (Leandros Vranoussis, Athènes) et 'Attitudes mentales et langage figuratif dans les pays du Sud-Est européen aux XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles' (Alexandru Duţu).

Amplifiés au cours des discussions, auxquelles ont pris part les professeurs Hélène Ahrweiler (Sorbonne), Virgil Vătăşianu, dr Răzvan Theodorescu et autres spécialistes, les données et aspects théoriques pris en charge par ce colloque ont esquissé les coordonnées d'une synthèse possible de la vie culturelle sud-est européenne à l'époque de l'humanisme et des Lumières.

L'hospitalité des hôtes de Suceava et Iaşi, aussi bien que des monuments visités (les participants furent reçus aussi par le métropolite de Moldavie, Justin Moisescu) a contribué dans une mesure qui ne saurait être négligée aux succès des travaux déroulés dans un climat de coopération et de respect réciproque. En partant des phénomènes locaux vers l'analyse des valeurs qui insèrent les sociétés sud-est européennes dans la civilisation mondiale, comme le soulignait dans son discours de clôture le secrétaire général de l'Association, l'académicien Emil Condurachi, ce colloque a mis en lumière une démarche intellectuelle et une évidente volonté de collaboration. Par ses acquis et par les perspectives ouvertes à l'étude de la vie culturelle, le colloque de Suceava et de Iaşi a marqué une date. Les actes, qui seront publiés par les soins du secrétariat de l'Association, rendront service à tous les interprètes de la civilisation européenne.

*Alexandru Duţu*

IORGU IORDAN, *Stilistica limbii române* (Stylistique de la langue roumaine). Edition définitive. București, Ed. Științifică, 1975, 406 p.

L'auteur dédie son ouvrage aux créateurs de la stylistique romane : Charles Bally (1865—1947) et Leo Spitzer (1887—1965). Alors que le premier concentra son attention sur la langue parlée se penchant sur les procédés du langage affectif, le second étudia surtout le style des œuvres littéraires, dans la mesure où les moyens d'expression qui leur sont propres reflètent plus nettement l'intervention de l'affectivité et de la fantaisie. Mais tous les deux avaient en vue l'acte créateur dans le langage, c'est-à-dire la personnalité et les impulsions de celui qui parle ou qui écrit, afin de saisir la genèse même et le mouvement de la communication. Il s'agit donc de suivre la méthode du physiologiste qui travaille sur le vif et non de l'anatomiste disséquant et décrivant un corps mort. A retenir en ce sens que Charles Bally avait publié en 1913 un ouvrage s'intitulant *Le Langage et la Vie*.

Comprise comme une discipline de l'expression individuelle (*la parole*), déterminée par les besoins spirituels et les intérêts immédiats du sujet parlant, qui choisit à son gré dans la masse de la langue ses moyens de communication, la stylistique embrasse un vaste champ de recherche, laissé presque entièrement en friche jusqu'il y a quarante ou cinquante ans. En ce qui concerne le latin, des essais de synthèse en ce sens ont été effectués par : J. B. Hofmann, *Lateinische Umgangssprache*, Heidelberg, 1926 et J. Maronzeau, *Traité de stylistique appliquée au latin*, Paris, 1939. Cette sorte d'essais font défaut dans le cas de maintes autres langues, ce qui fait du présent ouvrage — compte tenu aussi de la compétence de l'auteur — un véritable modèle, tant par la richesse de son matériel illustratif, que par ses remarques méthodologiques très pertinentes.

Avec beaucoup de patience, l'auteur a récolté ses exemples pendant plusieurs années, soit en épluchant la presse quotidienne ou la littérature des écrivains de talent, soit par la voie directe des enquêtes personnelles. Une réalité impressionnante se dégage de la lecture de ce livre, celle d'une langue presque nouvelle par rapport à celle apprise à l'école, à la langue du théâtre ou des réminiscences solennelles, intellectualisée, abstraite, pondérée. Tout au contraire, la stylistique procède à l'analyse du parler spontané, direct et affectif, sincère, voire brutal parfois, chargé en revanche d'un fort potentiel expressif. Les grands écrivains font un choix dans la masse de ces éléments, conforme à leur tempérament ; ils rehaussent leur éclat en les intégrant d'une manière organique dans leurs créations artistiques. Chaque peuple a ses créateurs de langue, anonymes, ses propres véhicules aussi pour la diffusion de ces créations, car l'acte individuel prend réellement corps seulement dans la mesure où il se généralise ; et le processus linguistique dans son ensemble est le fait d'une collectivité. Comme le contenu du présent ouvrage le montre, les procédés utilisés peuvent être : la modification des sons, l'accent, le rythme rapide ou lent du langage, le symbolisme phonétique. Ils s'expriment par des phénomènes morphologiques quand il s'agit des mots, par des diminutifs et des augmentatifs, des formations préfixées ou des mots composés. Enfin, ils se laissent saisir dans la syntaxe, où ils se manifestent par un certain ordre des mots, par la répétition, l'éision, l'isolement, etc.

Afin d'illustrer cette méthode de travail, nous donnerons quelques exemples fournis par la langue roumaine par rapport à leurs correspondants albanais. On constatera leur parallélisme qui va parfois jusqu'à des similitudes mot pour mot, attestant que, bien qu'éloignés dans l'espace, les deux peuples, roumain et albanais, usent dans certains cas de procédés identiques.

C'est un fait avéré que l'homme simple évite généralement l'abstrait, s'efforçant d'être concret et suggestif. Par exemple, pour la notion de « tromper », il dira *a duce de nas* « mener par le bout du nez » — *heq prej hundë* ; il dénoncera la curiosité excessive par les mots *își bagă nasul unde nu trebuie* « il met le nez là où il n'a que faire » — *fus hunden ku nuk duhet* ; l'inactivité, la passivité est exprimée d'une manière concrète par *a sta cu mîinule-n sin* « rester les bras croisés » — *rrri me duart në gji*. L'œil, en tant qu'organe essentiel d'orientation et de signalisation, tient un rôle de tout premier rang et entre de ce fait dans toutes sortes d'expressions complexes : *a fi cu ochi-n patru* « avoir quelqu'un ou quelque chose à l'œil, faire grande atten-

tion » — *i bëj syte kafer*; *a vorbi intre patru ochi* « parler entre quatre yeux, confidentiellement » — *flas sy per sy*; *a deschide ochii* « ouvrir l'œil » — *hap sytë*; *a scoate ochii* « reprocher vivement » — *marr syte*; *a face cu ochiul* « cliner de l'œil pour signaler quelque chose » — *nji me sy*. A la suite d'un transfert de plan, la notion de « vendre » prend le sens de « trahir »: *nu inã vînde* « ne me trahis pas » — *mos me trego*. Quelques notions parallèles sont nées, sans aucun doute, indépendamment, dans le cadre de certaines réalités économiques analogues: *a bate apa in piuã* « rabâcher inutilement » — *shtyp ujin ne havan*; *a rămînea ca o găină plouată* « rester telle une poule mouillée » — *mbetem si pulë në uje*; *i lipsește o doagã* « il est un peu timbré ». Un procédé fréquent d'expressivité est la rime: *pãmîntul ne hrãnește, pãmîntul ne primește* « la terre nous nourrit, la terre nous engloutit » — *dheu na han, dheu na mban*; *cine se grãbește, pãfește* « qui se dépêche, en pâti » — *kush nxiton deshton*; *cite bordeie, alitea obicete* « chaque chaumière a sa manière, c'est-à-dire autant de têtes, autant d'avis » — *fshat fshat ë zakon*; *stomahul plin umblã lin* « le ventre plein marche lentement » — *bark plot s'kecen dot*; *cine fuge ca un netot cade-n bot* « qui court comme fou se casse le cou » — *mos ece me vrap se bie ne trap*; *vara cu flori, iarna cu flori* « l'été avec des fleurs, l'hiver avec des frissons » — *vera me tule, dimeri me crule*; *cine merge cãlare nu mãnincã struguri* « on ne cueille pas le raisin à cheval » — *kalkush s'ha rrush*. Notons aussi quelques expressions ou syntagmes parallèles: *a prinde la ceapã* « prendre quelqu'un la main dans le sac » — *kap ne pesh*; *a lua de ceafã* « prendre quelqu'un par la peau du cou » — *kap nga qafa*; *a stringe din umeri* « hausser les épaules, ne savoir que répondre » — *mblesh shpatullat*; *a pune-n sac* « mettre dans le sac, tromper quelqu'un » — *ve ne thes*; *sint burtã și spinare* « ils sont comme ventre et dos, ils s'entendent comme larrons en foire » — *jane bark ë shpine*; *le-a aruncat praf in ochi* « jeter de la poudre aux yeux » — *u hodhi pluhur syvet*; *a tãa drumul* « couper la voie à quelqu'un, le mettre dans l'embarras » — *pres rrujen*; *a tãa vorba* « couper la parole, contredire » — *pres fjalen*; *a povesti din fîr in pãr* « raconter en détail » — *tregonj pike për fike* (de fil en aiguille); *are musca pe cãciulã* « se sentir coupable » — *ka mizen ne kesule*; *moarã de vorbe* « moulin à paroles » — *fjale shume nde mulli*; *a face mușama, a mușamaliza* « étouffer une affaire inappropriée, passer au bleu » — *bej mushama*; *satul arde, baba se piaptãnã* « le village brûle, la vieille n'en a cure » — *fshati po digjet, kurva po krihet*; *plouã cu gũleata* « il pleut à seaux » — *bie shiu kodra bodra*; *cap de bostan* « gourde, imbécile » — *koke me oke*; *a pune in sarcinã* « mettre à la charge de quelqu'un » — *bej per barre*; *cu stea in frunte* « personne exceptionnelle ou qui s' imagine l'être » — *me yll ne balle*; *a-și da sufletul* « rendre l'âme » — *ap shpirtin*; *a avea vorba in virful limbii* « avoir son mot sur la langue, être sur le point de parler » — *e kam fjalen ne maje te gjuhes*; *nu vede mãi departe de virful nasului* « ne voit pas plus loin que le bout de son nez » — *nuk shkon pertej hundes* (aveuglement intellectuel); *i-a pus coarne* « il lui a fait porter des cornes, cocufier » — *vura brinjet*; *a-și bate capul* « se casser la tête en réfléchissant » — *çanj koken*; *nu-mu bate capul* « ne me casses pas la tête » — *mos me çanj koken*; *face cum il taie capul* « faire à sa tête » — *punon si i mbushet koka*; *iși aratã dinși* « montrer les dents, menacer » — *nzurrite dhembet*. La répétition est un procédé fréquent, en roumain comme en albanais: *repede, repede* « vite, vite » — *shpejt, shpejt*; *picuș, picuș* « peu à peu » — *fika fika*; *grupuri, grupuri* « par groupes » — *logje, logje*. Plus courants en albanais, par rapport au roumain, sont les mots composés avec un surcroît d'expressivité; *kokecare* — *cap-spart* et *kokëdru* — *cap de lemn* « tête de bois, imbécile »; *faqebardhe* « honorable »; *goje-malh* — *gurã-mare* « grande gueule, bavard »; *goje-hapet* — *gurã cascã* « badaud »; *fjale-lhate* — *vorbã goalã* « paroles creuses, contes en l'air », etc. Le mot roumain *șpagã* « pour-boire » apparaît dans des expressions albanaises presque identiques, ce qui nous fait douter quant à son origine russe: *a da șpagã* — *nxjerr nje shpage* ou *shpagim* « récompenser ». Surprenante aussi la présence en albanais des interjections rappelant le roumain: *mos thirr keshtu, moj grua* — *nu striga așa, mãi femeie* « ne cries pas si fort, toi femme »; *o moj fake rrumublake* — *mãi femeie rotoseie* « toi, femme boulotte ». Au *la jka e pajka* albanais correspond le *tura-vura* « et patati et patata », alors que *coke e trokë* pourrait être traduit en roumain *val-virtej* « en trombe ».

H. Mihãescu

ALF LOMBARD, *La langue roumaine. Une présentation* (Bibliothèque française et romane. Série A : Manuels et études linguistiques), Paris, Ed. Klincksieck, 1974, 396 p.

Le professeur Alf Lombard est considéré dans le monde entier comme l'un des plus grands spécialistes « roumanistes ». Ses contributions concernant *Le verbe roumain* (Lund, 1959), *La*



*prononciation du roumain* ou *Les pronoms personnels du roumain. Aperçu syntaxique* (« Studier i modern sprakvetenskap », Stockholm Studies in Modern Philology, 1972, p. 190—249) sont des synthèses d'une valeur scientifique exceptionnelle. De même, la chaire de langue roumaine dont il est le titulaire à l'Université de Lund est une des plus développées, avec une tradition bien assise et ayant donné des générations de spécialistes qui se sont consacrés à l'étude de la langue et de la littérature roumaine.

Le présent ouvrage est le fruit de ses longues années d'enseignement du roumain. Comme l'auteur nous l'apprend, il a mis à profit sa grande expérience pédagogique, qui lui a permis d'accumuler un riche matériel, dans l'étude duquel il fut beaucoup aidé par le concours des spécialistes roumains et des multiples séjours en Roumanie. Des améliorations successives furent apportées à son ouvrage. Sa première forme est celle de l'édition suédoise, parue en 1973 (*Rumansk grammatik*, Lund, C.V.K. Gleerup, VI + 409 p.), qui a aussi le mérite d'être le premier ouvrage de ce genre paru en suédois. Rédigée en français, la présente édition s'adresse non seulement aux francophones spécialistes de la linguistique romane et comparée, mais aussi et surtout à tous ceux qui désirent apprendre le roumain, cette langue à défaut de laquelle, suivant l'expression de l'auteur « on ne peut communiquer librement avec la plus grande nation du Sud-Est européen ; sans elle on se prive de tout contact direct avec une des grandes littératures de l'Europe actuelle » (p. VII).

Il s'agit d'un ouvrage qui est plus qu'un simple manuel, comme nous allons le voir. De même que n'importe quel écrit destiné à l'enseignement d'une langue étrangère, le livre de Lombard suit dans sa structure les lignes d'un modèle vérifié par la pratique. Il s'ouvre donc sur une partie présentant la « prononciation » du roumain (p. 5—21). Mais ensuite, ce qui constitue l'ouvrage proprement-dit, il traite de la morphologie de cette langue, qu'il étudie le long de 14 chapitres, dont nous donnons les titres afin de mieux saisir la suite dans laquelle l'auteur entend présenter la structure de la langue roumaine : 1) Le substantif, l'adjectif qualificatif, l'article enclitique ; 2) Le numéral ; 3) Le pronom personnel ; 4) L'adjectif possessif, le pronom possessif ; 5) L'adjectif démonstratif, le pronom démonstratif ; 6) Les articles définis ; 7) L'adjectif relatif, le pronom relatif ; 8) L'adjectif interrogatif, le pronom interrogatif ; 9) L'adjectif indéfini, le pronom indéfini ; 10) Le verbe ; 11) Les alternances phonétiques de la flexion ; 12) L'adverbe ; 13) La préposition ; 14) La conjonction.

Un dernier paragraphe des chapitres les plus importants est consacré aux « remarques syntaxiques ». Par exemple, dans le 1<sup>er</sup> chapitre, ces remarques porteront entre autres sur : « *pe*, indice de l'objet — accusatif — du régime direct ; ... les substantifs employés après 'nous' et 'vous' ; ... la place de l'adjectif épithète ». Quand il s'agit du verbe (chap. 10), l'auteur indique toutes les situations possibles dans le cas des constructions verbales, en fixant la valeur de celles-ci au sein de la proposition : « la syntaxe verbale des subordonnées introduites par la conjonction 'que', des subordonnées interrogatives, des subordonnées relatives ; ... l'ordre des mots après *să* ; ... les participes fonctionnant comme substantifs verbaux », etc. Lorsqu'il s'occupe du pronom possessif, l'auteur traite de la concurrence de celui-ci avec le pronom personnel et le chapitre consacré au pronom personnel comporte plusieurs pages sur « l'ordre des mots ».

L'un des problèmes constituant la pierre de touche des étudiants de la langue roumaine est l'usage correct des prépositions. Cette fois encore la classification proposée par A. Lombard surprend l'élément essentiel de diversification, comme il résulte de la manière dont il délimite chacune des quatre catégories de prépositions.

1<sup>o</sup> — Après la plupart des prépositions, entre autres les plus fréquentes, le mot régi figure à la forme-base, dans la plupart des cas où le mot régi est un substantif ou un pronom personnel ; à la forme accentuée de l'accusatif, si le mot régi est un pronom personnel ; à l'infinitif. C'est employer un terme un peu impropre mais fort commode, que de désigner cette 1<sup>ère</sup> catégorie comme *prépositions régissant l'accusatif*.

2<sup>o</sup> — Certains adverbes (dont le sens, ou un des sens, est local) peuvent, suivis d'un *de*, former avec ce mot une locution prépositionnelle. Ce type 2 peut être désigné par le terme *locutions prépositionnelles régissant l'accusatif*.

3<sup>o</sup> — Après trois prépositions, *datorită, grație, mulțumită*, qui toutes signifient 'grâce à', le mot (ou groupe de mots) régi est mis au GD dans la plupart des cas ; est mis au D tonique et c'est un pronom personnel qui est précédé de la prép. *lui* ou de la prép. *a*.

4<sup>o</sup> — Après une douzaine de prépositions, la plupart d'une certaine longueur et à sens plus ou moins nettement local, le substantif ou pronom est mis au GD, qui est précédé de l'une des prépositions *lui* et *a*, et le pronom personnel est remplacé par l'adjectif possessif.

La présentation de la prononciation roumaine au moyen de quantité de signes diacritiques constitua l'une des préoccupations spéciales d'Alf Lombard. Sans cesse, il fait appel aux analogies avec des sons similaires des autres langues. Par exemple, pour reproduire les diphtongues de type 'voyelle+[u]', l'auteur recommande les exercices convenant à la prononciation des mots français 'je crois que oui, quai Wilson, etc.'; pour les sons [i] ou [i], il renvoie aux analogies fournies par les mots russes *братъ, семь, боль*. Du reste, le souci des analogies se retrouve à chaque compartiment de son étude. C'est ce qui le pousse à constater, par exemple que « le datif possessif est employé en roumain beaucoup plus fréquemment que dans d'autres langues » (p. 158); ou bien à préciser une forme d'expression qui est « du mauvais français, mais d'excellent roumain : *acest prieten care a venit* » qui ne se traduit pas par « cet ami qui est venu », mais par « c'est cet ami-là qui est venu » (p. 169).

Chaque paragraphe prend note de toutes les exceptions ou des usages particuliers des différentes catégories. La minutie de leur enregistrement tend à fournir l'image exhaustive de toutes les situations nées du parler roumain standard, c'est-à-dire de la langue parlée et écrite du bucarestois cultivé, qui constitue la norme de la langue littéraire actuelle, sans aucune particularité stylistique (« style zéro », suivant l'expression de l'auteur). « Le livre signale ce qui se dit réellement, plutôt que ce qui 'doit' ou — pire encore — 'devait' se dire ». Des exemples ont été fournis pour chaque cas, la moindre exception, si infime soit-elle, à la règle générale de la conjugaison, de la déclinaison ou de la place normale dans la proposition de la catégorie respective étant enregistrée comme telle. De sorte que la structure de la langue roumaine se présente comme une mosaïque très nuancée, faite de particules d'une grande finesse. Chaque fait de la langue s'accompagne d'exemples, choisis parmi les plus simples entre tous, afin que les exemples qui doivent illustrer une certaine catégorie ne diffèrent entre eux que par l'élément qui seul doit être pris en considération. Cette méthode permet la comparaison à l'intérieur d'un groupe d'exemples apparentés. Le vocabulaire de celui qui veut apprendre le roumain s'enrichira, suivant la recommandation de l'auteur, non en mémorant ces exemples, mais par la lecture des textes dans lesquels il reconnaîtra les situations typiques décrites par le manuel. Il s'ensuit que le présent ouvrage est par excellence une grammaire pratique de la langue roumaine, sorte de répertoire de toutes les formes grammaticales de cette langue, ce qui fait de lui — comme nous l'avons déjà remarqué — plus qu'un simple manuel.

Chaque chapitre du livre comporte des aperçus de grammaire historique, complétés de renseignements comparatifs. Par conséquent « le lecteur désireux de connaître un peu l'histoire du roumain, de placer dans son milieu linguistique naturel le rejeton oriental de la famille romane et de comparer cette langue avec ses proches parents, notamment le français, trouvera donc là ce qu'il cherche ».

Sans être doté d'une véritable bibliographie, puisque l'auteur use d'un matériel provenant de la langue parlée et qu'il procède à une classification inédite, le livre offre une longue liste d'*Ouvrages recommandés*, périodiques, dictionnaires, manuels, recueils, textes, etc. Il s'achève avec un Index (p. 375—391).

C'est un livre qui rend un grand service à la langue roumaine, ainsi qu'à la linguistique romane en général.

*Zamfira Mihal*

SHABAN DEMIRAJ, *Sistemi i takimit në gjuhën shqipe* (Le système de la déclinaison en albanais). Tirane, 1975, 275 p. (Universiteti i Tiranës. Fakulteti i Historisë dhe i Filologjisë).

Les trois premiers chapitres de cet ouvrage portent sur le système de la déclinaison des substantifs et des pronoms, intéressant en tout premier lieu le domaine linguistique indo-européen et constituant autant de chapitres de morphologie historique. Quant aux quatre derniers chapitres, ils traitent des pronoms personnels non accentués, de l'article, de la dualité structurelle de l'adjectif albanais et de la place du complément nominal, avec de fréquents exemples empruntés des langues du Sud-Est européen et un apport utile à la syntaxe historique. L'ouvrage tout entier est axé sur la discussion de l'article, discussion qui s'avère d'un intérêt particulier pour l'histoire de la langue roumaine aussi. Il convient de noter que l'auteur accorde au roumain une attention plus marquée qu'à n'importe quelle autre langue de cette région. Une ample bibliographie dressée par l'auteur reflète surtout quatre

domaines, à savoir : la linguistique générale, la linguistique indo-européenne, l'albanologie et la langue roumaine. Le contenu de l'ouvrage justifie son intérêt pour cette dernière langue.

Suivant l'auteur, l'article définitive marque l'opposition défini-indéfini. Etant à l'origine un démonstratif anaphorique, en réalité un morphème, sa fonction est d'individualiser : « La prétendue fonction de généralisation attribuée à l'article définitive n'est qu'une fiction » (p. 244). La définition qu'il en a donnée est formulée dans des termes à peu près identiques par deux romanistes notoires et semble généralement valable : « Die wesentliche Funktion des bestimmten Artikels besteht darin, ein Einzelding aus der Gattung herauszustellen und es zu individualisieren » (G. Rohlfs, *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, Bern, 1949, vol. II, p. 454); « La fonction de l'article consiste dans l'individualisation des objets » (Iorgu Iordan, *Limba română contemporană*, Bucarest, 1959, p. 325).

L'auteur affirme que l'article est né dans la catégorie des substantifs, passant seulement plus tard chez les adjectifs : « L'origine de l'article doit être cherchée dans la classe des substantifs » (p. 248). Il suffit, pour saisir la complexité du problème, de rappeler que la question de l'article enclitique en roumain n'a pas reçu une réponse définitive jusqu'à présent. L'un des points de vue valables reste celui qui estime son apparition comme découlant de la position de l'adjectif par rapport au substantif : « J'ai expliqué la position de l'article en roumain et en albanais par la post-position de l'adjectif au substantif : l'article qui précède l'adjectif a pu être compris comme appartenant au substantif précédant, de même que cela s'est passé en scandinave » (le type *homo ille — bonus* étant devenu *homo — ille bonus*, A. Graur, *Autour de l'article post-posé*, « Bulletin linguistique », V, 1937, p. 204). Un procédé tout indiqué serait de s'adresser à une langue encore sans article mais comportant néanmoins en germes le futur article. Une telle langue est le latin vulgaire. On constatera que dans cette langue le pronom *ille* servait parfois à individualiser quelqu'un ou quelque chose, en précédant le substantif, l'adjectif, un autre pronom ou le numéral :

1) *quandiu enim possumus sustinere neglegentias et damna quae frater ille Eulalius facit in monasterio?* Vitae patrum, 3, 39, V<sup>e</sup> siècle;

2) *novi ego illas malas merces*, Plaute, *Cas.* 754; *porcus ille silvaticus*. Pétron, 40, 7;

3) *ille unus in sordibus suis adhuc permanet, ille autem alter similis illi quidem est*, Vitae patrum 7, 23, 1; *occurrit nobis illa ipsa praeclara magia tua*, Apul. *Met.*, 6, 26, II<sup>e</sup> siècle; *diaconus, qui absconsus est apud illum talem monachum*, Vitae patrum, 5, 5, 26;

4) *interii, si non invenio ego illas viginti minas*, Plaute, *Amph.*, 243; *advenerunt et illae duae mulieres*, Vitae patrum 6, 1, 16.

Remarquons ensuite la présence de *ille* notamment auprès d'un adjectif au comparatif, afin de mieux le distinguer d'un autre comparatif : *ad illud superius cubiculum me perducit*, Apul., *Met.*, 3, 21; *suscipit unus ex illo posteriore numero*, Apul. *Met.* 4, 9; *post paucos autem dies dormivit illa maior frater, et tertio die ille minor*, Vitae patrum, 6, 3, 1.

Egalement significative est la position du pronom personnel. Il est parfois individualisé par *ille*, alors que dans certains autres cas il ne l'est pas : *pro illa tua amica*, Plaute, *Epid.*, 368; mais *ille bonus filius meus*, Apul., *Met.* 5, 28; *ego illa parens tua*, Vitae patrum, 5, 5, 24. On retrouve l'équivalent de cette situation propre au latin dans les langues romanes : *ille frater*, fr. le frère; *frater ille*, roum. *fratele*; *porcus ille silvaticus*, roum. *porcul sălbatic*; *ille unus*, fr. l'un; *ille alter*, fr. l'autre; *illae duae mulieres*, it. *le due moglie*, roum. *cele două muieri*; *illa tua amica*, it. *la tua amica*, roum. *a ta amică*.

Ces exemples semblent montrer que dans le latin vulgaire, le processus génétique de l'article — qui s'est prolongé pendant longtemps — embrassait le substantif, l'adjectif, le pronom ou le numéral suivant le cas, et le besoin de celui qui désirait en parlant individualiser une substance, une qualité, une possession ou un nombre. Aux constructions albanaises *te gjithë, te tere, te tu motra*, le latin avait fourni le modèle, par ses propres formes : *illi omnes, illi toti, illa tua soror*.

La dualité formelle de l'article post-posé de l'albanais se retrouve en roumain, sans qu'aucune influence ait joué entre les deux langues :

<i>shok — shoku</i> , « mari, le mari »,	<i>soj — soful</i> ;
<i>njeri — njeriu</i> , « homme, l'homme »,	<i>om — omul</i> ;
<i>qen-qeni</i> , « chien, le chien »,	<i>ciine-ciunele</i> ;
<i>krim-krimbi</i> , « ver, le ver »	<i>vierme-viermele</i> ;

L'albanais a l'article *u — i*, le roumain *u — e*.

L'albanais a l'article *u — i*, le roumain *u — e*.

Tout le monde est d'accord pour affirmer qu'en roumain le *u* est original, alors que le *e* est analogique : la forme *viermele* est née d'une forme antérieure *verme illu*, et non de *verme*

ille. La conclusion prudente de Sh. Demiraj quant à l'ancienneté des formes albanaises est bien préférable à toute formulation par trop catégorique.

Les substantifs de type *amik*, « ennemi » ; *malor* « montagnard » ; *punëtor* « travailleur » exercent dès les temps les plus reculés des fonctions adjectivales. Au point de vue grammatical, ils sont situés à la limite, entre le substantif et l'adjectif. Des adjectifs tels *fo dull*, *qorr*, se transforment facilement en substantifs, tout comme en roumain : *judulul* « le vaniteux », *chiorul* « le borgne ». *Shovinist*, *besnik* « croyant », peuvent être des adjectifs et des substantifs, selon le cas.

Il convient de retenir la conclusion formulée à la page 261 : « On peut supposer que dans une phase reculée de l'albanais (ou du proto-albanais) le démonstratif à valeur anaphorique, qui a donné naissance à l'article défini, s'est fixé derrière le substantif, puisque dans le groupe des mots, dont il faisait partie, c'était le substantif qui jouait le rôle principal aussi bien grammaticalement qu'en ce qui concerne l'objet principal de la communication ». Il y a eu par conséquent un rythme descendant, qui a contribué à la post-position de l'article du substantif. Le proto-roumain a connu lui aussi une situation analogue, relevée par Sextil Pușcariu : « Da das Subjekt gewöhnlich am Anfang des Satzes steht und in den meisten Fällen artikuliert ist, konnte die enklitische Stellung des Artikels verallgemeinert werden, während die Proklise nur dann weiter bestand, wenn es sich um Worte handelte, die durch ihre syntaktische Funktion normalerweise im Wortinnern ihre Stellung hatten » (« Zeitschrift für romanische Philologie », LVII, 1937, p. 274).

H. Mihăescu

*Symposium — L'Époque Phanariote 21 — 25 Octobre 1970*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1974, 481 p. + ill.

L'Institut d'études balkaniques de Thessalonique sous les auspices duquel se sont déroulés les travaux du symposium entre le 21 et le 25 Octobre 1970 consacré à l'époque phanariote, a récemment fait paraître un élégant volume qui réunit les 37 communications qui ont été présentées dans le cadre de cette importante manifestation scientifique gréco-roumaine. Ce recueil a été dédié à la mémoire du regretté professeur Cléobule Tsourkas (1898—1972), un des plus marquants participants et animateurs de ce colloque.

Les délégués ont abordé une série de problèmes, à commencer par la genèse, la structure et les particularités de la période phanariote — qui s'encadre chronologiquement dans l'histoire des Principautés Roumaines entre les années 1716—1821— suivis par ses aspects politiques et sociaux-économiques et s'achevant par une étude des phénomènes apparus en matière de culture et d'art. En groupant, du point de vue thématique, l'ensemble de ces matériaux, nous signalerons en premier, les contributions des professeurs Grégoire Cassimatis (*Esquisse d'une sociologie du phanariotisme*), Eugen Stănescu (*Préphanariotes et Phanariotes dans la vision de la société roumaine des XVII<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles*), Traian Ionescu-Nișcov (*L'époque phanariote dans l'historiographie roumaine et étrangère*) et le dr Constantin Șerban (*Les préliminaires de l'époque phanariote*) ayant comme traits communs le souci d'élucider le sens des termes de « phanariote » et « phanariotisme », de définir le caractère spécifique de cette période et de préciser l'historiographie du problème, en détachant les conditions sociales-historiques dans lesquelles s'est instauré le régime phanariote en Valachie et en Moldavie, de découvrir enfin ses lignes directrices établies dans un cadre sociologique. L'idée qui s'en est dégagée réside en ce que l'étude de l'époque phanariote — abordée sans préjugés — mène à des constatations d'un intérêt certain. Cette période que les historiographes roumains et grecs on présenté d'une manière si controversée ne saurait pourtant être considérée uniquement comme une époque de régression du fait que l'exercice de la domination ottomane sur les pays roumains s'était accentué par l'entremise des princes phanariotes ; il est juste de reconnaître qu'elle fut en même temps une époque d'épanouissement sur le plan intellectuel et artistique, en favorisant les contacts entre les cultures grecque et roumaine, qui ont servi à la propagation des idées avancées de l'Occident dans nos contrées et à ouvrir la voie menant à l'histoire des temps modernes.

Les communications axées sur les aspects politiques et sociaux-économiques de ladite période ont relevé le caractère — négatif dans son essence — du régime phanariote, sans omettre néanmoins d'incontestables traits positifs. Signalons particulièrement, dans la première catégorie, l'exposé du professeur Ion Ionașcu intitulé *Le degré de l'influence des Grecs des Princi-*

*paulés Roumaines dans la vie politique de ces pays* dans lequel l'auteur précise, à l'aide de chiffres statistiques extraits de sources pertinentes, la place détenue par l'élément grec dans l'administration d'Etat des deux principautés, en l'appréciant à un pourcentage ne dépassant pas 34,3. L'analyse sur de multiples plans des règnes de deux illustres représentants du Phanar est revenue, respectivement au pr D. Ciurca (*Nicolas Maurocordato, précurseur du despotisme éclairé*) et à l'académicien Constantin C. Giurescu (*Un remarquable prince phanariote: Alexandre Ypsilanti, voévode de Valachie et de Moldavie*) qui ont mis en évidence les caractères de réformateurs et d'innovateurs de ces princes. De son côté, Démètre Skarl. Soutzo présente dans une vision historique-généalogique générale *Les familles princières grecques de Valachie et de Moldavie* en mettant l'accent sur les princes Ghica, Maurocordato, Moruzzi, Ypsilanti, Hangerli et autres.

L'achèvement de la période phanariote a formé l'objet des communications de l'académicien Andrei Oțetea (*La désagrégation du régime phanariote*) qui dévoile les causes intérieures autant qu'extérieures de sa chute à la suite de la révolution de 1821, ainsi que par le professeur Apostolos Daskalakis (*Les Phanariotes et la révolution grecque de 1821*) qui a insisté sur l'adhésion de la majorité des principales personnalités du Phanar au mouvement d'émancipation nationale des Grecs. Ajoutons également la contribution du chercheur Andrei Pippidi — mettant en lumière à l'aide d'une correspondance inédite, dans *Jean Caradja et ses amis de Genève* —, la question de l'aide financière accordée par ce prince à la cause des Grecs combattant pour leur indépendance.

Indiquons ensuite les contributions relevant les plus intéressants aspects sociaux de la période phanariote, parmi lesquelles celles du dr Șerban Papacostea (*La grande charte de Constantin Maurocordato (1741) et les réformes en Valachie et en Moldavie*) et du dr Florin Constantiniu (*Constantin Maurocordato et l'abolition du servage en Valachie et en Moldavie*). Les auteurs ont étudié le fort intéressant problème de la nouvelle structure des formes de travail servile dans les principautés danubiennes, sous un angle différent, en le rattachant au processus général de réformes initié dans le Sud-Est européen, ayant comme point de départ l'expérience d'administration autrichienne en Olténie au cours du bref intervalle de la domination des Habsbourg en cette province (1718—1739).

Divers aspects économiques de cette période ont retenu l'attention des chercheurs Dumitru Limona (*Les relations commerciales du Sud-Est de l'Europe à la fin du XVIII-e siècle et au début du XIX-e siècle reflétés dans les documents des archives de Bucarest, Sibiu, Brașov*) et Olga Cicaneci [*L'activité commerciale de Kiriaki Poltz dans les Principautés Roumaines vers la fin de l'époque phanariote (D'après les archives de l'Église Grecque de Vienne)*]. Ces deux contributions, basées sur des documents par la plupart inédits, ont mis en évidence l'active circulation de marchandises dans les principautés à la fin du XVIII-e siècle et au début du XIX-e ainsi que l'ampleur des échanges, annonciatrices des accumulations de capitaux par la bourgeoisie commerçante. Citons encore une communication, du même profil économique, due au pr Basile Sfyroeras et intitulée *Les Mauroyéni et la vie économique dans la mer Égée*, d'un caractère particulier, où apparaissent les initiatives en matière d'échanges des membres de cette famille (qui n'était d'ailleurs pas originaire du Phanar), dans le cadre élargi du bassin méditerranéen.

La majeure partie des communications du symposium a été consacrée à la vie intellectuelle pendant la période phanariote, aux réalisations en matière d'enseignement et de sciences juridiques ainsi qu'aux créations littéraires et artistiques. Ce fut d'abord le dr Vlad Georgescu qui par « Progrès » et « décadence » dans *la pensée politique roumaine au XVIII-e siècle* abordait un problème de philosophie de l'histoire, en faisant ressortir les réalisations — sans en omettre toutefois les limites — constatées dans les efforts de rénovation de la société roumaine à la fin de la période féodale, lorsque s'accroissait la confrontation entre l'ancien et le nouveau, les aspirations au changement opposées aux esprits conservateurs rétrogrades, qui agitaient puissamment les représentants des classes dominantes autochtones autant que Grecs. D'autre part, le dr Alexandru Duțu dans son analyse sur *La culture roumaine à l'époque des Phanariotes: héritage et nouvelles acquisitions* soulignait les traits qui définissent l'univers spirituel des esprits cultivés des principautés, attirés vers un renouveau tout en respectant les traditions du passé, parmi lesquelles l'héritage de l'Antiquité et de Byzance en premier lieu. Par contre, le regretté pr Cléobule Tsourkas avait tenu à insister sur l'apport des historiens grecs — de Démétrius Philippius et Dionysios Fotinos particulièrement — à la mise en lumière du passé des pays roumains, dans sa valeureuse contribution intitulée *Les historiographes grecs de l'époque phanariote et les problèmes fondamentaux de l'histoire roumaine*. Dans un contexte similaire, Cornelia Papacostea-Danielopolu abordait avec compétence un côté de l'intellectualisme post-phanariote dans *Le philhellénisme culturel des Roumains (1818—1830)*.

Plusieurs autres communications furent centrées sur les problèmes de l'enseignement et les initiatives d'ordre didactique et pédagogique prises surtout dans le cadre des écoles

supérieures de langue grecque dans les principautés. Ainsi, Ariadna Camariano-Cioran a présenté un exposé général sur le système de fonctionnement et le programme analytique de ces institutions (*Écoles grecques dans les Principautés Danubiennes au temps des Phanariotes*), tandis que le pr Ștefan Bârsănescu témoignait son intérêt pour *La pensée pédagogique du siècle des lumières d'après les parchemins princiers de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle destinés aux écoles. Sa genèse*. De son côté, par *La comtesse Roxandra Stourdza-Edling et sa contribution à l'éducation des étudiants Hellènes en Europe*, Hélène Koukkos élargissait le cadre du problème.

Les préoccupations de réforme en matière de jurisprudence autant que les tentatives d'introduction du droit romano-byzantin dans les principautés pendant la période analysée, ont formé les thèmes des communications des professeurs Valentin Al. Georgescu (*Réalités roumaines et initiatives juridiques phanariotes. À propos de l'échec de l'œuvre codificatrice de Michel Fotino*) et Gheorghe Cronț (*Le droit Romano-Byzantin dans les Pays Roumains à l'époque phanariote*). D'autre part, Al. Ciurea et Marie Nystazopoulou-Pélékidis se sont concentrés sur l'organisation de l'église dans les principautés et les rapports établis avec les milieux orthodoxes grecs, présentant leurs observations dans les communications intitulées *Quelques aspects essentiels de l'époque phanariote dans l'histoire de l'Église Orthodoxe de Roumanie* et, respectivement, *Actes des princes phanariotes en faveur du couvent de Patmos*.

Des aspects inédits et d'un intérêt certain dans le domaine de la littérature et de la rhétorique au cours de cette même période ont été exposés par plusieurs participants qui surent aborder les problèmes avec sérieux et compétence; ainsi dans *Molière traduit en grec — 1741 (Présentation de deux manuscrits)*, Loukia Droulia s'occupait des traductions des pièces *Sganarelle* ou *Le cocu imaginaire* et *L'Étourdi*, conservées en manuscrits au British Museum et dont l'auteur était un chef d'huissiers de Valachie du nom de Ioan Rhalis. Ce fut ensuite Nestor Camariano qui évoquait l'activité littéraire du boyard grec Alexandre Calfoglou (env. 1725 — après 1806) qui avait occupé de hautes fonctions dans les principautés vers la fin de l'époque phanariote (*Nouvelles données sur Alexandre Calfoglou de Byzance et ses Vers moraux*), suivi par Roxane D. Argyropoulos qui mettait en relief les vertus de l'inspiré *Discours de Benjamin de Lesbos à l'Académie Princière de Bucarest (1818)* tandis que le professeur Alexandre Giorănescu analysait avec beaucoup de justesse la transposition de l'époque phanariote dans l'œuvre littéraire de l'écrivain Nicolae Filimon (*Nicolas Filimon et le portrait littéraire du Phanariote*) en concluant qu'elle reflétait davantage « le monde mental » de la génération de la période révolutionnaire de 1848 plutôt que le cadre historique véridique de la fin de la féodalité.

Trois autres communications particulièrement intéressantes sur l'impression de livres grecs et la diffusion de la culture hellénique dans les principautés par l'intermédiaire des bibliothèques ont représenté la participation du pr Dan Simonescu [ *Le livre grec imprimé en Roumanie (1642—1830)* ], ainsi que des chercheurs dr Corneliu Dima-Drăgan (*La bibliothèque des Mavrocordato*) et Mihail Caratașu (*La bibliothèque d'un grand négociant du XVIII<sup>e</sup> siècle: Grégoire Antoine Avramos*).

En dernier, la floraison des arts plastiques dans les pays roumains au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle a été abordée par Maria Ana Musicescu qui a analysé certains problèmes théoriques (*Y-a-t-il un art « phanariote » dans les pays roumains? Quelques considérations préliminaires*) et considère que l'on ne saurait parler d'un « art phanariote » mais seulement d'un « art des phanariotes », traditionnel et novateur à la fois, souple dans ses articulations et profane dans sa finalité et qui aura été conforme à la culture de l'époque autant qu'au goût des masses populaires. A son tour Victor Stancu procède à un examen compétent, accompagné d'une riche iconographie, des plus représentatifs monuments d'architecture des pays roumains au XVIII<sup>e</sup> siècle parmi lesquels il évoque le monastère de Văcărești, l'église Stavropoleos, l'anberge de Manuc, les « koulas » de Măldărești, Pojogeni, Siiacu, Broșteni, etc. appartenant au patrimoine culturel valaque (*L'Architecture dans les Pays Roumains à l'époque phanariote et les monuments représentatifs les plus importants de cette époque*), tandis que le pr Vasile Drăguț s'est livré à un examen attentif de la célèbre fondation des Mavrocordato, *Le monastère de Văcărești, expression des relations artistiques roumano-grecques*.

Les conclusions de ce fructueux contact établi à Thessalonique en 1970 entre les chercheurs grecs et roumains ont été mises en évidence par le professeur Mihail Berza dans une brève et éloquente allocution.

Ce recueil d'études s'est avéré être d'une particulière utilité dans la recherche des multiples aspects que présente l'époque phanariote dans les pays roumains, considérés dans le contexte historique de l'espace du Sud-Est européen.

Paul Cernovodeanu

KARL NEHRING, *Matthias Corvinus, Kaiser Friedrich III. und das Reich. Zum hunyadisch-habsburgischen Gegensatz im Donauraum*, R. Oldenbourg Verlag, München, 1975, 244 S. (Sudosteuropäische Arbeiten, 72).

Die besprochene Arbeit wurde von ihrem Verfasser als Dissertation der philosophischen Fakultät der Münchener Ludwig-Maximilians-Universität vorgelegt und im Februar 1972 von ihr angenommen. Die wissenschaftlichen Betreuer und Anleiter dieser Arbeit, ihre Auszeichnung durch die Südosteuropa-Gesellschaft und nun ihre Veröffentlichung in der Reihe der Südosteuropäischen Arbeiten — für deren Qualität der Herausgeber und Direktor des Südost-Instituts München, Mathias Bernath bürgt — all dies sind Anzeichen, die den wissenschaftlichen Wert dieser Arbeit von vornherein auf einen Stand verweisen, von dem die eigentliche Lektüre ausgehen muß. Die Erwartungen werden vollauf eingelöst.

Karl Nehring hat sich ein äußerst dankbares Thema ausgewählt. Tatsächlich erlaubt eine Untersuchung der Beziehungen zwischen Matthias Corvinus und Friedrich III. so viele neue Rückschlüsse auf die allgemeine europäische Geschichte aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts und zeigt dadurch, daß dieses Thema viel mehr in sich birgt, als die Titelangabe es vorausahnen läßt.

Im Mittelpunkt seiner Untersuchung steht selbstverständlich das hunyadisch-habsburgische Verhältnis. Der Darstellung dieses Verhältnisses schickt Karl Nehring eine *Einleitung* (S. 1—12) voraus, in der er einerseits die wichtigsten Quellen zu seinem Thema anführt und andererseits die ältere und neuere Forschung in ihren wesentlichsten Vor- und Nachzügen absteckt.

Das erste Kapitel trägt den bezeichnenden Titel *Der Beginn der Emanzipationsbestrebungen des Corvinius gegenüber den legitimistischen Mächten* (S. 13—45). Chronologisch setzt Karl Nehring diesen Beginn in die Jahre 1458—1470. Kernstück dieses Kapitels, wie übrigen der ganzen Arbeit, ist der Vertrag von Wiener Neustadt (1463/1464), wodurch der habsburgische Kaiser den ersten Erbvertrag mit dem ungarischen Königreich abschloß und der allen späteren Erbverträgen die rechtliche Grundlage sicherte, von der aus sich schließlich das Haus Habsburg in die Herrschaft über Ungarn einfuhrte. Dieses ist der kaiserlich-habsburgische Wesenszug des Vertrages von Wiener Neustadt und Friedrich III. hat während seiner Auseinandersetzung mit Matthias Corvinus an diesem Rechtsanspruch auf Ungarn hartnäckig festgehalten, ja sogar es vorgezogen, nicht wenige Demütigungen und den Verlust eines guten Teiles seiner Erbländer in Kauf zu nehmen, nie aber die in diesem Vertrag ihm zugesicherten Rechte aufzugeben. Die Früchte dieser Hausmachtspolitik haben seine Nachfolger eingeerntet.

Der hunyadische Aspekt des Vertrages von Wiener Neustadt ist bei weitem vielseitiger. In erster Linie ging es Matthias Corvinus um die Herausgabe der Krone als Symbol seiner Herrschaftslegitimität und der Souveränität seines Königreiches. Indem Friedrich III. Matthias Corvinus anerkannte, respektierte er dadurch, wenn auch nicht *expressis verbis*, dessen „nationale“ Dynastie. Diese kaiserlichen Zugeständnisse an den Corvinius ließ sich aber der Kaiser Friedrich III. durch Vertragsklauseln entlocken, zu denen Matthias Corvinus aus seiner Notlage gezwungen wurde und gegen die er umgehend agieren wird. Einmal vom weltlichen Haupt der Christenheit als legitimistischer Ungarerkönig anerkannt, wird Matthias Corvinus die Revision des Vertrages von Wiener Neustadt anstreben, und zwar eben in denjenigen Bedingungen, die ihm von Friedrich III. aufgenötigt worden waren. Dadurch konnte der Wiener Neustädter Vertrag den Interessengegensatz zwischen Matthias und Friedrich III. nicht beseitigen sondern nur überbrücken und vertagen. Der Freundschafts- und Erbvertrag von Wiener Neustadt verbirgt *in nuce* alle Gegensätze zwischen dem Hunyaden und dem Habsburger, er ist die Quelle, aus der alle späteren Spannungen und Mißtrauen hervortreten werden.

Vereinfacht gestaltet sich somit die hunyadisch-habsburgische Konfrontation aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts zu einer Geschichte der Revisionsbestrebungen des Corvinius hinsichtlich derjenigen Vertragsbedingungen, die der beabsichtigten Hegemonialstellung des Königs in Donauraum entgegenwirkten, und dem unbeirrbar Festhalten der Rechtsansprüche auf Ungarn, die der Vertrag von Wiener Neustadt dem Hause Habsburg kodifiziert hatte.

Es liegt auf der Hand, daß für Matthias eine innen- und außenpolitische Bewahrung und Anerkennung von vorrangiger Bedeutung waren, konnten doch nur diese eine Revision des Vertrages von Wiener Neustadt rechtfertigen. Vorerst setzt er auf die Karte eines „defensor ecclesiae“ und erringt als Turken- und Ketzerbekämpfer weitreichende Legitimierung und nicht zu unterschätzende Verbündete. Als Utraquistengegner wird er sogar zum König von Böhmen gewählt, Wahl die ihm aber auch die ersten ernstesten Gegner entgegenstellt (Jagellonen

und Habsburger) und zum offenen Bruch mit Friedrich III. führt, nachdem beide Herrscher, „Vater“ und „Sohn“, vergebens versucht hatten, sich auf dem Wiener Fürstentreffen (Februar 1470) zu bereinen.

Das zweite Kapitel widmet Karl Nehring der *Konsolidierung der ungarischen Außenpolitik* (S. 46–106). Vorerst geht es dem Verfasser um die ungarische Kandidatur für das Königreich Böhmen nach dem Tode des „Ketzerkönigs“ Georg Podiebrad und den ersten Erfolgen des Königs in seinen Bemühungen, die außenpolitische Isolierung Ungarns zu überwinden. Ein besonderes Augenmerk richtet Karl Nehring auf die Rolle der Reichsfürsten in der Unterstützung des hunyadischen Anspruchs auf Böhmen und auf das Eintreten der kaiserlichen Partei für die Interessen Friedrichs III. gegenüber dem Corvinen. Gleichgeschaltet laufen die Verhandlungen Königs Matthias mit dem Jagellonen Kasimir IV. und des Kaisers mit dem Polenkönig. Daß eine geplante habsburgisch-jagellonische Allianz gegen Ungarn scheitert, ist weitgehend auf die hunyadische Diplomatie zurückzuführen, wenn diese es auch nicht verhindern kann, daß der Kaiser den Jagellonensohn Wladislaw mit Böhmen belehnt. Ein abermaliger Versuch einer habsburgisch-jagellonischen Allianz gegen Ungarn scheitert wie auch der erste und Friedrich III. belehnt nun Matthias Corvinus als König von Böhmen. Nach langwierigen Verhandlungen und gegenseitigen Konzessionen erkennt sogar Wladislaw von Böhmen das böhmische Königtum des Corvinen an und Kasimir IV. die hunyadische Hegemonialstellung im oberen Donauraum. Die Machtposition des Königs kommt zur entsprechenden Geltung im Glogauer Erbfolgestreit und wird durch das Bündnis mit Kurfürst Albrecht Achilles von Brandenburg gefestigt. Am Ende der siebziger Jahre hat Matthias Corvinus den Durchbruch des ungarischen Konzepts eines „nationalen Königiums“ erzwungen.

Im dritten und letzten Kapitel verfolgt Karl Nehring *Die Polarisierung des hunyadisch-habsburgischen Gegensatzes. Die außenpolitische Isolierung des Corvinen und die schrittweise Isolierung Friedrichs III. im Reich bei der Verfolgung ihrer Erbansprüche in Ungarn* (S. 107–193). Der Friede von Korneuburg und die friedensfreundliche Haltung des Corvinen den Jagellonen und Hohenzollern gegenüber deuten auf einen Wandel des außenpolitischen Programms des ungarischen Königs, innerhalb dessen Matthias Corvinus den Versuch unternimmt, Friedrich III. in ein ungarisches Bündnisssystem zu integrieren. Da der Habsburger wie auch der Hunyade in Korneuburg zugleich keine Lösung ihrer gegenläufigen Interessen sahen, ist Friedrich III. diesem Versuch nicht offen abgeneigt, aber doch noch so hartnäckig dem Vertrag von Wiener Neustadt verpflichtet, um sich über diesen Versuch des Corvinen in eine ungünstige Lage drängen zu lassen. Matthias Corvinus bezieht wieder erklärte Frontstellung im Salzburger und Passauer Bistumsstreit und auf dem Nürnberger Reichstag (1480), während deren sich nun auch die Haltung Roms und der Reichsfürsten abzuheben beginnt. Der letzte Ausweg für den Corvinen bleibt die Waffengewalt und die Eroberung der niederösterreichischen Erbländer (1482–1485). Das letzte Unterkapitel erörtert die hunyadische und habsburgische Nachfolgefrage in getreuer Anlehnung an den Vertrag von Wiener Neustadt einerseits und andererseits im Lichte des konkreten Sachverhaltes bezüglich der Erben der beiden Gegner. Vielen Problemen der ungarischen Nachfolge nach dem Tode des Corvinen werden in diesem Unterkapitel Weichen gestellt, die zukünftig berücksichtigt werden mußten.

Eine Zusammenfassung<sup>1</sup> (S. 194–201) und ein Anhang (S. 202–217: *Der Vertrag von Wiener Neustadt 1463/1464 zwischen Kaiser Friedrich III. und Matthias Corvinus sowie den ungarischen Ständen*; Exkurs: S. 218–222: *Innenpolitische Voraussetzungen der corvinischen Außenpolitik*; ein Verzeichnis der benutzten Archive und Handschriftensammlungen: S. 223, der Quellen, Regesten und Literatur: S. 224–237; eine *Ortsnamenkonkordanz*: S. 237–239; ein *Abkürzungsverzeichnis*: S. 239–240, und ein *Personenregister*<sup>2</sup>: S. 241–244) beschließen die Arbeit.

Das Buch Karl Nehrings ist ausschließlich der sogenannten politischen Geschichte gewidmet. Obwohl im Mittelpunkt die habsburgisch-hunyadische Auseinandersetzung steht, berührt der Verfasser mehr oder weniger eingehend Aspekte der politischen Geschichte fast aller Machtfaktoren aus Mittel-, Ost- und Südosteuropa, mitunter sogar auch aus Westeuropa. Der hunyadisch-habsburgische Gegensatz wird in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts Drehscheibe der Diplomatie der Jagellonen, Wettiner und Hohenzollern, der andern Reichsfürsten und Reichsstände, des Papsttums und vieler italienischer Stadtstaaten, der Eidgenos-

<sup>1</sup> In leicht geänderter Fassung bereits veröffentlicht unter dem Titel *Herrschaftstradition und Herrschaftslegitimität. Zur ungarischen Außenpolitik in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts*, in „Revue Roumaine d'Histoire“, XIII (1974), 3, S. 463–471.

<sup>2</sup> Leider nicht immer mit vollständigen Seitenverweisen (vgl. z.B. Černahora, Jaroslav von) und kleinen Abweichungen in der Namensschreibung (vgl. z. B. Eitelfritz, Graf von Zollern).



senschaft<sup>3</sup> und Burgunds. Als Südosteuropäer hatte der Rezensent es begrüßt, den moldauischen, siebenburgischen und osmanischen Aspekt dieser Konfrontation mehr beachtet zu sehen<sup>4</sup>.

Daß der Verfasser sich in diesem Labyrinth politischer Beziehungen nicht verirrt und den Leitgedanken des hunyadisch-habsburgischen Verhältnisses nie aus dem Auge gelassen hat, ist nicht ein kleines Verdienst der Arbeit, wenn es auch manchmal dem Leser schwer fällt, mit dem Verfasser Schritt zu halten und alle Einzelheiten sowohl zu sondern als auch auf das Thema zu beziehen, weil einige dieser Einzelheiten, wovon nicht wenige jetzt erstmals bekannt werden infolge der wichtigen Archiventdeckungen Karl Nehrings, auch anders, als vom Verfasser gewünscht, gedeutet werden können.

Durch diese Themenwahl und die Art und Weise, in der Karl Nehring seine Aufgabe erfüllt hat, kommt dieser Arbeit eine allgemeinere Bedeutung und ein begrüßenswertes Verdienst zu. In dem Werk Nehrings müssen wir eine uneingestandene Absage an den Trend in der zeitgenössischen westdeutschen Historiographie — im Sinne einer Konzentrierung auf die Sozial- und Wirtschaftsgeschichte und einer Vernachlässigung der politischen Geschichte — sehen, Trend der von der französischen Geschichtswissenschaft ausgelöst wurde und der, soweit er sich in wissenschaftlich haltbaren Rahmen hält und nicht totalitäre Ansprüche erhebt, nur zu begrüßen ist. Die Arbeit Karl Nehrings kundigt eine Besinnung der deutschen Historiographie an, im Sinne eines Aufgreifens einer verdienstvollen Tradition der politischen Geschichtsschreibung, die in den letzten Jahrzehnten leider vernachlässigt wurde. Durch das Thema, den Fleiß, die Akribie und die strenge wissenschaftliche Methode dieser Arbeit vollzieht Karl Nehring den Anschluß an diese Tradition nahtlos, ohne dabei den Eindruck zu hinterlassen, kein modernes, dem heutigen Stand der Geschichtswissenschaft nicht vollauf entsprechendes Werk geschrieben zu haben. Karl Nehring beweist im Gegenteil, daß die mittelalterliche politische Geschichte auch aus zeitgenössischer Sicht modern, heute und notwendig geschrieben werden kann und muß.

Der Verfasser verfügte bei der Ausarbeitung seiner Dissertation über eine sehr breite Quellengrundlage, die er durch gewissenhafte Archivstudien ergänzen und teilweise vervollständigen konnte, sowie über eine sehr reiche Literatur, die ihm die undankbare und muhevolle Aufgabe stellten, das mitunter arg verflechtete Faktenmaterial zu sichten und zu deuten. Karl Nehring beherrscht durchgängig diesen Stoff und präsentiert ihn in einem der besten Erzeugnisse der deutschen Geschichtswissenschaft der letzten Jahre. So ist es auch erklärlich, daß der Rezensent sehr wenige und unwesentliche Beanstandungen erheben kann, die den wissenschaftlichen Wert der Arbeit unberührt lassen. Diese beziehen sich erstens auf die eigentliche Darstellung und zweitens auf die angeführten Quellen und Literaturverweise.

Aus ersterer Gruppe führen wir an: Auf S. 88 wird behauptet, Kasimir IV. hätte eine kaiserliche Aufforderung zur Unterstützung gegen den Corvinen im April 1477 dadurch abgelehnt, weil es an Geld gemangelt habe und die polnischen Truppen im Krieg mit dem Deutschen Orden und gegen die Turken in der Moldau gebunden waren. Letztere Behauptung entspricht nicht der Wahrheit, wenn sie auch bei Długosz zu lesen ist. Diskutabel auch die Meinung des Verfassers, wonach Venedig „seit dem Tod von *Johann Hunyadi* und *Georg Skanderbeg* der engagierteste Gegner der Turken“ gewesen sein soll (S. 82). Schließlich beobachten wir eine kleine Uneinstimmigkeit in der Erwähnung des gleichen Ereignisses an zwei verschiedenen Stellen des Buches: Auf S. 153 wird der Beginn der Wiener Belagerung durch Matthias Corvinus mit „Dezember 1484“ angesetzt, auf S. 167 hingegen „seit Beginn des Jahres 1485“.

Und nun kleinere bibliographische Berichtigungen und Ergänzungen. Die beiden, auf S. 224 zitierten Abhandlungen des italienischen Humanisten in polnischen Diensten Callimachus liegen jetzt in vorzüglichen Ausgaben vor, die in den Aufsätzen von Șerban Papacostea, die Karl Nehring unter der Literatur aufzählt, benutzt und angeführt werden. Diese kritischen

<sup>3</sup> Ob man mit dem Verfasser im Gebrauch der politischen Bezeichnung „Schweiz“ für diese Zeit einverstanden sein kann, erscheint uns verfanglich.

<sup>4</sup> Wir weisen bloß auf den Bericht Ludwigs von Eyb und Hertnids von Stein an Albrecht Achilles vom 17. August 1473, der von einer moldauisch-polnischen Allianz meldet, die gegen Matthias Corvinus gerichtet und von Friedrich III. bewilligt worden war. Der Bericht ist um so bedeutungsvoller, als er eine traditionelle Auffassung der rumänischen Historiographie widerlegt, wonach die ersten moldauisch-habsburgischen Kontaktaufnahmen zu Beginn der neunziger Jahre des 15. Jahrhunderts anzusetzen sind, vgl. *Politische Correspondenz des Kurfürsten Albrecht Achilles*, I, Leipzig, 1894, S. 555f. (Publikationen aus den königlichen Preussischen Staatsarchiven, 59).

Ausgaben sowie auch diejenigen der anderen Schriften des Callimachus, die Karl Nehring nicht benutzt hat, bringen auch wesentliche Neuerkenntnisse in bezug auf die Datierung und den politischen Umstanden ihrer Abfassung.

Das Quellen- und Regestenverzeichnis kann ergänzt werden durch einige, teilweise wichtige Quellen zu diesem Thema: Johannes Knebel capellani Ecclesiae Basiliensis *Diarium*. Hans Knebels des Kaplans am Munster zu Basel *Tagebuch*, I: *September 1473 – Juni 1476*; II: *Juni 1476 – Juli 1479*, Leipzig, 1880, 1887 (= Baseler Chroniken, II, III – sehr wichtig für die Rolle der Schweizer in der habsburgisch-hunyadischen Auseinandersetzung); *Speyerische Chronik*, in Fridegar J. Mone, *Quellensammlung zur badischen Landesgeschichte*, I, Karlsruhe, 1846; Konrad Stolle, *Thuringisch-erfurtische Chronik*, Stuttgart, 1853 (Bibliothek des literarischen Vereins zu Stuttgart, XXXII); *Hermann Schedels Briefwechsel*, herausgegeben von P. Joachimsohn, Stuttgart, 1893 (Bibliothek des literarischen Vereins zu Stuttgart, CXCVI); I. Garbacik, *Materiały do dziejów dyplomacji Polskiej z lat 1486–1516 (Kodeks Zagrzebski)*, Warszawa, 1966; Paul Uiblein, *Eine unbekannte Chronik Österreichs aus der Zeit Kaiser Friedrichs III.*, in „Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung“, 78, 1970, S. 386–415; *Acten der Standetage Preußens, Königlichen Anteils (Westpreußen)*. Herausgegeben von Dr. Franz Thunert, I (1466–1479), Danzig, 1896 (Schriften des Westpreußischen Geschichtsvereins). Brauchbar für die Anfänge des habsburgisch-hunyadischen Konfliktes wäre auch das *Chronicon Austriae* Thomas Ebendorfers gewesen, für dessen weltmännischen Aspekt die bairischen Chroniken Johannes Thurmaiers (Aventinus).

An wenigen Stellen erweist sich auch das Literaturverzeichnis ergänzungsfreudig: Josef Gottschalk, *Der Breslauer Johannes Beckensloer († 1489), Erzbischof von Gran und Salzburg*, in „Archiv für schlesische Kirchengeschichte“, 27, 1969, S. 98–129; 28, 1970, S. 153–175; Oskar Halecki, *Sixte IV et la chrétienté orientale*, in *Mélange Eugène Tisserant*, II/1, Città del Vaticano, 1964, S. 241–264 (Studi e Testi, 232); Gustav Gundisch, *Siebenburgen in der Turkenabwehr, 1395–1526*, in „Revue Roumaine d'Histoire“, XIII (1974), 3, S. 415–443; Janos M. Bak, *Königtum und Stände in Ungarn im 14.–16. Jahrhundert*, Wiesbaden, 1973.

Adolf Armbruster

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : ALEXANDRU DUȚU (A.D.); DUMITRU TUDOR (D.T.); HARALAMBIE MIHĂESCU (H.M.); J. IRMSCHER, Berlin D.D.R. (Irm.); MUSTAFA MEHMET (M.M.); NESTOR CAMARIANO (N.C.); LIVIU P. MARCU (L.P.M.); CONSTANTIN IORDAN-SIMA (C.I. — S.)

Cités maintes fois, les manuscrits 4602 et 5307, conservés dans la collection de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, sont analysés systématiquement dans la substantielle étude de Teodora Voinescu, *Un caiet de modele de pictură medievală românească* (Un cahier de modèles de peinture médiévale roumaine) dans *Pagini de veche artă românească*, București, Editura Academiei R.S.R., 1974, III<sup>e</sup> volume, p. 147—276 avec de nombreuses planches.

Ils s'agit d'un cahier de modèles commencé par Radu Zugravul, vers la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et continué par des peintres du XIX<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels les frères Niță et Avram de Tirgoviște. Dessinés à la plume en encre noire ou sépia, et colorés à l'aquarelle, les modèles adoptés par les artistes de Valachie appartiennent aux fresques du XIV<sup>e</sup> siècle de l'église Saint Nicolas de Curtea de Argeș, aussi bien qu'aux gravures insérées dans les livres roumains et étrangers de l'époque. L'auteur de l'étude met en lumière l'importance du cahier qui permet la reconstitution des ensembles du monument de Neagoe Basarab, décapés à l'occasion des travaux faits au siècle passé, et l'analyse des étapes à manières différentes, qui se laissent saisir dans l'activité artistique de Radu et du groupe de Tirgoviște.

Dans le même volume, Florentina Dumitreșu, *Sculptura in lemn brâncovenească* (La sculpture en bois brancovane) présente un répertoire des œuvres qui, exécutées entre 1688 et 1714, dévoilent une forme unitaire ayant comme traits spécifiques la sobriété et la pureté des lignes (p. 7—145).

En publiant deux variantes roumaines de l'acte qui marque une étape décisive dans la lutte des Roumains de Transylvanie à l'époque des Lumières, *Supplex Libellus Valachorum*, Aurel Răduțiu et Ladislau Gyémánt (*Supplex Libellus Valachorum in variantele românești de la Șchei*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 1975, 132 p.) soulèvent le problème de la rédaction du mémoire et de sa diffusion, en démarquant plusieurs phases de la reprise des arguments à la fin du XVIII<sup>e</sup>—début du XIX<sup>e</sup> siècles. Les deux variantes, dues aux Roumains de Brașov, qui s'est affirmée au long des siècles par l'appui donné à l'impression des livres en roumain et par le rôle accordé à l'enseignement et à l'écriture dans le cadre de la lutte pour les droits politiques, dévoilent les buts poursuivis par les artisans et commerçants du quartier de Șchei, et l'activité de quelques intellectuels comme Ioan Lebu, Lazăr Churu et Gheorghe Albu. Comme les variantes roumaines attestent l'existence d'un prototype commun, en latin, les auteurs essayent d'identifier le traducteur du texte original et ils avancent le nom d'Aron Budai, le frère du distingué poète, historien et linguiste Ion Budai-Deleanu. La comparaison des textes et les notes très riches assurent à ce petit volume une place insigne dans l'historiographie contemporaine de la question des luttes politiques en Transylvanie, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et du développement de la conscience nationale roumaine.

*Documentele Văcăreștilor* édités par Mihai Caratașu (București, Litera, 1975—Muzeul Județean de Istorie Dimbovița, Tirgoviște) englobent 115 documents inédits, dont la grande majorité est en langue néo-grecque. Se référant surtout à la succession de Ienăchiță Văcărescu, les documents tirent au clair les conditions de vie d'une grande famille de boyards et de nombreux aspects des événements de 1821. Le fils de Ienăchiță, Nicolae Văcărescu s'avère être un amateur passionné de livres et le catalogue de sa bibliothèque refait les horizons d'un intellectuel roumain à l'aube du romantisme; Mihai Caratașu a, d'ailleurs, présenté lui-même cette

source dans cette revue même (n° 3, tome XII, 1974). Les textes, en néo-grec et en traduction roumaine ou en français, allemand ou roumain, sont précédés d'un répertoire de tous les documents Văcărescu conservés à la Bibliothèque de l'Académie. Un avant-propos du professeur Șerban Cioculescu passe en revue les aspects majeurs qui se dégagent de cet instrument de travail très utile.

Al. Zub vient de publier une nouvelle bibliographie, cette fois-ci dédiée à *Vasile Pârvan* (București, Editura Științifică și Enciclopedică et Editura Militară, 1975, LXXXIV + 402 p.). Après une ample chronologie qui refait les étapes d'une vie engrenée dans les mouvements culturels de l'époque, la bibliographie de l'œuvre (archéologie, cours universitaires, philosophie de la culture, histoire littéraire, institutions, etc.) est suivie des références critiques. Un index alphabétique des lettres et de noms cités clôt ce volume compact qui enregistre 3203 titres. Instrument de travail indispensable à l'étude d'une vie dédiée à la science, et, par cette biographie intellectuelle, de la vie culturelle roumaine de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

A.D.

M. PAROVIĆ-PEŠIKAN, *Некрополь Ольвии эллинистического времени* (La nécropole hellénistique d'Olbia), Kiev, 1974, 220 p., 105 fig. et résumé français (p. 212–218)

L'auteur de l'ouvrage, conservateur à l'Institut d'Archéologie de Belgrade, nous offre avec cette monographie la synthèse des découvertes faites dans la nécropole hellénistique olbienne, dans l'intervalle des années 1896–1956. Cette grande nécropole située au bord du Bug n'a fait jusqu'à présent que l'objet d'études isolées, publiées surtout par l'éminent savant russe B. V. Farmakovski, qui a dirigé les fouilles pendant plus de quatre décennies. L'historique de ces investigations est exposé par l'auteur — Maia Parović-Pešikan — dans sa préface (p. 5–8).

Quant à la monographie proprement-dite, elle comporte trois grands chapitres, complétés par un catalogue des découvertes de chaque tombe, le tout organisé suivant le critère chronologique (IV<sup>e</sup>–I<sup>er</sup> siècle av.n.è.). Dès le début, il convient de souligner les qualités essentielles de cet ouvrage, à savoir la clarté de l'exposé, la systématisation du matériel (du point de vue chronologique, typologique et technique), ainsi que les riches conclusions d'ordre historique, ethnique, social et culturel tirées de cet immense inventaire funéraire, qui permettent de reconstituer en quelque sorte l'existence de la population olbienne à l'époque hellénistique.

Le premier chapitre, consacré aux *Constructions sépulcrales et au rite funéraire* (p. 9–64), traite de quatre variétés de tombes : à fosse, à niches, à chambre en terre et à chambre en pierre. Celles de la première catégorie — à fosse — sont les plus pauvres parmi les tombes de toute l'époque hellénistique. Au V<sup>e</sup> siècle av.n.è. apparaissent les tombes à niches, assez répandues à Olbia ; les petites parois des niches sont formées de planches, d'amphores, de pierre et de brique crues. L'auteur note le rapport d'analogie entre ces tombes à niches et les catacombes scythes, les rattachant au processus de « sarmatisation ». En ce qui concerne les chambres funéraires en terre d'Olbia, elles sont datées des IV<sup>e</sup>–I<sup>er</sup> siècles av.n.è. et classées en plusieurs groupes suivant leurs formes respectives (rectangulaires, trapézoïdes, carrées etc.). Avec le temps, on constate leur standardisation avec dromos à marches, banquettes, niches et toiture voûtée. Quant aux chambres funéraires en pierre, leur apparition remonte à la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle av.n.è. et leur usage ne durera qu'une centaine d'années. L'auteur leur attribue une origine grecque microasiatique. Cette catégorie de tombeaux, à chambres en terre ou en pierre, se rattache, suivant l'auteur, à la naissance d'une riche classe dirigeante.

Les incinérations sont assez rares dans la nécropole olbienne. Pour ce qui est des sépultures à inhumation, les squelettes y reposent la tête tournée généralement vers l'Est. Quand on n'usait pas d'un cercueil, la dépouille mortelle du défunt était déposée sur un lit d'herbes — rituel funéraire scythique ou sarmatique.

Le deuxième chapitre de la monographie s'occupe de l'*Inventaire des tombes* (p. 65–143). On y trouve catalogués la majorité des pièces funéraires livrées par la nécropole. La plupart d'entre elles sont d'origine grecque (céramique, parures, armes, strigiles, objets de toilette, terres cuites, monnaies, etc.). Y sont représentés les ateliers d'Attique, Pergame, Asie Mineure et Alexandrie. Une place importante revient en outre à la céramique confectionnée à Olbia. La rareté des objets en métal noble, ainsi que la modestie du mobilier funéraire témoignent de la pauvreté de cette population olbienne. On peut saisir de la sorte le degré de fortune des

usagers des tombes d'Olbia. Les riches s'enteriaient dans des sarcophages de bois peint ; la classe moyenne utilisait les tombes à niches, quant aux pauvres, les simples tombes à fosse leur suffisaient ou bien les tombes à niches avec un mobilier réduit au minimum (1—3 vases).

Un troisième et dernier chapitre est dédié aux *Habitants d'Olbia aux IV<sup>e</sup>—I<sup>er</sup> siècles av.n.è.* (p. 144—156), parmi lesquels les Grecs constituaient l'élément dominant de la cité, pendant toute la durée de l'étape pré-gétique de son histoire. Toutefois, les coutumes funéraires indiquent aussi la présence d'éléments barbares, dont le nombre augmente au moment de la conquête de la ville par le roi scythe Skilur (à la fin du II<sup>e</sup> siècle av.n.è.). En dehors des Scythes, maints témoignages — inscriptions et autres documents archéologiques — révèlent aussi la présence des Sarmates, des Thraces et des Celtes. Donc, du point de vue ethnique, de même que sur le plan social, l'Olbia hellénistique n'a pas été homogène. C'est ce qui explique l'effacement du caractère démocratique des diverses institutions de la ville : un petit groupe de gens riches s'empara de l'économie et du pouvoir politique.

Chaque fois que le matériel le lui permet, l'auteur souligne les analogies avec les découvertes effectuées dans les nécropoles de Roumanie et de Bulgarie, sur le littoral pontique.

D. T.

GIOVANNI ALESSIO, *Grecità e romanità nell'Italia meridionale. Un problema di denominazione etnica: dai Γραικοὶ dell'Epìro ai Γραικοὶ e ai Greci delle oasi romaiiche di Bova e di Terra d'Otranto. Estiatio da « Byzantino-Sicula » II* (Miscellanea in memoria di G. Rossi Taibbi). Palermo, 1973, p. 11—44.

Appuyé sur de nombreux arguments, l'auteur réfute la thèse de Gerhard Rohlfs, suivant lequel les enclaves grecques de l'Italie méridionale seraient d'origine antique. Ceci est souligné par titre même de l'article, qui use de la formule « oasis romaiiche », au lieu de « grecques antiques ». La présente contribution s'occupe de l'analyse des termes *griko*, *grika* — qui ne sauraient s'expliquer ni par le grec Γραικός, ni par le latin *Graecus*. A cet égard, G. Rohlfs (*Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Graecität*, Tübingen, 1964, p. 115) pense que l'intermédiaire entre Γραικός (d'ailleurs rare même dans les sources antiques) et *grikos*, utilisé en Italie méridionale, a été assuré par le truchement de la langue osque, alors que G. Alessio combat ce point de vue, invoquant en ce sens un matériel très riche. Sa conclusion est : « Se ne deve dedurre che né il messapico né l'osco possono darci conto del biz. medioev. γροῖκος, γρῖκος e del bov., otr. *grika* » (p. 32).

Si le suffixe *-iscus* était vraiment germanique, sa présence dans la latinité sud-est européenne pourrait s'expliquer à partir du IV<sup>e</sup> siècle à côté des germanismes du genre *flasca* « flacon », *punga* « poche », *tufa* « aigrette », *zava* « cuirasse », etc. Mais d'autres spécialistes leur attribuent une origine grecque ou thrace, et le problème demeure complexe. Le mérite de l'auteur de la présente étude réside aussi bien dans l'abondance des matériaux utilisés, fournis par divers domaines, que dans la tentative de trouver une solution au moyen des méthodes les plus adéquates.

H. M.

*Български етимологичен речник*, съставили В. И. Георгиев, Й. Займов, Ст. Илчев, М. Чалыков. Том II, свезка IX—X, *Изглаголишник*. Sofia, Académie des Sciences, 1974, 160 p.

Avec la présente fascicule, on passe au deuxième tome. Il repose sur les mêmes principes fondamentaux, c'est-à-dire qu'il continue à tenir également compte de la langue ancienne et du parler actuel, il englobe l'onomastique, il mentionne les emprunts faits des langues voisines, il cite tous les correspondants dans les autres langues slaves. De cette manière, la langue bulgare se trouve placée dans un cadre vaste et dans un processus historique d'envergure, qui laisse voir plus facilement les liens, ainsi que les influences réciproques. Sont notés un fonds thrace ancien, un substratum latin, des emprunts du grec médiéval et moderne, des mots d'origine roumaine, italienne, albanaise, hongroise et turque, ainsi que l'importante contribution de la civilisation moderne. Mais les voies d'accès de la terminologie moderne ne sont pas toujours faciles à saisir : très souvent celle-ci a pénétré par le canal du russe, mais

parfois aussi par l'intermédiaire de l'anglais, l'allemand, le français, l'italien, voire le roumain. De sorte que, l'étude de cette terminologie devient un auxiliaire de l'histoire de la culture, révélant les préoccupations de chaque époque historique, leurs lectures, les mouvements des gens et des idées, la mécanique de la sélection et de l'assimilation et notamment la production ou la distribution du produit social, ainsi que sa circulation. Les éléments roumains se manifestent surtout dans la toponymie et ne descendent pas à l'ordinaire jusque dans la plaine de la Thrace. Quant aux éléments turcs, ils se rattachent à une époque historique déterminée et n'ont guère des chances de survivre à la concurrence de la terminologie moderne. A la p. 63, le mot *иконѡмия* ne peut dériver du grec *ὀκονομία* à cause de la position de l'accent ; son origine grecque est indirecte, à travers le russe. Le mot *илинка* « femme maigre ou malade », p. 67, dérive probablement du nom propre *Ilinka*. Enfin, à la p. 121, le mot *кавалер* provient plutôt par la filière russe, que par l'italien (*cavaliere*) ou le français (*cavalier*).

H.M

*XIII Международный конгресс исторических наук. Доклады конгресса I 6. Москва, 1974.*

Der Band vereinigt die 12 Hauptreferate der Sektion Gegenwartsgeschichte des Kongresses, der im August 1970 in Moskau stattfand. Da ein beträchtlicher Teil davon sudosteuropäische Probleme in die Aufmerksamkeit einbezieht, scheint seine Anzeige an dieser Stelle begründet.

Daß Leo Valiani (Italien) bei seiner Darstellung der sozialistischen Bewegung in Europa vor 1914 Südosteuropa nicht berücksichtigt, ist eine augenscheinliche Schwäche dieses Beitrags.

Die rumanischen Forscher Ion Oprea und Eliza Campus stellen dagegen in ihrem Referat über die Frage der kollektiven Sicherheit während der beiden Weltkriege die Politik der Kleinen Entente und insonderheit das Wirken des rumanischen Außenministers Nicolae Titulescu gebührend heraus. Die faschistischen Bewegungen in Ostmitteleuropa charakterisiert Miklos Lackó (Ungarn), während für die christlich-soziale Bewegung Roger Aubert (Belgien) nur westeuropäische Exempla aufzuführen hat. Die Jahre 1870/71 erfaßt im gesamt europäischen Rahmen Jerzy W. Borejoza (Polen).

Chr. Christov (Bulgarien) gibt einen Überblick über die ideologischen Strömungen in Südosteuropa bis zum ersten Weltkrieg. Die Balkanpolitik der europäischen Mächte in den entscheidenden Jahren 1900 bis 1914 behandelt Dančo Zografski (Jugoslawien).

Irm.

IHOR ŠEVČENKO, *On Pantoleon the Painter*, „Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik“, 21, 1972, 241—249.

Jede der 430 Miniaturen des Menologiums Basileios' II. (Vaticanus Graecus 1613) trägt die Beischrift eines Namens, wobei insgesamt acht Namensformen begegnen. Bislang heißen sich diese Namen nicht mit historischen Künstlerpersönlichkeiten verbinden, so daß die These Frolows (1960) Zustimmung fand, daß die Namen sich nicht auf die Künstler der Miniaturen, sondern auf die Schöpfer von Vorlagen bezogen. Dem widerspricht eine Entdeckung Ševčenkos: Die Vita A des heiligen Athenasios vom Athos (ed. I. Pomjalovskij, 1896) nennt einen Maler Pantoleon, dessen Name auch im Vaticanus 1613 begegnet. Alle Wahrscheinlichkeit spricht dafür, daß dieser, 1001—1016 auf kaiserlichen Befehl in einem Team von Miniaturisten tätig, zu den Mitgestaltern des Monologiums gehörte.

Irm.

SEVIM TEKELI, *Modern bilimın doğuşunda Bizans' in etkisi?* (Byzance a-t-elle exercé quelque influence sur la genèse de la science moderne?), Ankara, 1975, XII + 142 p.

La forme interrogative de ce titre suggère le propos de l'auteur de limiter, sinon de constater tout à fait, la contribution byzantine à la genèse de la science moderne. Divisé en trois chapitres, l'ouvrage est, en outre, doté d'une *Bibliographie* d'environ 75 titres, qui reflète son

idée de ne recourir pour l'examen de cette question qu'à des sources occidentales, en laissant de côté les auteurs turcs et musulmans en général.

Suivant son propre témoignage, l'auteur s'est trouvé obligé en quelque sorte d'aborder un tel sujet, dans le cadre d'un autre travail auquel il consacrait ses efforts, s'intitulant *La science chez les Turcs ottomans*. C'est pour mener à bonne fin cette autre œuvre que S. Tekeli jugea nécessaire de préciser trois questions, à savoir :

1° — Quelles répercussions eut la disparition de Byzance sur la vie politique, scientifique, culturelle, économique et religieuse en général?

2° — Quelles influences politiques, scientifiques, culturelles, économiques, sociales et religieuses, d'origine byzantine, jouèrent dans le cas de l'Empire ottoman?

3° — Quelle influence exerça l'Empire ottoman sur la société balkanique entrée sous sa domination?

Pour trouver une réponse à ces questions, l'auteur procède à la revue d'une série d'aspects propres à la science et à la culture gréco-byzantine, en s'appuyant sur des *fragments importants* et sur les résumés des ouvrages fondamentaux rédigés par des byzantinistes illustres ou des historiens de la culture et de la civilisation universelles, autant que sur les œuvres des historiens de l'Empire ottoman, tout particulièrement (Rimbaud, Hammer, Dicl, Iorga, Vucinich, Whitting, Buckler, Bréhier, Gibbon, Sarton, Runciman, Finlay, Ostrogorski, Burckhardt, etc.). On y trouve, donc, réunies dans l'ouvrage de S. Tekeli les appréciations positives et négatives des représentants les plus autorisés de l'histoire universelle et byzantine, appréciations aidant à définir l'histoire de la culture byzantine, à préciser la place tenue par Byzance dans la culture universelle, à dégager les facteurs fondamentaux de la Renaissance et à éclairer toute une série d'autres points importants.

L'auteur s'arrête longuement sur les rapports culturels Orient-Occident au cours des siècles, en étudiant le jeu des influences réciproques des deux zones, ainsi que le rôle de la synthèse byzantine, tels qu'ils ont été interprétés par les différents savants susmentionnés. Dans cet ordre d'idées, il reproduit les diverses opinions sur l'influence byzantine, dans la zone sud-est européenne y compris, avant et après la conquête de Constantinople par les Turcs en 1453. Disons d'ailleurs que tout cet ouvrage est axé sur deux idées fondamentales : d'une part, tâcher de réfuter la thèse des effets nocifs de la domination ottomane; d'autre part, plaider contre l'« exagération » de l'influence byzantine sur la culture universelle.

En ce qui concerne le premier point, il cite, pour le combattre, Vucinich, suivant lequel « presque tous les historiens sont unanimes quant aux suites nocives de la domination ottomane sur les sociétés dont elle s'est emparée », historiens qui rendent les Turcs « les principaux responsables du sous-développement social des sociétés balkaniques » (p. 3-4). Il continue ensuite dans le but de montrer combien dénuée de fondement est, à son avis, la thèse qui prétend que « dans les Balkans, la civilisation et l'art, ainsi que les institutions politiques ont été hérités des Byzantins » (p. 4). C'est justement en raison du caractère douteux d'une telle conclusion que notre auteur a décidé de mettre le titre de son étude sous le signe de l'interrogation. Voici maintenant quelques-unes de ses propres conclusions :

— Même si, dès les X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, Byzance s'occupait de la traduction en grec des grandes œuvres du monde islamique, elle ne saurait se comparer à cet égard avec l'Occident (p. 115).

— Si au XIII<sup>e</sup> siècle les Byzantins se sont tournés vers l'Occident, ce n'était pas pour lui faire connaître les chefs-d'œuvres de l'Antiquité grecque, mais pour mieux comprendre ces mêmes chefs-d'œuvres passés à travers le filtre de la logique islamo-latine, avant de retourner à leur source, le monde grec.

— Les choses évoluèrent si bien en ce sens-là qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, les Byzantins devaient recourir tantôt au monde islamique, tantôt à l'Occident pour être à même « de découvrir — suivant l'expression de Sarton — les conceptions de leurs propres ancêtres » (p. 121).

S. Tekeli s'arrête aussi à l'examen des points de vue exprimés sur les causes profondes de la Renaissance, au commencement du XV<sup>e</sup> siècle. Contrairement aux thèses généralement acceptées jusqu'à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, soutenant que la Renaissance a été préparée par les lettrés byzantins auxquels l'Occident avait donné asile au moment de la chute de Constantinople (1453), l'auteur penche pour l'opinion qui commence à se contourner depuis un certain temps. Cette opinion, qu'il résume, fait de la Renaissance un processus de régénération culturelle de l'Europe dans son ensemble, et non seulement résurrection de l'art classique, processus couvrant trois-quatre siècles (p. 125). L'assimilation de la culture orientale par l'Occident est appréciée, à cette occasion, comme l'un des facteurs du triomphe occidental, à partir de la moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

Estimant convaincante l'argumentation des auteurs cités et suffisante la sélection qu'il a opérée, l'auteur achève son ouvrage par un plaidoyer contre ceux qui « exagèrent » la portée de l'influence byzantine sur la culture universelle. Il va sans dire qu'une pareille conclusion est bien faite pour susciter de vifs débats.

M.M.

GLYKERIA PROTOPAPA-BUBULIDOU, *Κείμενα νεοελληνικής λογοτεχνίας. 'Από τὰ μέσα τοῦ ΙΗ' αἰῶνος ὡς τὴν ἐπανάστασι τοῦ 1821* (Textes littéraires néo-grecs. Depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la révolution de 1821). Athènes-Ianina, 1973, XXXV + 355 p.

L'auteur, professeur de littérature néo-grecque à l'Université de Ianina, compte déjà à son actif plusieurs ouvrages importants consacrés à l'histoire culturelle de la Grèce. Elle réunit dans le présent volume un grand nombre de textes — vers et prose — de la période comprise entre le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'an 1821, marquant l'éveil sanglant du peuple grec. Une substantielle introduction ouvre ce recueil, fondée sur une riche bibliographie grecque dans laquelle quelques auteurs roumains trouvent également place. Elle sera complétée à la fin du volume par d'amples notes consacrées aux éditions des œuvres dont elle a emprunté des fragments pour son anthologie, avec des considérations sur leur valeur littéraire et historique. Enfin, un glossaire fournit l'explication des mots rares, ainsi que de quelques mots roumains.

Le volume s'ouvre avec les écrivains phanariotes de Constantinople et des Pays Roumains. On y retrouve les noms du prince Alexandre Maurocordato Firaris, Césaire Daponte, Rigas Velestinlis, Alexandre Calfoglou, Denis Fotino, Athanase Christopoulos, Michel Perdicaris, Jacques Rizos Néroulos, etc. Chaque auteur s'accompagne d'amples informations sur sa vie et son œuvre, informations qui parfois — comme dans le cas d'Alexandre Calfoglou ou dans celui d'Athanase Christopoulos — laissent place à quelques rectifications. En effet, pour ce qui est de Calfoglou, par exemple, ancien caïmacam à Craiova et en Moldavie, l'auteur n'est pas très au courant de l'activité politique de l'illustre phanariote, dont elle ignore aussi la date du décès, qu'elle place vers 1794—1797. Cette dernière assertion est inexacte, puisque certains documents appartenant aux collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine le donnent encore pour vivant en 1804. Quant au principal ouvrage de notre écrivain, ses *Vers moraux*, où il traite de la situation socio-éthique de la société vivant dans la capitale valaque, l'auteur écrit que « ce texte a dû être publié, probablement, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », renvoyant à G. Ladas-Ath. Hadjidimon, *Ἑλληνική βιβλιογραφία τῶν ἐτῶν 1791—1795* (Athènes, 1970, p. 338—340). Comme cet ouvrage nous a été inaccessible, nous ne saurons en parler, en revanche, nous pouvons affirmer qu'il y a des témoignages catégoriques indiquant pour date de parution de l'ouvrage de Calfoglou l'intervalle compris entre 1814 et 1821. Il convient d'ajouter encore, que quelques-unes de ces poésies morales ont été traduites en roumain et que certains fragments en ont été publiés. Sans insister sur ce sujet, bornons-nous de mentionner notre étude *Nouvelles données sur Alexandre Calfoglou de Byzance et ses Vers moraux*<sup>1</sup>, parue récemment et où il est amplement traité de l'activité politique et littéraire du Phanariote Calfoglou.

En ce qui concerne le poète et juriste Athanase Christopoulos, l'auteur pense que ce fut Georges Sakellarios qui l'appela pour la première fois le « nouveau Anacréon », dans l'une de ses poésies publiée à Vienne, en 1817. Pour notre part, nous sommes d'avis que ce surnom lui avait été appliqué auparavant, peu après la parution de son volume de vers en 1811. Cette opinion repose sur le témoignage du philhellène B. Kopitar, qui, dans une notice sur les poésies de Christopoulos, parue dans le « Wiener allgemeine Litteraturzeitung » en 1813, nous apprend que ses compatriotes appelaient déjà le poète le « neuen Anakreon ». Or ce témoignage nous semble très concluant.

N.C.

<sup>1</sup> Συμπόσιον. Ἡ ἐποχὴ τῶν Φαναριωτῶν — *Symposium. L'époque phanariote*, Tessaloniki, 1974, p. 93—125.



ION VLĂDUȚIU, *Etnografia românească*, (L'ethnographie roumaine), București, Editura Științifică, 1973, 508 pag + 72 p. + pl. + 1 carte.

Cette synthèse des principaux problèmes de l'ethnographie roumaine contemporaine, est divisée en trois parties : Une introduction théorique et historique, la culture matérielle et la culture spirituelle des villages roumaines.

La partie théorique présente quelques considérations sur les rapports entre l'ethnographie, l'ethnologie et l'anthropologie culturelle, aussi bien que sur la valeur des différentes sources d'information.

Quant à l'histoire de l'ethnographie en Roumanie, l'auteur distingue trois étapes principales : les premières préoccupations ethnographiques et folkloriques (à partir du XVII-e siècle jusqu'à la première moitié du XIX-e siècle), l'étape d'accumulation systématique des matériaux ethnographiques et folkloriques ainsi que de la formation de l'ethnographie comme science autonome (les périodes comprises entre la septième décennie du siècle passé et le milieu de notre siècle), enfin l'étape de la recherche ethnographique fondée sur la conception scientifique du matérialisme historique (la période contemporaine commençant au milieu de notre siècle).

L'auteur analyse largement le champ d'activité ethnographique de chaque période, l'orientation, les directions, les méthodes appliqués dans la recherche. Il met en évidence la contribution remarquable des ethnographes et des érudits spécialistes dans les disciplines apparentées à l'ethnographie : B. P. Hasdeu, Simion Florea Marian, Tudor Pamfilie, Teodor Burada, Artur Gorovei, Ovid Densusianu, George Vâlsan, Romulus Vuia, Simion Mehedinți, Nicolae Iorga, Tache Papahagi et autres. Dans un chapitre à part, il analyse le développement des recherches ethnographiques contemporaines en Roumanie et leurs tendances actuelles.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, l'auteur passe en revue la culture matérielle du peuple roumain en utilisant un riche matériel résulté de ses propres recherches sur le terrain ainsi qu'une vaste documentation en roumain et en d'autres langues. Parmi les principaux problèmes abordés, il faut souligner ceux qui se réfèrent aux maisons, aux costumes et aux occupations paysannes.

La cour de la ferme traditionnelle est examinée sous le rapport ethnographique en tant que produit des facteurs complexes, dont le degré d'influence varie d'une époque historique à l'autre. Les différents types des maisons sont analysés par rapport : aux occupations des habitants, à leur position sociale et économique, aux facteurs géographiques et ethniques, à la tradition locale, aux matériaux de construction, au niveau des connaissances techniques.

Considérant la maison paysanne traditionnelle comme un document ethnographique, l'auteur examine les problèmes qui concernent la fonctionnalité de celle-ci dans la vie de la collectivité villageoise, la genèse des divers types de maisons ainsi que les facteurs qui ont exercé une influence sur celles-ci. On examine l'intérieur de l'habitation traditionnelle paysanne ainsi que l'architecture de la maison, tout en relevant le fonds commun d'une puissante unité de la maison traditionnelle et des aspects d'un caractère spécifique zonal ainsi que le processus actuel d'intégration des éléments traditionnels dans la construction de nouvelles maisons.

La terminologie latine concernant la maison roumaine ainsi que le mot thrace « vatra » utilisé pour l'âtre prouvent l'autochtonisme des habitants des villages roumaines.

En ce qui concerne les occupations traditionnelles du peuple roumain, l'auteur examine en premier lieu l'agriculture, la viticulture, l'élevage du bétail, les exploitations des forêts, le flottage, l'exploitation des mines, l'industrie textile domestique, les métiers, les industries paysannes auxquelles s'ajoutent des occupations d'une importance secondaire de nos jours, telles que la chasse, la pêche, l'apiculture et la sériciculture.

L'auteur a réussi à surprendre et à relever la modalité qui, dans la réalité historique et culturelle roumaine, a donné lieu aux pratiques qui à leur tour ont créé sur le plan zonal, régional et national des éléments de civilisation et de culture caractéristiques, mettant ainsi en relief les significations ethnographiques et sociologiques des témoignages qui se réfèrent aux occupations traditionnelles du peuple roumain.

Dans la culture matérielle, I. Vlăduțiu inclue aussi le costume populaire et l'art populaire, en examinant les aspects de base de l'évolution du costume populaire roumain, et les caractères de ce costume en soulignant les variantes locales respectives. D'après l'opinion de l'auteur « les créations de l'art populaire représentent un domaine de la culture populaire » (p. 378), mises en valeur, sur une grande échelle, par les artistes contemporains.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'examen ethnographique des coutumes, tant de celles liées au cycle de la vie (naissance, mariage, enterrement) que de celles en connexion avec la vie sociale du village traditionnel, surtout les coutumes pratiquées selon le cycle

du calendrier des fêtes, puis les veillées, le travail en commun, les diverses réunions, les foires : on insiste de même sur le mouvement artistique des amateurs dans l'étape actuelle et sur son rôle dans le développement de la culture populaire roumaine contemporaine.

Dans les conclusions de l'ouvrage, l'auteur esquisse quelques perspectives de la recherche ethnographique roumaine contemporaine. La préoccupation constante de rapporter à la contemporanéité chaque phénomène et chaque processus ethnographique fait de l'ouvrage un guide utile pour l'ethnographie appliquée aussi bien que pour les recherches de sociologie rurale.

Richement illustré, doté d'un index des noms cités et de matières, l'ouvrage de I. Vlăduțiu est d'autant plus intéressant qu'il est le premier de ce genre dans la littérature ethnographique roumaine contemporaine.

L. P. M.

PETRE GHIAȚĂ, *Ataturk*, București, Editura Enciclopedică Română, 1975, 198 p. (Collection « Horizons » — 61)

Ce petit livre sur la vie et l'œuvre du créateur de la Turquie moderne — « un essai monographique », comme l'avoue l'auteur, le regretté professeur Petre Ghiață — est dédié au cinquantenaire de la République turque. Bien que la personnalité de Mustapha Kémal soit connue au public roumain grâce à la biographie écrite par Mehmet Ali Ekrem<sup>1</sup>, la parution d'un nouvel ouvrage n'est pas du tout superflue. Les commentaires pertinents et bien sensés, la présentation de longs extraits des discours d'Ataturk, le style moins prétentieux, rendent plus accessible aux lecteurs jeunes ou peu informés cet exposé sur un thème majeur.

L'auteur a fait appel aux notes personnelles du défunt professeur Suphi Tanriover, ancien ambassadeur de la Turquie en Roumanie, notes consultées, en 1937, en manuscrit aussi bien qu'à ses propres souvenirs de 1935, quand Petre Ghiață a fait la connaissance de Mustapha Kémal, à l'occasion de la réunion des délégués des États de l'Entente balkanique.

L'auteur joint l'information docte au détail pittoresque et réussit dès les premières pages, à retenir l'attention du lecteur en lui offrant une image claire du destin du grand homme politique turc, de ses idées et de ses actions, des troubles et de la lutte d'un peuple qui pendant deux décennies a fait des progrès décisifs en passant de l'empire déchu à la république moderne. L'époque révolutionnaire avec ses profondes convulsions, l'époque de l'autodéfinition d'une nation solide, d'un État qui s'est imposé à l'étranger comme désireux de la paix, l'époque de l'option ferme d'un peuple qui a retrouvé les disponibilités nécessaires à l'édification d'une société nouvelle, est très bien esquissée dans ses lignes fondamentales.

Ce livre répond entièrement, par structure, information et style, aux exigences de la littérature historique de vulgarisation, et en fournit un bel modèle.

C. I. - S.

---

<sup>1</sup> Voir: *Ataturk—făuritorul Turciei moderne* (Ataturk—le fondateur de la Turquie moderne), București, Editura Politică, 1969, 252 p.

## L I V R E S R E Ç U S

- BAUER GERHARD, *Clastrum Animae — Untersuchungen zur Geschichte der Metapher vom Herzen als Kloster* —, Band I, *Entstehungsgeschichte*, München, Wilhelm Fink Verlag, 1973, 465 p.
- BÉRANGER, JEAN, *Principatus. Études de notions et d'histoire politiques dans l'Antiquité gréco-romaine* [Recueil publié en collaboration avec l'auteur par François Paschoud et Pierre Ducrey], Genève, Librairie Droz S.A., 1973, 483 p.
- Biographisches Lexikon zur Geschichte Südosteuropas*, T. 1, 2—3, 1972 & 1973, München, R. Oldenbourg Verlag, 336 p. les deux fascicules.
- BRADY, PATRICK, P. C. *Marivaux-Rocco* [Estratto dal „Dizionario critico della letteratura francese, p. 735—1022], Torino, Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1973.
- CATALANO, PIERANGELO, *Populus romanus Quirites*, Torino, G. Giappichelli-Editore, (1970) 1974, 175 p.
- ČILINSKA, ZLATA, *Fruhmittelalterliches Gräberfeld in Želovce*, Bratislava, Vydavateľ'stvo Slovenskej Akadémie Vied, 1973, 257 p.
- DASKALOV, DONČO, *Анархизмът в България и борбата на партията против него* Sofia, Париздат, 1973, 223 p.
- Документи за учеството на Македонскиот народ од Егејскиот дел на Македонија во граѓанската војна во Грција 1945 година* [Traduction et rédaction: Risto Kirjazovski et Todor Simovski], T. II, Skopje, 1973, 491 p. + 250 p. ill.
- Drejshkrimi i gjuhës Shqipe*, Tirane, Akademia e Shkencave e RP te Shqiperise. Instituti i Gjuhesisë dhe i Letersise, 1973, 323 p.
- ЂУРЂЕВ, BRANISLAV I LAMIJA HADŽIOSMANOVIĆ, *Dva deftera Crne Gore iz vremena Skender-Bega Crnojevića* (Druga sveska), Sarajevo, Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine, 1973, 198 p.
- Elementa ad fontium editiones XXX — Documenta ex Archivo Regionomontano ad Poloniam Spectantia* — I Pars [editit Carolina Lanckorońska], Roma, Institutum Historicum Polonicum Romae, 1973, 259 p. + IX p. ill.
- File din istoria militară a poporului român*, Studii, vol. I, Editura Militară, București, 1973, 309 p.
- FÜRÜZAN, Benim *Sinemalarım*, Ankara, Bilgi Yayinevi, 1973, 284 p.
- GAVRANOVIĆ, BERISLAV, *Bosna i Hercegovina u doba Austrougarske okupacije 1878. godine*, Sarajevo, 1973, 346 p.
- GIURESCU, C. C., *Contribuții la istoria științei și tehnicii românești în secolele XV — începutul secolului XIX*, București, Editura Științifică, 1973, 265 p.
- Ak Gunlere. Cumhuriyet Halk Partisi — 1973 — Seçim Bildirgesi*, Ankara, Ajans-Türk Matbaacılık Sanayii, sans date d'apparition, 234 p.
- Heide und Hecke — Beiträge zur Volkskunde der Banater Schwaben* — [Herausgegeben von Hans Gehl], Timișoara, Facla Verlag, 1973, 284 p.
- HRUBEŠ, JIŘI, *Politické a náboženské rozpory v Evropě v dobové publicistice 1590—1617*, Praha, Universita Karlova, 155 p.
- Hrvatski dijalektološki zbornik*, Kniga 3 (Ovaj je broj uredio Božidar Finka), Zagreb, Jugoslavenska Akademija Znanosti i Umjetnosti, 1973, 473 p. + 1 p. ill.
- ILHAN, ATTILÂ, *Hangı Batı? (Anılar ve Acılar)*, Ankara, Bilgi Yayinevi, 1972, 161 p.
- KARPAT, KEMAL, *An inquiry into the social foundations of nationalism in the Ottoman State: From social estates to classes, from millets to Nations*, Princeton University, Center of International Studies, 1973, 116 p.
- KARPAT, KEMAL H. & CONTRIBUTORS, *Social change and politics in Turkey — A structural-historical analysis*, Leiden, E. J. Brill, 1973, 373 p.
- KLEMENČIĆ MARIJA, *Biblioteka in publikacije Slovenske Akademije Znanosti in Umetnosti v Letih 1952—1971*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti, 1973, 298 p.

- KŘEPELÁKOVÁ, VLASTIMILA, *Struktura a sociální postavení dělnické třídy v českých 1906–1914*, Praha, Universita Karlova, 1973, 161 p.
- LORDKIPANIDZE, INGA, *Роспись Хабакмеу*, Тбилиси, «Мецниереба», 1973, 77 p. + 39 p. ill.
- MAJAKOVSKI, VLADIMIR 1893–1930 (Izložba je organizovana u Saradnji Državnog Muzeja Književnosti iz Mske, Muzeja Savremene Umetnosti iz Beograda i Umjetnička Galerije iz Sarajeva), Beograd, sans date d'apparition, 46 p.
- MANTERO, TERESA, *Amore e psiche – Struttura di una « Fiaba di Magia »* – Genova, Università, Facoltà di Lettere, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1973, 228 p.
- MELANDRI, RINA, *Ravenna nell'500 – Note di vita sociale e amministrativa*, Imola – Grafiche Galeati, 1973, 112 p.
- MIHAIL PAUL, *Alte acte românești de la Constantinopol I–III* (Extr. d'Anuarul Institutului de istorie și arheologie « A.D. Xenopol », VII/1970, p. 353–356 + 1 ill. ; IX/1972, p. 455–467 + 1 ill. ; X/1973, p. 411–418), Iași, Ed. Academiei R. S. România.
- MITIĆ, ILIJA, *Konzulati i konzularna služba starog Dubrovnika*, Dubrovnik, Historijski Institut Jugoslovenske Akademije Znanosti i Umjetnosti u Dubrovniku, 1973, 244 p.
- MUHLFORDT, GUNTER, *Graeco-Românica Metabyzantinisches in um Rumänien 1561–1821* (Sonderdruck aus « Studia Byzantina », Folge II, p. 61–134), Berlin, Akademie-Verlag, 1973
- NATAN, ŽAK, KIRIL GRIGOROV, LJUBEN BEROV, STEFAN MEČEV, TONČO TRENGAČILOV, *История на икономическата мисъл в България – Икономическата мисъл в България от края на 19 век до 9 IX 1944 г. – Том втори*, София, Наука и изкуство, 1973, 531 p.
- PATRINELIS, CHRISTOS, *Protosaltai, Lampadarii, and Domestikoi of the Great Church during the Post-Byzantine period (1453–1821)* (Extr. de « Studies in Eastern Chant », vol. III, p. 141–170), London, Oxford University Press. New York, Toronto, 1973
- PETROVIĆ, NADEŽDA 1873–1915 (Retrospektivna izložba slika – jun.-jul. 1973), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, sans date d'apparition, 66 p. + ill. sans numération + 3 p. resumé en français
- PRUNNER, GERNOT, *Papiergotter aus China*, Hamburg, Selbst-Verlag, Hamburgisches Museum für Volkerkunde, 1973, 85 p. + 16 p. ill.
- PSELLO, MICHELE, *Epistola a Giovanni Xifilino* [Testo critico, introduzione, traduzione e commentario a cura di Ugo Criscuolo], Napoli, Università, – Cattedra di Filologia Bizantina –, 1973, 85 p.
- STOJANOVSKI, JOVAN, *Prelivanje narodnog dohotka preko tržišnog mehanizma u Jugoslaviji*, Skopje, Ekonomski Institut na Univerzitetot „Kiril i Metodij“, 1973, 102 p.
- TAHIR KEMAL, *Yorgun Savaşı*, Ankara, Bilgi Yayınevi, 1973, 564 p.
- TIKKANEN, TOIVO, *Rannikkokalastuksemmä koneellistumisesta 1870 – luville 1920 – luville* (Referat · Über die Industrialisierung der Finnischen Küstenfischerei zwischen 1870 und 1930), Turku, Veröffentlichungen des Volkskundlichen Instituts der Universität Turku, Scripta Ethnologica 29, 1973, 29 p.
- VLADÁR JOZEF, *Pohrebiská zo staršej doby Bronzovej v Branči* (Могилиники Раннебронзового века в Бранче) (Graberfelder aus der Älteren Bronzezeit in Branč), Bratislava, Vydavateľstvo Slovenskej Akadémie Vied, 1973, 267 p. y compris les ill.
- WANNER JAN, *Írán a Německý imperialismus 1934–1941*, Praha, Universita Karlova, 1973, 138 p.
- YILDIRIM NURI, *Neoklasik iktisadin teknolojik gelişme yaklaşımı*, Ankara Üniversitesi – Siyasal Bilgiler Fakültesi Yayınları, 1973, 280 p.
- ŽONTAR JOSIP, *Obveščevalna služba in diplomacija Avstrijskih Habsburžanov v boju proti Turkom V 16. stoletju* (avec un résumé en allemand), Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti – Institut za Občo in Narodno Zgodovino –, 1973, 263 p.

M. Grigoraș

**PRINTED IN ROMANIA**

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- Documenta Romaniae Historica, B, Țara Românească, Volumul XI, 1593—1600. Domnia lui Mihai Viteazul**, Volum întocmit de Damaschin Mioc, Ștefan Ștefănescu ș.a (Documents historiques de la Roumanie, B, La Valachie, XI<sup>e</sup> vol, 1593—1600, Le règne de Michel le Brave, volume publié sous la direction de Damaschin Mioc, Ștefan Ștefănescu e.a.), 1975, 745 p.
- Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines**, Bucarest, 6—12 septembre 1971. Publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, vol. I, 1974, 525 p. ; vol. II, 1975, 656 p., ill. ; vol. III (sous presse).
- Actes du IX<sup>e</sup> Congrès international d'études sur les frontières romaines**, Mamaia, 6—12 septembre 1972. Edité par D. M. Pippidi, 1974, 558 p.
- THEODORESCU, RĂZVAN, Bizanț, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești (secolele X—XIV)** (Byzance, Balkans et Occident aux débuts de la culture médiévale roumaine —X<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles), 1974, 380 p.
- Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen, Fünfter Band 1438—1457**, Begründet von Franz Zimmermann, bearbeitet von Gustav Gündisch, 1975, 639 p.
- Mihai Viteazul**, culegere de studii (Michel le Brave, recueil d'études) sous la rédaction de Paul Cernovodeanu et Constantin Rezachievi, 1975, 280 p.
- OLTEANU, ȘT., Les pays roumains à l'époque de Michel le Brave (L'Union de 1600)**, «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies, XIV, 1975, 159 p.
- Nouvelles études d'histoire**. Publiées à l'occasion du XIV<sup>e</sup> Congrès des sciences historiques, San Francisco, 1975, Vol. V, 1975, 274 p.
- Bibliografia istorică a României. IV. 1969—1974** (Bibliographie historique de la Roumanie, vol. IV, 1969—1974). Comité de rédaction : Ștefan Pascu et Bujor Surdu, 1975, 514 p.
- Inscripțiile antice din Dacia și Scythia Minor. Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae. Vol. I**. Sous les soins de I. I. Russu, 265 p.
- Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations on the Territory of Romania**. A collection of studies. Editors : Miron Constantinescu, Ștefan Pascu and Petre Diaconu, «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographs, XVI, 323 p.
- PIPPIDI D. M., Scythica Minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire**, 1975, 314 p.
- NEAMȚU, VASILE, La technique de la production céréalière en Valachie et en Moldavie jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle**, Bibliotheca Historica Romaniae, Section d'Histoire Economique, Etudes n<sup>o</sup> 52 (7), 1975, 170 p.
- Cronica anonimă a Moldovei 1661—1729** (Pseudo-Amiras). Studiu și ediție critică de Dan Simonescu (Chronique anonyme de la Moldavie — 1661—1729 — Pseudo Amiras. Etude et édition critique par Dan Simonescu), 1975, 172 p.
- ȘANDRU, D. Reforma agrară din 1921 în România** (La réforme agraire de 1921 en Roumanie), 1975, 360 p.

